





1.
J. 3025.

3025 T.S. d. 1. cl.

HISTOIRE

DE

LES MATHÉMATIQUES

DEUXIÈME PARTIE



HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE.

TOME SECOND.

HISTOIRE

DE

L'AMÉRIQUE

TOME SECOND.

HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE.

Par M. ROBERTSON, Docteur en Théologie, Principal de l'Université d'Edimbourg, & Historiographe de Sa Majesté Britannique pour l'Ecosse.

NOUVELLE EDITION,

revue, corrigée & augmentée d'après la seconde Edition Angloise & enrichie des Cartes nécessaires.

TOME SECOND.



A A M S T E R D A M,

Chez D. J. C H A N G U I O N.

M D C C L X X I X

Avec Privilege de N. S. les Etats de Hollande & de West-Frise.

HISTOIRE

DE

L'AMÉRIQUE

Par M. ROBERTSON, Docteur en Théologie,
Professeur de l'Université d'Edimbourg,
& Historiographe de Sa Majesté Britannique.

NOUVELLE ÉDITION,

revue, corrigée & augmentée d'après la seconde
édition Anglaise & enrichie des Cartes
nécessaires.

TOME SECOND.

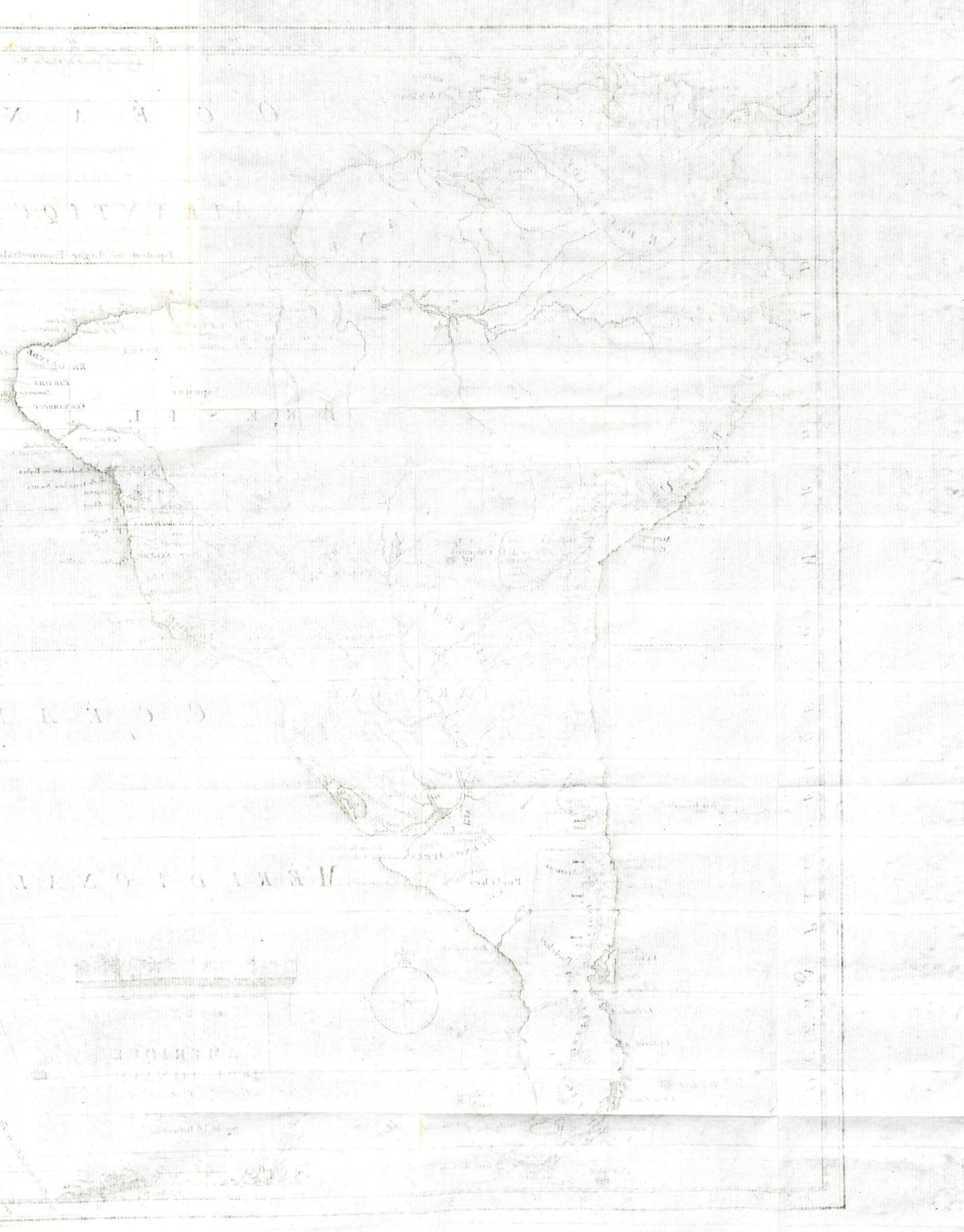


M. M. S. T. A. R. D. A. M.

CH. D. J. C. H. A. N. C. U. I. O. N.

M. D. C. C. L. X. I. X.

Paris chez la Citoyenne de la Harpe, Palais National, ci-devant des Arts, ci-devant de la Nation, ci-devant de la Ville, ci-devant de la Liberté, ci-devant de la Constitution, ci-devant de la République, ci-devant de la Nation, ci-devant de la Ville, ci-devant de la Liberté, ci-devant de la Constitution, ci-devant de la République.



AMERICA



AMERICA



CARTE
DE
L'AMÉRIQUE
MERIDIONALE.
Pour l'Histoire de
L'AMÉRIQUE.
par le D^r Robertson.

HISTOIRE

DE

L'AMÉRIQUE.

LIVRE TROISIÈME.

TANDIS que Colomb étoit occupé à son dernier voyage, l'isle d'Hispaniola fut le théâtre de plusieurs événemens remarquables. La colonie Espagnole, le modèle & la source de tous les établissemens postérieurs que l'Espagne a faits dans le nouveau monde, acquéroit par degrés la forme d'une société régulière & florissante. Les soins pleins d'humanité que prenoit Isabelle pour garantir de l'oppression les malheureux Indiens, & l'ordonnance en particulier par laquelle il étoit défendu aux Espagnols de les forcer à travailler, retarderent, il est vrai, pour quelque tems les

Liv. III.
1504.
Etat de la
Colome
à Hispaniola.

progrès de l'industrie. Les naturels regardant l'inaction comme la suprême félicité, méprisoient toutes les récompenses & les caresses par lesquelles on cherchoit à les engager au travail. Les Espagnols n'avoient pas assez de bras pour cultiver la terre. Plusieurs des premiers colons, accoutumés au service des Indiens, abandonnerent l'isle lorsqu'ils se virent privés des instrumens sans lesquels ils ne savoient rien faire. Plusieurs de ceux qui étoient arrivés avec Ovando furent attaqués des maladies particulières au climat, & dans un court intervalle il en périt plus de mille. En même tems la demande d'une moitié du produit des mines, exigée pour la part du souverain, parut une condition si onéreuse que personne ne voulut plus s'engager à les exploiter à ce prix. Pour sauver la colonie d'une ruine qui paroissoit inévitable, Ovando prit sur lui de modérer la rigueur des ordonnances royales. Il fit une nouvelle distribution des Indiens entre les Espagnols, & les força de travailler pendant un certain tems à creuser les mines ou à cultiver la terre; mais pour empêcher qu'on ne l'accusât de les avoir fournis de nouveau à la

Liv. III.
1504.

1505.

fervitude, il ordonna à leurs maîtres de leur payer une certaine somme pour le salaire de leur travail. Il réduisit la part du souverain sur l'or qu'on tireroit des mines, de la moitié au tiers & peu de tems après au cinquieme, où elle resta longtems fixée. Malgré la tendre sollicitude d'Isabelle pour adoucir le sort des Indiens, & le desir ardent de Ferdinand pour augmenter le revenu public, Ovando persuada à la cour d'approuver ces nouveaux réglemens (1).

LIV. III.
1595.

Les Indiens qui venoient de jouir, quoique pendant un intervalle bien court, du plaisir d'échapper à l'oppression, trouverent alors si intolérable le joug de l'esclavage qu'ils firent plusieurs tentatives pour recouvrer leur liberté. Les Espagnols traiterent ces efforts de rebellion & prirent les armes pour les réduire à la soumission. Lorsqu'une guerre s'éleve entre des nations qui se trouvent dans un état de société à peu près semblable, les moyens de défense sont proportionnés à ceux d'attaque; dans cette querelle à force égale, les efforts qui se font de part & d'autre, les talens qui dé-

Guerre
avec des
Indiens.

(1) Herrera, *decal.* I, *lib.* V, *cap.* 3.

Liv. III.
1505.

ploient leur activité & les passions qui se développent, peuvent présenter l'humanité sous un point de vue aussi curieux qu'intéressant. C'est une des plus nobles fonctions de l'histoire que d'observer & de peindre les hommes dans les situations où les âmes sont le plus violemment agitées & où toutes leurs facultés sont mises en mouvement : aussi les opérations & le conflit de la guerre entre deux nations ont-ils été regardés par les historiens, tant anciens que modernes, comme un objet important & capital dans les annales du genre humain. Mais dans une querelle entre des sauvages entièrement nus & une des nations les plus belliqueuses de l'Europe, où la science, le courage & la discipline étoient d'un côté, & la timidité, l'ignorance & le désordre de l'autre, un détail circonstancié des événemens seroit aussi peu agréable qu'instructif.

Si la simplicité & l'innocence des Indiens, éveillant l'humanité dans le cœur des Espagnols, eussent tourné en un sentiment de pitié l'orgueil de la supériorité & les eussent engagés à instruire les habitans du nouveau monde, au lieu de les opprimer, l'historien pourroit raconter sans horreur quelques ac-

tes de violence qui ressembleroient aux châtimens trop rigoureux infligés par des maîtres impatiens à des élèves indociles. Mais malheureusement ce sentiment de la supériorité s'exerça d'une manière bien différente : les Espagnols avoient tant d'avantages de toute espece sur les naturels de l'Amérique qu'ils les regardoient avec mépris, comme des êtres d'une nature inférieure, pour qui les droits & les privilèges de l'humanité n'étoient pas faits. Dans la paix ils les soumièrent à l'esclavage; dans la guerre ils n'eurent aucun égard à ces loix qui, par une convention tacite entre les nations ennemies, reglent les droits de la guerre, & mettent quelques bornes à ses fureurs. Les Américains ne furent point traités comme des hommes qui combattent pour défendre leur liberté, mais comme des esclaves révoltés contre leurs maîtres. Ceux de leurs Caciques qui tomboient entre les mains des Espagnols étoient condamnés comme des chefs de brigands aux plus cruels & aux plus infames supplices; & tous leurs sujets, sans aucun égard aux rangs établis parmi eux, étoient également réduits à la plus abjecte servitude. C'est a-

LIV. III.
1595.

Compte
de
la
guerre
de
1595.

Liv. III.
1595.

vec de semblables dispositions que l'on
 attaqua le Cacique de Higüey, province
 située à l'extrémité orientale de l'île. Cette
 guerre fut une suite de la perfidie des
 Espagnols qui violerent le traité qu'ils a-
 voient fait avec les naturels; & elle se ter-
 mina par le meurtre du Cacique, qui fut
 pendu pour avoir défendu son peuple avec
 une bravoure supérieure à celle de ses com-
 patriotes & digne d'un meilleur sort (1).

Conduite
 cruelle &
 perfide
 d'Ovan-
 do.

Ovando se comporta dans une autre par-
 tie de l'île d'une manière encore plus cru-
 elle & plus perfide. La province qu'on ap-
 pelloit anciennement Xaragua, & qui s'ét-
 endoit depuis la plaine fertile où Léogane
 est aujourd'hui situé, jusqu'à l'extrémité
 occidentale de l'île, étoit soumise à la do-
 mination d'une femme nommée Anacoana,
 chérie & respectée de ses sujets. Par une
 suite de ce goût de préférence que les
 femmes d'Amérique avoient pour les Eu-
 ropéens & dont on expliquera la cause dans
 la suite, Anacoana avoit toujours recher-
 ché l'amitié des Espagnols & les avoit com-
 blés de bons offices; mais quelques-uns

(1) Herrera *decad.* I, *lib.* VI, *cap.* 9, 10.

des partisans de Roldan s'étant établis dans son pays, furent tellement irrités des moyens qu'elle prit pour réprimer leurs excès, qu'ils l'accuserent d'avoir formé le dessein de secouer le joug & d'exterminer les Espagnols. Ovando, quoique bien persuadé du peu de confiance que méritoit le témoignage de ces hommes corrompus, marcha sans autres informations vers Xaragua avec trois cens hommes d'infanterie & soixante-dix cavaliers; mais pour empêcher que cette expédition militaire ne répandît d'avance l'alarme parmi les Indiens, il annonça que son intention étoit de faire une visite respectueuse à Anacoana, à qui les Espagnols avoient tant d'obligation, & de régler avec elle la maniere dont on leveroit le tribut exigé pour le roi d'Espagne. Anacoana, s'empresant de traiter un hôte si distingué avec les égards qui lui étoient dûs, assembla les hommes les plus distingués de ses domaines, au nombre de trois cens; & s'avancant à leur tête, suivie d'une foule nombreuse des autres habitans, elle reçut Ovando au milieu des chants & des danses, selon la coutume du pays, & le conduisit ensuite dans le lieu qu'elle habitoit. Il y fut

Liv. III.
1505.

L'iv. III.
1505.

traité pendant quelques jours avec tous les soins de la simple hospitalité ; elle l'amusoit des jeux & des spectacles en usage chez les Américains dans les occasions de fête & de réjouissance. Au milieu de la sécurité que cette conduite inspiroit à Anacoana, Ovando méditoit la destruction de cette reine trop peu défiante & de son peuple, & la barbarie de son projet ne peut être égalée que par la basse perfidie avec laquelle il l'exécuta. Sous prétexte de donner aux Indiens la représentation d'un tournois Européen, il s'avança avec ses troupes rangées en bataille, vers la maison où étoient assemblés Anacoana & les chefs de sa suite. L'infanterie s'empara de toutes les avenues qui conduisoient au village, pendant que la cavalerie investissoit la maison. Ces mouvemens n'exciterent d'abord que l'admiration sans aucun mélange de crainte, jusqu'à un signal qui avoit été concerté: les Espagnols tirèrent tout à coup leurs épées & fondirent sur les Indiens sans défense & étonnés d'une trahison à laquelle ne pouvoient pas s'attendre des hommes simples & confians. On s'assura aussitôt d'Anacoana. Tous ceux qui la suivoient furent saisis & chargés de liens ;

liens ; on mit le feu à la maison, & sans examen ni preuves, tous ces infortunés qui étoient les personnes les plus considérables du pays, furent consumés par les flammes. Anacoana fut réservée à un destin plus ignominieux. On la transporta enchaînée à Saint-Domingue, où après la formalité d'une procédure faite devant les juges Espagnols, elle fut condamnée à être pendue publiquement sur le témoignage des mêmes hommes qui l'avoient trahie (1).

Intimidés & humiliés par le traitement atroce qu'on faisoit subir aux princes & aux personnages les plus respectés du pays, les habitans de toutes les provinces d'Hispaniola se soumjrent sans résistance au joug des Espagnols. A la mort d'Isabelle, tous les réglemens qu'elle avoit faits pour adoucir la rigueur de leur servitude furent oubliés. On retira la petite gratification qu'on leur payoit comme le salaire de leur travail, & en même tems on augmenta les charges qu'on leur imposoit. Ovando

Liv. III.
1505.

Réduction des Indes. Ce qui en résulte.

(1) Oviedo, lib. III, c. 12. Herrera dec. 1, lib. VI, c. 4. Relación de destruye. de las Indias par Bart. de Las Casas, pag. 3.

Liv. III.
1506.

n'étant plus retenu par rien, partagea les Indiens entre ses amis dans toute l'isle. Ferdinand, à qui la reine avoit laissé par son testament une moitié du revenu provenant des établissemens du nouveau monde, accorda à ses courtisans des concessions du même genre, qu'il regardoit comme la maniere la moins onéreuse de récompenser leurs services. Ceux-ci affermoient les Indiens dont ils étoient devenus les propriétaires, à leurs concitoyens établis à Hispaniola; ces peuples malheureux étant contraints par la force de satisfaire la rapacité des uns & des autres, les exactions de leurs oppresseurs n'eurent plus de bornes. Mais cette police barbare, quoique funeste aux habitans de l'isle, produisit pendant quelque tems des effets très-avantageux aux Espagnols. En rassemblant ainsi les forces d'une nation entiere pour les diriger vers un même objet, on parvint à pousser l'exploitation des mines avec une rapidité & un succès prodigieux. Pendant plusieurs années l'or qu'on apportoit aux fontes royales d'Hispaniola montoit à quatre cents soixante mille pezos par an, (environ deux millions quatre cents mille livres)

tournois), ce qui doit paroître une somme prodigieuse, si l'on fait attention à la grande augmentation de valeur que l'argent a acquise depuis le commencement du seizième siècle jusqu'à ce moment-ci. On vit des colons faire tout à coup des fortunes immenses, & d'autres dissiper aussi rapidement par une fastueuse profusion les trésors qu'ils avoient amassés avec tant de facilité. Attirés par cet exemple, de nouveaux aventuriers se portèrent en foule en Amérique, impatiens de partager les trésors qui enrichissoient leurs compatriotes, & la colonie continua de s'accroître malgré la mortalité qu'y occasionnoit l'insalubrité du climat (1).

Ovando gouvernoit les Espagnols avec une sagesse & une justice peut-être égale à la cruauté avec laquelle il traitoit les Indiens. Il établit des loix équitables, & en les faisant exécuter avec impartialité, il accoutuma la colonie à les respecter. Il fonda plusieurs villes nouvelles en différentes parties de l'isle, & y attira des habitans par la concession de divers privilèges. Il chercha

LIV III.
1506.

Progrès
de la co-
lonie.

(1) Herrera dec. 1, lib. VI, c. 18. &c.

Liv. III.
1506. les moyens de porter l'attention des Espagnols vers quelque branche d'industrie plus utile que celle de chercher de l'or dans les mines. Quelques cannes de sucre ayant été apportées des isles Canaries, dans la vue seulement de faire une expérience, la richesse du sol & la fertilité du climat parurent si favorables à cette culture qu'on songea bientôt à en faire un objet de commerce. On vit se former de vastes plantations; on établit des moulins à sucre, que les Espagnols appelloient *ingeniose*, à cause de leur mécanisme compliqué; enfin en peu d'années la fabrication du sucre fut la principale occupation des habitans d'Hispaniola & la source la plus abondante de leur richesse (1).

Les sages mesures que prenoit Ovando pour accroître la prospérité de la colonie furent puissamment secondées par Ferdinand. Les sommes considérables que ce prince recevoit du nouveau monde lui ouvrirent enfin les yeux sur l'importance de ces découvertes, qu'il avoit jusqu'alors affecté de regarder avec dédain. Il étoit par-

(1) Oviedo, *lib. IV*, c. 8, p. 6, &c.

venu par son habileté & par des circonstances heureuses à surmonter les embarras où l'avoient jetté la mort d'Isabelle & ses disputes avec son gendre pour le gouvernement des états de cette princesse (1). Il employa le loisir dont il jouissoit à s'occuper des affaires de l'Amérique; c'est à sa prévoyance & à sa sagacité que l'Espagne doit plusieurs des réglemens qui ont formé par degrés ce système de politique profonde & jalouse, par lequel elle gouverne ses domaines dans le nouveau monde. Il établit un tribunal, connu sous le titre de *Casa de contratación* ou bureau de commerce, composé d'hommes distingués par leur rang & par leurs talens, à qui il confia l'administration des affaires Américaines. Ce bureau s'assembloit régulièrement à Séville & exerçoit une juridiction particulière & très étendue. Ferdinand donna une forme régulière au gouvernement ecclésiastique d'Amérique, en nommant des archevêques, des évêques, des doyens & des ecclésiastiques inférieurs, pour veiller sur les Espagnols qui y étoient établis, ainsi que sur ceux des

Liv. III.

1507.

(1) Histoire du règne de Charles V.

Liv. III.
1507.

naturels qui embrasseroient la foi chrétienne. Mais, malgré la déférence & le respect de la cour d'Espagne pour le siege de Rome, Ferdinand sentit l'importance d'empêcher toute puissance étrangere d'étendre sa juridiction ou son influence sur ses nouveaux domaines ; en conséquence il réserva à la couronne d'Espagne le droit exclusif de patronage pour les bénéfices de l'Amérique, & stipula qu'aucune bulle ou ordonnance du pape n'y seroit promulguée qu'après avoir été préalablement examinée & approuvée par son conseil. Ce fut par le même esprit de jalousie qu'il défendit à qui que ce fut de s'établir en Amérique, ou d'en exporter aucune espece de marchandise, sans une permission spéciale de ce même conseil (1).

Diminution rapide du nombre des Indiens.

Malgré l'attention que ce prince donnoit à la police & à la prospérité de la colonie, elle se trouva menacée par un accident imprévu d'une destruction prochaine. Les naturels de l'isle, sur le travail desquels les Espagnols avoient compté pour leur succès & même pour leur existence, se détrui-

(1) Herrera, *decaul.* 1, *lib.* VI, c. 19, 20.

soient avec tant de rapidité que l'extinction de la race entière paroïssoit inévitable. Lorsque Colomb découvrit Hispaniola, on y comptoit au moins un million d'habitans (1); dans l'espace de quinze ans, ils se trouverent réduits à soixante mille. Cette diminution aussi rapide que prodigieuse de l'espece humaine résultoit du concours de différentes causes. Les naturels des îles de l'Amérique étant d'une constitution plus foible que les habitans de l'autre hémisphère, ne pouvoient ni exécuter les mêmes travaux, ni supporter les mêmes fatigues que des hommes doués d'une organisation plus vigoureuse. L'indolence & l'inaction dans laquelle ils se plaisoient à passer leur vie, étant l'effet de leur foiblesse & contribuant en même tems à l'augmenter, les rendoit par habitude autant que par nature incapables de tout effort pénible. Les alimens dont ils subsistoient étoient peu nourrissans; ils n'en prenoient qu'en petite quantité & cette nourriture n'étoit pas suffisante pour fortifier des corps débiles & pour les met-

Liv. III.
1507.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* X, c. 12.

tre en état de soutenir les travaux d'une active industrie. Les Espagnols faisant peu d'attention à cette constitution particulière des Américains, leur imposoit des tâches si disproportionnées à leur force, qu'on en voyoit un grand nombre succomber à la peine & périr d'épuisement. D'autres s'abandonnant au désespoir terminoient eux-mêmes leurs misérables jours. Une partie de ces peuples ayant été obligés d'abandonner la culture des terres pour aller travailler dans les mines, la disette des subsistances amena la famine qui en fit périr un grand nombre. Pour compléter la désolation de l'isle, les habitans furent attaqués de différentes maladies, dont les unes étoient occasionnées par les fatigues auxquelles on les condamnoit, & les autres étoient l'effet de leur commerce avec les Européens. Les Espagnols se voyant ainsi privés par degrés des bras dont ils étoient accoutumés à se servir, il leur fut impossible d'étendre plus loin le progrès de leur établissement, & même de continuer les ouvrages qu'ils avoient commencés. Pour apporter un prompt remède à un état si alar-

mant, Ovando propofa de transporter à Hispaniola les habitans des ifles Lucayes, fous prétexte qu'il feroit plus aifé de les civilifer & de les instruire dans la religion chrétienne lorsqu'ils feroient unis à la colonie Espagnole, fous l'infpection immédiate des miffionnaires qui y étoient établis. Ferdinand, trompé par cet artifice, ou difpofé peut-être à fe prêter à un acte de violence que la politique lui repréfentoit comme néceffaire, consentit à la propofition. On équipa plufieurs vaiffeaux pour les Lucayes; les commandans, qui favoient la langue du pays, dirent aux habitans qu'ils venoient d'une contrée délicateufe où réfidoient leurs ancêtres défunts, & que ceux-ci les invitoient à s'y rendre, afin de partager le bonheur dont jouiffoient ces ames fortunées. Ces hommes fimples & crédules écoutoient avec admiration ces récits merveilleux: empressés d'aller voir leurs parens & leurs amis dans l'heureufe région dont on leur parloit, ils fuivirent avec plaisir les Espagnols. Cet artifice en fit paffer quarante mille à Hispaniola, où ils allerent partager les fouffrances qui étoient le partage des habitans de l'ifle, & mêler

■■■■■
Liv. III.
1508.

Liv. III.
1508.
Décou-
verte &
nouveaux
établisse-
mens.

leurs pleurs & leurs gémissemens avec ceux de cette race infortunée (1).

Les Espagnols avoient pendant quelque tems poussé leurs travaux dans les mines d'Hispaniola avec tant d'ardeur & de succès que cet objet paroissoit avoir absorbé toute leur attention. L'esprit de découverte languissoit, & depuis le dernier voyage de Colomb aucune entreprise de quelque importance n'avoit été formée. Mais la diminution des Indiens faisant sentir l'impossibilité de s'enrichir dans cette isle avec autant de rapidité qu'auparavant, cette considération déterminâ les Espagnols à chercher des contrées nouvelles où leur avidité pût trouver à se satisfaire avec plus de facilité. Juan Ponce de Léon, qui commandoit sous Ovando dans la partie orientale d'Hispaniola, passa dans l'isle de *Saint-Jean-de-Porto-rico*, que Colomb avoit découverte à son second voyage, & pénétra dans l'intérieur du pays. Comme il trouva un sol fertile & que d'après quelques indications & le témoignage des habitans, il eut lieu

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* VII, c. 3. Oviedo, *lib.* III, c. 6. Gomera, *Hist.* c. 41.

d'espérer qu'on pourroit découvrir des mines d'or dans les montagnes, Ovando lui permit d'essayer un établissement dans l'isle; ce qui fut exécuté sans peine par Ponce de Léon, dont la prudence égaloit le courage. En peu d'années Porto-rico fut soumis au gouvernement Espagnol; les naturels réduits en servitude furent traités avec la même rigueur imprudente que ceux d'Hispaniola, & la race des premiers habitans, épuisée par les fatigues & les souffrances, fût entièrement exterminée (1).

Vers le même tems, Juan Diaz de Solis, de concert avec Vincent Janez Pinson, un des premiers compagnons de Colomb, fit un voyage au continent. Ils suivirent jusqu'à l'isle de Guanaios la même route que Colomb avoit tenue; mais tournant de-là à l'ouest, ils découvrirent une nouvelle & vaste province connue depuis sous le nom de *Jucatan*, & longerent une grande partie de la côte de ce pays (2). Quoique cette expédition n'ait été marquée par aucun évé-

(1) Herrera, *decad.* I, *lib.* VII, c. 1, 4. Gomera, *Hist.* e. 44. Relacion de B. de Las Casas, p. 10.

(2) Herrera, *decad.* I, *lib.* VI, c. 17.

Liv. III,
15c8.

nement mémorable, elle mérite qu'on en fasse mention, parce qu'elle conduisit à des découvertes de plus grande importance. C'est pour la même raison qu'on doit rappeler le voyage de Sébastien de Ocampo. Il fut chargé par Ovando de tourner *Cuba*, & il reconnut le premier avec certitude que ce pays, regardé autrefois par Colomb comme une partie du continent, n'étoit qu'une grande isle (1).

Diego Colomb est nommé gouverneur d'Hispaniola.

Cette expédition autour de *Cuba* fut un des derniers incidens du gouvernement d'Ovando. Depuis la mort de Colomb, Don Diego, son fils, ne cessoit de solliciter Ferdinand de lui accorder les charges de vice-roi & d'amiral dans le nouveau monde, avec tous les privilèges & les bénéfices dont il devoit hériter en conséquence de la capitulation primitive faite avec son pere. Mais si ces dignités & les revenus qui y étoient joints avoient paru si considérables à Ferdinand, qu'il n'avoit pas craint de passer pour injuste & ingrat en les ôtant à Colomb, il n'est pas surprenant qu'il fût alors peu disposé à les accorder à son fils.

(1) Herrera, *decad. 1, lib. VII, c. 1.*

Aussi Don Diego perdit deux années entières en sollicitations. Fatigué de l'inutilité de ses démarches, il tenta enfin de se procurer par une sentence légale ce qu'il ne pouvoit obtenir de la faveur d'un prince intéressé. Il intenta une action contre Ferdinand devant le conseil chargé d'administrer les affaires de l'Inde ; & ce tribunal avec une intégrité bien honorable pour ceux qui le composoient , rendit un jugement contre le roi , & confirma les droits de Don Diego à la vice-royauté & aux autres privilèges stipulés dans la capitulation. Malgré ce décret, la répugnance que devoit avoir Ferdinand à mettre un sujet en possession d'une autorité si considérable, auroit pu faire naître de nouveaux obstacles, si Don Diego n'avoit pas trouvé un moyen d'intéresser des personnes très-puissantes au succès de ses prétentions. La sentence du conseil des Indes lui donnoit droit à un rang si élevé & à une si haute fortune, qu'il lui fut aisé de conclure un mariage avec Dona Maria, fille de Don Ferdinand de Toledé, grand commandeur de Léon & frere du duc d'Albe, grand du royaume de la premiere classe & allié de près au roi.

Liv. III.
1508.

Don Diego
-côtit à
-côtit à

LIV. III.
1508.

1509.

Le duc & sa famille épouserent avec tant de chaleur la cause de leur nouvel allié que Ferdinand ne put pas résister à leurs sollicitations. Il rappella Ovando & nomma pour lui succéder Don Diego: mais même en lui accordant cette faveur il ne put pas cacher sa jalousie; car il lui permit seulement de prendre le titre de gouverneur, non celui de vice-roi, quoique le conseil eût décidé que ce dernier titre appartenoit à Don Diego (1).

Il se rend
à Hispaniola.

Il partit bientôt pour Hispaniola, accompagné de son frere, de ses oncles, de sa femme, qui par la courtoisie des Espagnols fut honorée du titre de vice-reine, & d'un cortège nombreux de personnes de l'un & l'autre sexe, nées de familles distinguées. Don Diego vécut avec une magnificence & un faste inconnu jusqu'alors dans le nouveau monde, & la famille de Colomb parut enfin jouir des honneurs & des récompenses que son génie créateur avoit si bien mérités & dont il avoit été si cruellement privé. La colonie elle-même acquit un nouvel éclat par l'arrivée de ces nouveaux ha-

(1) Herrera, *decad.* I, *lib.* VII, c. 4.

bitans, d'un caractère & d'un rang supérieurs à celui de presque tous ceux qui avoient passé jusqu'alors en Amérique; plusieurs des familles les plus illustres établies dans les colonies Espagnoles sont descendues des personnes qui avoient accompagné Don Diego Colomb à cette époque (1).

Liv. III.
1509.

Ce changement de gouverneur ne fut d'aucune utilité pour les malheureux habitans. Don Diego fut non seulement autorisé par un édit royal à continuer les *repartimientos* ou distributions d'Indiens; mais on spécifia même le nombre précis qu'il pouvoit en accorder à chaque personne selon le rang qu'elle avoit dans la colonie. Il se prévalut de cette permission, & bientôt après son débarquement à Saint-Domingue, il partagea entre ses parens & ceux qui l'avoient suivi ceux des Indiens qui n'avoient encore été destinés à personne (2).

Le nouveau gouverneur s'occupa ensuite à suivre l'instruction qu'il avoit reçue du roi pour l'établissement d'une colonie à

Pêcherie
des per-
les à Cu-
bagua.

(1) Oviedo, *lib. III, c. 1.* Herrera, *decad. I. lib. VII, c. 10, Hist. c. 78.*

(2) Recopilacion de Leyes, *lib. VI, tit. 3, lib. I, 2.*

LIV. III.
1509.

Cubagua, petite île que Colomb avoit découverte à son troisieme voyage. Quoique ce fût un terrain stérile qui pouvoit à peine fournir la subsistance de ses misérables habitans, on trouvoit sur ses côtes une si grande quantité de ces huîtres qui produisoient les perles, que cette île ne put échapper aux recherches des avides Espagnols qui s'y portèrent bientôt en foule. Il se fit des fortunes considérables par la pêche des perles, qui fut suivie avec une ardeur extraordinaire. Les Indiens, surtout ceux des îles Lucayes, furent obligés de plonger au fond de la mer pour y prendre ces huîtres, & cette occupation aussi dangereuse que mal-saine, fut une nouvelle calamité qui ne contribua pas peu à la destruction de cette race proscrite (1).

Nouveaux
voyages.

Vers cette même époque, Juan Diaz de Solis & Pinson s'embarquerent ensemble pour un second voyage. Ils cinglerent directement au sud, vers la ligne équinoxiale que Pinson avoit précédemment traversée, &

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* VII, c. 9. Gomera, *hist.* c. 72.

& ils s'avancerent jusqu'au quarantieme degré de latitude méridionale. Ils furent étonnés de trouver que le continent de l'Amérique s'étendoit à leur droite à travers toute cette étendue de l'océan. Ils débarquerent en différens endroits, pour en prendre possession au nom de leur souverain; mais quoique le pays leur parût très-fertile & les invitât à s'y arrêter, comme leur armement avoit été destiné à faire des découvertes, plutôt que des établissemens, ils n'avoient pas assez de monde pour laisser des colonies après eux. Leur voyage servit cependant à donner aux Espagnols des idées plus justes & plus grandes sur l'étendue de cette nouvelle portion du globe (1).

Quoiqu'il se fût écoulé plus de dix ans depuis que Colomb avoit découvert le continent de l'Amérique, les Espagnols n'y avoient encore fait aucun établissement. Ce fut alors qu'on tenta sérieusement & avec vigueur ce qui avoit été si longtems négligé; mais le plan de cette entreprise ne fut ni formé par la couronne ni exécuté aux dépens de la nation; ce fut l'ouvrage de

LIV. III.
1509.

Premiere
tentative
d'un éta-
blisse-
ment sur
le conti-
nent.

(1) Herrera, *decad.* I, *lib.* VII, c. 9.

l'audace & des spéculations de quelques aventuriers. La première idée de ce projet vint d'Alonzo d'Ojeda, qui avoit déjà fait deux voyages pour tenter des découvertes & qui s'y étoit acquis une grande réputation, mais sans fortune. L'opinion qu'il avoit donnée de son courage & de sa prudence lui procura aisément des associés qui firent les fonds nécessaires pour les dépenses de l'expédition. Vers le même tems, Diego de Nicuessá, qui avoit fait une grande fortune à Hispaniola, forma un semblable dessein. Ferdinand encouragea l'un & l'autre; il ne voulut pas, il est vrai, leur avancer la plus légère somme; mais il leur prodigua les titres & les patentes. Il érigea deux gouvernemens sur le continent, dont l'un s'étendoit depuis le cap de Vela jusqu'au golfe de Darien, & l'autre depuis ce golfe jusqu'au cap Gracias à Dios. Le premier fut donné à Ojeda, le second à Nicuessá. Ojeda équipa un vaisseau & deux brigantins, montés de trois cents hommes, & Nicuessá six vaisseaux avec sept cents quatre-vingts hommes. Ils mirent à la voile de Saint-Domingue vers le même tems pour se rendre à leurs gouver-

nemens respectifs. Afin de donner quelque apparence de validité à leurs titres de propriété sur ces contrées, plusieurs des plus célèbres théologiens & jurisconsultes d'Espagne furent employés à prescrire la manière dont on devoit en prendre possession (1). L'histoire du genre humain n'offre rien de plus singulier ni de plus extravagant que la forme qu'ils imaginèrent pour remplir cet objet. Les chefs des deux expéditions devoient, en débarquant sur le continent, annoncer aux naturels les principaux articles de la foi chrétienne; les informer en particulier de la juridiction suprême du pape sur tous les royaumes de la terre; les instruire de la concession que le saint pontife avoit faite de leur pays au roi d'Espagne; les sommer d'embrasser les dogmes de cette religion qu'on leur faisoit connoître, & de se soumettre au souverain dont on leur annonçoit l'autorité. S'ils refusoient d'obéir à cette sommation, dont il étoit impossible à un Indien de comprendre seulement les termes, alors Ojeda & Nicuesa étoient autorisés à les attaquer avec le

Liv. III.
1509.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* VII, 6. 15.

LIV. III.
1509. fer & le feu ; à les réduire en servitude , eux , leurs femmes & leurs enfans ; à les obliger par la force à reconnoître la juridiction de l'église & l'autorité du roi d'Espagne , puisqu'ils ne vouloient pas le faire volontairement (1).

† Défaftres
qui naif-
sent de
cette en-
treprife.

Il étoit difficile aux habitans du continent d'embrasser fans autre examen une doctrine trop subtile pour des esprits fans culture & qui leur étoit expliquée par des interprètes peu instruits de leur langue ; il ne leur étoit pas plus aisé de concevoir comment un prêtre étranger , de qui ils n'avoient jamais entendu parler , pouvoit avoir quelque droit de disposer de leur pays , ni comment un prince inconnu pouvoit s'arroger une juridiction sur eux comme sur ses sujets ; aussi s'opposèrent-ils vigoureusement à l'invasion de leurs territoires. Ojeda & Nicuesa tâcherent d'exécuter par la force ce qu'ils ne pouvoient obtenir par la persuasion. Les écrivains contemporains ont rapporté leurs opérations avec le plus grand détail ; mais comme ils n'ont fait aucune découverte importante ni fondé aucun établissement permanent , ces événemens ne méritent pas

(1) Voyez la NOTE XXIII.

de tenir une place considérable dans l'histoire générale d'une époque, où une valeur romanesque luttant sans cesse contre des difficultés incroyables, distingue toutes les entreprises des armes espagnoles. Les habitans des pays dont Ojeda & Nicuesa alloient prendre le gouvernement, se trouverent être d'un caractère fort différent de celui des habitans des isles. Ils étoient guerriers & féroces. Leurs fleches étoient trempées dans un poison si violent que chaque blessure étoit suivie d'une mort certaine: dans un seul combat ils taillèrent en pieces plus de soixante-dix des compagnons d'Ojeda, & pour la première fois les Espagnols apprirent à redouter les habitans du nouveau monde. Nicuesa trouva de son côté un peuple également déterminé à défendre ses possessions & dont rien ne put adoucir la férocité. Quoique les Espagnols eussent recours à toute sorte de moyens pour les flatter & pour gagner leur confiance, ils refuserent de former aucune liaison & d'entrer en aucun commerce d'amitié avec des étrangers dont ils regardoient la résidence parmi eux comme funeste à leur liberté & à leur indépendance. Quoique cette haine

LIV. III.
1509.

Liv. III.
1510.

implacable des naturels rendit aussi difficile que dangereuse la formation d'un établissement dans leur pays, la persévérance des Espagnols, la supériorité de leurs armes & leur habileté dans l'art de la guerre, auroient pu avec le tems surmonter cet obstacle ; mais tous les désastres qu'on peut imaginer s'accumulèrent sur eux & parurent se combiner pour combler leur ruine. La perte de leurs vaisseaux que divers accidens firent périr sur une côte inconnue ; les maladies particulières à un climat, le plus malsain de toute l'Amérique ; le défaut de subsistance inévitable dans un pays mal cultivé ; les divisions qui s'éleverent entr'eux, & les hostilités continuelles des habitans les plongèrent dans un abîme de calamités dont le simple récit fait frémir d'horreur. Quoiqu'ils eussent reçu d'Hispaniola deux renforts considérables, la plus grande partie de ceux qui s'étoient engagés dans cette malheureuse expédition, périrent en moins d'un an dans la plus affreuse misère. Le petit nombre de ceux qui survécurent formerent une foible colonie à Santa-Maria el Antigua sur le golfe de Darien, sous le commandement de Vasco Nugnès de Bal-

boa, qui dans les occasions les plus critiques déploya un caractère de valeur & de prudence, qui lui mérita d'abord la confiance de ses compatriotes & le désigna pour être leur chef dans des entreprises plus brillantes & plus heureuses. Ce n'étoit pas le seul Espagnol de cette expédition qui fût destiné à se montrer ensuite avec éclat dans des scènes plus importantes. François Pizarre étoit un des compagnons d'Ojeda ; ce fut à cette école d'adversité qu'il acquit ou perfectionna les talens auxquels on doit les actions extraordinaires qu'il exécuta dans la suite. Ferdinand Cortès, dont le nom est devenu encore plus fameux, s'étoit engagé de bonne heure dans cette entreprise qui avoit fait prendre les armes à toute la jeunesse bouillante d'Hispaniola ; mais le bonheur constant qui l'accompagna dans ses aventures postérieures, le déroba dans celle-ci aux défâtres auxquels ses compagnons furent exposés. Il tomba malade à Saint-Domingue avant le départ de la flotte & cette indisposition l'empêcha de s'embarquer (1).

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* VII, c. 2, &c. Gomera, *hist.* c. 57, 58, 59. Benzon. *hist.* *lib.* I, c. 19-23. P. Martyr. *dec.* 122.

L'issue malheureuse de cette expédition ne découragea point les Espagnols & ne les empêcha point de former de nouvelles entreprises du même genre. Lorsque les richesses s'acquierent graduellement à force de persévérance & d'industrie, ou s'accumulent par les opérations lentes d'un commerce régulier, les moyens qu'on emploie sont tellement proportionnés à leur effet qu'il n'en résulte rien qui puisse frapper l'imagination & exciter les facultés actives de l'ame à des efforts extraordinaires. Mais lorsqu'on voyoit de grandes fortunes s'élever presque dans un instant; lorsqu'on voyoit l'or & les perles s'échanger pour des bagatelles; lorsque les pays où se trouvoient ces précieuses productions, défendus seulement par des sauvages nuds, devenoient la proie du premier aventurier qui avoit de l'audace; des circonstances si extraordinaires & si séduisantes ne pouvoient manquer d'enflammer l'esprit entreprenant des Espagnols & de les précipiter en foule dans cette nouvelle route ouverte aux richesses & aux honneurs. Tant que cet esprit conserva sa force & son ardeur, toutes les tentatives de découverte ou de

conquête furent accueillies avec ardeur & de nouveaux aventuriers s'y engagèrent à l'envi les uns des autres. Les passions des nouvelles entreprises, qui caractérisent cette époque des découvertes à la fin du quinzième & au commencement du seizième siècles, auroient suffi pour empêcher les Espagnols de s'arrêter dans leur carrière; mais des événemens arrivés dans le même tems à Hispaniola, concoururent à étendre leur navigation & leurs conquêtes. La rigueur avec laquelle on avoit traité les habitans de cette isle en ayant presque entièrement éteint la race, plusieurs des colons Espagnols se virent dans l'impossibilité, comme je l'ai déjà observé, de continuer leurs travaux avec la même vigueur & le même avantage, & furent obligés de chercher des établissemens dans quelques pays où les naturels n'eussent pas été détruits par l'oppression. D'autres entraînés par cette légèreté inconsidérée, si naturelle aux hommes qui font des fortunes rapides, avoient dissipé par une folle prodigalité ce qu'ils avoient acquis sans peine, & la nécessité les forçoit à s'embarquer dans les entreprises les plus hasardeuses pour ré-

Liv. III.
1510.

tablir leurs affaires. Lorsque Don Diego Colomb se proposa de conquérir l'isle de Cuba & d'y établir une colonie, les différentes causes que je viens d'exposer déterminèrent plusieurs des colons les plus distingués d'Hispaniola à entrer dans ce projet. Il confia le commandement des troupes destinées pour l'expédition à Diego Velasquès, qui avoit accompagné son pere dans son second voyage & qui étoit depuis longtems établi à Hispaniola, où il avoit fait une fortune considérable, avec une réputation si distinguée d'habileté & de prudence, que personne ne paroissoit plus propre à conduire une expédition importante. Trois cents hommes parurent suffisans pour faire la conquête d'une isle très-peuplée & qui avoit plus de sept cents milles de longueur; mais les naturels en étoient aussi peu belliqueux que ceux d'Hispaniola. Ils furent intimidés par la seule vue de leurs nouveaux ennemis & ils n'étoient préparés à faire aucune résistance: quoique depuis le tems où les Espagnols avoient pris possession de l'isle voisine, ils dussent s'attendre à une descente sur leur territoire, aucune des petites bourgades

entre lesquelles Cuba étoit partagé, n'avoit fait des dispositions pour se défendre; elles n'avoient pris aucune mesure pour la sûreté commune. La seule opposition que les Espagnols rencontrèrent, fut de la part de Hatuey, Cacique qui s'étoit enfui d'Hispaniola & avoit pris possession de l'extrémité orientale de Cuba. Il se mit sur la défensive à leur premier débarquement & tâcha de les repousser vers leurs vaisseaux; mais sa foible troupe fut bientôt rompue & dispersée, & le Cacique lui-même ayant été fait prisonnier, Velasquès, suivant la barbare maxime des Espagnols, le regarda comme un esclave qui avoit pris les armes contre son maître & le condamna à périr dans les flammes. Lorsque Hatuey fut attaché au poteau, un moine Franciscain s'efforçoit de le convertir, en lui promettant qu'il jouiroit sur le champ de toutes les délices du ciel s'il vouloit embrasser la foi chrétienne. „ Y a-t-il quelques Espagnols, ” dit Hatuey après un moment de silence, „ dans ce séjour de délices dont vous me parlez? ” Oui, répondit le moine, mais ceux-là seulement qui ont été justes & bons.

„ Le meilleur d'entre eux , repliqua le
 Liv. III.
 1511. „ Cacique indigné , ne peut avoir ni jus-
 „ tice , ni bonté ; je ne veux pas aller
 „ dans un lieu où je rencontrerois un seul
 „ homme de cette race maudite (1).” Cet
 exemple effrayant de vengeance frappa les
 habitans de Cuba d'une si grande terreur,
 qu'ils tenterent à peine de mettre quel-
 qu'opposition aux progrès de leurs enne-
 mis , & Velasquès réunit , sans perdre un
 seul homme , cette isle vaste & fertile à
 la monarchie espagnole (2).

Décou-
 verte de
 la Floride.

La facilité avec laquelle s'exécuta une
 conquête si importante servit d'aiguillon
 pour former d'autres entreprises. Juan
 Ponce de Léon , qui avoit acquis de la
 gloire & de la fortune par la réduction de
 Porto-Rico , étoit impatient de s'engager
 dans quelque expédition nouvelle. Il équi-
 pa trois vaisseaux à ses frais pour aller
 tenter des découvertes , & sa réputation
 rassembla bientôt à sa suite un corps nom-
 breux d'aventuriers. Il dirigea sa route vers

(1) B. de las Casas , p. 40.

(2) Herrera, *descad.* 1, *lib.* IX, c. 2, 3, &c. Oviedo,
lib. XVII, c. 3, p. 179.

les isles Lucayes, & après avoir touché à quelques-unes de ces isles, ainsi qu'à celle de Bahama, il cingla au sud-est, & découvrit un pays que les Espagnols ne connoissoient pas encore, & auquel il donna le nom de *Floride*; soit parce qu'il le reconnut le jour du dimanche des rameaux, soit à cause de l'aspect agréable & gai que lui offrit le pays même. Il essaya de débarquer en différens endroits; mais l'opposition vigoureuse qu'il éprouva de la part des habitans, qui étoient féroces & guerriers, lui fit sentir la nécessité d'avoir des forces plus considérables pour y former un établissement. Content d'avoir ouvert une communication avec un pays nouveau, sur la richesse & l'importance duquel il fondeoit de grandes espérances, il retourna à Porto-Rico par le canal, connu aujourd'hui sous le nom de golfe de la Floride.

○ Ce ne fut pas seulement le desir de découvrir des contrées nouvelles qui engagea Ponce de Léon à entreprendre ce voyage; il y fut déterminé aussi par une de ces idées chimériques qui se méloient alors à l'esprit de conquête & y donnoient plus

d'activité. Il y avoit parmi les habitans de Porto-Rico une tradition établie que dans l'isle de Bimini, l'une des Lucayes, on trouvoit une fontaine douée de la vertu merveilleuse de rendre la jeunesse & la vigueur à tous ceux qui se baignoient dans ses eaux salutaires. Animés par l'espérance de trouver ce restaurant miraculeux, Ponce de Léon & ses compagnons parcoururent ces isles, cherchant avec beaucoup de peine & de sollicitude, mais sans succès, la fontaine qui étoit le principal objet de leur expédition. Il n'est pas étonnant qu'un conte si absurde ait pu trouver quelque crédit parmi des peuples simples & ignorans, tels qu'étoient les naturels; mais qu'il ait pu faire quelque impression sur des hommes éclairés, c'est ce qui paroît aujourd'hui presque incroyable: le fait n'en est pas moins certain & les historiens Espagnols les plus accrédités ont rapporté ce trait extravagant de la crédulité de leurs compatriotes. Les Espagnols étoient à cette époque engagés dans une carrière d'activité, qui en leur présentant chaque jour des objets extraordinaires & merveilleux, devoit donner un

tour romanesque à leur imagination. Un nouveau monde s'offroit à leurs regards. Ils visitoient des isles & des continens dont les Européens n'avoient jamais imaginé l'existence. Dans ces contrées délicieuses la nature sembloit se montrer sous d'autres formes ; chaque arbre , chaque plante , chaque animal étoit différent de ceux de l'ancien hémisphere. Les Espagnols se crurent transportés en des pays enchantés , & après les merveilles dont ils avoient été les témoins , dans la première chaleur de leur admiration il n'y avoit rien d'assez extraordinaire pour leur paroître incroyable. Si une succession rapide de scènes nouvelles & frappantes put faire assez d'impression sur l'esprit sage de Colomb pour qu'il se vantât d'avoir découvert le siège du paradis , on ne doit pas trouver étrange que Ponce de Léon ait cru découvrir la fontaine de jouvence (1). Peu de tems après cette expédition à la

(1) P. Martyr, *dec. p. 202. Ensayo chronol. para la hist. de la Florida*, par D. Gab. Cardenas, *p. 1. Oviedo, lib. XVI, c. 2. Herrera, dec. I, lib. IX, c. 5. Hist. de la conq. de la Florida*, par Garc. de la Vega, *lib. I, c. 3.*

Liv. III.
 1512.
 Progrès
 de Bal-
 boa dans
 l'Isthme
 de Darien.

Floride, il se fit une découverte beaucoup plus importante dans une autre partie de l'Amérique. Balboa ayant été nommé au gouvernement de la petite colonie de Santa-Maria dans le Darien, par le suffrage volontaire de ses associés, fut si empressé d'obtenir de la couronne une confirmation de leur choix, qu'il dépêcha un officier en Espagne pour solliciter une commission royale qui le revêtit d'un titre légal au suprême commandement. Comme il sentoît cependant qu'il ne pouvoit fonder le succès de ses espérances ni sur la protection des ministres de Ferdinand avec lesquels il n'avoit aucune liaison, ni sur des négociations dans une cour dont il ne connoissoit pas les intrigues, il tâcha de se rendre digne de la faveur qu'il sollicitoit, par quelque service signalé qui lui méritât la préférence sur ses compétiteurs. Frappé de cette idée, il fit de fréquentes incursions dans les pays adjacens, soumit plusieurs Caciques & recueillit une grande quantité d'or, qui étoit plus abondant dans cette partie du continent que dans les isles. Dans une de ces incursions les Espagnols se disputèrent avec une telle

chaleur pour le partage d'un peu d'or , qu'ils furent près de se porter à des actes de violence les uns contre les autres. Un jeune Cacique , témoin de cette querelle & étonné de voir mettre un si haut prix à une chose dont il ne devinoit pas l'utilité , renversa avec indignation l'or qui étoit dans une balance , & se tournant vers les Espagnols leur dit : „ Pourquoi „ vous quereller pour si peu de chose ? „ si c'est l'amour de l'or qui vous fait „ abandonner votre propre pays pour venir troubler la tranquillité des peuples „ qui sont si loin de vous , je vous conduirai dans un pays où le métal qui paroît être le grand objet de votre admiration & de vos desirs , est si commun que les plus vils ustensiles en sont faits.” Ravis de ce qu'ils entendoient , Balboa & ses compagnons demanderent avec empressement où étoit cette heureuse contrée & comment ils pourroient y arriver ? Le Cacique leur apprit qu'à la distance de six soleils , c'est-à-dire , de six jours de marche vers le sud , ils découvroient un autre océan près duquel cette riche contrée étoit située ; mais que s'ils se propo-

Liv. III.
1512.

Liv. III.
1512. d'attaquer ce royaume puissant, ce ne pou-
voit être qu'avec des forces très-supé-
rieures à celles qu'ils avoient alors (1).

Projet de
Baiboa.

Ce fut la première information que re-
çurent les Espagnols sur le grand océan
méridional & sur le riche & vaste pays
connu ensuite sous le nom de Pérou. Bal-
boa eut alors devant lui des objets dignes
de son ambition sans bornes & de l'auda-
cieuse activité de son génie. Il conclut
sur le champ que l'océan dont parloit le
Cacique étoit celui que Colomb avoit cher-
ché dans cette même partie de l'Améri-
que, dans l'espérance de s'ouvrir par là
une communication plus directe avec les
Indes orientales; & il conjectura que la
riche contrée dont on lui faisoit la des-
cription devoit être une partie de cette
grande & opulente région de la terre.
Flatté de l'idée d'exécuter ce qu'un si
grand homme avoit en vain entrepris, &
empressé d'effectuer une découverte qui ne
devoit pas être moins agréable au roi qu'u-
tile à son pays, il attendit avec impatien-

(1) Herrera, *decad.* I, *lib.* IX, c. 2. Gomera, c. 60,
P. Martyr, *dec.* v. 149.

ce le moment de partir pour cette expédition, auprès de laquelle tous ses premiers exploits paroissent de peu d'importance. Mais il falloit faire des arrangements & des préparatifs indispensables pour s'assurer du succès. Il commença par solliciter & gagner l'amitié des Caciques voisins. Il envoya quelques-uns de ses officiers à Hispaniola avec une grande quantité d'or, qui étoit tout à la fois la preuve du succès qu'il avoit déjà eu & l'annonce de ceux qu'il se promettoit encore. Les présens qu'il en fit, distribués à propos, lui méritèrent la protection du gouverneur & attirèrent beaucoup de volontaires à son service. Dès qu'il eut reçu de cette isle le renfort considérable qu'il en espéroit, il se crut en état de tenter son expédition.

L'isthme de Darien n'a pas plus de soixante milles de largeur; mais cette langue de terre qui unit ensemble le continent méridional de l'Amérique avec le septentrional, est fortifiée par une chaîne de hautes montagnes qui s'étendent dans toute sa longueur & en font une barrière assez solide pour résister à l'impulsion des deux mers opposées. Les montagnes sont couver-

Liv. III.
1512.

Difficultés dans l'exécution.

tes de forêts presqu'inaccessibles. Dans ce climat humide où il pleut pendant les deux tiers de l'année, les vallées sont marécageuses & si fréquemment inondées que les habitans se trouvent en plusieurs endroits dans la nécessité de bâtir leurs maisons sur les arbres, afin de s'élever à quelque distance au-dessus d'un sol humide & des odieux reptiles qui s'engendrent dans les eaux corrompues (1). De grandes rivières se précipitent avec impétuosité des montagnes. Cette région n'étoit peuplée que de sauvages errans & en petit nombre, & la main de l'industrie n'y avoit rien fait pour corriger ou adoucir ces inconvéniens naturels. Dans cet état des choses, tenter de traverser un pays inconnu, sans avoir d'autres guides que des Indiens sur la fidélité desquels on ne pouvoit guere compter, étoit donc l'entreprise la plus hardie que les Espagnols eussent encore formée dans le nouveau monde. Mais l'intrepidité de Balboa étoit si extraordinaire, qu'elle le distinguoit de tous ses compatriotes dans un tems où le dernier des

(1) P. Martyr, *acc.* p. 158.

aventuriers se faisoit remarquer par son audace & par son courage. Il joignoit à la bravoure, la prudence, la générosité, l'affabilité & ces talens populaires qui dans les entreprises les plus téméraires inspirent la confiance & fortifient l'attachement. Cependant, après la jonction des volontaires d'Hispaniola il ne put rassembler que cent quatre-vingt-dix hommes pour son expédition; mais c'étoient des vétérans robustes, accoutumés au climat de l'Amérique & prêts à le suivre au milieu des plus grands dangers. Ils se firent accompagner de mille Indiens qui portoient leurs provisions, & , pour compléter leur armement de guerre, ils emmenerent avec eux plusieurs de ces chiens féroces, qui ne causoient pas moins de mal que de frayeur à des ennemis entièrement nuds.

Balboa se mit en marche pour cette grande expédition au premier septembre, vers le tems où les pluies périodiques commencent à diminuer. Il se rendit par mer sans aucune difficulté sur le territoire d'un Cacique dont il avoit gagné l'amitié; mais il n'eut pas plutôt commencé à pénétrer dans la partie intérieure du pays, qu'il se

~~—~~
LIV. III.
1512.

1513.

Il découvre la mer du sud.

trouva retardé dans sa marche par tous les obstacles qu'il avoit eu lieu de craindre, tant de la nature du terrain que de la disposition des habitans. A son approche quelques Caciques s'enfuirent avec tous leurs sujets vers les montagnes, emportant avec eux ou détruisant tout ce qui pouvoit servir à la subsistance des troupes espagnoles. D'autres rassemblèrent leurs sujets pour s'opposer à Balboa, qui ne tarda pas à sentir combien il lui seroit difficile de conduire un corps de troupes au milieu des nations ennemies, à travers des marais, des rivières & des bois qui n'avoient jamais été franchis que par des sauvages errans. Mais en partageant toutes les fatigues d'une pareille marche avec le dernier de ses soldats; en se montrant toujours le premier au danger, & en leur promettant avec confiance plus de gloire & de richesses que n'en avoit jamais mérité le plus heureux de leurs compatriotes, il favoit si bien échauffer leur courage qu'ils le suivoient sans murmure. Ils avoient pénétré assez avant dans les montagnes, lorsqu'un Cacique puissant se présenta avec un corps nombreux de ses sujets pour défen-

dre le passage d'un défilé; mais des hommes accoutumés à vaincre de si grands obstacles ne pouvoient être arrêtés par de si foibles ennemis. Ils attaquèrent les Indiens avec impétuosité & continuèrent leur marche après les avoir dispersés sans beaucoup de peine & en avoir fait un grand carnage. Quoique leurs guides leur eussent dit qu'il ne falloit que six jours pour traverser l'isthme dans sa largeur, ils en avoient déjà passé vingt-cinq à se frayer un chemin à travers les bois & les montagnes. Plusieurs d'entr'eux étoient prêts à succomber sous les fatigues continuelles de cette marche dans un climat brûlant; plusieurs furent attaqués des maladies particulières au pays, & tous étoient impatiens d'arriver au terme de leurs travaux & de leurs souffrances. Enfin les Indiens les assurèrent que du sommet de la montagne la plus voisine ils découvroient l'océan qui étoit l'objet de leur desir. Lorsqu'après des peines infinies ils eurent gravi la plus grande partie de cette montagne escarpée, Balboa fit faire halte à sa troupe & s'avança seul au sommet, afin de jouir le premier d'un spectacle qu'il desiroit depuis si longtems.

LIV. III.
1513.

Dès qu'il apperçut la mer du sud s'étendant devant lui dans un horison sans bornes, il tomba à genoux, & levant les mains vers le ciel, il rendit grâces à Dieu de l'avoir conduit à une découverte si avantageuse pour son pays & si glorieuse pour lui-même. Ses compagnons, observant ses transports, s'avancèrent vers lui pour partager son admiration, sa reconnoissance & sa joie. Ils se hâtèrent de gagner le rivage, & Balboa s'avancant jusqu'au milieu des eaux de la mer avec son bouclier & son épée, prit possession de cet océan au nom du roi d'Espagne, & fit vœu de le défendre avec les armes qu'il tenoit contre tous les ennemis de son souverain (1).

Cette partie de la grande mer pacifique ou mer du sud que Balboa découvrit d'abord, & qui est située à l'est de Panama, conserve encore le nom de golfe de Saint-Michel qu'il lui donna. Il força à main armée plusieurs des petits princes qui gouvernoient les districts voisins de ce golfe, à lui donner des vivres & de l'or. D'autres

(1) Herrera, *dec. 1, l. X, c. 1.* Gomera, *c. 62, &c.*
P. Martyr, *dec. p. 205, &c.*

tres lui en envoyèrent volontairement. Quelques caciques ajoutèrent à ces dons précieux une quantité considérable de perles, & il apprit d'eux avec une grande satisfaction que les huîtres où se trouvent les perles abondoient dans la mer qu'il venoit de découvrir.

La découverte de cette source de richesses contribua à encourager ses compagnons, & il reçut en même tems des avis qui le confirmoient dans l'espérance de retirer des avantages encore plus considérables que son expédition. Tous les Indiens des côtes de la mer du sud l'assurèrent de concert qu'il y avoit à une distance assez considérable vers l'est, un riche & puissant royaume dont les habitans avoient des animaux apprivoisés pour porter des fardeaux ; & pour lui en donner une idée ils traçoient sur le sable la figure des llamas ou moutons, qu'on trouva ensuite au Pérou & que les Péruviens avoient en effet accoutumés à porter des fardeaux. Comme le llama ressemble à peu près pour la forme au chameau, bête de charge qui étoit regardée comme particulière à l'Asie, cette circonstance jointe à la dé-

Liv. III.
1513.

On lui indique un pays plus opulent.

couverte des perles, autre production Asiatique, rendit à confirmer les Espagnols dans la fausse idée où ils étoient que le nouveau monde étoit voisin des Indes orientales (1).

Mais, quoique les avis que Balboa recevoit des habitans de la côte, ne contribuassent pas moins que ses conjectures & ses espérances, à lui donner une extrême impatience de voir ce pays inconnu, il étoit trop prudent pour tenter d'y entrer avec une poignée d'hommes épuisés de fatigue & affoiblis par les maladies (2). Il se détermina à ramener sur le champ ses compagnons à l'établissement de Santa-Maria dans le Darien, pour revenir la saison suivante avec des forces proportionnées à l'entreprise hasardeuse qu'il méditoit. Pour acquérir une connoissance plus étendue de l'Isthme, il prit à son retour une route différente de celle qu'il avoit suivie en allant & où il n'éprouva pas moins de difficultés & de dangers que dans la première; mais il n'y a rien d'insurmontable à des

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* X. c. 2.

(2) Voyez la NOTE XXIV.

hommes animés par l'espérance & par le succès. Balboa revint à Santa - Maria , après une absence de quatre mois ; rapportant plus de gloire & de richesse que les Espagnols n'en avoient encore acquis dans aucune de leurs expéditions au nouveau monde. Parmi les officiers qui l'avoient accompagné , il n'y en avoit point qui se fût plus distingué que François Pizarre , & il n'y en eut aucun qui déployât plus de courage & d'ardeur pour aider Balboa à s'ouvrir une communication avec ces pays , où il joua ensuite lui-même un rôle si glorieux (1).

Le premier soin de Balboa fut d'envoyer en Espagne les détails de l'importante découverte qu'il venoit de faire & de demander un renfort de mille hommes pour tenter la conquête de cette riche contrée sur laquelle il avoit reçu des instructions si encourageantes. Le premier avis de la découverte du nouveau monde ne causa peut-être pas une plus grande joie que cette nouvelle inattendue qu'on avoit en-

LIV. III.
1513.

Pedarias est nommé gouverneur du Darien.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* X, c. 3-6. Gomera c, 64.
P. Martyr, *dec.* p. 229.

fin trouvé un passage au grand océan méridional. On ne douta plus qu'il n'y eût une communication avec les Indes orientales par une route qui étoit à l'ouest de la ligne de démarcation tracée par le pape. Les trésors que le Portugal tiroit chaque jour de ses établissemens & de ses conquêtes en Asie, étoient un sujet d'envie & un objet d'émulation pour les autres puissances. Ferdinand se flatta dès-lors de l'espérance de partager ce commerce lucratif; & dans l'empressement qu'il avoit d'arriver à ce but, il étoit disposé à faire un effort supérieur à ce que Balboa demandoit. Mais dans cette disposition même on reconnut les effets de la politique jalouse qui le guidoit, ainsi que de la funeste antipathie de Fonseca, alors évêque de Burgos, pour tout homme de mérite qui se distinguoit dans le nouveau monde. Malgré les services récents de Balboa, qui le désignoient comme l'homme le plus propre à achever la grande entreprise qu'il avoit commencée, Ferdinand fut assez peu généreux pour n'en tenir aucun compte & pour nommer Pedrarias d'Avilla gouverneur du Darien. Il lui donna le comman-

dement de quinze gros vaisseaux avec douze cens soldats. Ces bâtimens furent équipés aux frais du public avec une magnificence que Ferdinand n'avoit encore montrée dans aucun des armemens destinés pour le nouveau monde; & telle fut l'ardeur des gentilshommes Espagnols pour suivre un chef qui devoit les conduire dans un pays où, suivant le bruit de la renommée, ils n'auroient qu'à jeter leurs filets dans la mer pour en tirer de l'or (1), que quinze cens d'entr'eux s'embarquerent à bord de la flotte, & qu'un beaucoup plus grand nombre se feroient engagés pour cette expédition si l'on avoit voulu les recevoir (2).

Pedrarias étant arrivé au golfe de Darien sans aucun accident remarquable, envoya sur le champ à terre quelques-uns de ses principaux officiers pour informer Balboa de son arrivée, avec la commission du roi qui le nommoit gouverneur de la colonie. Ces députés, qui avoient entendu parler des exploits de Balboa & qui

(1) Herrera, *deca. 1, lib. X, c. 14.*

(2) Ibid., *deca. 1, lib. X, c. 6, 7.* P. Martyr, *deca. p. 177 - 256.*

s'étoient formé les plus hautes idées de
 ses richesses, furent bien étonnés de le
 trouver vêtu d'un mauvais habit de toile,
 avec des souliers de ficelle, occupé avec
 quelques Indiens à couvrir de roseaux sa
 cabane. Sous ce vêtement simple qui ré-
 pondoit si peu à l'attente & aux desirs de
 ses nouveaux hôtes, Balboa les reçut avec
 dignité. La renommée de ses découverts
 avoit attiré près de lui un si grand
 nombre d'aventuriers des différentes îles,
 qu'il pouvoit rassembler quatre cens cin-
 quante hommes en armes. A la tête de
 ces hardis vétérans il auroit été en état de
 résister à Pedrarias & à sa troupe; mais,
 quoique ses compagnons marmurassent hau-
 tement de l'injustice du roi & se plaindis-
 sent que des étrangers voulussent recueillir
 le fruit de leurs travaux & de leurs suc-
 cès, Balboa se soumit aveuglément à la
 volonté de son souverain & reçut Pedra-
 rias avec tous les égards dûs à son caracte-
 re (1).

Quoique Pedrarias dût à cette modéra-
 tion la possession paisible de son gouver-

(1) Herrera, *dec.* 1, *lib.* X, c. 13, 14.

nement, il nomma un comité pour faire des informations judiciaires sur la conduite de Balboa pendant qu'il étoit aux ordres de Nicueffa & d'Enciso, & lui imposa une amende considérable pour réparation des fautes dont il fut trouvé coupable par ses juges. Balboa sentit vivement l'humiliation de se voir soumis à une procédure & condamné à un châtimement dans le lieu même où il venoit d'occuper le premier rang. D'un autre côté, Pedrarias ne pouvoit cacher la jalousie qu'excitoit en lui le mérite supérieur de Balboa; de sorte que le ressentiment de l'un & la jalousie de l'autre furent une source de division très-pernicieuse à la colonie; mais elle étoit menacée d'une calamité plus funeste encore. Pedrarias avoit débarqué au Darien dans le tems le plus défavorable de l'année, vers le milieu de la saison pluvieuse, dans cette partie de la zone torride où les nuées versent des torrens d'eau inconnus dans les climats plus tempérés (1). Le village de Santa-Maria étoit situé dans une plaine fertile, environnée

LIV. III.
1514.
Division
entre Pe-
drarias &
Balboa.

Juillet.

(1) Richard, *hist. nat. de l'air*, tom. 1, p. 201.

Liv. III.
1514.
 de bois & de marais. La constitution des Européens ne put pas résister à l'influence pestilentielle d'une semblable situation, dans un climat naturellement mal-sain & dans une saison si fâcheuse. Une maladie violente & meurtrière fit périr plusieurs des soldats qui accompagnoient Pedrarias. L'extrême rareté des provisions augmenta encore par l'impossibilité de se procurer les rafraîchissemens nécessaires aux malades & une subsistance suffisante pour ceux qui se portoient bien (1). En un mois de tems plus de six cents Espagnols périrent dans la dernière misère. L'abattement & le désespoir se répandirent dans la colonie. Plusieurs des personnages principaux demandèrent leur démission & renoncèrent avec plaisir à toutes leurs espérances de fortune pour se dérober aux dangers de cette région meurtrière. Pedrarias s'efforça d'arracher ceux qui restoient au sentiment douloureux de leurs malheurs, en leur cherchant de l'occupation. Dans cette vue il envoya plusieurs détachemens dans

(1) Herrera, *des. 1, lib. X, c. 14.* P. Martyr, *des. p. 272.*

dans l'intérieur du pays pour imposer aux habitans des contributions d'or & pour chercher les mines qui le produisoient. Ces aventuriers avides, plus occupés du gain présent que des moyens de faciliter leurs progrès pour la suite, pillotent sans distinction par tout où ils alloient. Sans égard pour les alliances qu'ils avoient faites avec plusieurs caciques, ils les dépouilloient de tout ce qu'ils avoient de précieux, & les traitoient, ainsi que leurs sujets, avec le dernier degré de l'insolence & de la cruauté. Cette tyrannie & ces exactions, que Pedrarias n'avoit peut-être ni le pouvoir ni la volonté de réprimer, ne firent plus qu'un désert de tout le pays qui s'étend du golfe du Darien jusqu'au lac de Nicaragua, & les Espagnols se virent par leur imprudence privés des avantages qu'ils auroient pu trouver dans l'amitié des habitans, pour pousser leurs conquêtes vers la mer du sud. Balboa qui voyoit avec douleur combien une conduite si mal concertée retardoit l'exécution de son plan favori, fit passer en Espagne des remontrances très-fortes contre l'administration de Pedrarias qui avoit ruiné

Liv. III.
1514.

Liv. III.
1514.
une colonie heureuse & florissante. Pedrarias, de son côté, accusa Balboa d'avoir trompé le roi par des récits exagérés de ses exploits & par un faux exposé de la richesse du pays (1).

Mesures
violentes
contre
Balboa.
1515.

Ferdinand sentit à la fin la faute qu'il avoit faite en déplaçant l'officier le plus actif & le plus expérimenté qu'il eût dans le nouveau monde; & voulant dédommager Balboa, il le nomma Ad lentade ou gouverneur-lieutenant des pays situés sur la mer du sud, avec une autorité & des droits très-étendus. Il ordonna en même tems à Pedrarias de seconder Balboa dans toutes ses entreprises, & de se concerter avec lui sur toutes les opérations que Pedrarias voudroit faire lui-même. Mais il n'étoit pas au pouvoir de Ferdinand de faire passer si subitement ces deux hommes d'une haine déclarée à une entière confiance. Pedrarias continua de traiter son rival avec dédain, & la fortune de Balboa se trouvant épuisée par le paiement de son amende & par d'autres exactions de

(1) Herrera, *dec. 1, lib. X, c. 15, dec. 2, c. 1, Sc. Gomera, c. 66.* P. Martyr, *dec. 3, c. 10, Relac. de B. de las Casas, p. 12.*

Pedrarias, il fut hors d'état de faire les dispositions de son nouveau gouvernement. Cependant, par la médiation & les exhortations de l'évêque du Darien on vint à bout de les réconcilier, & pour cimenter plus solidement cette union, Pedrarias consentit à donner sa fille en mariage à Balboa. Le premier effet de leur réunion fut de permettre à Balboa de faire quelques petites incursions dans le pays, & il les exécuta avec une sagesse qui ajouta encore à la réputation qu'il s'étoit déjà acquise. Plusieurs aventuriers se joignirent à lui, & moyennant les secours & la protection de Pedrarias, il commença à tout préparer pour son expédition dans la mer du sud. Pour exécuter ce projet il étoit nécessaire de construire des vaisseaux capables de transporter des troupes dans les provinces où il se propoisoit de descendre. Après avoir vaincu un grand nombre d'obstacles & supporté plusieurs de ces contrariétés qui semblent avoir été réservées aux conquérans de l'Amérique, il vint à bout de construire quatre petits brigantins. Il étoit prêt à mettre à la voile pour le Pérou, avec trois cents hommes d'élite, (force

LIV III.
1516.

supérieure à celle avec laquelle Pizarre entreprit depuis la même expédition) lorsqu'il reçut un messager inattendu de Pedrarias (1). Comme leur réconciliation n'avoit jamais été sincère, l'entreprise que Balboa étoit sur le point d'exécuter ranima l'ancienne inimitié de Pedrarias & la rendit plus active encore. Il redoutoit l'élévation & la prospérité d'un homme qu'il avoit si cruellement offensé. Il craignit que le succès n'encourageât Balboa à se rendre indépendant de sa juridiction ; & ces mouvemens de haine, de crainte & de jalousie agissoient sur son ame avec tant de force, que pour satisfaire sa vengeance il ne craignit pas de faire échouer une entreprise d'une si grande importance pour son pays. Sur des prétextes faux, mais plausibles, il engagea Balboa à différer son voyage de quelque tems & à se rendre à Acla où il vouloit avoir une entrevue avec lui. Balboa, avec la confiance tranquille d'un homme qui n'a rien à se reprocher, se rendit au lieu qui lui étoit indiqué ; mais il ne fut pas plutôt

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* 1, c. 3 ; *lib.* II, c. 11, 13, 21.

entré dans Acla, qu'il fut arrêté par l'ordre de Pedrarias, qui impatient d'affouvir sa vengeance ne le laissa pas languir longtems dans la captivité. On nomma sur le champ des juges pour instruire son procès. Il y eut une accusation intentée contre lui d'avoir manqué de fidélité au roi & d'avoir voulu se révolter contre le gouverneur. La sentence de mort fut bientôt prononcée, & quoique les juges eux-mêmes, secondés par toute la colonie, sollicitassent vivement la grace de Balboa, le gouverneur fut inexorable, & les Espagnols virent avec autant de douleur que d'étonnement périr sur un échafaud un homme, qui de tous ceux qui avoient commandé en Amérique étoit généralement regardé comme le plus propre à concevoir & à exécuter de grands projets (1). Sa mort fit renoncer à l'expédition qu'il avoit projetée. Pedrarias, puissamment protégé par l'évêque de Burgos & de quelques autres courtisans, échappa non-seulement à la punition que méritoient la violence & l'iniquité de sa conduite; mais il conserva mé-

—
Liv. III.
1517.

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* F, c. 21, 22.

me sa place & son autorité. Bientôt après il obtint la permission de faire passer la colonie du poste mal-sain de Santa-Maria à Panama, qui étoit sur le côté opposé de l'Isthme; quoique ce changement ne fût pas fort avantageux pour la salubrité du lieu, la situation commode du nouvel établissement ne contribua pas peu à faciliter les conquêtes postérieures des Espagnols dans les vastes provinces qui bordent la mer du sud (2).

Pendant que ces événemens, dont on a cru ne devoir pas interrompre le récit, se passoient dans le Darien, il se faisoit ailleurs d'autres opérations importantes, relativement à la découverte, à la conquête & au gouvernement des autres provinces du nouveau monde. Ferdinand étoit si occupé du projet d'ouvrir une communication par l'ouest avec les Moluques ou îles des Epiceries, que dans l'année 1515 il équipa à ses frais deux vaisseaux destinés à cette expédition & dont il donna le commandement à Juan Diaz de Solis, qui passoit pour le plus habile navigateur de

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* III. et *lib.* IV. (2)

L'Espagne. Il prit sa route le long de la côte de l'Amérique méridionale, & le premier de Janvier 1516, il entra dans une riviere à laquelle il donna le nom de *Janeiro* & où il se fait aujourd'hui un commerce considérable. De-là il s'avança dans une baie spacieuse, qu'il imagina être l'entrée d'un détroit qui communiquoit avec la mer des Indes; mais en pénétrant plus avant, il découvrit que c'étoit l'embouchure de Rio de la Plata, l'une des grandes rivieres qui arrosent le continent méridional de l'Amérique. Les Espagnols ayant voulu faire une descente dans ce pays, Solis & plusieurs hommes de son équipage furent tués par les naturels, qui à la vue des vaisseaux couperent par morceaux les corps des Espagnols & les mangerent après les avoir fait rôtir. Epouvantés de cet horrible spectacle & découragés par la perte de leur commandant, ceux des Espagnols qui restoient sur les vaisseaux retournerent en Europe sans tenter aucune autre découverte (1). Quoique

—
Liv. III.
1517.

Etat de
—
—
—
—

(1) Herrera, *dec. 2, lib. I, c. 7. P. Martyr, decada*

2, 1517.

Liv. III.
1517.

cette tentative eût échoué, elle ne fut pourtant pas inutile: elle attira l'attention des hommes instruits vers cette navigation & prépara la route à un voyage plus heureux, qui peu d'années après cette époque remplit enfin les vues de Ferdinand.

Etat de
la colo-
nie d'His-
paniola.

Quoique les Espagnols s'occupassent avec tant d'activité à étendre leurs découvertes & leurs établissemens en Amérique, ils considéroient toujours Hispaniola comme leur principale colonie & le siege du gouvernement. Don Diego Colomb ne manquoit ni du zele ni des talens nécessaires pour procurer le bonheur & la prospérité des membres de cette colonie qui étoient plus immédiatement sous sa juridiction; mais il étoit gêné dans toutes ses opérations par la politique soupçonneuse de Ferdinand, qui en toute occasion & sur les prétextes les plus frivoles, lui ôta une partie de ses privilèges, & encouragea le trésorier, les juges & les autres officiers inférieurs à contrarier ses mesures & à contester son autorité. La prérogative la plus importante du gouverneur étoit celle de distribuer les Indiens parmi les Espagnols établis dans l'isle. La servitude ri-

goureuse de ces malheureux n'ayant reçu que de très-foibles adouciffemens par les divers réglemens qu'on avoit faits en leur faveur ; le pouvoir de disposer à son gré de ces instrumens du travail , assuroit au gouverneur une grande influence dans la colonie. Pour l'en dépouiller , Ferdinand créa un nouvel emploi , auquel il attacha le droit de faire le partage des Indiens , & qu'il donna à Rodrigue Albuquerque , parent de Zapata , son ministre de confiance. Don Diego sentit vivement l'injustice & l'affront qu'on lui faisoit en le privant de ses droits sur un objet si essentiel , & ne voulant pas rester plus longtems dans un lieu où son pouvoir & son crédit étoient presqu'anéantis , il passa en Espagne dans la vaine espérance d'obtenir justice (1). Albuquerque entra dans ses nouvelles fonctions avec toute la rapacité d'un indigent aventurier , impatient de faire fortune. Il commença par se faire donner le nombre exact des Indiens qui étoient dans l'isle & trouva que de soixante mille qui en 1508 avoient survécu à toutes leurs souffran-

Liv. III.
1517.

Épouse
-sur le mar
ch de son
cristal les
indians.

(1) Herrera, *decad. 1, lib. IX, c. 5. lib. X, c. 12.*

Liv. III.
1517.

ces, il n'en restoit plus que quatorze mille. Il en fit plusieurs lots qu'il mit à l'enchère & qu'il distribua à ceux qui lui en offroient le plus haut prix. Par cette distribution arbitraire, un grand nombre d'Indiens furent éloignés de leurs anciennes habitations; plusieurs autres furent enlevés à leurs premiers maîtres, & tous furent soumis à des travaux plus pénibles par leurs nouveaux propriétaires, pressés de se dédommager de leurs avances. Ce surcroît de calamité combla la misère & hâta la destruction de cette race innocente & malheureuse (1).

Dispute
sur la ma-
nière de
traiter les
Indiens.

La violence de cette conduite, jointe aux funestes conséquences qui en furent la suite, excita non-seulement les plaintes des colons qui se croyoient lésés, mais encore toucha les cœurs de tous ceux en qui il restoit quelque sentiment d'humanité. Du moment qu'on envoya en Amérique des ecclésiastiques pour instruire & convertir les naturels, ils supposèrent que la rigueur avec laquelle on traitoit ce peuple, rendoit leur ministère presqu'inutile.

(1) Herrera, *dec. 1, libr. X, c. 12.*

Les missionnaires se conformant à l'esprit de douceur de la religion qu'ils venoient annoncer , s'éleverent aussitôt contre les maximes de leurs compatriotes à l'égard des Indiens , & condamnerent les *repartimientos* ou ces distributions , par lesquelles on les livroit en esclaves à leurs conquérans , comme des actes aussi contraires à l'équité naturelle & aux préceptes du christianisme qu'à la saine politique. Les Dominicains , à qui l'instruction des Américains fut d'abord confiée , furent les plus ardens à attaquer ces distributions. En 1511, Montefino , un de leurs plus célèbres prédicateurs , déclama contre cet usage dans la grande église de Saint-Domingue avec toute l'impétuosité d'une éloquence populaire. Don Diego Colomb , les principaux officiers de la colonie , & tous les laïques qui avoient entendu ce sermon , se plaignirent du moins à ses supérieurs ; mais ceux-ci , loin de le condamner , approuverent sa doctrine comme également pieuse & convenable aux circonstances. Les Franciscains , guidés par l'esprit d'opposition & de rivalité qui subsistoit entre les deux ordres , parurent disposés à se join-

Liv. III.
1517.Dictionnaire
-l'art de
-il est
-ce objet

■ dre aux laïques & à prendre la défense des *repartimientos*. Mais, comme ils ne pouvoient pas avec décence approuver ouvertement un système d'oppression si contraire à l'esprit du christianisme, ils s'efforcèrent de pallier ce qu'ils ne pouvoient pas justifier, & alléguèrent, pour excuser la conduite de leurs concitoyens, qu'il étoit impossible de faire aucune amélioration dans la colonie, à moins que les Espagnols n'eussent assez d'autorité sur les naturels pour les forcer au travail (1).

Décisions
contrai-
res sur
cet objet.

Les Dominicains, sans égard pour ces considérations de politique & d'intérêt personnel, ne voulurent se relâcher en rien de la sévérité de leur doctrine & refusèrent même d'absoudre & d'admettre à la communion ceux de leurs compatriotes qui tenoient les Indiens en servitude (2). Les deux partis s'adressèrent au roi pour avoir sa décision sur un objet de si grande importance. Ferdinand nomma une commission de son conseil privé, à laquelle il

(1) Herrera, *decaad.* 1, *lib.* VIII, *c.* 11. Oviedo, *lib.* II, *c.* 6. p. 97.

(2) Oviedo, *ibid.*

joignit quelques-uns des plus habiles jurisconsultes & théologiens, pour entendre les députés d'Hispaniola chargés de défendre leurs opinions respectives. Après une longue discussion la partie spéculative de la controverse fut décidée en faveur des Dominicains, & les Indiens furent déclarés un peuple libre, fait pour jouir de tous les droits naturels de l'homme; mais malgré cette décision, les *repartimientos* continuèrent de se faire dans la même forme qu'auparavant (1). Comme le jugement de la commission reconnoissoit le principe sur lequel les Dominicains fondoient leur opinion, il étoit peu propre à les convaincre & à les réduire au silence. Enfin, pour rétablir la tranquillité dans la colonie, alarmée par les remontrances & les censures de ces religieux, Ferdinand publia un décret de son conseil privé, duquel il résulteroit qu'après un mûr examen de la bulle apostolique & des autres titres qui affueroient les droits de la couronne de Castille sur ses possessions dans le nouveau monde, la servitude des Indiens étoit autorisée par

LIV. III.
1517.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* VIII, c. 12. *lib.* IX, c. 5.

Liv. III.
1517.

les loix divines & humaines ; qu'à moins qu'ils ne fussent soumis à l'autorité des Espagnols & forcés de résider sous leur inspection, il seroit impossible de les arracher à l'idolâtrie & de les instruire dans les principes de la foi chrétienne ; qu'on ne devoit plus avoir aucun scrupule sur la légitimité des *repartimientos*, attendu que le roi & son conseil en prenoient le risque sur leur conscience ; qu'en conséquence les Dominicains & les moines des autres ordres devoient s'interdire à l'avenir les invectives que l'excès d'un zèle charitable, mais peu éclairé, leur avoit fait proférer contre cet usage (1).

Ferdinand voulant faire connoître clairement l'intention où il étoit de faire exécuter ce décret, accorda de nouvelles concessions d'Indiens à plusieurs de ses courtisans (2). Mais afin de ne pas paroître oublier entièrement les droits de l'humanité, il publia un édit par lequel il tâcha de pourvoir à ce que les Indiens fussent traités doucement sous le joug auquel il

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* IX, c. 14.

(2) Voyez la NOTE X V.

les affujettissoit ; il régla la nature du travail qu'ils seroient obligés de faire ; il prescrivit la maniere dont ils devoient être vêtus & nourris , & fit des réglemens relatifs à leur instruction dans les principes du christianisme (1). Mais les Dominicains qui jugeoient de l'avenir par la connoissance qu'ils avoient du passé , sentirent bientôt l'insuffisance de ces précautions , & prétendirent que tant que les individus auroient intérêt de traiter les Indiens avec rigueur , aucun réglemant public ne pourroit rendre leur servitude douce ni même tolérable. Ils jugerent qu'il seroit inutile de consumer leurs forces à essayer de communiquer les vérités sublimes de l'évangile à des hommes dont l'ame étoit abattue & l'esprit affoibli par l'oppression. Quelques-uns de ces missionnaires découragés demanderent à leurs supérieurs la permission de passer sur le continent , pour y remplir l'objet de leur mission parmi ceux des Indiens qui n'étoient pas encore corrompus par l'exemple des Espagnols ni prévenus par leurs cruautés contre les dogmes du

LIV. III.
1517.

(1) Herrera, *decad.* I, *lib.* IX, c. 14.

christianisme. Ceux qui restèrent à Hispaniola, continuerent de faire des remontrances avec une fermeté décente contre la servitude des Indiens.

Barthelemy de Las Casas entreprend la défense des Indiens.

Les opérations violentes d'Albuquerque, qui venoit d'être chargé du partage des Indiens, rallumerent le zele des Dominicains contre les *repartimientos*, & suscitèrent à ce peuple opprimé un avocat doué du courage, des talens & de l'activité nécessaires pour défendre une cause si désespérée. Cet homme zélé fut Barthelemy de Las Casas, natif de Séville, & l'un des ecclésiastiques qui accompagnèrent Colomb au second voyage des Espagnols, lorsqu'on voulut commencer un établissement dans l'isle d'Hispaniola. Il avoit adopté de bonne heure l'opinion dominante parmi ses confreres les Dominicains, qui regardoient comme une injustice de réduire les Indiens en servitude; & pour montrer sa sincérité & sa conviction il avoit renoncé à la portion d'Indiens qui lui étoit échue lors du partage qu'on en avoit fait entre les conquérans & avoit déclaré qu'il pleurerait toujours la faute dont il s'étoit rendu coupable en exerçant pendant un moment sur
ses

ses freres cette domination impie (1). Dès - lors il fut le patron déclaré des Indiens, & par son courage à les défendre, aussi bien que par le respect qu'inspiroient ses talens & son caractère, il eut souvent le bonheur d'arrêter les excès de ses compatriotes. Il s'éleva vivement contre les opérations d'Albuquerque & s'appercevant bientôt que l'avidité rapacité du gouverneur le rendoit sourd à toutes les sollicitations, il n'abandonna pas pour cela la malheureuse nation dont il avoit épousé la cause. Il partit pour l'Espagne avec la ferme espérance qu'il ouvreroit les yeux & toucheroit le cœur de Ferdinand, en lui faisant le tableau de l'oppression que souffroient ses nouveaux sujets (2).

Il obtint facilement une audience du roi, dont la santé étoit fort affoiblie. Il mit sous ses yeux avec autant de liberté que d'éloquence les effets funestes des *repartimientos* dans le nouveau monde, lui repro-

LIV. III.
1517.

(1) Fr. Aug. Davila Padilla, *hist. de la fundacion de la provincia de Sant - Jago ne Mexico*, p. 303, 304. Herrera, *dec. 1, lib. X, c. 12.*

(2) Herrera, *decad. 1, lib. X, c. 12; decad. 2, lib. I, c. 2.* Davila Padilla, *hist. p. 304.*

chant avec courage d'avoir autorisé ces mesures impies qui avoient porté la misère & la destruction sur une race nombreuse d'hommes innocens que la providence avoit confiés à ses soins. Ferdinand, dont l'esprit étoit affoibli par la maladie, fut vivement frappé de ce reproche d'impiété, qu'il auroit méprisé dans d'autres circonstances. Il écouta le discours de Las Casas avec les marques d'un grand repentir & promit de s'occuper sérieusement des moyens de réparer les maux dont on se plaignoit. Mais la mort l'empêcha d'exécuter cette résolution. Charles d'Autriche, à qui la couronne d'Espagne passoit, faisoit alors sa résidence dans ses états des pays-bas. Las Casas, avec son ardeur accoutumée, se préparoit à partir pour la Flandre, dans la vue de prévenir le jeune monarque, lorsque le cardinal Ximenès devenu régent de Castille lui ordonna de renoncer à ce voyage & lui promit d'écouter lui-même ses plaintes.

Le cardinal pesa la matière avec l'attention que méritoit son importance, & comme son esprit impétueux aimoit les idées hardies & peu communes, le plan qu'il adopta

très-promptement étonna les ministres Espagnols, accoutumés aux lenteurs & aux formalités de l'administration de Ferdinand. Sans égard ni aux droits que réclamoit Don Diego Colomb, ni aux regles établies par le feu roi, il se détermina à envoyer en Amérique trois surintendans de toutes les colonies, avec l'autorité suffisante pour décider en dernier ressort la grande question de la liberté des Indiens, après qu'ils auroient examiné sur les lieux toutes les circonstances. Le choix de ces surintendans étoit délicat. Tous les laïques, tant ceux qui étoient établis en Amérique, que ceux qui avoient été consultés comme membres de l'administration de ce département, avoient déclaré leur opinion & pensoient que les Espagnols ne pouvoient conserver leurs établissemens au nouveau monde à moins qu'on ne leur permît de retenir les Indiens dans la servitude. Ximenès crut donc qu'il ne pouvoit compter sur leur impartialité & se détermina à donner sa confiance à des ecclésiastiques. Mais, comme d'un autre côté les Dominicains & les Franciscains avoient épousé le sentiment contraire, il exclut ces deux ordres reli-

Liv. III.

1517.

Liv. III.
1517.

gieux. Il fit tomber son choix sur les moines appellés Hiéronimites, communauté peu nombreuse en Espagne, mais qui y jouissoit d'une grande considération. D'après le conseil de leur général & de concert avec Las Casas, il choisit parmi eux trois sujets qu'il jugea dignes de cet important emploi. Il leur associa Zuazo, jurisconsulte d'une probité distinguée, auquel il donna tout pouvoir de régler l'administration de la justice dans les colonies. Las Casas fut chargé de les accompagner avec le titre de protecteur des Indiens (1).

Confier un pouvoir assez étendu pour changer en un moment tout le système du gouvernement du nouveau monde, à quatre personnes que leur état & leur condition n'appelloient pas à de si hauts emplois, parut à Zapata & aux autres ministres du dernier roi une démarche si extraordinaire & si dangereuse qu'ils refuserent d'expédier les ordres nécessaires pour l'exécution. Mais Ximenès n'étoit pas disposé à souffrir patiemment qu'on mît aucun obstacle à ses projets. Il envoya chercher les ministres,

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* II, c. 2.

leur parla d'un ton si haut & les effraya tellement qu'ils obéirent sur le champ (I). Les surintendans, leur associé Zuazo & Las Casas, mirent à la voile pour Saint-Dominique. A leur arrivée, le premier usage qu'ils firent de leur autorité fut de mettre en liberté tous les Indiens qui avoient été donnés aux courtisans Espagnols & à toute personne non résidante en Amérique. Cet acte de vigueur, joint à ce qu'on avoit appris d'Espagne sur l'objet de leur commission, répandit une alarme générale. Les colons conclurent qu'on alloit leur enlever en un moment tous les bras avec lesquels ils conduisoient leurs travaux & que leur ruine étoit inévitable. Mais les PP. de Saint-Jérôme se conduisirent avec tant de précaution & de prudence que les craintes furent bientôt dissipées. Ils montrèrent dans toute leur administration une connoissance du monde & des affaires qu'on n'acquiert guere dans le cloître, & une modération & une douceur encore plus rares parmi des hommes accoutumés à l'austérité de la vie monastique. Ils écouterent tout

—
Liv. III.
1517.

(1) Herrera, *dec. 2, lib. II, c. 6.*

Liv. III.
1517.

le monde; ils comparèrent les informations qu'ils avoient recueillies, & après une mûre délibération ils demeurèrent persuadés que l'état de la colonie rendoit le plan de Las Casas, vers lequel penchoit le cardinal, impossible dans l'exécution. Ils se convinquirent que les Espagnols établis en Amérique étoient en trop petit nombre pour pouvoir exploiter les mines déjà ouvertes & cultiver le pays; que pour ces deux genres de travaux ils ne pouvoient se passer des Indiens; que si on leur ôtoit ce secours il faudroit abandonner les conquêtes, ou au moins perdre tous les avantages qu'on en retiroit; qu'il n'y avoit aucun motif assez puissant pour faire surmonter aux Indiens rendus libres leur aversion naturelle pour toute espece de travail & qu'il falloit l'autorité d'un maître pour les y forcer; que si on ne les tenoit pas sous une discipline toujours vigilante, leur indolence & leur indifférence naturelles ne leur permettroient jamais de recevoir l'instruction chrétienne ni d'observer les pratiques de la religion. D'après tous ces motifs ils trouverent nécessaire de tolérer les *repartimientos* & l'esclavage des Américains. Ils s'efforce-

rent en même tems de prévenir les funestes effets de cette tolérance & d'assurer aux Indiens le meilleur traitement qu'on pût concilier avec l'état de servitude. Pour cela ils renouvelèrent les premiers réglemens, y en ajoutèrent de nouveaux, ne négligèrent aucune des précautions qui pouvoient diminuer la pesanteur du joug : enfin ils employèrent leur autorité, leur exemple & leurs exhortations à inspirer à leurs compatriotes des sentimens d'équité & de douceur pour ce peuple malheureux, dont l'industrie leur étoit si nécessaire. Zuazo dans son département seconda les efforts des surintendans. Il réforma les cours de justice, dans la vue de rendre leurs décisions plus équitables & plus promptes, & fit divers réglemens pour mettre sur un meilleur pied la police intérieure de la colonie. Tous les Espagnols du nouveau monde témoignèrent leur satisfaction de la conduite de Zuazo & de ses associés, & admirèrent la hardiesse de Ximenès, qui s'étoit écarté si fort des routes ordinaires dans la formation de son plan, & sa sagacité dans le choix des personnes à qui il avoit donné sa confiance & qui en étoient

dignes par leur sagesse, leur modération & leur désintéressement (1).

Liv. III.
1517.

Las Casas seul étoit mécontent. Les considérations qui avoient déterminé les surintendans ne faisoient aucune impression sur lui. Le parti qu'ils prenoient de conformer leurs réglemens à l'état de la colonie, lui paroissoit l'ouvrage d'une politique profane & timide, qui consacroit une injustice parce qu'elle étoit avantageuse. Il prétendoit que les Indiens étoient libres par le droit de nature, & comme leur protecteur il sommoit les surintendans de ne pas les dépouiller du privilege commun de l'humanité. Les surintendans reçurent ses remontrances les plus âpres sans émotion & sans s'écarter en rien de leur plan. Les planteurs Espagnols ne furent pas si modérés à son égard & il fut souvent en danger d'être mis en pieces pour la fermeté avec laquelle il insistoit sur une demande qui leur étoit si odieuse. Las Casas, pour se mettre à l'abri de leur fureur, fut obligé de chercher un asyle dans un couvent, & voyant que

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* II, c. 15. Remesal, *hist. gen.* lib. II, c. 14, 15, 16.

que tous ses efforts en Amérique étoient sans effet, il partit pour l'Europe, avec la ferme résolution de ne point abandonner la défense d'un peuple qu'il regardoit comme victime d'une cruelle oppression (1).

S'il eût trouvé dans Ximenès la même vigueur d'esprit que ce ministre mettoit ordinairement aux affaires, il eût été vraisemblablement fort mal reçu. Mais le cardinal étoit atteint d'une maladie mortelle & se préparoit à remettre l'autorité dans les mains du jeune roi qu'on attendoit de jour en jour des pays-bas. Charles arriva, prit possession du gouvernement & par la mort de Ximenès perdit un ministre qui auroit mérité sa confiance par sa droiture & ses talens. Beaucoup de Seigneurs Flamands avoient accompagné leur Souverain en Espagne. L'attachement naturel de Charles pour ses compatriotes l'engageoit à les consulter sur toutes les affaires de son nouveau royaume, & ces étrangers montrèrent un empressement indiscret à se mêler de tout & à s'emparer de presque tou-

LIV. III.
1517.

Ses négociations avec les ministres de Charles V.

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* II, c. 16.

Liv. III.
1517.
 tes les parties de l'administration (1). La direction des affaires d'Amérique étoit un objet trop séduisant pour leur échapper. Las Casas remarqua leur crédit naissant. Quoique les hommes à projet soient communément trop ardents pour se conduire avec beaucoup d'adresse, celui-ci étoit doué de cette activité infatigable qui réussit quelquefois mieux que l'esprit le plus délié. Il fit sa cour aux Flamands avec beaucoup d'affiduité. Il mit sous leurs yeux l'absurdité de toutes les maximes adoptées jusques-là dans le gouvernement de l'Amérique, & particulièrement les vices des dispositions faites par Ximenès. La mémoire de Ferdinand étoit odieuse aux Flamands. La vertu & les talens supérieurs de Ximenès avoient été longtems pour eux des motifs de jalousie. Ils desiroient vivement de trouver des prétextes plausibles pour condamner les mesures du ministre & du défunt monarque & pour décrier la politique de l'un & de l'autre. Les amis de D. Diego Colomb, aussi bien que les courtisans Espagnols qui avoient peu à se plaindre de

(1) *Hist. de Charles V.*

L'administration du cardinal, se joignirent à Las Casas pour désapprouver le plan d'envoyer des surintendans en Amérique. Cette union de tant de passions & d'intérêts devint si puissante que les Hiéronimites & Zuazo furent rappelés. Rodrigue de Figueroa, jurisconsulte estimé, fut nommé premier juge de l'isle & reçut des instructions nouvelles d'après les instances de Las Casas, pour examiner encore avec la plus grande attention la question importante élevée entre cet ecclésiastique & les colons, relativement à la manière dont on devoit traiter les Indiens. Il étoit autorisé en attendant à faire tout ce qui seroit possible pour soulager leurs maux & prévenir leur entière destruction (1).

Ce fut tout ce que le zèle de Las Casas put obtenir alors en faveur des Indiens. L'impossibilité de faire faire aux colonies aucun progrès, à moins que les planteurs Espagnols ne pussent forcer les Américains au travail, étoit une objection insurmontable à l'exécution de son plan

(1) Herrera, *dec.* 2, *lib.* II, c. 16, 19, 21; *lib.* III, c. 7, 8.

de liberté. Pour écarter cet obstacle Las
 Liv. III. 1517. Casas proposa d'acheter dans les établisse-
 Projet pour four- nir les co- lonies de Negres. mens des Portugais à la côte d'Afrique un
 nombre suffisant de Negres & de les trans-
 porter en Amérique où on les employeroit
 comme esclaves au travail des mines & à
 la culture du sol. Les premiers avantages
 que les Portugais avoient retirés de leurs
 découvertes en Afrique leur avoient été
 procurés par la vente des esclaves. Plu-
 sieurs circonstances concouroient à faire
 revivre cet odieux commerce, aboli depuis
 longtems en Europe & aussi contraire aux
 sentimens de l'humanité qu'aux principes
 de la religion. Dès l'an 1503 on avoit
 envoyé en Amérique un petit nombre d'es-
 claves negres (1). En 1511 Ferdinand
 avoit permis qu'on y en transportât en plus
 grande quantité (2). On trouva que cet-
 te espece d'hommes étoit plus robuste
 que les Américains, plus capable de rési-
 ster à une grande fatigue & plus patiente
 sous le joug de la servitude. On cal-
 culoit que le travail d'un Negre équiva-

(1) Herrera, *dec. 1, lib. V, c. 12.*

(2) *Ibid. dec. 1, lib. VIII, c. 9.*

loit à celui de quatre Américains (1). Le cardinal Ximenès avoit été pressé de permettre & d'encourager ce commerce; mais il avoit rejeté le projet avec fermeté, sentant combien il étoit injuste de réduire une race d'hommes en esclavage en délibérant sur les moyens de rendre la liberté à une autre (2). Mais Las Casas, inconsequent comme le sont les esprits qui se portent avec une impétuosité opiniâtre vers une opinion favorite, étoit incapable de faire cette réflexion. Pendant qu'il combattoit avec tant de chaleur pour la liberté des habitans du nouveau monde, il travailloit à rendre esclaves ceux d'une autre partie, & dans la chaleur de son zèle pour sauver les Américains du joug, il prononçoit sans scrupule qu'il étoit juste & utile d'en imposer un plus pesant encore sur les Africains. Malheureusement pour ces derniers le plan de Las Casas fut adopté. Charles accorda à un de ses courtisans Flamands le privilège exclusif d'importer en Amérique quatre mille Noirs.

LIV. III.
1517.

(1) Herrera, *dec.* 1, *lib.* IX, c. 5.

(2) *Ibid.* *dec.* 2, *lib.* II, c. 8.

Liv. III.
1518.

Celui-ci vendit son privilège pour vingt-cinq mille ducats à des marchands Génois, qui les premiers établirent avec une forme régulière entre l'Afrique & l'Amérique ce commerce d'hommes, qui a reçu depuis de si grands accroissemens (1).

Mais les marchands Génois conduisant leurs opérations avec l'avidité ordinaire aux monopoleurs, demanderent bientôt des prix si exorbitans des Noirs qu'ils portoient à Hispaniola qu'on y en vendit trop peu pour améliorer l'état de la colonie.

Las Casas propose d'envoyer des cultivateurs à Hispaniola.

Las Casas, dont le zèle étoit aussi inventif qu'infatigable, eut recours à un autre expédient pour soulager les Indiens. Il avoit observé que le plus grand nombre de ceux, qui jusques-là s'étoient établis en Amérique, étoient des soldats ou des matelots employés à la découverte ou à la conquête de ces régions, des fils de familles nobles attirés par l'espoir de s'enrichir promptement, ou des aventuriers sans ressource & forcés d'abandonner leur patrie par leurs crimes ou leur indigence. A la place de ces hommes avides, sans

(1) Herrera, *lib. II, c. 20.*

mœurs, incapables de l'industrie persévérante & de l'économie nécessaire dans l'établissement d'une colonie, il proposa d'envoyer à Hispaniola & dans les autres isles un nombre suffisant de cultivateurs & d'artisans, à qui on donneroit des encouragemens pour s'y transporter. De tels hommes accoutumés à la fatigue seroient en état de soutenir des travaux, dont les Américains étoient incapables par la foiblesse de leur constitution, & bientôt ils deviendroient eux-mêmes par la culture de riches & d'utiles citoyens. Mais, quoiqu'on eût grand besoin d'une nouvelle recrue d'habitans à Hispaniola, où la petite vérole venoit de se montrer & d'emporter un nombre considérable d'Indiens, ce projet, quoique favorisé par les ministres Flamands, fut traversé par l'évêque de Burgos que Las Casas trouvoit toujours en son chemin (1).

Las Casas commença alors à désespérer de faire aucun bien aux Indiens dans les établissemens déjà formés. Le mal étoit trop invétééré pour céder aux remèdes. On

Liv. III.
1518.

Il forme le projet d'une nouvelle colonie.

(1) Herrera, *decaul.* 2, *lib.* II, c. 21.

faisoit tous les jours des découvertes nouvelles dans le continent, qui donnoient de hautes idées de sa population & de son étendue. Dans toutes ces vastes régions il n'y avoit encore qu'une seule colonie très-foible, & si l'on en exceptoit un petit espace sur l'Isthme de Darien, les naturels étoient maîtres de tout le pays. C'étoit-là un champ nouveau & plus étendu pour le zèle & l'humanité de Las Casas, qui se flattoit de pouvoir empêcher qu'on n'y introduisît le pernicieux système d'administration qu'il n'avoit pu détruire dans les lieux où il étoit déjà tout établi. Plein de ces espérances il sollicita une concession de la partie qui s'étend le long de la côte depuis le golfe de Paria jusqu'à la frontière occidentale de cette province, aujourd'hui connue sous le nom de Sainte-Marthe. Il proposa d'y établir une colonie formée de cultivateurs, d'artisans & d'ecclésiastiques. Il s'engagea à civiliser dans l'espace de deux ans dix mille Indiens & à les instruire assez bien dans les arts utiles pour pouvoir tirer de leurs travaux & de leur industrie un revenu de quinze mille ducats pour la couronne. Il promettoit

aussi qu'en dix ans la colonie auroit fait assez de progrès pour rendre au gouvernement soixante mille ducats par an. Il stipula qu'aucun navigateur ou soldat ne pourroit s'y établir, & qu'aucun Espagnol n'y mettroit le pied sans sa permission. Il alla même jusqu'à vouloir que les gens qu'il emmeneroit eussent un habillement particulier, différent de celui des Espagnols, afin qu'ils ne parussent point aux Indiens de ces districts de la même race d'hommes qui avoit apporté tant de calamités à l'Amérique (1). Par ce plan, dont je ne donne qu'une légère esquisse, il paroît clairement que les idées de Las Casas sur la manière de civiliser & de traiter les Indiens étoient fort semblables à celles que les Jésuites ont suivies depuis dans leurs grandes entreprises sur l'autre partie du même continent. Las Casas supposoit que les Européens, employant l'ascendant que leur donnoit une intelligence supérieure & de plus grands progrès dans les sciences & les arts, pourroient conduire par degrés l'esprit des Américains à goûter ces moyens

~~_____~~
Liv. III.
1512.

(1) Herrera, *dec. 2, lib. IV, c. 2.*

LIV. III.
1518.

de bonheur dont ils étoient dépourvus, leur faire cultiver les arts de l'homme en société & les rendre capables de jouir des avantages de la vie civile.

L'évêque de Burgos & le conseil des Indes regarderent le plan de Las Casas non-seulement comme chimérique, mais comme extrêmement dangereux. Ils pensoient que l'esprit des Américains étoit naturellement si borné & leur indolence si excessive qu'on ne réuffiroit jamais à les instruire ni à leur ouvrir l'esprit. Ils prétendoient qu'il seroit fort imprudent de donner une autorité si grande sur un pays de plus de neuf cens milles de côtes à un enthousiaste visionnaire & présomptueux, étranger aux affaires & sans connoissance de l'art du gouvernement. Las Casas qui s'attendoit bien à cette résistance, ne se découragea pas. Il eut recours encore aux Flamands, qui favoriserent ses vues auprès de Charles V avec beaucoup de zele, précisément parce que les ministres Espagnols les avoient rejetées. Ils déterminèrent le monarque, qui venoit d'être élevé à l'empire, à renvoyer l'examen de cette affaire à un certain nombre de membres de son

son projet
est goûté.

conseil - privé , & comme Las Casas ré-
 cusoit tous les membres du conseil des
 Indes comme prévenus & intéressés ,
 tous furent exclus. La décision des ju-
 ges choisis à la recommandation des Fla-
 mandis fut entièrement conforme aux sen-
 timens de ces derniers. On approuva
 beaucoup le nouveau plan , & l'on donna
 des ordres pour le mettre à exécution ,
 mais en restreignant le territoire accordé
 à Las Casas à trois cens milles le long
 de la côte de Cumana , d'où il lui seroit
 libre de s'étendre dans les parties intérieu-
 res du pays (1).

Cette décision trouva des censeurs. Pres-
 que tous ceux qui avoient été en Amé-
 rique la blâmoient , & soutenoient leur
 opinion avec tant de confiance & par des
 raisons si plausibles qu'on crut devoir s'ar-
 rêter & examiner de nouveau la question
 avec plus de soin. Charles lui-même ,
 quoiqu'accoutumé dans sa jeunesse à suivre
 les sentimens de ses ministres avec une
 déférence & une soumission qui n'annon-
 çoient pas la vigueur & la fermeté d'esprit

(1) Gomera, *hist. gen. c. 77.* Herrera, *dec. 2, lib. IV.*
 c. 3. Oviedo, *lib. XIX, c. 5.*

qu'il montra dans un âge plus mûr, commença à soupçonner que la chaleur que les Flamands mettoient dans toutes les affaires relatives à l'Amérique avoit pour principe quelque motif dont il devoit se défier ; il déclara qu'il étoit déterminé à approfondir lui-même la question agitée depuis si longtems sur le caractère des Américains & sur la maniere la plus convenable de les traiter. Il se présenta bientôt une circonstance qui rendoit cette discussion plus facile. Quevedo, évêque du Darien, qui avoit accompagné Pedrarias sur le continent en 1513, venoit de prendre terre à Barcelone où la cour faisoit alors sa résidence. On sçut bientôt que ses sentimens étoient différens de ceux de Las Casas, & Charles imagina assez naturellement qu'en écoutant & en comparant les raisons de deux personnages respectables qui, par un long séjour en Amérique, avoient eu le tems nécessaire pour observer les mœurs du peuple qu'il s'agissoit de faire connoître, il seroit en état de découvrir lequel des deux avoit formé son opinion avec plus de justesse & de discernement.

On désigna pour cet examen un jour

fixe & une audience solennelle. L'empereur parut avec une pompe extraordinaire & se plaça sur son trône dans la grande salle de son palais. Ses principaux courtisans l'environnoient. Don Diego Colomb, amiral des Indes, fut appelé. L'évêque du Darien fut interpellé de dire le premier son avis. Son discours ne fut pas long. Il commença par déplorer les malheurs de l'Amérique & la destruction d'un si grand nombre de ses habitans, qu'il reconnut être en partie l'effet de l'excessive dureté & de l'imprudence des Espagnols; mais il déclara que tous les habitans du nouveau monde qu'il avoit observés, soit dans le continent, soit dans les isles, lui avoient paru une espece d'hommes destinés à la servitude par l'infériorité de leur intelligence & de leurs talens naturels, & qu'il seroit impossible de les instruire ni de les faire avancer vers la civilisation, si on ne les tenoit pas sous l'autorité continuelle d'un maître. Las Casas s'étendit davantage & défendit son sentiment avec plus de chaleur. Il s'éleva avec indignation contre l'idée qu'il y eût aucune race d'hommes née pour la servitu-

 Liv. III.

1518.

 Délibération
 solennelle
 sur la maniere dont
 on devoit
 traiter les
 Indiens.

de, & attaqua cette opinion comme irréligieuse & inhumaine. Il assura que les Américains ne manquoient pas d'intelligence & qu'elle n'avoit besoin que d'être cultivée ; qu'ils étoient capables d'apprendre les principes de la religion & de se former à l'industrie & aux arts de la vie sociale ; que leur douceur & leur timidité naturelles les rendant soumis & dociles, on pouvoit les conduire & les former, pourvu qu'on ne les traitât pas durement. Il protesta que dans le plan qu'il avoit proposé ses vues étoient pures & défintéressées, & que quelques avantages qui dussent revenir de leur exécution à la couronne de Castille, il n'avoit jamais demandé & ne demanderoit jamais aucune récompense de ses travaux.

Le plan
de Las
Casas est
approuvé.

Charles, après avoir entendu les deux plaidoyers & consulté ses ministres, ne se crut pas encore assez bien instruit pour prendre une résolution générale relativement à la condition des Américains ; mais comme il avoit une entière confiance en la probité de Las Casas & que l'évêque du Darien lui-même convenoit que l'affaire étoit assez importante pour qu'on pût essayer le plan proposé, il céda à Las Casas

par des lettres patentes la partie de la côte de Cumana dont nous avons fait mention plus haut, avec tout pouvoir d'y établir une colonie d'après le plan qu'il avoit proposé (1).

LIV. III.
1520.

Las Casas pressa les préparatifs de son voyage avec son ardeur accoutumée, mais soit par son inexpérience dans ce genre d'affaires, soit par l'opposition secrète de la noblesse Espagnole qui craignoit que l'émigration de tant de personnes ne leur enlevât un grand nombre d'hommes industriels & utiles occupés de la culture de leurs terres, il ne put déterminer qu'environ deux cents cultivateurs ou artisans à l'accompagner à Cumana.

Il fait ses préparatifs.

Rien cependant ne put amortir son zèle. Il mit à la voile avec cette petite troupe à peine suffisante pour prendre possession du vaste territoire qu'on lui accordoit & avec laquelle il étoit impossible de réussir à en civiliser les habitans. Le premier endroit où il toucha, fut l'isle de Porto-Rico. Là

Il part pour l'Amérique & y rencontre de grands obstacles.

(1) Herrera, *decađ.* 2, *lib.* IV, c. 3, 4, 5. Argensola, *Annales de Aragon*, 74-97. Remesal, *hist. gen. lib.* II, c. 19, 20.

Liv. III.
1620.

il eut connoissance d'un nouvel obstacle à l'exécution de son plan, plus difficile à surmonter qu'aucun de ceux qu'il avoit rencontrés jusqu'alors. Lorsqu'il avoit quitté l'Amérique en 1517, les Espagnols n'avoient presqu'aucun commerce avec le continent si l'on excepte les pays voisins du golfe de Darien. Mais tous les genres de travaux s'affoiblissant de jour en jour à Hispaniola par la destruction rapide des naturels du pays, les Espagnols manquoient de bras pour continuer les entreprises déjà formées & ce besoin les avoit fait recourir à tous les expédiens qu'ils pouvoient imaginer pour y suppléer. On leur avoit envoyé beaucoup de Negres, mais le prix en étoit monté si haut que la plupart des colons ne pouvoient y atteindre. Pour se procurer des esclaves à meilleur marché, quelques-uns d'entr'eux armerent des vaisseaux & se mirent à croiser le long des côtes du continent. Dans les lieux où ils étoient inférieurs en force, ils commerçoient avec les naturels & leur donnoient des quincailleries d'Europe pour les plaques d'or qui servoient d'ornemens à ces peuples; mais partout où ils pouvoient sur-

surprendre les Indiens ou l'emporter sur eux à force ouverte, ils les enlevoient & les vendoient à Hispaniola (1). Cette piraterie étoit accompagnée des plus grandes atrocités. Le nom Espagnol devint en horreur sur tout le continent. Dès qu'un vaisseau paroïssoit, les habitans fuyoient dans les bois, ou couroient au rivage en armes pour repousser ces cruels ennemis de leur tranquillité. Quelquefois ils forçoient les Espagnols à se retirer avec précipitation, ou ils leur coupoient la retraite. Dans la violence de leur ressentiment, ils massacrerent deux missionnaires Dominicains que le zele avoit portés à s'établir dans la province de Cumana (2). Ce meurtre de personnes révérées pour la sainteté de leur vie excita une telle indignation parmi les colons d'Hispaniola, qui, au milieu de la licence de leurs mœurs & de la cruauté de leurs actions, étoient pleins d'un zele ardent pour la religion & d'un respect superstitieux pour ses ministres, qu'ils résolurent de punir ce crime d'une maniere qui pût servir d'e-

LIV. III.
1520.

(1) Herrera, *dec. 3, lib. II, c. 3.*

(2) Oviedo, *hist. lib. XIX, c. 3.*

xemple, non-seulement sur ceux qui l'avoient commis, mais sur la nation entière. Pour l'exécution de ce projet ils donnerent le commandement de cinq vaisseaux & de trois cents hommes à Diego Ocampo, avec ordre de détruire par le fer & par le feu tout le pays de Cumana & d'en faire les habitans esclaves pour être transportés à Hispaniola. Las Casas trouva à Porto-Rico cette escadre faisant voile vers le continent; & Ocampo ayant refusé de différer son voyage, il comprit qu'il lui seroit impossible de tenter l'exécution de son plan de paix dans un pays qui alloit être le théâtre de la guerre & de la désolation.

Dans l'espérance d'apporter quelque remède aux suites funestes de ce malheureux incident, il s'embarqua pour Saint-Domingue, laissant ceux qui l'avoient suivi cantonnés parmi les Colons de Porto-Rico. Plusieurs circonstances concoururent à le faire recevoir fort mal à Hispaniola. En travaillant à soulager les Indiens il avoit censuré la conduite de ses compatriotes, les colons d'Hispaniola, avec une sévérité si grande qu'il leur étoit devenu

Liv. III.
1521.

Il travail-
le à les
surmonter.
12 Avril.

universellement odieux. Ils regardoient le succès de sa tentative comme devant entraîner leur ruine. Ils attendoient de Cumana de grandes recrues d'esclaves ; ces espérances s'évanouissoient si Las Casas parvenoit à y établir sa colonie. Figueroa, en conséquence d'un plan formé en Espagne pour déterminer le degré d'intelligence & de docilité des Indiens, avoit fait une expérience qui paroissoit décisive contre le système de Las Casas. Il en avoit rassemblé à Hispaniola un assez grand nombre & les avoit établis dans deux villages, en leur laissant une entière liberté & les abandonnant à leur propre conduite. Mais ces Indiens accoutumés à un genre de vie tout-à-fait différent, incapables de prendre en si peu de tems de nouvelles habitudes & d'ailleurs découragés par leur malheur particulier & par celui de leur patrie, se donnerent trop peu de peine pour cultiver le terrain qu'on leur avoit donné. Ils parurent si dépourvus de soin & de prévoyance pour fournir à leurs propres besoins & si éloignés de tout ordre & de tout travail régulier, que les Espagnols en conclurent qu'il étoit impossible de les

Liv. III.
1521.

former à mener une vie sociale & qu'il falloit les regarder comme des enfans qui avoient besoin d'être continuellement sous la tutele des Européens, qui leur étoient supérieurs en sagesse & en sagacité (1).

Malgré la réunion de toutes ces circonstances, qui armoient si fortement contre ses mesures ceux-mêmes à qui il s'adressoit pour les mettre à exécution, Las Casas par son activité & sa persévérance, par quelques condescendances & beaucoup de menaces, obtint à la fin un petit corps de troupes pour protéger sa colonie, au premier moment de son établissement. Mais à son retour à Porto-Rico, il trouva que les maladies lui avoient déjà enlevé beaucoup de ses gens, & les autres ayant trouvé quelque occupation dans l'isle refuserent de le suivre. Avec ce qui lui restoit de monde il fit voile vers Cumana. Ocampo avoit exécuté sa commission dans cette province avec tant de barbarie, il avoit massacré ou envoyé en esclavage à Hispaniola un si grand nombre d'Indiens, que tout ce qui restoit de ces malheureux s'étoit enfui dans les bois & que l'éta-

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* X, *ci.* 5.

Son projet échoua entièrement.

blissement formé à Toledé se trouvant dans un pays désert touchoit à sa destruction. Ce fut cependant en ce même endroit que Las Casas fut obligé de placer le chef lieu de sa colonie. Abandonné & par les troupes qu'on lui avoit données pour le protéger & par le détachement d'Ocampo, qui avoit prévu les calamités auxquelles il devoit s'attendre dans un poste si misérable, il prit les précautions qu'il jugea les meilleures pour la sûreté & la subsistance de ses colons; mais comme elles étoient encore bien insuffisantes, il retourna à Hispaniola solliciter des secours plus puissans, afin de sauver des hommes que leur confiance en lui avoit engagés à courir de si grands dangers. Bientôt après son départ, les naturels du pays ayant reconnu la foiblesse des Espagnols s'assemblerent secrètement, les attaquèrent avec la furie naturelle à des hommes réduits au désespoir par les barbaries qu'on avoit exercées contre eux, en firent périr un grand nombre & forcèrent le reste à se retirer à l'île de Cubagua dans la dernière consternation. La petite colonie qui y étoit établie pour

LIV. III.
1521.

Liv. III.
1521.

la pêche des perles, partagea la terreur panique dont les fugitifs étoient saisis & abandonna l'isle. Enfin il ne resta pas un seul Espagnol dans aucune partie du continent, ou des isles adjacentes, depuis le golfe de Pacia jusqu'aux confins du Darien. Accablé par cette succession de défâtres & voyant cette fin malheureuse de tous ses grands projets, Las Casas n'osa plus se montrer; il s'enferma dans le couvent des Dominicains à Saint-Domingue & prit bientôt après l'habit de cet ordre (1).

Quoique la destruction de la colonie de Cumana ne soit arrivée que l'an 1521, je n'ai pas voulu interrompre le récit des négociations de Las Casas depuis leur origine jusqu'à leur issue. Son système fut l'objet d'une longue & sérieuse discussion, & quoique ses tentatives en faveur des Américains opprimés n'aient pas été suivies du succès qu'il s'en promettoit (sans doute avec trop de confiance), soit par son imprudence, soit par la haine active de ses

(1) Herrera, *decad. 2, lib. X, c. 5; decad. 3, lib. II, c. 3, 4, 5.* Oviedo, *hist. lib. XIX, c. 5.* Gomera, *c. 77.* Davila Padilla, *lib. I, c. 97.* Remesal, *hist. génér. liv. II, c. 22, 23.*

ennemis , elles donnerent lieu à divers réglemens qui furent de quelque utilité à ces malheureuses nations. Je reviens maintenant à l'histoire des découvertes espagnoles en suivant l'ordre des tems (1).

Liv. III.
1517.

Diego Velasquès , qui avoit conquis Cuba en 1511 , conservoit encore le gouvernement de cette isle comme député de Don Diego Colomb , quoiqu'il lui donnât rarement des marques de subordination & qu'il cherchât à se rendre entièrement indépendant (2). Sous sa sage administration Cuba devint l'un des établissemens espagnols les plus florissans. L'idée avantageuse qu'on avoit de cette colonie y attiroit beaucoup de personnes qui espéroient y trouver des établissemens solides ou quelque moyen d'occuper leur activité. Comme Cuba étoit la plus occidentale des isles occupées par les Espagnols & que l'océan qui s'étend beaucoup plus loin à l'ouest n'avoit pas encore été visité , ces circonstances invitoient les habitans de cette isle à tenter de nouvelles découvertes. Toute expédition où le courage & l'acti-

Nouvel-
les décou-
vertes à
l'ouest.

(1) Herrera , *dec.* 2 , *lib.* X , *c.* 5 , *p.* 229.

(2) *Ibid.* *decad.* 2 , *lib.* II , *c.* 10.

LIV. III.
1517.

té pouvoient conduire promptement à la richesse, étoit plus conforme au génie de ce siècle que cette lenteur, cette patience d'industrie nécessaire pour défricher un terrain ou pour fabriquer le sucre. Plusieurs officiers qui avoient servi sous Pedrarias dans le Darien, formerent une association pour tenter des découvertes. Ils persuaderent à François Hernandes Cordova, riche colon de Cuba & homme d'un courage distingué, de se joindre à eux & d'être leur commandant. Velasquès, non-seulement approuva leur projet, mais leur donna des secours. Comme les aventuriers qui avoient servi au Darien manquoient de tout, lui & Cordova leur avancèrent de l'argent pour acheter trois petits vaisseaux & leur fournirent tout ce qui leur étoit nécessaire pour le commerce & pour la guerre. Cent dix hommes s'embarquerent & firent voile de San-Jago de Cuba, le 8 Février 1517. Par le conseil de leur principal pilote, Antoine Alaminos, qui avoit servi sous l'amiral Colomb, ils porterent directement à l'ouest, se guidant d'après l'opinion de ce grand navigateur, qui avoit constamment soutenu
que

que la route à l'ouest conduiroit aux plus importantes découvertes.

Le vingt-unième jour après leur départ de San-Jago ils virent terre. C'étoit le cap *Catache*, qui forme la pointe orientale de cette grande péninsule en avant du continent de l'Amérique, qui a conservé le nom de *Yucatan* que lui donnent les habitans du pays. Comme ils approchoient du rivage, ils virent venir à eux cinq canots pleins d'Indiens vêtus décemment d'habits de coton, spectacle nouveau pour les Espagnols, qui avoient trouvé jusques-là l'Amérique habitée par des sauvages nuds. Cordova s'efforça de gagner la bienveillance de ce peuple par de petits présents. Les Indiens, quoiqu'étonnés à la vue des objets extraordinaires qui se présentoient pour la première fois à leurs yeux, inviterent les Espagnols à visiter leurs habitations avec une apparence de cordialité. Les Espagnols débarquerent & s'avancant dans le pays, remarquerent avec un nouvel étonnement de grandes maisons bâties en pierre; mais ils éprouverent bientôt que si les Indiens du Yucatan étoient plus civilisés que les autres Américains, ils

Liv. III.

1517.

Yucatan.

Liv. III.
1517.

étoient auffi plus artificieux & plus guerriers. Le Cacique en recevant Cordova avec beaucoup de témoignages d'amitié, avoit posté en embuscade derriere un petit bois un corps considerable d'Indiens qui, sur un signal qu'il leur fit, coururent sur les Espagnols & les attaquèrent avec beaucoup de hardiesse & une espece d'ordre militaire. A la premiere décharge de leurs fleches quinze Espagnols furent blessés, mais l'explosion soudaine des armes à feu frappa les Indiens d'une si grande terreur & ils furent si étonnés du ravage que firent parmi eux les arquebuses & les autres armes de leurs nouveaux ennemis, qu'ils s'enfuirent avec précipitation. Cordova abandonna un pays où il avoit été si mal reçu, emmenant avec lui deux prisonniers & emportant les ornemens d'un petit temple qu'il pillà dans sa retraite.

Il continua sa route à l'ouest sans perdre la côte de vue & le seizieme jour il arriva à Campêche. Là, les Indiens le reçurent avec plus d'hospitalité. Les Espagnols s'étonnoient beaucoup de n'avoir trouvé aucune riviere sur une côte d'une si grande étendue & qu'ils imaginoient ap-

partenir à une grande île (1). Comme l'eau commençoit à leur manquer, ils s'avancèrent encore & découvrirent à la fin l'embouchure d'une rivière à Potonchan, quelques lieues par-delà Campêche.

Cordova débarqua toutes ses troupes, pour protéger ses matelots pendant qu'ils feroient de l'eau. Mais malgré toutes les précautions les Indiens les attaquèrent avec une telle furie & en si grand nombre, que quarante-sept Espagnols furent tués sur la place & qu'un seul d'entr'eux se retira sans être blessé. Leur commandant, quoique blessé en douze endroits, dirigea la retraite avec autant de présence d'esprit qu'il avoit montré de courage dans l'action. Les Espagnols regagnerent avec peine leurs vaisseaux. Après une tentative si malheureuse il ne leur restoit d'autre parti que de hâter leur retour à Cuba. Ils souffrirent dans le trajet tous les tourmens que la soif peut faire éprouver à des hommes blessés & malades, renfermés dans de petits vaisseaux & exposés à la chaleur de la zone torride. Quelques-uns succombèrent à tant de maux dans la traversée.

(1) Voyez la NOTE XXVI.

██████████ Cordova, leur chef, mourut peut de tems
 Liv. III. après avoir pris terre à Cuba (1).

1517.
 Voyage de
 Grijalva. Toute malheureuse qu'avoit été cette
 expédition, elle anima plutôt qu'elle n'abat-
 tit la passion des Espagnols pour les en-
 treprises. On venoit de découvrir à une
 petite distance de Cuba une contrée d'une
 grande étendue, qui paroïssoit fertile &
 habitée par des peuples bien plus civilisés
 qu'aucune autre nation alors connue en
 Amérique. Quoiqu'on eût u peu de com-
 merce avec eux, on en avoit tiré quel-
 ques ornemens d'or de peu de valeur, mais
 d'un travail curieux. Ces circonstances,
 exagérées par des hommes qui cherchoient
 à réchauffer le mérite de leurs exploits,
 étoient plus que suffisantes pour réveiller
 leurs espérances romanesques. Il s'offrit
 beaucoup de monde pour une nouvelle ex-
 pédition. Velasquès, desirant de se distin-
 guer par un service important qui pût lui
 mériter du roi l'indépendance à laquelle il
 aspiroit dans son gouvernement de Cuba,

(1) Herrera, *decaad.* 2, *lib.* II, c. 17, 18. *Hist. Verdadera de la conquista de la Nueva Espana*, par Bernal Diaz de Castillo, c. 17. Oviedo, *Hist.* XVII, c. 3. Gomera, c. 52. P. Martyr *de Insulis nuper inventis*, p. 329.

ne se contenta pas d'exciter leur ardeur, il arma à ses dépens quatre vaisseaux pour le voyage. Deux cens hommes & quarante volontaires, parmi lesquels il s'en trouvoit plusieurs qui avoient de la naissance & de la fortune, s'embarquerent pour cette expédition. Elle étoit sous les ordres de Jean de Grijalva, jeune homme d'un mérite & d'un courage reconnus. Ses instructions étoient d'observer avec attention la nature des pays qu'il découvriroit, de faire des échanges pour de l'or, & si les circonstances lui paroïssent favorables, d'établir une colonie dans quelque position avantageuse. Il mit à la voile de San Jago de Cuba le 8 Avril 1518. Le pilote Alaminos suivit la même route que dans le voyage précédent; mais la violence des courans ayant entraîné les vaisseaux vers le sud, la première terre qu'ils reconnurent fut l'isle de Cozumel à l'est de Yucatan. Tous les habitans s'enfuirent dans les bois & dans les montagnes à l'approche des Espagnols, qui ne firent pas un grand séjour dans l'isle; ils arriverent sans aucun accident remarquable à Potonchan, sur le côté opposé de

LIV. III.
1518.

Découverte de la
nouvelle
Espagne.
3 Mai.

Liv. III.
1518.

la péninsule. Le désir de venger ceux de leurs compatriotes qui avoient été massacrés en cet endroit, fortifié par leurs principes de politique, les détermina à y descendre dans la vue de châtier les Indiens de ce district avec une rigueur & un éclat qui pussent frapper de terreur tous les peuples du voisinage. Mais, quoiqu'ils eussent débarqué toutes leurs troupes & mis à terre quelques piéces de campagne, les Indiens se défendirent avec tant de courage que les Espagnols eurent beaucoup de peine à les repousser & se confirmèrent dans l'opinion où ils étoient déjà qu'ils trouveroient dans les habitans de ce pays des ennemis plus redoutables que tous ceux qu'ils avoient rencontrés dans les autres parties de l'Amérique. De Potonchan ils continuerent leur route vers l'est, se tenant aussi près de la côte qu'il leur étoit possible, & mettant à l'ancre tous les soirs pour se garantir des accidens dangereux auxquels ils pouvoient être exposés dans une mer inconnue. Pendant le jour leurs yeux continuellement attachés sur la terre, étoient frappés de surprise & d'admiration à la vue des beautés

du pays & de la nouveauté des objets qui se présentoient à eux. Ils voyoient dispersés sur la côte des villages où ils distinguoient des maisons de pierre, qui de loin leur paroissoient blanches & élevées. Dans la chaleur de leur admiration ils croyoient voir des villes ornées de tours & de clochers; & un des soldats ayant remarqué que ce pays ressembloit par son aspect à l'Espagne, Grijalva lui donna avec un applaudissement universel le nom de *Nouvelle Espagne*, nom qui désigne encore cette vaste & riche province de la domination espagnole en Amérique. Ils descendirent à une rivière appelée par les naturels *Tabasco*: la nouvelle de l'avantage qu'ils avoient remporté à Potonchan étant parvenue en cet endroit, le Cacique les reçut non-seulement d'une manière amicale, mais même leur fit des présens considérables, qui confirmèrent les hautes idées que les Espagnols avoient prises de la richesse & de la fertilité du pays. Ces idées s'étendirent & se fortifièrent encore par ce qui leur arriva dans le lieu où ils touchèrent ensuite: c'étoit à l'ouest de *Tabasco*, dans la province connue depuis

Liv. III.
1518.

9 Juin.
Tabasco.

Liv. III.
1518.
Guaxaca.
29 Juin.
 sous le nom *Guaxaca*. Ils y furent reçus avec des marques de respect extraordinaires, comme des êtres au-dessus de l'humanité. Lorsqu'ils débarquerent, les naturels brûloient devant eux un encens de gomme copale & leur présentoient en offrande tout ce que leur pays avoit de plus précieux. Ils s'empresserent d'établir un commerce avec ces étrangers, & en six jours les Espagnols obtinrent des bijoux d'or d'un travail curieux, pour la valeur de quinze mille pezos, en échange de quelques bagatelles européennes de vil prix. Les deux prisonniers que Cordova avoit emmenés de Yucatan avoient jusqu'alors servi d'interprètes; mais comme ils n'entendoient pas la langue de ce nouveau pays, les naturels firent entendre par signes qu'ils étoient sujets d'un grand monarque appelé Montézume, dont la domination s'étendoit sur cette province, ainsi que sur plusieurs autres. Grijalva quitta cet endroit dont il dut être fort satisfait & continua sa route vers l'ouest. Il débarqua sur une petite île, qu'il nomma *l'île des sacrifices*, parce que ce fut là que les Espagnols virent pour la première fois l'horri-

ble spectacle de victimes humaines que la superstition barbare des naturels offroit à leurs dieux. Il toucha à une autre petite île, qu'il appella *Saint Jean de Ulua*. Il dépêcha de cette île Pedro de Alvarado, un de ses officiers, à Velasquès, avec un détail circonstancié des importantes découvertes qu'il avoit faites, & avec les richesses qu'il avoit obtenues en trafiquant avec les naturels. Après le départ de Alvarado il continua avec les vaisseaux qui lui restoient, de suivre la côte jusqu'à la rivière de Panuco, & le pays lui parut partout riche, fertile & très-peuplé.

Plusieurs des officiers de Grijalva prétendirent que ce n'étoit pas assez d'avoir découvert ces belles régions, ni d'avoir rempli à leurs différens débarquemens la frivole cérémonie d'en prendre possession pour la couronne de Castille; que leur gloire seroit imparfaite s'ils n'établissoient une colonie dans un lieu favorable, qui non-seulement assureroit à la nation espagnole un abord dans le pays, mais qui, avec les renforts qu'ils avoient la certitude de recevoir, pourroit servir par de-

grés à foumettre le pays même en entier à la domination de leur souverain. Mais il y avoit plus de cinq mois que l'escadre étoit à la mer ; la plus grande partie des vivres étoit épuisée & ce qui restoit de provisions avoit été tellement gâté par la chaleur du climat qu'il n'étoit plus guere possible d'en faire usage. La mort avoit emporté plusieurs Espagnols ; d'autres étoient malades ; le pays étoit rempli d'habitans qui paroissoient aussi industrieux que braves , & ils étoient sous la domination d'un monarque puissant qui pouvoit les réunir & rassembler des forces puissantes pour repousser une invasion. Songer à établir une colonie dans des circonstances si défavantageuses , c'eût été s'exposer à une destruction inévitable. Quoique Grijalva eût de l'ambition & du courage , il n'avoit pas les grands talens nécessaires pour former & exécuter une si grande entreprise. Il jugea plus prudent de retourner à Cuba , après avoir rempli l'objet de son voyage & exécuté tout ce que l'armement qu'il commandoit l'avoit mis en état de faire. Il revint à San - Jago de Cuba le

vingt-fix Octobre, environ fix mois après en être parti (1).

Ce fut là le voyage le plus long & en même tems le plus heureux que les Espagnols eussent encore fait dans le nouveau monde. Ils avoient découvert que Yucatan n'étoit pas une isle comme ils l'avoient imaginé, mais une partie du grand continent d'Amérique. De Potonchan ils avoient suivi leur route pendant plusieurs centaines de milles le long d'une côte qui n'avoit pas encore été reconnue & qui s'étendant d'abord vers l'ouest tournoit ensuite vers le nord. Enfin tout le pays qu'ils avoient découvert paroissoit aussi important par sa richesse que par son étendue. Dès qu'Alvarado fut arrivé à Cuba, Velasquès, enchanté d'un succès qui surpassoit de si loin toutes ses espérances, dépêcha sur le champ une personne de confiance pour annoncer cette importante nouvelle en Espagne, y porter les riches productions des contrées qu'il venoit de découvrir, & solliciter une augmentation d'autorité qui pût le mettre en état d'en entreprendre la conquête. Il

Liv. III.
1518.

Préparatifs pour une autre expédition.

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* III, c. 1, 2, 9, 10. Bern. Diaz, c. 8, 17. Oviedo, *hist. lib.* XVII, c. 9, 20. Gomera, c. 49.

Liv. III.
1518.
Prépar-
tion
des pour
une autre
expédition

 n'attendit pas même le retour de son mes-
 fager, ni l'arrivée de Grijalva, qui com-
 mençoit à lui inspirer beaucoup de défian-
 ce & de jalousie & qu'il étoit résolu de ne
 plus employer: il commença donc à prépa-
 rer un armement puissant, proportionné à
 l'importance & aux dangers de l'entreprise
 qu'il méditoit.

Comme l'expédition dont Velasquès étoit
 alors occupé, s'est terminée à des conquê-
 tes beaucoup plus importantes que tout ce
 que les Espagnols avoient fait jusqu'alors,
 & les a conduits à la connoissance d'un peu-
 ple qui peut être regardé comme très-civi-
 lisé, si on le compare avec ceux des Améri-
 cains que l'on connoissoit auparavant, il
 convient de suspendre quelque tems le ré-
 cit de ces événemens si différens de ceux
 que nous avons déjà rapportés, afin de
 jeter un coup d'œil sur l'état du nouveau
 monde quand il a été découvert & d'exa-
 miner la police & les mœurs des tribus
 simples & grossières qui occupoient toutes
 les parties du continent où les Espagnols
 avoient pénétré.

Fin du troisieme Livre.

HISTOIRE

D'E

L'AMÉRIQUE.

LIVRE QUATRIÈME.

VINGT-SIX ans s'étoient écoulés depuis que Colomb avoit conduit les Européens dans le nouveau monde; & pendant cet intervalle les Espagnols avoient été fort occupés à en parcourir différentes régions. Ils avoient visité toutes les îles dispersées en groupes à travers cette partie de l'océan qui coule entre le continent septentrional & le méridional de l'Amérique. Ils avoient navigué le long de la côte orientale du continent depuis la rivière de la Plata jusqu'au fond du golfe du Mexique, & avoient reconnu qu'elle s'étendoit sans interruption à travers cette vaste portion du globe. Ils avoient découvert la grande mer du sud qui ouvrit une nouvelle perspective de ce côté.

Liv. IV.

Quelles étoient les parties de l'Amérique déjà connues.

LIV. IV.

Ils avoient acquis quelque connoissance des côtes de la Floride, ce qui les conduisit à observer & à suivre le continent dans une direction opposée, & quoiqu'ils n'eussent pas poussé leurs découvertes plus loin vers le nord, d'autres nations avoient visité les parties que les Espagnols avoient négligées. Les Anglois, dans un voyage dont on rapportera ailleurs les motifs & le succès, avoient navigué le long de la côte d'Amérique depuis la terre de Labrador jusqu'aux confins de la Floride; & les Portugais, en cherchant un passage plus court aux Indes orientales, s'étoient jettés dans la mer du nord & avoient reconnu les mêmes régions (1). Ainsi, à cette époque où je me suis proposé d'examiner l'état du nouveau monde, on en connoissoit presque entièrement l'étendue, depuis son extrémité septentrionale jusqu'au trente-cinquième degré au sud de l'équateur; mais les pays qui s'étendent de-là jusqu'à l'extrémité méridionale de l'Amérique, le grand empire du Pérou & les vastes domaines soumis au souverain du Mexique, n'étoient pas encore découverts.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* VI, c. 16.

En fixant nos regards sur le continent d'Amérique, la première circonstance qui nous frappe est son immense étendue. La découverte de Colomb ne s'est pas bornée à nous faire connoître une portion de terre qui par le peu d'espace qu'elle occupe sur le globe, avoit pu échapper aux recherches des siècles précédens. On lui doit la connoissance d'un nouvel hémisphère, plus vaste que l'Europe, l'Asie ou l'Afrique, les trois divisions connues de l'ancien continent, & dont l'étendue est presque égale au tiers du globe habitable.

L'Amérique est remarquable, non seulement par sa grandeur, mais encore par sa position. Elle se prolonge depuis le cercle polaire du nord jusqu'à une latitude très-haute vers le sud, plus de quinze cents milles au delà de l'extrémité la plus avancée de l'ancien continent vers le pôle antarctique. Une contrée d'une telle étendue comprend tous les climats propres à devenir l'habitation de l'homme & à fournir les différentes productions, particulières aux régions tempérées, ainsi qu'aux régions brûlantes du globe.

Après l'étendue du nouveau monde rien

Liv. IV.

Vaste
étendue
du nou-
veau mon-
de.-roid
-sant,

Liv. IV.

Montagnes.

n'est plus fait pour frapper les regards d'un observateur que la grandeur des objets qu'il présente à la vue. La nature semble y avoir tracé ses opérations d'une main plus hardie & avoir distingué les traits de ce pays par une magnificence particulière. Les montagnes d'Amérique sont beaucoup plus hautes que celles des autres divisions du globe: la plaine même de Quito, qui peut être regardée comme la base des Andes, est plus élevée au-dessus du niveau de la mer que le sommet des Pyrénées. Cette chaîne étonnante des Andes, non moins remarquable par son étendue que par sa hauteur, s'éleve en différens endroits de plus d'un tiers de leur hauteur au-dessus du Pic de Ténériffe, la plus haute montagne de l'ancien hémisphère. C'est des Andes qu'on peut dire à la lettre qu'elles cachent leur tête dans les nues: on entend souvent les tempêtes éclater & le tonnerre rouler au-dessous de leurs sommets; qui, tout exposés qu'ils sont aux rayons du soleil dans le centre de la zone torride, sont couverts de neiges éternelles (1).

(1) Voyez la NOTE XXVII.

De ces montagnes élevées à perte de vue, on voit descendre des rivières d'une largeur proportionnée & avec lesquelles les rivières de l'ancien continent ne peuvent être comparées ni pour la longueur de leur cours ni pour la masse énorme d'eau qu'elles roulent vers l'océan. Les fleuves du Maragnon, de l'Orénoque & de la Plata dans l'Amérique méridionale, ceux du Mississippi & de Saint-Laurent dans l'Amérique septentrionale, coulent dans des lits si spacieux, que même longtems avant d'éprouver l'influence de la marée, ils ressemblent plus à des bras de mer qu'à des rivières d'eau douce (1).

Liv. IV.
Rivières.

Les lacs du nouveau monde ne sont pas moins remarquables par leur grandeur que les montagnes & les rivières : il n'y a rien dans les autres parties du globe qui ressemble à cette chaîne prodigieuse des lacs de l'Amérique septentrionale. On pourroit les appeler proprement des mers méditerranées d'eau douce : ceux-mêmes qui ne sont que de la seconde & de la troisième classe pour la grandeur, ont encore plus de circonférence que le plus grand lac de l'ancien continent, à la mer caspienne près.

Lacs.

(1) Voyez la NOTE XXVIII.

Liv. IV.
Forme de
l'Améri-
que favo-
rable au
commer-
ce.

La forme du nouveau monde est extrê-
mement favorable aux communications du
commerce. Lorsqu'un continent comme
l'Afrique est composé d'une masse vaste &
solide, qui n'est point coupée par des bras
de mer pénétrant dans l'intérieur, & qui
n'a qu'un petit nombre de grandes rivières
placées très loin l'une de l'autre, la plus
grande partie d'un tel continent semble
condamnée par la nature à n'être jamais ci-
vilisée & à rester privée de toute commu-
nication active avec le reste des hommes.
Lorsque, comme l'Europe, un continent
est ouvert par de vastes branches de l'océan,
telles que la méditerranée & la mer balti-
que, ou, lorsque, comme l'Asie, ses côtes
sont ouvertes par des baies profondes pé-
nétrant fort avant dans les terres, telles
que la mer noire & les golfes d'Arabie,
de Perse, de Bengale, de Siam & de Léo-
tang; lorsque les mers environnantes sont
remplies d'îles grandes & fertiles & que
le continent même est arrosé d'un grand
nombre de rivières navigables, on peut
dire que de telles régions possèdent tout
ce qui peut favoriser les progrès de leurs
habitans dans la civilisation & dans le com-

merce. A tous ces égards l'Amérique peut entrer en comparaison avec les autres parties du globe. Le golfe de Mexique, qui coule entre la partie méridionale & la septentrionale de l'Amérique, peut être regardé comme une mer méditerranée propre à ouvrir un commerce maritime avec toutes les contrées dont elle est environnée. Les isles qui y sont répandues, ne sont inférieures en nombre, en grandeur & en fertilité qu'à celles de l'archipel Indien. En avançant le long de la partie septentrionale de l'hémisphère Américain, la baie de Chesapeak présente un canal spacieux qui conduit le navigateur fort avant dans les parties intérieures de provinces non moins fertiles qu'étendues; & si jamais le progrès de la culture & de la population parvient à adoucir l'extrême rigueur du climat dans les districts plus septentrionaux de l'Amérique, la baie de Hudson peut devenir aussi favorable aux communications de commerce dans cette partie du globe que la Baltique l'est en Europe. L'autre grande portion du nouveau monde est environnée de tous côtés par la mer, à l'exception d'un isthme étroit qui sépare la

LIV. IV.

mer atlantique de la mer pacifique ; & quoiqu'elle ne soit ouverte ni par des baies profondes , ni par des bras de mer , les parties intérieures en sont accessibles par plusieurs grandes rivières qui reçoivent un si grand nombre de courans auxiliaires & coulent dans des directions si variées que sans aucun secours de l'art ni de l'industrie il est aisé d'établir une navigation intérieure à travers toutes les provinces de ce continent , depuis la rivière de la Plata jusqu'au golfe de Paria. Cette bienfaisance de la nature n'est pas bornée à la division méridionale de l'Amérique. Le continent septentrional n'est pas moins abondant en rivières qui sont navigables presque jusqu'à leur source ; & l'immense chaîne de ses lacs est un moyen de communication intérieure , plus étendu & plus commode qu'il n'y en a dans aucune partie du globe. Les pays qui s'étendent depuis le golfe de Darien d'un côté jusqu'à celui de Californie de l'autre , & qui forment la chaîne qui unit ensemble les deux parties du continent Américain , ont aussi leurs avantages particuliers. Les côtes en sont baignées d'un côté par la mer atlantique , de l'autre

par la mer pacifique: les rivières qui y coulent, se jettant les unes vers la première de ces mers & les autres vers la seconde, assurent aux différentes provinces toutes les facilités de commerce qui peuvent résulter d'une communication avec les deux mers.

Mais ce qui distingue surtout l'Amérique des autres parties de la terre, c'est la température particulière du climat & les différentes loix qui y reglent la distribution de la chaleur & du froid. Ce n'est pas simplement en mesurant la distance d'une partie du globe à l'équateur qu'il est possible de déterminer avec précision le degré de chaleur qu'on y éprouve. Le climat d'un pays est affecté tout-à-la-fois par l'élévation de la terre au-dessus du niveau de la mer, par l'étendue du continent, par la nature du sol, par la hauteur des montagnes voisines & par d'autres circonstances. Cependant l'influence de ces causes respectives est par différentes raisons moins sensible dans la plus grande partie de l'ancien continent, où la position d'un pays étant déterminée, on peut prononcer avec assez de certitude quelle doit y être la chaleur de son climat & la nature des productions.

LIV. IV.

Température du climat.

LIV. IV.
Prédomi-
nance du
froid.

Les maximes fondées sur la connoissance de notre hémisphère ne peuvent pas s'appliquer à l'autre. Dans celui-ci le froid prédomine & la rigueur de la zone glacée s'étend sur la moitié de celle qui par sa position devoit être tempérée. Des pays où la figue & le raisin devoient mûrir sont ensevelis sous la neige pendant une moitié de l'année, & des terres situées dans le même parallèle que les provinces les plus fertiles & les mieux cultivées sont détrechées par des gelées perpétuelles qui y détruisent presque entièrement l'activité de la végétation (1). En avançant vers ces parties de l'Amérique placées sous le même parallèle que des provinces d'Asie & d'Afrique, qui jouissent constamment de cette chaleur féconde favorable à la vie & à la végétation, l'empire du froid continue à s'y faire sentir, & l'hiver y regne souvent avec une extrême rigueur, quoique pendant un court espace de tems. Si nous traversons le continent d'Amérique vers la zone torride, nous trouverons encore que le froid qui domine dans le nouveau monde, s'étend aussi à cette région & y modere

(1) Voyez la Note XXIX.

l'excès de la chaleur. Tandis que le Nègre sur la côte d'Afrique est dévoré par l'ardeur continuelle & brûlante du climat, l'habitant du Pérou respire un air également doux & tempéré, ombragé pour ainsi dire sous un dais de nuages légers qui intercepte les rayons brûlans du soleil sans affoiblir son influence bienfaisante (1). Le long de la côte orientale de l'Amérique, le climat, quoique plus approchant de celui de la zone torride dans les autres parties de la terre, est cependant beaucoup plus doux que dans les contrées d'Asie & d'Afrique situées dans la même latitude. Si du tropique méridional nous continuons notre marche jusqu'à l'extrémité du continent Américain, nous rencontrons beaucoup plutôt que dans le nord des mers glacées & des pays affreux, stériles & presque inhabitables par la rigueur du froid (2).

Différentes causes concourent à rendre le climat de l'Amérique si différent de celui de l'ancien continent. Quoiqu'on ne con-

(1) Voyage de Ulloa, tom. 1, p. 453. Anson's voyages, p. 184.

(2) Anson's voyages, p. 74. Hist. gén. des voyages, tom. XXI. Richard, hist. nat. de l'air.

Liv. IV. noisse pas encore jusqu'où l'Amérique s'étend vers le nord, nous savons qu'elle s'avance plus près vers le pôle que l'Asie ou l'Europe. Il y a au nord de l'Asie de vastes mers qui sont couvertes pendant une partie de l'année & lors même qu'elles sont couvertes de glace, le vent qui y souffle a une intensité de froid moindre que celui qui regne à terre dans les mêmes latitudes. Mais en Amérique la terre se prolonge du fleuve Saint-Laurent vers le pôle & s'étend considérablement à l'ouest. Une chaîne d'énormes montagnes couvertes de neige & de glace traverse toute cette triste région. Le vent, en passant sur une si grande étendue de terre élevée & glacée, s'impregne tellement de froid qu'il acquiert une activité perçante qui se conserve même dans sa route à travers des climats plus doux & ne se corrige entièrement que lorsqu'il arrive au golfe de Mexique. Sur tout le continent de l'Amérique septentrionale un vent de nord-ouest & un froid excessif sont des termes synonymes. Même dans l'été le plus brûlant, dès que le vent tourne de ce côté, son activité pénétrante se fait sentir par un passage aussi violent que subit
du

du chaud au froid. C'est à cette puissance ~~qu'il~~ qu'il faut attribuer l'influence extraordinaire LIV. IV. du froid & ses incursions violentes dans les provinces méridionales de cette partie du globe (1).

D'autres causes non moins remarquables servent à diminuer la puissance active de la chaleur dans les régions du continent de l'Amérique situées entre les tropiques. Dans toute cette partie du globe le vent souffle invariablement dans une direction de l'est à l'ouest. Ce vent, en suivant sa route à travers l'ancien continent, arrive à des pays qui s'étendent le long de la côte occidentale de l'Afrique, emporté de toutes les particules ignées qu'il a entraînées des plaines échauffées de l'Asie & des sables brûlans des déserts de l'Afrique. La côte d'Afrique est donc la région de la terre qui, étant exposée à toute l'ardeur de la zone torride sans aucune circonstance qui la tempère, doit éprouver la plus violente chaleur. Mais ce même vent qui apporte cette augmentation de chaleur aux pays situés entre la rivière de Sénégal &

(1) Charlevoix *hist. de la nouv. France*, tom. III, p. 165. *Hist. gén. des voyages*, tom. XXI.

Liv. IV. la Cafreterie, traverse l'Océan atlantique avant que d'arriver aux côtes d'Amérique. Il se refroidit en passant sur ce vaste amas d'eau, & ne se fait plus sentir que comme une brise rafraîchissante le long des côtes du Brésil (1) & de la Guyane; de sorte que ces pays, quoique comptés parmi les plus chauds de l'Amérique, ont un climat tempéré en comparaison de ceux qui sont dans les latitudes correspondantes en Afrique (2). En avançant dans son cours à travers l'Amérique, ce vent rencontre des plaines immenses couvertes de forêts impénétrables ou occupées par de grandes rivières, par des marais & des eaux stagnantes qui ne peuvent pas lui rendre une grande chaleur. Enfin il arrive aux Andes qui traversent tout le continent dans une direction du nord au sud. En passant sur ces hauteurs glacées il acquiert un tel degré de froid que la plus grande partie des pays qui se trouvent au-delà n'éprouvent pas la chaleur dont ils paroissent susceptibles par leur position (3). Dans les autres provin.

(1) Voyez la NOTE XXX.

(2) Voyez la NOTE XXXI.

(3) Acosta, *hist. novæ orbis*, lib. II, c. 2. M. de Buffon,

ces de l'Amérique, depuis la terre-ferme à l'ouest jusqu'à l'empire de Mexique, la chaleur du climat est tempérée en quelques endroits par l'élévation du sol au-dessus de la mer, en d'autres par l'humidité extraordinaire du terrain, & dans tous par les énormes montagnes qui y sont répandues. Les îles de l'Amérique sous la zone torride sont ou très-petites ou montagneuses, & sont rafraîchies alternativement par les brises de terre & de mer.

On ne peut pas expliquer d'une manière également satisfaisante les causes du froid excessif qui se fait sentir vers l'extrémité méridionale de l'Amérique & dans les mers qui sont au-delà. On a supposé longtems qu'il y avoit entre la pointe méridionale de l'Amérique & le pôle antarctique un vaste continent auquel on a donné le nom de *terre australe inconnue*. Les mêmes principes qui ont servi à expliquer l'intensité extrême du froid dans les régions septentrionales de l'Amérique, ont été employés à expliquer celui qui se fait sentir au cap Horn & dans les pays voisins. L'immense

hist. nat. &c. tom. III, p. 512, &c. tom. IX, p. 107, &c. Osborn's collect. of voyages, tom. II, p. 868.

LIV. IV.

étendue du continent méridional & les grandes rivières qu'il verse dans l'océan ont été regardées par les philosophes comme des causes suffisantes pour occasionner la sensation extraordinaire de froid & le phénomène plus extraordinaire encore des mers glacées dans cette partie du globe. Mais on a cherché en vain le continent imaginaire auquel on attribuoit cette influence, & l'espace qu'il étoit censé occuper s'étant trouvé une mer entièrement ouverte, il faut avoir recours à une nouvelle hypothèse pour expliquer une température de climat si différente de celle qu'on trouve dans les pays situés à une égale distance du pôle opposé (1).

Etat de
l'Améri-
que lors-
qu'on la
décou-
vrit.

Après avoir examiné ces qualités caractéristiques & permanentes du continent Américain qui naissent des circonstances particulières de sa situation & de la disposition de ses parties, le principal objet qui doit fixer ensuite notre attention, c'est l'état où étoit ce continent lorsqu'on en fit la découverte, relativement à ce qui dépend de l'intelligence & des opérations de l'homme. Les effets de l'industrie &

(1) Voyez la NOTE XXXII.

du travail sont plus étendus & plus considérables que notre vanité même ne nous porte à le croire. En jettant les yeux sur la face du globe habité, on voit qu'une grande partie de la beauté & de la fertilité que nous attribuons à la main de la nature est l'ouvrage de l'homme. Ces efforts, lorsqu'ils se continuent pendant une suite de siècles, parviennent à perfectionner les qualités de la terre & à en changer même l'apparence. Comme une grande partie de l'ancien continent a été longtems occupée par des nations fort avancées dans les arts, notre œil s'est accoutumé à voir la terre sous la forme qu'on lui a donnée en la rendant propre à être habitée par une race nombreuse d'hommes & à leur fournir des subsistances.

Mais dans le nouveau monde, l'espece humaine n'étoit pas si avancée & la nature y présentoit un aspect bien différent. Dans toutes les vastes régions qui le composent; il ne se trouvoit que deux monarchies remarquables pour l'étendue du territoire & distinguées par quelque progrès dans la civilisation. Le reste du continent étoit peuplé de petites tribus indé-

—
Liv. IV.

On la
trouve fau-
vage &
inculte.

—
Liv. IV.

pendantes, privées d'art & d'industrie, qui n'avoient ni les moyens de corriger les défauts, ni le desir d'améliorer l'état de cette portion de la terre qu'ils habitoient. Des pays ainsi occupés étoient presque dans le même état que s'ils fussent restés sans habitans. D'immenses forêts couvroient une grande partie de cette terre inculte; & comme la main de l'industrie n'avoit pas encore forcé les rivières à couler dans le canal qui leur étoit le plus convenable & n'avoit pas ouvert des écoulemens aux eaux stagnantes, plusieurs des plaines les plus fertiles étoient inondées par les débordemens ou converties en marais. Dans les provinces méridionales, où la chaleur du soleil, l'humidité du climat & la fertilité du sol concourent à donner de l'activité à toutes les puissances de la végétation, les bois sont tellement embarrassés par l'exubérance même de la végétation qu'il est presque impossible d'y pénétrer, & que la surface du terrain y est cachée sous des couches épaisses d'arbrisseaux, d'herbes & de plantes sauvages. C'est dans cet état de nature brute & abandonnée à elle-même que

restent encore plusieurs des grandes provinces de l'Amérique méridionale qui s'étendent du pied des Andes jusques à la mer. Les colonies Européennes ont défriché & cultivé quelques cantons le long de la côte ; mais les naturels , toujours grossiers & indolens , n'ont rien fait pour découvrir ni pour améliorer un pays qui possède tous les avantages de situation & de climat que la nature peut donner. En avançant vers les provinces septentrionales de l'Amérique , la nature continue de présenter un aspect sauvage & abandonné ; & à proportion que la rigueur du climat augmente , la terre offre une perspective plus horrible & plus déserte. Là les forêts , quoique moins embarrassées par l'excès de la végétation , sont également vastes ; d'immenses marais couvrent les plaines , & à peine apperçoit-on quelques tentatives de l'industrie humaine pour cultiver ou embellir la terre. Il n'est pas surprenant que les colonies envoyées d'Europe aient été étonnées à la première vue du nouveau monde : il leur parut désert , triste & solitaire. Lorsque les Anglois commencerent à s'établir en Amérique , ils

Liv. IV.

amib 25
1751 - 1800

Liv. IV. appellerent les pays dont ils prirent possession *le désert*. Il n'y avoit que l'espérance flatteuse de découvrir des mines d'or qui pût engager les Espagnols à pénétrer dans les bois & les marais d'Amérique, où ils observoient à chaque pas l'extrême différence de l'aspect que présente la nature inculte & sauvage d'avec celui qu'elle prend sous la main industrieuse de l'art (1).

Le climat
mal - sain.

Non - seulement les travaux de l'homme améliorent & embellissent la terre, mais ils la rendent encore plus salubre & plus favorable à la vie. Dans toute région négligée & déstituée de culture, l'air est stagnant dans les bois ; des vapeurs corrompues s'élevent des eaux ; la surface de la terre surchargée de végétation n'éprouve point l'influence purifiante du soleil ; la malignité des maladies naturelles au climat s'augmente ; elles en engendrent d'autres, qui ne sont non moins funestes. Aussi toutes les provinces de l'Amérique furent-elles trouvées extrêmement mal - saines lorsqu'on en fit la découverte. C'est ce que les Espagnols éprouverent dans toutes les expéditions qu'ils firent dans le nouveau

(1) Voyez la NOTE XXXIII.

monde, soit pour tenter des conquêtes, soit pour former des établissemens. Quoique la vigueur naturelle de leur constitution, leur tempérance habituelle, leur courage & leur constance les rendissent aussi propres qu'aucun autre peuple d'Europe à une vie active dans un climat brûlant, ils éprouverent les qualités funestes & nuisibles de ces régions incultes qu'ils traversoient & où ils tâchoient de planter des colonies. Il en périt un grand nombre des maladies violentes & inconnues dont ils furent attaqués. Ceux qui échappèrent à la fureur meurtrière de cette contagion ne purent se dérober aux pernicieux effets du climat. On les vit, suivant la description des anciens historiens Espagnols, revenir en Europe foibles, maigres, avec des regards languissans & un teint jaunâtre, signes non équivoques de la température malsaine des pays où ils avoient résidé (1).

L'état inculte du nouveau monde affectoit non-seulement la température de l'air, mais les qualités mêmes de ses productions. Le principe de la vie sembloit y

(1) Gomera, *hist.* c. 20-22. Oviedo, *hist.* lib. II, c. 13. lib. V, c. 10. P. Martyr, *Epist.* 545, dec. p. 176.

Liv. IV.
Quadrupedes.

avoir moins de force & d'activité que dans l'ancien continent. Malgré la vaste étendue de l'Amérique & la variété de ses climats, les différentes especes d'animaux qui lui sont propres y sont proportionnellement en beaucoup plus petit nombre que dans l'autre hémisphere. On ne trouva dans les isles que quatre especes de quadrupedes connus, dont le plus grand n'excédoit pas la grosseur d'un lapin. Il y avoit une plus grande variété sur le continent. Les individus de chaque especes ne pouvoient pas manquer de s'y multiplier extrêmement, parce qu'ils étoient peu tourmentés par les hommes, qui n'étoient encore ni assez nombreux ni assez unis en société pour s'être rendus redoutables aux animaux; cependant le nombre des especes distinctes ne peut être encore regardé que comme très-petit. De deux cents especes différentes de quadrupedes répandues sur la surface de la terre, on n'en trouva en Amérique qu'environ un tiers lorsqu'elle fut découverte (1). La nature étoit non-seulement moins féconde dans le nouveau monde, mais elle semble encore avoir été moins vigoureuse dans ses productions. Les

(1) M. de Buffon, *Hist. nat. tome IX*, p. 86.

quadrupedes qui appartiennent originairement à cette partie du globe, paroissent être d'une race inférieure; ils ne sont ni aussi robustes ni aussi farouches que ceux de l'ancien continent. Il n'y en a aucun en Amérique qu'on puisse comparer à l'éléphant & au rhinocéros pour la grandeur, ni au lion ou au tigre pour la force & la férocité (1). Le *tapir* du Brésil, le plus grand des quadrupedes du nouveau monde, est de la grosseur d'un veau de six mois. Les *pumas* & les *jaguars*, les plus farouches des animaux carnaciers & auxquels les Européens ont donné mal à propos la dénomination de lions & de tigres, n'ont ni le courage intrépide des premiers ni la voracité cruelle des derniers (2). Ils sont indolens & timides, peu redoutables pour l'homme, & ils s'enfuient souvent à la moindre apparence de résistance (3). Les mêmes qualités du climat d'Amérique qui rendent les animaux indigenes plus petits, plus foi-

Liv. IV.

 225
 2011951

(1) Voyez la NOTE XXXIV.

(2) M. de Buffon, *hist. nat. tom. IX*, p. 87. Margravii, *hist. nat. Brasil*, p. 229.

(3) M. de Buffon, *hist. nat. tom. IX*, p. 13-203. Acosta, *hist. lib. IV*, c. 34. Pisonis *hist. p. 6*. Herrens, *acs. 4, lib. IV*, c. 1; *lib. X*, c. 13.

Liv. IV. ~~bles~~ bles & plus timides, ont exercé leur influence pernicieuse sur ceux qui y ont passé spontanément de l'autre continent ou qui y ont été transportés par les Européens (1). Les ours, les loups, les daims d'Amérique ne sont pas égaux en volume à ceux de l'ancien monde (2). La plupart des animaux domestiques, dont les Européens ont pourvu les provinces où ils se sont établis, ont dégénéré & pour la grosseur & pour la qualité, dans un pays dont la température & le sol semblent être moins favorables à la force & à la perfection du genre animal (3).

Insectes
& reptiles.

Mais les mêmes causes qui concouroient à diminuer le volume & la vigueur des plus grands animaux, favorisoient la propagation & l'accroissement des reptiles & des insectes. Quoique cela ne soit pas particulier au nouveau monde, & que ces odieuses familles, nées de la chaleur, de l'humidité & de la corruption, infectent toutes

(1) Churchill, *tom. V*, p. 691. Ovalle, *relat. of Chili*.
Church. *tom. III*, p. 10. Sommaro de Oviedo, c. 14 - 22.
Voy. de Des Marchais, *tom. III*, p. 299.

(2) M. de Buffon, *hist. nat. tom. IX*, p. 103. Kalma
travels, tom. I, 102. Biette, *voy. de la France Equin.* p.
239.

(3) Voyez la NOTE XXXV.

les parties de la zone torride , elles se multiplient peut-être encore plus rapidement en Amérique , & les individus y parviennent à une grosseur plus extraordinaire. Comme cette contrée est en général moins cultivée & moins peuplée que les autres parties de la terre , le principe de la vie y consume son activité & sa force dans les productions de cette classe inférieure. L'air y est souvent obscurci par des nuées d'insectes , & la terre couverte de reptiles dégoûtés & mal-faisans. Les environs de Porto-Bello produisent une si grande multitude de crapauds que la surface de la terre en est entièrement cachée. Les serpens & les vipères ne sont guère moins nombreux à Guayaquil. Carthagene est infectée de troupes nombreuses de chauve-fouris , qui tourmentent non-seulement les troupeaux , mais les hommes mêmes (1). Dans les isles on voit de tems en tems des légions de fourmis consumer toutes les productions végétales (2) , & laisser la terre aussi parfaitement dépouillée que si elle avoit été dé-

Liv. IV.

(1) Voyagé de Ulloa , tom. I , p. 39. *Idem.* p. 147. Herrera , dec. 2 , lib. III , c. 3-19.

(2) Voyez la NOTE XXXVI.

vorée par le feu. Les forêts humides & le sol marécageux des pays qui bordent l'Orénoque & le Maragnon, fourmillent de presque tous les êtres malfaisans & venimeux auxquels l'activité d'un soleil brûlant peut donner la vie (1).

Oiseaux.

Les oiseaux du nouveau monde ne sont pas distingués par des qualités aussi marquées & aussi caractéristiques que celles qui ont été observées dans les quadrupèdes. Les oiseaux sont plus indépendans de l'homme & moins affectés par les changemens que son industrie & son travail opèrent dans l'état de la terre. Ils ont une grande propension à passer d'un pays à un autre, & ils peuvent aisément & sans danger faire cet instinct de leur nature. Aussi le nombre des oiseaux communs aux deux continens est-il beaucoup plus grand que celui des quadrupèdes, & les espèces mêmes particulières à l'Amérique ressemblent beaucoup à celles que l'on trouve dans les régions correspondantes de l'ancien hé-

(1) Voyage de la Condamine, p. 167. Gamilla, tom. III, p. 120, &c. Hist. gén. des Voyages tom. XIX. Dumont, Mémoires sur la Louisiane, tom. I, p. 106. Sommaro de Oviedo, c. 52-62.

misphère. Les oiseaux Américains de la zone torride, comme ceux du même climat en Asie & en Afrique, sont parés d'un plumage qui éblouit l'œil par l'éclat & la beauté de ses couleurs; mais la nature qui semble s'être contentée de leur avoir donné cette agréable parure, a refusé à la plupart ce chant mélodieux & varié qui flatte & amuse l'oreille. Les oiseaux des climats tempérés dans le nouveau continent, de même que dans le nôtre, ont un extérieur moins brillant; mais ils ont aussi en dédommagement une voix douce & mélodieuse. En quelques districts de l'Amérique la température mal-saine de l'air semble avoir été nuisible même à cette partie de la nature animée; on y voit moins d'oiseaux que dans les autres contrées, & le voyageur est étonné de la solitude & du silence qui regnent dans les forêts (1). Il est cependant remarquable que l'Amérique, où les quadrupèdes sont si poltrons, ait produit le condor à qui l'on ne peut refuser la prééminence

(1) Bouguer, *voy. au Pérou*, p. 17. Chanvalon, *voyage à la Martinique*, p. 96. Warren, *descript. de Surinam*. Osborn's collect. tom. II, p. 92-4. *Lettres édifiantes*, tom. XXIV, p. 339. Charlevoix, *hist. de la Nouvelle-France*, tom. III, p. 155.

sur toute la race aflée pour le volume, la
 Liv. IV. force & le courage (1).

Sol. Dans un continent aussi étendu que l'Amérique, il doit nécessairement y avoir beaucoup de variété dans le sol. On trouve dans chaque province quelques particularités distinctives, mais dont la description doit être réservée à ceux qui en écrivent l'histoire détaillée. En général, nous observons que l'humidité & le froid qui dominent d'une manière si frappante dans toutes les parties de l'Amérique, doivent y avoir une grande influence sur la nature du sol. Des pays situés sous le même parallèle que des régions de l'ancien continent où l'extrême rigueur de l'hiver ne se fait jamais sentir, sont entièrement gelés en Amérique pendant une grande partie de l'année. La terre resserrée par ce froid excessif n'y acquiert jamais une chaleur suffisante pour mûrir les fruits qui se trouvent dans les parties correspondantes de l'autre hémisphère. Si l'on vouloit faire croître en Amérique
 les

(1) Voyage de Ulloa, tom. I, p. 363. Voyage de la Condamine, p. 175. M. de Buffon, *hist. nat.* tom. XVI, p. 184. Voyage de Des Marchais, tom. III, p. 320.

les productions qui abondent dans quelques cantons particuliers du globe, on ne pourroit y réussir que dans les parties de ce continent qui se trouvent de plusieurs degrés plus près de la ligne que le sol naturel de ces productions, parce qu'on auroit besoin d'une augmentation de chaleur pour contrebalancer la froideur naturelle de la terre & du climat (1). Plusieurs des plantes & des fruits particuliers aux pays situés sous les tropiques, ont été cultivés avec succès au cap de Bonne-Espérance; tandis qu'à Saint-Augustin dans la Floride, à Charles-Town dans la Caroline méridionale, qui sont beaucoup plus près de la ligne que le cap, les mêmes productions n'ont pu y réussir également (2). Mais en tenant compte de cette différence de température, le sol de l'Amérique est naturellement aussi riche & aussi fertile qu'aucune autre portion du globe. Comme le pays n'avoit qu'un petit nombre d'habitans peu industrieux & privés du secours des animaux domestiques dont les nations civilisées élèvent de si grandes multitudes, la terre n'étoit pas épuisée

(1) Voyez la NOTE XXXVII.

(2) Voyez la NOTE XXXVIII.

Liv. IV.

par leur consommation. Les végétaux produits par sa fertilité, restoient souvent entiers, & en se pourrissant sur sa surface ren-
troient dans son sein en y portant un sur-
croît de matiere végétale (1). Comme les
arbres & les plantes tirent de l'air & de
l'eau une grande partie de leur nourriture,
s'ils n'étoient pas détruits par l'homme &
par les animaux, ils rendroient à la ter-
re plus qu'ils n'en reçoivent & l'enrichi-
roient plutôt que de l'appauvrir; ainsi les
terres inhabitées de l'Amérique pouvoient
continuer de s'engraisser pendant plusieurs
siècles. Le nombre prodigieux & l'énorme
grosseur des arbres de ce continent attestent
la vigueur extraordinaire du sol dans son état
naturel. Lorsque les Européens commence-
rent à cultiver le nouveau monde, ils fu-
rent étonnés de l'exubérance & de l'activité
de la végétation dans son moule primitif,
& en plusieurs endroits l'industrie du plan-
teur s'exerce encore à diminuer & à épuiser
une fécondité superflue, afin de réduire la ter-
re à un état propre à une culture utile (2).

(1) M. de Buffon, *hist. nat. tom. I, p. 242.* Kalm.
tom. I, p. 151.

(2) Charlevoix, *hist. de la Nouvelle France, tom. I, p. 405.*

Après avoir ainsi observé l'état du nouveau monde à l'époque de sa découverte, & considéré les traits particuliers qui le distinguent & le caractérisent, l'objet qui mérite de fixer notre attention, c'est de rechercher comment l'Amérique a été peuplée, par quelle route les hommes ont passé d'un continent à l'autre, & dans quelle partie du globe il est le plus probable que s'est établie une communication entre les deux hémisphères.

Nous savons avec une certitude infaillible que toute la race humaine est sortie de la même source, & que les descendans d'un seul homme, sous la protection divine & obéissant aux ordres du ciel, se sont multipliés & ont peuplé la terre. Mais ni les annales ni les traditions des peuples ne remontent jusqu'à ces tems éloignés où ils ont pris possession des diverses contrées où ils sont à présent établis. Nous ne pouvons ni suivre les branches de ces premières familles, ni indiquer avec certitude l'époque de leurs séparations & la manière dont elles se sont répandues sur la surface

Liv. IV.
Comment
l'Amérique
a été
peuplée.

Les Américains
n'ont conservé
aucune tradition
sur cet objet.

Voyage de Des Marchais tom. III, p. 229. Lery, op. Debry, p. 3 & p. 174. Voyez la NOTE XXXIX.

du globe. Chez les nations mêmes les plus éclairées, le période de l'histoire authentique est extrêmement court, & tout ce qui remonte au-delà est fabuleux ou obscur. Il n'est donc pas étonnant que les naturels ignorans de l'Amérique, qui n'ont ni inquiétude sur l'avenir ni curiosité sur le passé, n'aient aucune connoissance de leur propre origine. Les Californiens & les Esquimaux en particulier, qui occupent les parties de l'Amérique les plus voisines de l'ancien continent, sont si grossiers qu'il seroit absolument inutile de chercher parmi eux quelques moyens de découvrir le lieu d'où ils sont venus, ou les ancêtres dont ils sont descendus (1). Nous devons le peu de lumière que nous ayons sur cet objet, non aux naturels de l'Amérique, mais à l'esprit de recherche de leurs conquérans.

Lorsque les Européens firent la découverte inattendue d'un monde nouveau, placé à une grande distance de toutes les parties connues alors de l'ancien continent, & rempli d'habitans dont l'extérieur & les mœurs différoient sensiblement du reste de l'espece humaine, la curiosité & l'attention

(1) Venegas, *hist. of California*, tom. I, p. 60.

des hommes instruits du naturellement les porter à rechercher l'origine de ces peuples. On rempliroit plusieurs volumes des théories & des spéculations qu'on a imaginées sur ce sujet ; mais ce sont pour la plupart des idées si bizarres & si chimériques, que je croirois faire un affront à l'intelligence de mes lecteurs si j'entreprendois de les exposer en détail ou de les réfuter. Quelques-uns ont eu la présomption d'imaginer que les habitans de l'Amérique ne descendoient pas du pere commun de tous les hommes, mais qu'ils formoient une race séparée, distinguée par des traits particuliers & dans la forme extérieure de leur corps & dans les qualités caractéristiques de leur esprit. D'autres prétendent qu'ils sont descendus de quelques restes des anciens habitans de la terre, échappés au déluge qui du tems de Noé détruit la plus grande partie de l'espece humaine, & ils regardent contre toute raison des tribus grossières & sauvages, dispersées sur un continent inculte, comme la race d'hommes la plus ancienne qu'il y ait sur la terre. Il n'y a guere de nation depuis le pole du nord jusqu'à celui du sud, à laquelle quelque antiquaire.

LIV. IV. livré à la folie des conjectures n'ait attribué l'honneur d'avoir peuplé l'Amérique. On a supposé tour à tour que les Juifs, les Cananéens, les Phéniciens, les Carthaginois, les Grecs, les Scythes avoient dans les tems anciens formé des établissemens sur cet hémisphere occidental. On a dit que dans des tems postérieurs les Chinois, les Suédois, les Norvégiens, les Gallois, les Espagnols y avoient envoyé des colonies en différentes circonstances & à des époques diverses. Les prétentions respectives de ces peuples ont trouvé des zélés partisans, & quoique les raisons les plus plausibles dont ils appuyassent leurs hypothèses ne fussent que des rapports accidentels de quelques coutumes ou une ressemblance équivoque de quelques mots dans les langues respectives, on a employé de part & d'autre beaucoup d'érudition & encore plus de chaleur à défendre sans beaucoup d'utilité les hypothèses contraires. Ces objets de conjecture & de controverse n'appartiennent pas à l'historien : renfermé dans des limites plus étroites, il se borne à recueillir ce qui paroît fondé sur des témoignages certains ou très-probables. Je ne crois pas franchir

ces limites en présentant ici quelques observations qui peuvent contribuer à répandre de la lumière sur ces questions curieuses & si souvent agitées.

1^o. Il y a des auteurs qui ont tâché d'expliquer par de pures conjectures la population de l'Amérique. Quelques-uns ont supposé qu'elle avoit été originairement unie à l'ancien continent & qu'elle en avoit été séparée par le choc d'un tremblement de terre ou la violence subite d'un déluge. D'autres ont imaginé qu'un vaisseau, détourné de sa route par la violence d'un vent d'ouest, avoit pu être poussé par accident sur la côte d'Amérique & avoir commencé à peupler ce continent désert (1). Il seroit inutile d'examiner & de discuter ces hypothèses, parce qu'il est impossible d'en tirer aucun résultat certain. Les événemens qu'on y suppose sont simplement possibles; mais nous n'avons aucune preuve qu'ils sont arrivés, ni par le témoignage positif de l'histoire ni même par les suppositions vagues de la tradition.

(1) Parson's, *Remains of Japhet*, p. 240. *Antient univers. hist.* vol. XX, p. 164. P. Freyjo, *teatro critico*, tom. V, p. 304, &c. Acosta, *hist. mor. novi orbis*, lib. I, c. 16—19.

20. Rien ne peut être plus frivole ou plus incertain que de chercher à découvrir l'origine des Américains, en observant simplement les ressemblances qui peuvent se trouver entre leurs mœurs & celles de quelque nation particulière de l'ancien continent. Si l'on suppose deux peuples placés aux deux extrémités de la terre, mais dans un état de société également avancée pour la civilisation & l'industrie, ils éprouveront les mêmes besoins & feront les mêmes efforts pour les satisfaire: attirés par les mêmes objets, animés des mêmes passions, les mêmes idées & les mêmes sentimens s'éleveront dans leur ame. Le caractère & les occupations du chasseur d'Amérique seront peu différens de ceux d'un Asiatique qui tire également sa subsistance de la chasse. Une tribu de sauvages sur les bords du Danube ressemblera beaucoup à ceux qui vivent dans les plaines qu'arrose le Mississipi. Au lieu donc de présumer d'après de pareils rapports qu'il y ait quelque affinité entre ces peuples divers, nous devons seulement en conclure que les dispositions & les mœurs des hommes sont formées par leur situation & naissent de l'état de sociabilité où ils se

trou-

trouvent. Du moment où ces circonstances commencent à s'altérer, le caractère d'un peuple doit changer, & à proportion qu'il fait des progrès dans la civilisation, ses mœurs se raffinent, ses facultés & ses talents se développent. Les progrès de l'homme ont été à peu près les mêmes dans toutes les parties du globe, & nous pouvons le suivre dans sa marche de la simplicité grossière d'une vie sauvage jusqu'à ce qu'il arrive à l'industrie, aux arts & à l'élégance des sociétés policées. Il n'y a donc rien de merveilleux dans les ressemblances qu'on a observées entre les Américains & les nations barbares de notre continent. Si Laffiteau, Garcia, & plusieurs autres auteurs avoient fait ces réflexions, ils n'auroient pas embrouillé le sujet qu'ils vouloient éclaircir, par leurs vains efforts pour établir une affinité entre différentes nations de l'ancien & du nouveau continent, sans en avoir d'autre preuve que cette ressemblance dans les mœurs, qui est le produit nécessaire d'un état semblable de sociabilité. Il est vrai qu'il y a chez tous les peuples certaines coutumes, qui n'ayant leur source dans aucun besoin naturel, ni dans aucun desir particulier

à leur situation, peuvent être regardées
 Liv. IV. comme des usages d'une institution arbitrai-
 re. Si l'on découvroit entre deux peuples
 établis dans des régions fort éloignées l'u-
 ne de l'autre une parfaite conformité dans
 quelques-uns de ces usages, il seroit natu-
 rel de soupçonner que ces deux peuples ont
 été liés par quelque affinité. Si l'on trouvoit
 en Amérique une nation qui consacraît tous
 les septièmes jours à un repos religieux; si
 chez une autre la première apparition de
 la nouvelle lune étoit célébrée avec appa-
 reil, on pourroit supposer avec raison que
 la première a reçu des Juifs cet usage d'in-
 stitution arbitraire; mais la fête observée
 par la seconde ne devoit être regardée que
 comme une expression de joie naturelle
 à l'homme en voyant reparoître la planète
 qui le guide & l'éclaire pendant la nuit.
 Les exemples de coutumes purement arbi-
 traires & communes aux habitans des deux
 hémisphères sont à la vérité si équivoques
 & en si petit nombre qu'on ne peut en dé-
 duire aucune théorie sur la manière dont le
 nouveau monde a été peuplé.

Ni sur les
 rites reli-
 gieux.

30. Les hypothèses que l'on a hazardées
 sur l'origine des Américains, d'après l'ob-

conservation de leurs rites & de leurs pratiques religieuses, ne sont pas moins imaginaires & déstituées de fondemens solides. Lorsque les opinions religieuses d'un peuple ne sont ni le résultat d'une combinaison raisonnée ni l'effet de la révélation, elles ne peuvent être que bisarres & extravagantes; mais les nations barbares sont incapables de suivre la première méthode & n'ont pas été favorisées des avantages de la révélation. Cependant l'esprit humain a des procédés si réguliers, lors même que ses opérations semblent n'annoncer que de la bisarrerie & du caprice, que dans tous les âges & dans tous les pays la prédominance de certaines passions sera constamment suivie des mêmes effets. Le sauvage, soit d'Europe, soit d'Amérique, qu'agite la crainte superstitieuse des êtres invisibles ou le desir inquiet de pénétrer dans l'avenir, éprouve également les frissons de la terreur ou les feux de l'impatience; il a recours à des prodiges & à des moyens de même espèce, soit pour détourner le malheur dont il se croit menacé, soit pour deviner le secret qui excite sa curiosité. Ainsi le rituel de la superstition sur un continent semble à plusieurs égards n'être

que la copie de celui qu'on trouve dans l'autre hémisphère; l'un & l'autre autorisent des institutions semblables, quelquefois si frivoles qu'elles n'excitent que la pitié, quelquefois si barbares & si sanginaires qu'elles inspirent l'horreur. Mais, sans avoir besoin de supposer aucune affinité entre ces nations éloignées, & sans imaginer que leurs cérémonies religieuses eussent été transmises par la tradition de l'une à l'autre, on peut attribuer cette uniformité, qui en plusieurs exemples semble en effet très-étonnante, à l'influence naturelle de la superstition & de l'enthousiasme sur la foiblesse de l'esprit humain.

4°. Nous pouvons établir comme un principe certain dans cette discussion, que l'Amérique n'a été peuplée par aucune nation de l'ancien continent qui eût fait des progrès considérables dans la civilisation. Les habitans du nouveau monde étoient dans un état de société si peu avancé, qu'ils ignoroient les arts qui sont les premiers essais de l'industrie humaine. Les nations même les plus cultivées de l'Amérique n'avoient aucune connoissance de plusieurs inventions simples, presque aussi anciennes que la so-

L'Amérique n'a pas été peuplée par une nation très-civilisée.

ciété dans les autres parties du monde & qu'on retrouve dans les premières époques de la vie civile. Il est manifeste par là que les tribus qui originairement ont passé en Amérique seroient de nations qui doivent avoir été aussi barbares que leurs descendants l'étoient quand ils ont été découverts par les Européens ; car les arts de goût & de luxe peuvent bien décliner ou périr par les secousses violentes, les révolutions & les défastres auxquels les nations sont exposées ; mais les arts nécessaires à la vie ne peuvent plus se perdre chez un peuple qui les a une fois connus ; ils ne sont sujets à aucune des vicissitudes des choses humaines & la pratique en subsiste aussi longtems que la race même des hommes. Si l'usage du fer avoit jamais été connu aux sauvages de l'Amérique ou à leurs ancêtres ; s'ils avoient jamais employé une charrue, une navette ou une forge, l'utilité de ces inventions les auroit conservées ; & il est impossible qu'elles eussent pu être oubliées ou abandonnées. Nous pouvons donc en conclure que les Américains sont descendus de quelque peuple qui se trouvoit dans un état de société trop peu avancé pour connoître les arts néces-

faire, puisque ces mêmes arts étoient in-
 connus à leurs descendans.

Liv. IV.

Ni par des
 peuples
 du midi
 de notre
 continent.

50. Il ne paroît pas moins évident que
 l'Amérique n'a été peuplée par aucune co-
 lonie des nations plus méridionales de l'an-
 cien continent. On ne peut pas supposer
 qu'aucune des tribus sauvages établies dans
 cette partie de notre hémisphère ait été
 chercher un pays si éloigné. Elles n'avoient
 ni l'audace, ni l'industrie, ni la force qui
 pouvoient leur inspirer le desir & leur four-
 nir les moyens d'exécuter un si long voya-
 ge. Les Américains ne peuvent pas non
 plus être descendus des nations plus civili-
 sées d'Asie & d'Afrique; & cela est prouvé
 non-seulement par les observations que j'ai
 déjà faites sur l'ignorance où ils étoient
 des arts les plus nécessaires, mais encore
 par une circonstance qui mérite d'être re-
 marquée. Lorsqu'un peuple a éprouvé une
 fois les avantages que procurent aux hom-
 mes en société les animaux domestiques, il ne
 peut plus ni subsister sans la nourriture qu'il
 en tire, ni continuer ses travaux sans leur
 secours. Aussi le premier soin des Espa-
 gnols, lorsqu'ils s'établirent en Amérique,
 fut d'y porter tous les animaux domestiques

d'Europe; & si avant eux les Tyriens, les Carthaginois, les Chinois, ou quelque autre peuple policé avoit pris possession de ce continent, nous y aurions trouvé les animaux particuliers aux régions d'où ils auroient été apportés. Mais dans toute l'Amérique il n'y a pas un seul quadrupède, apprivoisé ou sauvage, qui appartienne proprement aux pays chauds, ou même aux climats plus tempérés de l'ancien continent. Le chameau, le dromadaire, le cheval, le bœuf, étoient aussi inconnus en Amérique que le lion & l'éléphant. Il est évident par-là que le peuple qui s'établit le premier dans le monde occidental ne venoit pas des pays où ces animaux abondent; car des hommes accoutumés à en faire usage auroient naturellement regardé leur secours non-seulement comme utile, mais encore comme nécessaire pour l'amélioration & même pour la conservation de la société civile.

6°. En considérant les animaux dont l'Amérique est pourvue, on peut conclure que le point de contact le plus voisin de l'ancien & du nouveau continent se trouve vers l'extrémité septentrionale de l'un & de l'autre, & que c'est par-là que la communica-

LIV. IV.

Les deux continents paroissent être plus voisins l'un de l'autre vers le nord.

Liv. IV. tion s'est ouverte & qu'il s'est établi une correspondance entre ces deux parties du globe. Les vastes contrées d'Amérique, qui sont situées sous les tropiques ou qui en approchent, sont remplies d'animaux indigènes de différentes especes, entierement différentes de celles qui se trouvent dans les parties correspondantes de l'ancien continent. Mais les provinces septentrionales du nouveau monde sont peuplées d'animaux sauvages, communs aux parties de notre hémisphere situées sous les mêmes latitudes. L'ours, le loup, le renard, le lievre, le daim, le chevreuil, l'élan, & plusieurs autres especes abondent dans les forêts de l'Amérique septentrionale, ainsi que dans celles du nord de l'Europe & de l'Asie (1). Il paroît donc évident que les deux continents s'approchent l'un de l'autre par ce côté, & sont unis ou si voisins que ces animaux ont pu passer de l'un à l'autre.

Cela est prouvé par les découvertes.

7°. Le voisinage actuel des deux continents est clairement prouvé par des découvertes modernes qui ont détruit la principale difficulté sur la maniere dont s'est peuplée l'Amérique. Tant que les vastes régions

(1) M. de Buffon, *hist. nat.* tom. IX, p. 97, &c.

qui s'étendent vers l'est, depuis la rivière d'Oby jusqu'à la mer de Kamtschatka, ont été inconnues ou imparfaitement décrites, l'extrémité nord-est de notre hémisphère étoit supposée à une si grande distance du nouveau monde, qu'il n'étoit pas aisé de concevoir comment il auroit pu s'établir une communication entre les deux continents. Mais les Russes ayant soumis à leur domination la partie occidentale de la Sibérie, acquirent par degrés la connoissance de cette vaste contrée, en pénétrant vers l'est dans des provinces jusqu'alors inconnues. Elles furent découvertes par des chasseurs qui suivoient le gibier, ou par des soldats employés à lever les impôts; mais la cour de Moscou n'évaluoit l'importance des nouvelles provinces que par la petite addition de revenu qui en résultoit. Enfin Pierre le Grand monta sur le trône de Russie. Son génie vaste & éclairé, occupé à saisir toutes les circonstances qui pouvoient agrandir son empire ou illustrer son règne, aperçut dans ces découvertes des conséquences qui avoient échappé aux regards de ses ignorans prédécesseurs. Il sentit que les régions d'Asie en s'étendant vers l'est, s'approchoient

██████ dans la même proportion vers l'Amérique ;
 Liv. IV. qu'on trouveroit probablement par là cette
 communication entre les deux continens
 qu'on cherchoit depuis si longtems en vain,
 & qu'en ouvrant lui-même cette communi-
 cation, il pourroit faire couler dans ses do-
 maines par un nouveau canal une partie du
 commerce & des richesses du monde occi-
 dental. Un tel projet étoit digne d'un gé-
 nie qui aimoit les grandes entreprises. Pier-
 re rédigea de sa propre main des instructions
 pour suivre ce plan & donna des ordres
 pour le mettre en exécution (1).

Ses successeurs ont adopté ses idées &
 suivi son projet ; mais les officiers que la
 cour de Russie a employés à cette expédi-
 tion, ont trouvé tant de difficultés à vain-
 cre que leurs progrès ont été extrêmement
 lents. Quelques traditions obscures conser-
 vées chez les peuples de Sibérie sur un
 voyage qui se fit heureusement en 1648
 autour du promontoire nord-est de l'Asie,
 encouragerent les Russes à suivre la même
 route. Dans cette vue on équipa en diffé-
 rens tems des vaisseaux sur les rivières de

(1) Muller, *Voyages & découvertes des Russes*, tom. I,
 p. 4, 5, 141.

Lena & de Kolyma ; mais dans un océan glacé , que la nature ne semble pas avoir destiné à la navigation , ces vaisseaux éprouverent des défastres multipliés & ne purent remplir l'objet qu'on s'étoit proposé. Aucun vaisseau armé par la cour de Russie n'a jamais doublé ce cap formidable (1) ; tout ce qu'on connoît de ces extrémités de l'Asie est dû aux découvertes qui ont été faites dans des excursions par terre. On trouve dans toutes ces provinces une opinion établie qu'il y a des contrées vastes & fertiles à une distance peu considérable de leurs côtes ; les Russes imaginèrent que ces contrées faisoient partie de l'Amérique ; & plusieurs circonstances concouroient non-seulement à les confirmer dans cette opinion , mais encore à leur persuader qu'une portion de ce continent ne pouvoit pas être très-éloignée. Des arbres de différentes especes , inconnues dans ces régions stériles de l'Asie , sont chassés sur la côte par un vent d'est ; le même vent y amene en peu de jours des glaces flottantes ; de grandes troupes d'oiseaux arrivent tous les ans du même côté ; enfin il s'est conservé parmi

(1) Voyez la NOTE XL.

les habitans la tradition d'un commerce établi anciennement avec des pays situés à l'est.

LIV. IV.

Après avoir pesé toutes ces circonstances, & avoir comparé la position des contrées d'Asie qu'ils avoient découvertes, avec celles des parties du nord-ouest de l'Amérique qui étoient déjà connues, la cour de Russie forma un plan qu'auroit difficilement osé concevoir toute autre nation moins accoutumée à tenter des entreprises difficiles & à lutter contre de grands obstacles. On donna ordre de construire deux vaisseaux à Ochotz dans la mer de Kamtschatka, d'où ils devoient mettre à la voile pour aller faire des découvertes. Quoique cette région inculte & stérile ne produisît rien qui pût servir à la construction de ces vaisseaux, à l'exception de quelque bois de meuse; quoique non-seulement le fer, les cordages, les voiles & tous les agrès nécessaires pour les équiper, mais encore les provisions & les vivres dussent être transportés à travers les immenses déserts de la Sibérie, sur des rivières d'une navigation difficile & par des routes presque impraticables, la volonté du souverain & la patience du peuple Russe surmonterent à la fin tous

les obstacles. On vint à bout de construire les deux vaisseaux, qui appareillerent de Kamtschatka sous le commandement des capitaines Beerings & Tschirikow, pour aller reconnoître le nouveau monde par un côté où l'on n'en avoit jamais approché. Ils dirigèrent leur route vers l'est; une tempête sépara bientôt les deux vaisseaux qui ne purent plus se rejoindre; mais, malgré cet accident & plusieurs autres désastres qu'ils éprouverent, les espérances qu'on avoit conçues de cette expédition ne furent pas absolument frustrées. Chacun des commandans découvrit une terre qui leur parut faire partie du continent d'Amérique, & qui suivant leurs observations semble être située à quelques degrés au nord-ouest de la côte de la Californie. Les deux commandans firent aussi descendre à terre quelques-uns de leurs gens; mais à l'un de ces débarquemens les habitans s'enfuirent à l'approche des Russes; à l'autre ils enleverent ceux des Russes qui étoient descendus & détruisirent leur chaloupe. La violence du tems & l'état déplorable où se trouvoit l'équipage obligèrent les deux capitaines à abandonner ces côtes inhospitalières. En revenant ils

LIV. IV.
1741.
4 Juin.

LIV. IV. toucherent à différentes ifles qui forment une chaîne de l'est à l'ouest entre le pays qu'ils avoient découvert & la côte d'Asie. Ils eurent quelque communication avec les naturels de ces ifles, qui leur parurent avoir beaucoup de ressemblance avec ceux de l'Amérique septentrionale. Ils présentèrent aux Russes le *calumet* ou tuyau de paix, symbole d'amitié, d'un usage universel chez tous les habitans du nord de l'Amérique, & qui paroît être une institution particulière à ces peuples.

Les ifles de ce nouvel archipel ont été fréquentées depuis par les chasseurs Russes; mais la cour sembloit avoir abandonné son premier plan de poursuivre les découvertes de ce côté. Ce projet fut repris tout à coup en 1768, & le capitaine Krenitzin eut le commandement de deux petits vaisseaux équipés pour cet objet. Il tint dans son voyage à peu près la même route que les premiers navigateurs; il toucha aux mêmes ifles, dont il observa avec plus de soin la situation & les productions, & il en découvrit plusieurs nouvelles que les autres n'avoient pas rencontrées. Il n'alla pas assez avant vers l'est pour reconnoître le pays

que Beerings & Tschirikow avoient jugé faire partie du continent de l'Amérique; mais en revenant par une route beaucoup plus au nord que celle qu'ils avoient tenue, il corrigea quelques erreurs importantes où ils étoient tombés, & son expédition servira du moins à faciliter les progrès des navigateurs qui voudront le suivre dans ces mers (1).

LIV. IV.

La possibilité d'une communication entre les deux continens par cette partie du globe, n'est plus fondée sur de simples conjectures, mais sur des preuves incontestables (2). Il se peut qu'une tribu ou quelques familles de Tartares errans, guidées par ce besoin d'activité particulier à ce peuple, aient passé dans les isles les plus voisines; & quelque grossiere que fût leur manière de naviguer, elles ont pu en allant d'une isle à une autre arriver enfin à la côte d'Amérique & commencer à peupler ce continent. La distance des isles Mariannes ou des Larrons à la terre d'Asie la plus voisine est encore plus considérable que celle qui se trouve entre la partie d'Amérique que les Russes ont découverte & la côte de Kamt-

(1) Voyez la NOTE XLI.

(2) Voy. *É. Déc. &c.* de Muller, *tome I.*

Liv. IV.

schatka. Cependant les habitans des isles Mariannes sont évidemment d'origine Asiaticque. Si malgré l'éloignement nous reconnoissons que ces isles ont été peuplées par des émigrations de notre continent, la distance seule n'est pas une raison pour nous empêcher d'attribuer à la même origine la population de l'Amérique. Il est probable que les navigateurs qui visiteront dans la suite ces mers, découvriront, en remontant davantage vers le nord, que le continent de l'Amérique est encore plus près de l'Asie. Les habitans encore barbares du pays situé autour du cap nord-est de l'Asie, prétendent qu'il y a à la hauteur de leur côte une petite isle où ils peuvent arriver en moins d'un jour, & que de-là on découvre un grand continent qui selon leur récit est couvert de forêts & occupé par un peuple dont ils n'entendent pas la langue (1). Ils reçoivent de ce peuple des peaux de marte, animal inconnu dans les parties septentrionales de la Sibérie & qui ne se trouve que dans les pays où il y a beaucoup d'arbres. Si nous pouvions ajouter foi à ce récit, il

(1) *Voy. & déc. &c. de Muller, tome I.*

faudroit en conclure que le continent d'Amérique n'est séparé du nôtre que par un canal étroit; & alors toutes les difficultés sur leur communication s'évanouiroient. Peut-être que le mérite de décider cette question est réservé à la Souveraine qui est assise sur le trône de Russie & qui, en perfectionnant le plan de Pierre le Grand, ajoutera un jour ce brillant succès à ceux qui illustrent déjà son regne.

LIV. IV.

Il est évident aussi d'après des découvertes récentes, qu'une communication entre notre continent & l'Amérique a pu s'établir avec une égale facilité par l'extrémité nord-ouest de l'Europe. Dès le neuvième siècle, les Norvégiens découvrirent le Groenland & y planterent des colonies; cette communication, après avoir été longtems interrompue, s'est renouvelée dans le siècle dernier. Quelques missionnaires Luthériens & Moraves, animés par un zèle ardent pour la propagation de la foi chrétienne, n'ont pas craint de s'établir dans cette région inculte & glacée (1). C'est à eux qu'on doit beaucoup de détails curieux sur la nature du pays & sur les habitans. Ils nous ont

Communi-
cation
par le nord
ouest.
A. D.
830.

(1) Crantz, *histoire du Groenland*, tom. I.

[appris que la côte nord-ouest du Groenland est séparée de l'Amérique par un détroit très-resserré ; qu'au fond de la baie où aboutit ce détroit il est très-probable que les deux continens sont unis (1) ; que les habitans de l'un & de l'autre ont des relations entr'eux ; que les Eskimaux d'Amérique ressemblent parfaitement aux Groenlandois pour la figure , le vêtement & la maniere de vivre ; que des matelots qui avoient appris quelques mots Groenlandois avoient rapporté que ces mêmes mots étoient entendus par les Eskimaux ; enfin qu'un missionnaire Morave , très-versé dans la langue du Groenland , ayant visité le pays des Eskimaux , découvrit à son grand étonnement qu'ils parloient la même langue que les Groenlandois , que c'étoit à tous égards le même peuple , & qu'en conséquence il en fut reçu & traité comme un ami & un frere (2).

Ces faits décisifs établissent non-seulement la consanguinité des Eskimaux & des Groenlandois ; ils démontrent encore la possibilité que l'Amérique ait été peuplée par

(1) Eggede , *histoire du Groenland* , p. 2 , 3.

(2) Crantz , *histoire du Groenland* , p. 261 , 262.

le nord de l'Europe. Si les Norvégiens, dans un siècle barbare où la science n'avoit pas encore commencé à éclairer de ses rayons le nord de notre hémisphère, ont été cependant assez bons navigateurs pour s'ouvrir une communication avec le Groenland, il ne seroit pas étonnant que leurs ancêtres, aussi accoutumés à errer dans les mers que les Tartares le font à errer par terre, eussent à une époque plus reculée exécuté le même voyage & laissé au Groenland une colonie dont les descendans ont pu dans la suite des tems passer en Amérique. Mais si, au lieu de se hasarder à voguer directement de leur côté au Groenland, nous supposons que les Norvégiens ont suivi une route moins hardie, en s'avancant de Shetland aux îles Feroë & de-là en Islande, & qu'ils ont établi des colonies en ces différentes îles, leurs progrès peuvent avoir été tellement gradués que cette navigation n'auroit été ni plus longue ni plus périlleuse que tant de voyages exécutés dans tous les tems par ce peuple robuste & entreprenant.

8°. Quoiqu'il soit possible que l'Amérique ait reçu de notre hémisphère ses premiers habitans, soit par le nord-ouest de

L'Amérique a été probablement peuplée par le nord-est.

Liv. IV. l'Europe, soit par le nord-est de l'Asie, il y a de bonnes raisons pour supposer que les ancêtres de toutes les nations Américaines, depuis le cap Horn jusqu'aux extrémités méridionales de Labrador, sont venus d'Asie plutôt que d'Europe. Les Esquimaux sont les seuls peuples d'Amérique qui par la figure & par le caractère aient quelque ressemblance avec les Européens. C'est évidemment une espèce d'hommes particulière, distinguée de toutes les nations de ce continent par le langage, les mœurs & la manière de vivre. On peut donc être autorisé à faire remonter leur origine à la source que j'ai indiquée. Mais il y a parmi tous les autres peuples d'Amérique une ressemblance si frappante & dans leur constitution physique & dans leurs qualités morales, que malgré les différences produites par l'influence du climat ou par l'inégalité de leurs progrès dans la civilisation, nous devons les regarder comme descendus d'une même souche. Il peut y avoir de la variété dans les teintes, mais on retrouve partout la même couleur primitive. Chaque tribu a quelque caractère particulier qui la distingue; mais dans toutes on reconnoît

certain traits communs à la race entière. C'est une chose remarquable que dans toutes les particularités, soit physiques, soit morales, qui caractérisent les Américains, on leur trouve de la ressemblance avec les tribus barbares dispersées au nord-est de l'Asie, mais presque aucune avec les nations établies au nord de l'Europe. On peut donc remonter à leur première origine, & conclure que leurs ancêtres Asiatiques, s'étant établis dans les parties de l'Amérique où les Russes ont découvert le voisinage des deux continents, se sont ensuite répandus par degrés dans ces différentes régions. Cette idée du progrès de la population en Amérique s'accorde avec les traditions que les Mexicains avoient sur leur propre origine, & qui tout imparfaites qu'elles étoient, avoient été conservées avec plus de soin & méritoient plus de confiance que celles d'aucun peuple du nouveau monde. Les Mexicains prétendoient que leurs ancêtres étoient venus d'un pays éloigné, situé au nord-est de leur empire. Ils indiquoient les différens endroits où ces étrangers s'étoient arrêtés en avançant successivement dans les provinces intérieures, & c'est précisément la même

LIV. IV.

Liv. IV.

me route qu'ils ont dû suivre en supposant qu'ils vinssent d'Asie. La description que les Mexicains faisoient de la figure, des mœurs, de la manière de vivre de leurs ancêtres à cette époque, est une peinture fidèle des tribus sauvages de Tartares, dont je suppose qu'ils sont descendus.

Je terminerai ici cette discussion sur un point auquel on a attaché tant d'importance qu'il auroit été peu convenable de l'omettre en écrivant l'histoire de l'Amérique. J'ai osé examiner la question, mais sans prétendre l'avoir décidée. Content d'offrir des conjectures, je ne veux établir aucun système. Lorsqu'une recherche est par sa nature trop obscure & trop compliquée pour qu'il soit possible d'arriver à des conséquences certaines, il peut y avoir quelque mérite à indiquer du moins celles qui sont probables (1).

Etat &
caractère
des Amé-
ricains.

Il est plus intéressant d'examiner l'état & le caractère des peuples d'Amérique, à l'époque où ils ont été connus des Européens

(1) Acosta, *hist. nat. & mor. lib. VII, c. 2, &c.* Garcia, *Origen. de los Indios, lib. V, c. 3.* Torquemada, *Monor. Ind. lib. 1, c. 2, &c.* Boturini Benaduci, *idea de una hist. de l'Am. sept. §. XVIII, p. 127.*

qu'à celle de leur origine. A celle-ci un
pareil examen n'est qu'un objet de curiosité ; mais à l'autre époque il peut donner lieu aux recherches les plus importantes & les plus instructives qui soient dignes d'occuper le philosophe ou l'historien. Si l'on veut compléter l'histoire de l'esprit humain & parvenir à une parfaite connoissance de sa nature & de ses procédés, il faut contempler l'homme dans toutes les situations diverses où la nature l'a placé ; il faut suivre ses progrès dans les différens états de sociabilité par où il passe, en avançant par degrés de l'enfance de la vie civile vers la maturité & le déclin de l'état social. Il faut examiner à chaque période comment les puissances de son entendement se développent, observer les efforts de ses facultés actives, épier les mouvemens de ses affections à mesure qu'elles naissent dans son ame, voir le but où elles tendent & la force avec laquelle elles s'exercent. Les anciens philosophes & historiens de la Grèce & de Rome, qui sont nos guides dans cette recherche, comme dans toutes les autres, n'avoient que des vues bornées sur ce sujet, parce qu'ils n'avoient eu presqu'au-

Liv. IV.

Liv. IV.

cun moyen d'observer l'homme dans l'état de vie sauvage. La société civile avoit déjà fait de grands progrès dans toutes les régions de la terre qu'ils connoissoient, & les nations qui existoient, avoient déjà achevé une grande partie de leur carrière avant qu'ils eussent commencé à les observer. Les Scythes & les Germains sont les peuples les moins avancés dans la civilisation, sur lesquels les anciens auteurs nous aient transmis quelque détail authentique; mais ces mêmes peuples possédoient déjà des troupeaux & des bestiaux, ils connoissoient des propriétés de différentes espèces, & lorsqu'on les compare avec les hommes qui sont encore dans l'état sauvage, on peut les regarder comme déjà parvenus à un grand degré de civilisation.

La découverte du nouveau monde, a agrandi la sphere des spéculations & a offert à notre vue des nations dans un état de société beaucoup moins avancé que celui où l'on a pu observer les différens peuples de notre continent. C'est en Amérique que l'homme se montre sous la forme la plus simple où nous concevons qu'il puisse subsister. Nous y voyons des sociétés qui

Moins civilisés qu'aucun autre peuple de la terre.

com-

commencent seulement à se former, & nous pouvons observer les sentimens & les actions des hommes dans l'enfance de la vie sociale, au moment où ils ne sentent encore qu'imparfaitement la force de ses liens & où ils ont à peine abandonné une partie de leur liberté naturelle. Cet état de simplicité primitive, qui n'étoit connu dans notre continent que par les descriptions fantastiques des poëtes, existoit réellement dans cet autre hémisphere. La plus grande partie de ses habitans, étrangers à l'industrie & au travail, ignoroient les arts, avoient à peine quelque idée de propriété & jouissoient en commun des biens que produisoit la fécondité spontanée de la nature. Il n'y avoit sur ce vaste continent que deux nations qui fussent sorties de cet état grossier, & qui eussent commencé d'une manière sensible à acquérir les idées & à adopter les institutions qui appartiennent aux sociétés policées. Leur gouvernement & leurs mœurs deviendront naturellement l'objet de nos observations, lorsque nous rapporterons la découverte & la conquête des empires du Mexique & du Pérou : cette époque nous offrira une occasion de considérer les Amé-

ricains dans le plus haut degré de civilisation où ils soient jamais parvenus.

Liv. IV. Cette recherche est bornée aux tribus les plus sauvages. Nous bornerons pour le moment notre attention & nos recherches à l'examen des petites tribus indépendantes qui occupoient les autres parties de l'Amérique. Quoiqu'on observât quelques diversités dans le caractère, les mœurs & les institutions de ces différentes tribus, elles se trouvoient à peu près dans un même état de société, tellement simple & grossier, qu'on peut leur donner à toutes également la dénomination de *sauvages*. Dans une histoire générale de l'Amérique il seroit peu convenable de décrire l'état de chaque petite peuplade, & de rechercher toutes les circonstances qui contribuent à former le caractère des individus qui la composent. Un pareil examen entraîneroit dans des détails fastidieux & interminables. Les qualités qui distinguent ces différens peuples ont entr'elles une si grande ressemblance, qu'elles peuvent être présentées sous les mêmes traits. Si quelques circonstances paroissent établir dans le caractère & les mœurs de quelques-uns des particularités dignes d'être remarquées, il suffira de les indiquer & d'en rechercher

les causes, à mesure que l'occasion de les observer se présentera.

Liv. IV.

Il est extrêmement difficile de se procurer des informations satisfaisantes & authentiques sur les mœurs des peuples lorsqu'ils ne sont pas encore civilisés : pour découvrir sous cette forme grossière leur véritable caractère & pour recueillir les traits qui les distinguent, il faut dans l'observateur autant d'impartialité que de sagacité ; car dans les différens degrés de sociabilité, les facultés, les sentimens & les desirs de l'homme sont tellement appropriés à sa situation qu'ils deviennent pour lui la règle de tous ses jugemens. Il attache l'idée de perfection & de bonheur aux qualités semblables à celles qu'il possède, & partout où il ne trouve pas les objets de plaisir & de jouissance auxquels il est accoutumé, il prononce hardiment que le peuple qui en est privé, doit être barbare & misérable. De-là le mépris mutuel que conçoivent les uns pour les autres les membres des petites sociétés où la civilisation n'a pas fait encore les mêmes progrès. Les nations polies, qui sentent tous les avantages que leur donnent les lumières & les arts, sont portées à regarder avec dé-

Difficultés de se procurer des informations exactes.

Liv. IV.

dain les peuples sauvages; & dans l'orgueil de leur supériorité, à peine conviendront-elles que les occupations, les idées & les plaisirs de ces peuples soient dignes de l'homme. Ces nations grossières & sauvages ont rarement été observées par des personnes douées de cette force d'esprit supérieure aux préjugés vulgaires & capables de juger l'homme, sous quelque aspect qu'il se présente, avec candeur & avec discernement.

Incapacité des premiers observateurs.

Les Espagnols qui entrèrent les premiers en Amérique & eurent occasion de connoître les différentes peuplades avant qu'elles fussent subjuguées, dispersées ou détruites, étoient bien loin de posséder les qualités nécessaires pour bien observer le spectacle intéressant qui s'offroit à leurs yeux.

Ni le siècle où ils vivoient, ni la nation à laquelle ils appartenoient, n'avoient fait encore assez de progrès dans les connoissances solides pour qu'ils eussent des idées grandes & étendues. Les conquérans du nouveau monde étoient pour la plupart des aventuriers ignorans ou dépourvus de toutes les idées qui auroient pu les conduire à bien observer des objets si différens de

ceux auxquels ils étoient accoutumés. Continuellement environnés de périls & luttant contre les difficultés, ils avoient peu de loisir & moins encore de capacité pour se livrer à des recherches de spéculation. Impatients de s'emparer d'un pays si opulent & si vaste, & trop heureux de le trouver habité par des peuples si peu en état de le défendre, ils se hâterent de les traiter comme une misérable espèce d'hommes, propres uniquement à la servitude, & s'occupèrent plus à calculer les profits qu'ils pouvoient retirer du travail des Américains, qu'à observer le caractère de leur esprit, ou à chercher les causes de leurs institutions & de leurs usages. Ceux des Espagnols qui pénétrèrent ensuite dans les provinces intérieures que les premiers conquérans n'avoient pu encore ni connoître ni dévaster, y porterent, en général, le même esprit & le même caractère; audacieux & braves au plus haut degré, ils étoient trop peu instruits pour être en état d'observer & de décrire ce qu'ils voyoient.

Ce n'est pas seulement l'incapacité des Espagnols, ce sont encore leurs préjugés qui ont rendu si défectueuses les notions

Leurs
préjugés.

Liv. IV.

qu'ils nous ont laissées sur l'état des naturels de l'Amérique. Peu de tems après qu'ils eurent établi des colonies dans leur nouvelle conquête, il s'éleva parmi eux des disputes sur la maniere dont on devoit traiter les Indiens. Un des partis intéressés à rendre perpétuelle la servitude de ce peuple, le présentoit comme une race stupide & obstinée, incapable d'acquérir des idées religieuses & d'être formée aux occupations de la vie sociale. L'autre parti, plein d'un zele pieux pour la conversion des Indiens, affirmoit que, malgré leur ignorance & leur simplicité, ils étoient doux, affectionnés, dociles, & que par des instructions & des réglemens convenables, il seroit aisé d'en faire de bons chrétiens & des citoyens utiles. Cette controverse fut soutenue, comme je l'ai déjà dit, avec toute la chaleur qu'on doit naturellement attendre, lorsque des vues d'intérêt d'un côté, & le zele religieux de l'autre, animent les disputans. La plupart des laïques embrasserent la première opinion; tous les ecclésiastiques séculiers furent les défenseurs de l'autre; & nous voyons constamment que selon qu'un auteur tenoit à l'un de ces deux partis, il

étoit porté à exagérer les vertus ou les défauts des Américains fort au-delà de la vérité. Ces récits opposés augmentent la difficulté de parvenir à une connoissance parfaite du caractère de ce peuple, & mettent dans la nécessité de lire avec défiance toutes les relations qu'en ont données les écrivains Espagnols, & à n'adopter leurs témoignages qu'avec des modifications.

Il s'étoit écoulé près de deux siècles depuis la découverte de l'Amérique, avant que les mœurs de ses habitans eussent attiré sérieusement l'attention des philosophes. Ils s'apperçurent enfin que la connoissance de l'état & du caractère de ce peuple pouvoit leur offrir un moyen de remplir un vuide considérable dans l'histoire de l'espèce humaine, & les conduire à des spéculations non moins curieuses qu'importantes. Ils entrèrent avec ardeur dans cette nouvelle carrière d'observation ; mais, au lieu de répandre la lumière sur ce sujet, ils ont contribué à quelques égards à l'envelopper d'une nouvelle obscurité. Trop impatiens dans leurs spéculations, ils se sont hâtés de décider, & ont commencé à bâtir des systèmes, lorsqu'ils auroient dû chercher

LIV. IV.

Systèmes
des philo-
sophes.

Liv. IV.

des faits sur lesquels ils pussent en poser les fondemens. Frappés d'une apparence de dégradation de l'espece humaine dans l'étendue du nouveau monde, & étonnés de voir un vaste continent occupé par une race d'hommes nuds, foibles & ignorans, quelques auteurs célèbres ont soutenu que cette partie du globe étoit restée plus longtems couverte des eaux de la mer que l'autre continent, & n'étoit devenue que depuis peu propre à être habitée par l'homme; que tout y portoit les marques d'une origine récente; que ses habitans, nouvellement appelés à l'existence & encore au commencement de leur carrière, ne pouvoient être comparés aux habitans d'une terre plus ancienne & déjà perfectionnée (1). D'autres ont imaginé que dominés par l'influence d'un climat peu favorable qui arrête & énerve le principe de la vie, l'homme n'avoit jamais pu atteindre en Amérique au degré de perfection dont sa nature est susceptible, & qu'il y étoit resté un animal d'une classe inférieure, dépourvu de force dans sa constitution physique, ainsi que de sens.

(1) M. de Buffon, *hist. nat.* tome III, p. 494; tome IX, p. 113, 114.

bilité & de vigueur dans ses facultés morales (1). D'autres philosophes, opposés à ceux-là, ont prétendu que l'homme arrivoit au plus haut degré de dignité & d'excellence dont il soit susceptible, longtems avant que de parvenir à un état de civilisation, & que dans la simplicité grossière de la vie sauvage, il déployoit une élévation d'ame, un sentiment d'indépendance & une chaleur d'affection, qu'on chercheroit vainement parmi les membres des sociétés policées (2). Ils paroissent croire que l'état de l'homme est d'autant plus parfait, qu'il est moins civilisé. Ils décrivent les mœurs des sauvages de l'Amérique avec l'enthousiasme de l'admiration, comme s'ils vouloient les proposer pour modeles au reste de l'espece humaine. Ces théories contradictoires ont été avancées avec une égale confiance, & l'on a vu le génie & l'éloquence déployer toutes leurs ressources pour les revêtir d'une apparence de vérité.

Comme toutes ces circonstances concourent à embrouiller & obscurcir toutes les recherches sur l'état des nations sauvages de

(1) M. de Paw, *recherches philos. sur les Améric.*

(2) M. Rousseau, *passim.*

Liv. IV. l'Amérique, il est nécessaire d'y procéder avec beaucoup de circonspection.

Lorsque nous sommes guidés dans ce travail par les observations éclairées du petit nombre de philosophes qui ont parcouru cette partie du globe, nous pouvons hasarder de porter un jugement; mais lorsque nous n'avons pour garants que les remarques superficielles des voyageurs vulgaires, de marins, de commerçans, de boucaniers & de missionnaires, il faut souvent hésiter, & en comparant des faits épars, tâcher de découvrir ce qu'ils n'ont pas eu la sagacité d'observer. Sans se livrer aux conjectures, sans montrer de penchant pour aucun système, il faut mettre une égale attention à éviter les excès ou d'une admiration extravagante ou d'un mépris dédaigneux pour ces mœurs que nous allons décrire.

Afin de procéder dans cette recherche avec la plus grande exactitude, il faudroit la simplifier autant qu'il est possible. L'homme existoit comme individu avant de devenir membre d'une société. Il faut donc connoître les qualités qui lui appartiennent sous ce premier rapport, avant que d'examiner celles qui résultent du second. Ce procédé

Méthode
observée
dans cette
recherche.

est particulièrement indispensable pour étudier les mœurs des peuples sauvages. Leur union politique est si imparfaite; leurs institutions & leurs réglemens civils sont en si petit nombre, si simples, revêtus d'une autorité si foible, qu'on doit plutôt regarder ces peuples comme des êtres indépendans que comme des membres d'une société régulière. Le caractère d'un sauvage résulte presque entièrement de ses idées & de ses sentimens comme individu; il n'est que foiblement modifié par l'autorité imparfaite de la police & de la force publique. Je suivrai cet ordre naturel dans mes recherches sur les mœurs des Américains, en procédant par degrés du plus simple au plus composé.

Je considérerai, I. la constitution physique des Américains dans les pays dont il est question; II. leurs facultés intellectuelles; III. leur état domestique; IV. leurs institutions & leur état politique; V. leur système de guerre & de sûreté publique; VI. les arts qu'ils pratiquoient; VII. leurs idées & leurs institutions religieuses; VIII. les coutumes particulières & isolées qui ne peuvent se ranger sous aucun de ces chapitres divers. Je terminerai le tout par une appré-

LIV. IV. ~~_____~~ ciation & une balance générale de leurs vertus & de leurs défauts.

Constitution physique des Américains.

I. *Constitution physique des Américains.* Le corps humain est moins affecté par le climat que celui d'aucune autre espèce animale. Quelques animaux sont bornés à une région particulière du globe & ne peuvent exister au-delà : d'autres peuvent bien supporter les intempéries d'un climat qui leur est étranger ; mais ils cessent de multiplier dès qu'ils sont transportés hors de cette partie du globe que la nature leur avoit assignée pour demeure. Ceux-même qui peuvent se naturaliser dans des climats différens éprouvent les effets de toute transplantation hors de leur pays natal, & dégènerent par degrés de la vigueur & de la perfection dont leur espèce est susceptible. L'homme est la seule créature vivante dont l'organisation soit à la fois assez robuste & assez flexible pour lui permettre de se répandre sur toute la terre, d'habiter toutes les régions, de propager & de multiplier sous tous les climats. Soumis néanmoins à la loi générale de la nature, le corps humain n'est pas absolument insensible à l'influence du climat, & lorsqu'il est exposé aux excès de la chaleur &

du froid, il diminue de grandeur & de force.

La première vue des habitans du nouveau monde inspira à ceux qui les découvrirent une telle surprise, qu'ils crurent voir une race d'hommes différente de celle qui peuploit l'ancien hémisphère. Leur teint est d'un brun rougeâtre, ressemblant à peu près à la couleur du cuivre (1). Leurs cheveux sont noirs, longs, grossiers & foibles. Ils n'ont point de barbe & toutes les parties de leurs corps sont parfaitement unies. Ils ont la taille haute, très-droite & bien proportionnée (2). Leurs traits sont réguliers, quoique souvent déformés par les efforts absurdes qu'ils font pour augmenter la beauté de leur forme naturelle, ou pour rendre leur aspect plus redoutable à leurs ennemis. Dans les îles où les quadrupèdes étoient petits & peu nombreux, & où la terre produisoit presque d'elle-même, la constitution physique des naturels n'étant fortifiée ni par l'exercice actif de la chasse, ni par le travail de la culture, étoit extrêmement foible & délicate; sur le continent où les forêts abondent en gibier de toute espèce,

LIV. IV.
Leur
teint, leur
figure,
&c.

(1) Oviedo, *Sommario* p. 46. D. *Vie de Colomb*, chap. 24.

(2) Voyez la NOTE XLII.

Liv. IV.

& où la principale occupation de plusieurs peuplades étoit de le poursuivre à la chasse, le corps des naturels avoit acquis plus de vigueur. Cependant les Américains étoient toujours plus distingués par l'agilité que par la force : ils ressembloient plus aux animaux de proie qu'à des animaux destinés au travail (1). Non-seulement ils avoient de l'aversion pour la fatigue ; ils étoient même incapables de la supporter, & lorsqu'on les arracha par la violence à leur indolence naturelle & qu'on les força de travailler, ils succomberent à la fatigue de travaux que les habitans de l'ancien continent auroient exécutés avec facilité (2). Cette foiblesse de constitution, qui étoit universelle parmi les peuples qui occupoient les régions de l'Amérique dont nous parlons, peut être regardée comme une marque caractéristique de cette espèce d'hommes (3).

Le défaut de barbe & la peau unie de l'Américain semblent indiquer un genre de

(1) Voyez la NOTE XLIII.

(2) Oviedo, *som.* p. 51. *Voy. de Corréal* II, 138. *Walter's description*, p. 131.

(3) B. Las Casas, *brev. relac.* p. 4. *Torquem. Monar.* I, 580. *Oviedo Somario*, p. 41 : *Histor. lib. III*, c. 6. *Herrera*, *decad.* 1, *lib. IX*, c. 5. *Simon*, p. 41.

foiblesse , occasionné par quelques vices dans sa constitution. Il est dépourvu d'un ~~signe~~ ^{LIV. IV.} signe de virilité & de force. Cette particularité qui distingue les habitans du nouveau monde d'avec toutes les autres nations, ne peut être attribuée, comme l'ont cru quelques voyageurs, à leur manière de se nourrir (1). Quoique les alimens de la plupart des Américains soient extrêmement insipides, parce qu'ils ne connoissent point l'usage du sel, on voit en d'autres parties de la terre des peuplades sauvages qui vivent d'alimens également simples, sans avoir cette marque de dégradation ni aucun symptôme apparent d'une diminution de force.

Comme la forme extérieure des Américains nous porte à croire qu'il y a dans la constitution de leur corps quelques principes naturels de foiblesse, la petite quantité de nourriture qu'ils prennent, a été citée par plusieurs auteurs comme une confirmation de cette idée. La quantité d'alimens que les peuples consomment, varie selon la température du climat où ils vivent, le degré d'activité qu'ils exercent & la vigueur naturelle de leur constitution physique. Sous

(1) Charlevoix, *hist. de la Nouvelle France*, III, 310.

~~la chaleur~~ la chaleur accablante de la zone torride, où
 Liv. IV. les hommes passent leurs jours dans l'indolence & le repos, il leur faut moins de nourriture qu'aux habitans actifs des pays froids ou tempérés. Mais le défaut d'appétit, si remarquable chez les Américains, ne peut s'expliquer ni par la chaleur de leur climat ni par leur extrême indolence. Les Espagnols témoignèrent leur étonnement en observant cette particularité non-seulement dans les isles, mais même en différentes parties du continent. La tempérance naturelle de ces peuples leur parut surpasser de beaucoup l'abstinence des hermites les plus austères (1); tandis que d'un autre côté l'appétit des Espagnols parut aux Américains d'une voracité insatiable: ceux-ci disoient qu'un Espagnol dévorait en un jour plus d'aliment qu'il n'en auroit fallu pour dix Américains (2). Une preuve encore plus frappante de la foiblesse naturelle des Américains est le peu de sensibilité qu'ils montrent pour les charmes de la beauté & pour les

(1) Ramusio III, 304, F. 306. A. Simon, *conquista*, &c. p. 39. Hakluyt III, 468, 508.

(2) Herrera, *decaad.* I, *lib.* II. c. 16.

les plaisirs de l'amour. Cette passion destinée à perpétuer la vie, à être le lien de l'union sociale & une source de tendresse & de bonheur, est la plus ardente de toutes celles qui enflamment le cœur humain. Quoique les peines & les dangers qui tiennent à l'état sauvage; quoiqu'en quelques occasions l'excessive fatigue & dans tous les tems la difficulté de se procurer la subsistance, puissent paroître contraires à cette passion & concourir à en diminuer l'énergie; cependant les nations les plus sauvages des autres parties du globe semblent éprouver son influence d'une manière plus puissante que les habitans du nouveau monde. Le Negre brûle de toute l'ardeur des desirs qui est naturelle au climat où il vit, & les peuples les plus grossiers de l'Asie montrent également un degré de sensibilité proportionnée à leur position sur le globe. Mais les Américains sont à un degré étonnant insensibles à la puissance de ce premier instinct de la nature. Dans toutes les parties du nouveau monde les femmes sont traitées par les naturels avec froideur & indifférence: elles ne sont pas l'objet de cette affection tendre qui se forme dans les sociétés civilisées, &

Liv. IV. n'inspirent point ces desirs ardents, naturels aux nations encore grossières. Même dans les climats où cette passion acquiert d'ordinaire sa plus grande énergie, le sauvage de l'Amérique regarde sa compagne avec dédain, comme un animal d'une espèce inférieure à lui. Il ne s'occupe point à gagner son affection par des soins assidus, & s'embarasse encore moins de la conserver par la complaisance & la douceur (1). Les Missionnaires eux-mêmes, malgré l'austérité des idées monastiques, n'ont pu s'empêcher de témoigner leur étonnement de la froide indifférence que les jeunes Américains montrent dans leur commerce avec l'autre sexe (2); & il ne faut attribuer cette réserve à aucune opinion particulière, qui leur fasse attacher quelque mérite à la chasteté des femmes; c'est une idée trop raffinée pour un sauvage, & qui tient à une dé-

(1) Hennepin, *Mœurs des Sauvages*, p. 32, &c. Rochefort, *Hist. des Isles Antilles*, p. 461. *Voyage de Coréal* II, 141. Ramusio, III, 309. F. Lozano, *Description del Gran Chaco*, 71. Falkner's, *Description of Patagon*, p. 125. *Lettere di P. Cataneo*, ap. Muratori II, *Christian. Felice I*, 305.

(2) Chanvalon p. 51, *Lett. édif. com.* 24, 318. Du Tertre, II, 337. Venegas I, 81. Ribas, *Hist. de los triunf.* p. 2.

licateſſe de ſentiment & d'affection qui lui eſt étrangere.

Liv. IV.

Dans les recherches qu'on fait ſur les facultés phyſiques ou intellectuelles des races particulières d'hommes, il n'y a point d'erreur plus commune & plus ſéduiſante que celle d'attribuer à un ſeul principe des ſingularités caractériſtiques qui ſont l'effet de l'action combinée de pluſieurs cauſes. Le climat & le ſol d'Amérique différent à tant d'égarde de ceux de l'autre hémisphère, & cette différence eſt ſi ſenſible & ſi frappante que des philoſophes diſtingués ont trouvé cette circonſtance ſuffiſante pour expliquer ce qu'il y a de particulier dans la conſtitution des Américains. Ils attribuent tout aux cauſes phyſiques & regardent la foibleſſe de corps & la froideur d'ame des Américains comme des conſéquences de la température de cette portion du globe qu'ils habitent. Cependant l'influence des cauſes morales & politiques méritoit quelque attention, car elles operent avec autant de force que celles par leſquelles on a cru pouvoir expliquer entièrement les phénomènes ſinguliers dont on a parlé. Partout où l'état de ſociété eſt tel qu'il en réſulte des beſoins & des

Réflexion
ſur ces
objets.

LIV. IV.

desirs qui ne peuvent être satisfaits que par des efforts réguliers de l'industrie, le corps accoutumé au travail devient robuste & s'endurcit à la fatigue. Dans un état plus simple, où les desirs des hommes sont si modérés & en si petit nombre qu'on peut les satisfaire presque sans nul travail avec les productions spontanées de la nature, les facultés du corps n'étant pas mises en exercice ne peuvent acquérir la force dont elles sont susceptibles. Les habitans des deux régions tempérées du nouveau monde, le Chili & l'Amérique septentrionale, vivent de la chasse & peuvent être regardés comme une race d'hommes actifs & vigoureux, si on les compare aux habitans des isles ou des parties du continent où un léger travail suffit pour se procurer sa subsistance. Les occupations du chasseur ne sont cependant ni aussi régulières ni aussi continues que celles des hommes employés à la culture de la terre ou aux différens arts de la société civilisée; il peut les surpasser en agilité, mais il leur est inférieur en force. Si l'on donnoit une autre direction aux facultés actives de l'homme dans le nouveau monde, & que sa vigueur fût augmentée par l'exercice, il

pourroit acquérir un degré de force qu'il ne possède point dans son état actuel. C'est une vérité confirmée par l'expérience. Partout où les Américains se sont accoutumés par degrés à un travail pénible, ils sont devenus robustes de corps & capables d'exécuter des choses qui paroissent non-seulement surpasser les forces d'une constitution aussi foible que celle qu'on supposoit particulière à leur climat, mais même égaler tout ce qu'on pourroit attendre des naturels de l'Afrique ou de l'Europe (1). LIV. IV.

Le même raisonnement peut s'appliquer à ce qui a déjà été observé sur le peu de nourriture dont ils ont besoin. Pour prouver que cela doit être attribué à leur extrême indolence & souvent même à une inaction totale, autant qu'à aucune circonstance relative à la constitution physique de leur corps, on a remarqué que dans les cantons où les naturels d'Amérique sont obligés de faire quelques efforts extraordinaires d'activité, afin de se procurer leur subsistance, & partout où ils sont occupés à des travaux pénibles, leur appétit n'est pas inférieur à celui des autres hommes ; & en

(1) Voyez la NOTE XLIV.

Liv. IV.

quelques endroits ils ont même paru à quelques observateurs d'une voracité remarquable (1).

L'action des causes politiques & morales s'exerce d'une manière encore plus frappante en modifiant le degré d'affection qui unit les deux sexes. Dans un état de civilisation très-avancé, cette passion, enflammée par la contrainte, raffinée par la délicatesse des sentimens, encouragée par la mode, occupe & embrase le cœur tout entier. Ce n'est plus un simple instinct de nature; le sentiment ajoute à l'ardeur des desirs & l'âme se sent agitée & pénétrée des plus tendres émotions dont elle soit susceptible. Cette peinture ne peut cependant convenir qu'aux hommes qui par leur situation sont exempts des soins & des travaux de la vie. Parmi ceux des classes inférieures, condamnés par leur état à un travail continuel, l'empire de cette passion a moins de violence: occupés sans relâche à se procurer leur subsistance & à pourvoir au premier besoin de la nature, ils ont peu de loisir pour se livrer aux impressions d'un besoin secondaire. Mais si la

(1) Gumilla II, 12-70-237. Lafitau I, 515. Ovalle Church. III, 81. Muratori I, 295.

nature des rapports établis entre les deux sexes varie si fort dans les rangs différens des sociétés policées, l'état de l'homme, lorsqu'il n'est pas encore civilisé, doit produire des variations encore plus sensibles. Au milieu des fatigues, des dangers & de la simplicité de la vie sauvage, où la subsistance est toujours précaire & souvent insuffisante, où les hommes sont presque continuellement occupés à poursuivre leurs ennemis ou à se garantir contre leurs attaques, où enfin les femmes ne connoissent encore ni l'art de la parure, ni les séductions de la réserve même, il est aisé de concevoir que les Américains ont pu n'être que foiblement attirés vers l'autre sexe, sans être obligé d'imputer cette indifférence uniquement à une imperfection ou à une dégradation physique dans leur organisation.

On observe en conséquence que dans les parties de l'Amérique où la fertilité du sol, la douceur du climat, les progrès que les naturels ont faits dans la civilisation, ont rendu les moyens de subsistance plus abondans & ont adouci les peines attachées à la vie sauvage, l'instinct animal des deux sexes est devenu plus ardent. On en trouve des

~~§§§§§~~
LIV. IV.

exemples frappans dans quelques tribus établies sur les bords des grandes rivières, où abondent les subsistances, & parmi d'autres peuplades qui possèdent des terrains où l'abondance du gibier leur fournit sans beaucoup de peine un moyen constant & assuré de se nourrir. Ce surcroît de sécurité & d'abondance produit son effet naturel. Par là les sentimens que la main de la nature a gravés au cœur de l'homme acquierent une nouvelle force ; il se forme de nouveaux goûts & de nouveaux desirs ; les femmes, plus aimées & plus recherchées, apportent plus d'attention à leur maintien & à leur parure, & les hommes commençans à sentir combien elles peuvent ajouter à leur bonheur, ne dédaignent plus les moyens de gagner leur affection & de mériter leurs préférences. Le commerce des deux sexes prend dès lors une forme différente de celle qu'il a chez les peuplades plus grossières ; & comme ni la religion, ni les loix, ni la décence ne les gênent sur les moyens de satisfaire leurs desirs, la licence de leurs mœurs doit être excessive (1).

Quoi-

(1) Biet, 389. Charlevoix, III, 423. Dumont, *Mém. sur la Louisiane* I, 155.

Quoique la constitution physique des Américains soit très-foible, on n'en voit aucun parmi eux qui soit difforme, mutilé ou privé de quelques sens. Tous les voyageurs ont été frappés de cette particularité & ont vanté la régularité & la perfection de leur figure & de leurs traits. Quelques auteurs ont cherché la cause de ce phénomène dans l'état physique de ces peuples. Ils supposent que les enfans naissent sains & vigoureux, parce que les peres ne sont ni épuisés, ni excédés par le travail. Ils imaginent que dans la liberté de l'état sauvage, le corps humain, toujours nud & sans entraves depuis la première enfance, en conserve mieux sa forme naturelle; que tous les membres acquierent une proportion plus juste que lorsqu'ils sont garottés par ces liens artificiels qui en arrêtent les développemens & en altèrent les formes (1). On ne peut pas sans doute refuser de reconnoître à quelques égards l'influence de ces causes; mais l'avantage apparent dont nous parlons & qui est commun à toutes les nations sauvages, tient à un principe plus profond, plus intimément lié avec la nature & le gé-

LIV. IV.
Aucun
Américain
difforme.

(1) Plin., p. 6, lib. IX, c. 4.

Liv. IV.

nie de cet état de société. L'enfance de l'homme est si longue, elle a besoin de tant de secours, qu'il est très-difficile d'élever les enfans chez les nations sauvages. Les moyens de subsistance y sont non-seulement peu abondans, mais incertains & précaires. Ceux qui vivent de la chasse sont obligés de parcourir de vastes étendues de terrain & de changer souvent d'habitation. L'éducation des enfans, comme tous les autres travaux pénibles, est abandonnée aux femmes. Les peines, les privations & les fatigues inséparables de l'état sauvage, & telles qu'il est souvent difficile de les soutenir dans la vigueur de l'âge, doivent être fatales à l'enfance. Les femmes craignant dans quelque partie de l'Amérique d'entreprendre une tâche aussi pénible & aussi longue que celle d'élever leurs enfans, étouffent elles-mêmes les premières étincelles de cette vie qu'elles se trouvent incapables d'entretenir, & par l'usage de certaines herbes se procurent de fréquens avortemens (1). D'autres nations, persuadées qu'il n'y a que les enfans forts & bien conformés qui soient en

(1) Ellis, *voyage à la baye d'Hudson*, 198. Herrera, *etc.* 7.

état de supporter les peines du premier âge, abandonnent ou font périr ceux qui leur paroissent foibles & mal constitués, comme peu dignes d'être conservés (1). Chez ceux-mêmes qui entreprennent d'élever indistinctement tous leurs enfans, il en périt un si grand nombre par le traitement rigoureux auquel ils sont condamnés dans la vie sauvage, que très peu de ceux qui naissent avec quelque imperfection physique parviennent à l'âge viril (2). Ainsi dans les sociétés policées, où les moyens de subsistance sont constans, assurés, obtenus avec facilité, & où les talens de l'esprit sont souvent plus utiles que les facultés du corps, les enfans peuvent se conserver malgré la difformité & les vices physiques, & deviennent des citoyens utiles; au lieu que chez les peuples sauvages, ces mêmes enfans périssant au moment de leur naissance, ou devenant bientôt à charge à la communauté & à eux-mêmes, ne peuvent traîner longtems leur misérable vie. Mais dans ces provinces du nouveau monde, où l'établissement des Eu-

Liv. IV.

(1) Gumilla, 2--234. Techo's, *hist. of Paraguay*, &c. Churchill's, *collect.* 6--108.

(2) Crouxâ *hist. Canad.* p. 57.

Liv. IV.

ropéens a procuré des moyens plus assurés de pourvoir à la subsistance des habitans, & où il ne leur est pas permis d'attenter à la vie de leurs enfans, les Américains sont si loin d'être distingués par la régularité & la beauté de leur forme qu'on soupçonneroit plutôt quelque imperfection dans leurs races, en voyant le nombre extraordinaire d'individus qui y sont difformes, mutilés, aveugles, sourds ou d'une petitesse monstrueuse (1).

Ressem-
blance
frappante
dans la
forme des
Améri-
cains.

Quelle que soit la foiblesse d'organisation des Américains, il est singulier que la forme humaine présente moins de variété dans ce nouveau continent que dans l'ancien. Lorsque Colomb & les autres Espagnols qui découvrirent le nouveau monde, visiterent pour la première fois les différentes contrées situées sous la zone torride, ils durent s'attendre à y trouver des peuples ressemblans pour le teint & la peau à ceux qui vivent dans les régions correspondantes de l'autre hémisphère. Ils trouverent à leur grand étonnement qu'il n'y avoit point de Negres en Amérique (2), & la cause de ce phé-

(1) *Voyage de Ulloa I, 233.*

(2) P. Martyr, *dec. p. 71.*

nomene extraordinaire excita la curiosité des hommes instruits. C'est aux anatomistes à rechercher & à nous apprendre quelle est la partie ou membrane du corps où réside cette humeur qui teint d'un noir foncé la peau du Negre. L'action puissante de la chaleur paroît être évidemment la cause qui produit cette variété singulière dans l'espece humaine. Toute l'Europe, presque toute l'Asie & les parties tempérées de l'Afrique sont habitées par des hommes blancs. Toute la zone torride en Afrique, quelques-unes des contrées les plus brûlantes qui en approchent, & quelques cantons de l'Asie, sont habités par des peuples de couleur noire. Si nous suivons les nations de notre continent, en allant des pays froids & tempérés vers les régions exposées à l'action d'une chaleur forte & continue, nous trouverons que l'extrême blancheur de la peau commence bientôt à diminuer; que la couleur du teint s'obscurcit par degrés à mesure que nous avançons, & qu'après avoir passé par toutes les nuances successives elle se termine à un noir décidé & uniforme. Mais en Amérique, où l'action de la chaleur est balancée & affoiblie par diffé-

Liv. IV. rentes causes que j'ai déjà expliquées, le climat semble être privé de l'énergie qui produit ces effets étonnans sur la figure humaine. La couleur de ceux des Américains qui vivent sous la zone torride est à peine d'une nuance plus foncée que celle des peuples qui habitent les régions plus tempérées du même continent. Des observateurs attentifs qui ont eu occasion de voir les Américains dans les différens climats & dans des contrées fort distantes les unes des autres, ont été frappés de la ressemblance étonnante qu'ils ont trouvée dans leur air & leur forme extérieure (1).

Mais si la main de la nature semble n'avoir suivi qu'un modèle en formant la figure humaine en Amérique, l'imagination y a créé des fantômes aussi bizarres que divers. Les mêmes fables qui s'étoient répandues dans l'ancien continent, ont été ressuscitées dans le nouveau monde, & l'Amérique a été peuplée aussi d'êtres humains d'une forme monstrueuse & fantastique. On a conté que certaines provinces étoient habitées par des Pygmées de trois pieds de haut, & que telle autre contrée produisoit des Géans

(1) Voyez la NOTE XLV.

d'une énorme grandeur. Quelques voyageurs ont publié des descriptions de certains peuples qui n'avoient qu'un œil; d'autres prétendoient avoir découvert des hommes sans tête, dont les yeux & la bouche se trouvoient placés à la poitrine. Sans doute la variété de la nature dans ses productions est si grande, qu'il y auroit de la présomption à vouloir fixer des bornes à sa fécondité & à rejeter indistinctement toute relation qui ne seroit pas entièrement conforme à notre expérience & à nos observations limitées. Mais se hâter d'adopter, sur les preuves les plus légères, tout ce qui porte un caractère de merveilleux, c'est une autre extrémité encore moins digne d'un esprit philosophe; d'autant que les hommes ont toujours été plus facilement entraînés dans l'erreur par la foiblesse à croire trop que par l'orgueil de ne pas croire assez. A mesure que les connoissances s'étendent & que la nature est observée par des yeux plus exercés, on voit s'évanouir les merveilles qui amusoient les siècles d'ignorance; on a oublié les contes que des voyageurs crédules ont répandus sur l'Amérique; on a cherché en vain les monstres qu'ils ont décrits, &

— l'on fait aujourd'hui que ces provinces où
Liv. IV. ils prétendoient avoir trouvé des habitans
d'une forme extraordinaire, sont habitées
par des peuples qui ne diffèrent en rien des
autres Américains (1).

Quoiqu'on puisse, sans entrer dans aucune
discussion, rejeter de pareilles relations
comme fabuleuses, il y a d'autres variétés
de l'espece humaine qu'on prétend avoir été
observées dans quelques parties du nouveau
monde, & qui paroissant fondées sur des
témoignages plus graves, méritent d'être
examinées avec plus d'attention. Ces varié-
tés ont été particulièrement observées en
trois cantons différens; la première se trou-
ve à l'isthme de Darien près du centre de
l'Amérique. Lionel Wafer, voyageur qui
montre plus de curiosité & d'intelligence
qu'on ne s'attendroit à en trouver dans un
associé des boucaniers, découvrit en cet
endroit une race d'hommes peu nombreuse,
mais singulière. Suivant sa description ils
sont d'une petite taille, d'une constitution
délicate & incapable de supporter la fatigue.
Leur teint est d'un blanc de lait fade, qui
ne ressemble point à celui des blonds par-

(1) Voyez la NOTE XLVI.

mi les Européens, & fans la moindre nuance d'incarnat ou de rouge. Leur peau est couverte d'un duvet fin, couleur de craie blanche; leurs cheveux, leurs sourcils & leurs cils font de la même nuance. Leurs yeux font d'une forme finguliere & si foibles qu'ils ont de la peine à supporter la lumiere du soleil; mais ils voient distinctement à la lumiere de la lune, & ils font gais & actifs pendant la nuit (1). On n'a découvert aucune race semblable dans les autres parties de l'Amérique. Cortès remarqua, il est vrai, parmi les animaux rares & monstrueux que Montézuma avoit rassemblés, quelques créatures humaines ressemblant aux hommes blancs du Darien (2); mais comme l'empire du Mexique étendoit sa domination jusqu'aux provinces qui bordent l'isthme de Darien, il est probable que c'étoient des êtres de la même race. Quelque singularité qu'il y ait dans la forme extérieure de ce petit peuple, on ne peut cependant pas le regarder comme constituant une espece particuliere. Parmi

LIV. IV.

(1) Wafer, *descr. de l'Isthme de Darien, dans les voyages de Dampierre; tom. III.*

(2) Cortès, *ap. Ramus. p. 241, E.*

Liv. IV.

les Negres de l'Afrique, ainsi que dans quelques isles de l'Inde, la nature produit quelquefois un petit nombre d'individus, qui ont tous les traits & toutes les qualités caractéristiques des hommes blancs du Darien : les premiers sont appellés *Albinos* par les Portugais, & les derniers *Kackerlakes* par les Hollandois. Au Darien les peres & meres de ces hommes blancs font de la même couleur que ceux des habitans du pays : cette observation s'applique également à la progéniture anormale des Negres & des Indiens. La même mere qui met au monde quelques enfans d'une couleur qui n'est pas celle de la race, en produit d'autres de la couleur qui est propre à son pays (1). On peut donc tirer une conclusion générale, relativement aux *blancs* de Wafer, aux *Albinos* & aux *Kackerlakes*; c'est qu'ils forment une race dégénérée & non une classe particulière d'hommes, & que la couleur & la foiblesse particulière qui marque leur dégradation, leur a été transmise par quelque maladie ou vice physique de leurs parens. On a observé, comme une preuve décisive de cette opinion, que ni les blancs du Darien, ni les

(1) Margrav. *hist. rer. nat. bras. lib. VIII, c. 4.*

Albinos d'Afrique ne propagent leur race : leurs enfans naissent avec la couleur & le tempérament propres aux autres habitans du même sol (1).

Liv. IV.

Le second district occupé par des habitans qui diffèrent à l'extérieur des autres Américains, est situé sous une latitude fort avancée vers le nord, s'étendant de la côte de Labrador vers le pôle, tant que le pays est habitable. Les malheureux habitans de ces tristes régions, connus en Europe sous le nom d'Esquimaux, se sont donné le nom de *Keralit*, qui veut dire *homme*, par un effet de ce sentiment d'orgueil national qui console les peuples les plus grossiers & les plus misérables. Ils sont robustes & d'une taille médiocre; ils ont la tête d'une grosseur démesurée & les pieds d'une petitesse également disproportionnée. Leur teint, quoique basané, parce qu'ils sont continuellement exposés à la rigueur d'un climat glacé, approche cependant plus du blanc des Européens que de la couleur cuivrée des Américains, & les hommes ont des barbes qui

(1) Wafer, p. 348. Demanet, *hist. de l'Afrique II*, p. 234. *Recherches philos. sur les Amér. II*, p. 1, &c.

font quelquefois longues & touffues (1).
 Liv. IV. Ces particularités distinctives, jointes à une autre encore moins équivoque, qui est l'affinité de leur langue avec celle des Groenlandois, affinité dont j'ai déjà parlé, peuvent nous faire conclure avec assez de confiance que les Esquimaux sont une race différente des autres habitans de l'Amérique.

On ne peut pas prononcer avec la même certitude sur les habitans du troisieme district, qui est situé à l'extrémité méridionale de l'Amérique. Je parle de ces fameux Patagons qui pendant deux siècles & demi ont été un sujet de dispute pour les savans & un objet d'admiration pour le vulgaire. On les regarde comme une des tribus errantes, dispersées sur cette région vaste, mais peu connue, de l'Amérique, qui s'étend depuis la riviere de la Plata jusqu'au détroit de Magellan. Leur résidence propre est dans cette partie de l'intérieur des terres qui borde le fleuve Negron; mais dans la saison des chasses ils poussent souvent leurs

(1) Ellis, *voyage à la baie d'Hudson*, p. 130-131; de la Potherie, *tom. I*, p. 79. *Wale's journ. of a voy. to Churchill river. Phil. transf. vol. LX*, p. 109.

courses jusqu'au détroit qui sépare la terre-de-feu du continent. Les premières relations qu'on ait eues de ce peuple furent apportées en Europe par les compagnons de Magellan (1), & on les décrivait comme une race gigantesque d'une taille au-dessus de huit pieds & d'une force proportionnée à leur énorme grandeur. On observe parmi différentes classes d'animaux des différences tout aussi remarquables pour la grosseur. Les grandes races de chevaux & de chiens surpassent les plus petites en volume & en force, autant que les Patagons sont supposés s'élever au-dessus du modèle commun de la forme humaine. Mais les animaux ne parviennent à la perfection dont leur espèce est susceptible, que dans les climats doux & où ils trouvent en abondance les alimens les plus nourrissans. Ce n'est donc pas dans les déserts incultes des terres Magellaniques, & parmi une tribu de sauvages dépourvus d'industrie & de prévoyance, que nous devrions nous attendre à trouver l'homme avec les plus glorieux attributs de sa nature & distingué par une supériorité de grandeur & de force, fort au-dessus de

Liv. IV.

(1) Falkner's, *descript. of Patagonia*, p. 102.

Liv. IV. tout ce qu'il a acquis dans toutes les autres régions de la terre. On a besoin des preuves les plus positives & les plus incontestables pour établir un fait si contraire aux loix & aux maximes générales qui semblent affecter à tout autre égard la forme humaine & en déterminer les qualités essentielles; mais ces preuves n'ont pas encore été produites. Quoique plusieurs voyageurs, dont le témoignage est d'un grand poids, aient depuis Magellan visité cette même partie de l'Amérique & communiqué avec les naturels (1); quoique les uns aient affirmé que ces peuples étoient d'une taille gigantesque & que d'autres aient tiré la même conclusion en mesurant la trace de leurs pieds ou les squelettes des morts; cependant les relations des uns & des autres différent dans des points si essentiels & sont mêlés de tant de circonstances évidemment fausses & fabuleuses qu'il est impossible d'y donner une entière confiance. D'un autre côté, quelques navigateurs, & parmi ceux-ci les hommes les plus distingués par le discernement & l'exactitude, ont affirmé que les Patagons qu'ils avoient vus, quoique grands & bien

(1) Voyez la NOTE XLVII.

faits, n'étoient point de cette grandeur extraordinaire qui en feroit une race distincte des autres habitans de la terre. L'existence de cette prétendue race de géans semble donc être encore un de ces problèmes d'histoire naturelle, sur lesquels un esprit sage doit suspendre son jugement, jusqu'à ce que des preuves plus complètes lui apprennent s'il peut adopter un fait contraire en apparence à ce que l'expérience & la raison ont découvert jusqu'ici concernant l'état & la structure de l'homme dans toutes les contrées diverses où il a été observé.

Pour nous former une idée complète sur la constitution des habitans de l'un & l'autre hémisphère, il faudroit non-seulement considérer la forme & la vigueur de leur corps, mais encore examiner quel est le degré de santé dont ils jouissent & quelle est la durée commune de leur vie. Dans la simplicité de l'état sauvage, où l'homme n'est ni accablé par le travail, ni énérvé par le luxe, ni tourmenté par l'inquiétude, on est porté à croire que sa vie doit couler doucement, sans être presque jamais troublée par la maladie ni la douleur, jusqu'à ce qu'elle se termine enfin dans une extrême vicillesse.

LIV. IV.

Leur
santé.

par la dégradation successive de la nature.
 Liv. IV. On trouve en effet parmi les Américains, ainsi que chez d'autres peuples sauvages, des hommes dont la figure flétrie & décrépite semble indiquer une vieillesse extraordinaire. Mais, comme la plupart des sauvages ignorent l'art de compter & qu'ils oublient aussi aisément le passé qu'ils s'occupent peu de l'avenir, il est impossible de connoître leur âge avec un certain degré de précision (1). Il est évident que la durée commune de leur vie doit varier considérablement, selon la diversité des climats & la manière différente dont les hommes se nourrissent. Cependant, ils semblent être partout exempts de plusieurs des infirmités qui affligent les nations civilisées. Ils ne connoissent aucune des maladies qui sont le produit immédiat du luxe ou de la paresse, & ils n'ont point de mot dans leur langue pour exprimer ce nombreux cortège de maux accidentels auxquels nous sommes sujets.

Leurs ma-
ladies.

Mais, quelle que soit la situation où l'homme

me

(1) Ulloa, *notic. Améric.* 323. Baucourt, *nat. hist. of Guiana*, p. 334.

me se trouve placé, il est né pour souffrir. Ses maladies dans l'état sauvage sont, à la vérité, en plus petit nombre; mais, comme celles des animaux, à qui l'homme ressemble beaucoup dans ce genre de vie, elles sont plus violentes & plus funestes. Si le luxe engendre & entretient des infirmités d'un certain genre, la rigueur & les peines de la vie sauvage en produisent d'autres. Comme les hommes dans cet état n'ont aucune prévoyance & que leurs moyens de subsistance sont précaires, ils passent souvent d'une disette extrême à une extrême abondance, selon les vicissitudes de la fortune dans leurs chasses ou celles des saisons dans les productions de la nature. Leur excessive voracité dans l'une de ces situations & leur abstinence rigoureuse dans l'autre sont également nuisibles; car, quoique l'homme puisse s'accoutumer par l'habitude, ainsi que les animaux de proie, à supporter une longue abstinence & à manger ensuite avec voracité, sa constitution ne peut manquer d'être fortement affectée par ces contrastes violens & subits. Ainsi la force & la santé des sauvages est dans certains tems altérée par ce que leur fait souffrir la disette

LIV. IV.

LIV. IV.

d'alimens, & en d'autres tems ils font sujets aux maladies qui naissent des indigestions & de l'excès de nourriture. Ces maladies sont si communes qu'on peut les regarder comme une suite inévitable de leur maniere de vivre, & elles font périr un grand nombre d'individus au printems de leur vie. Ils sont très-sujets aussi à la consomption, aux pleurésies, à l'asthme & à la paralysie (1), maladies produites par la fatigue & les peines excessives qu'ils ont à supporter dans la chasse & dans la guerre, ou par les intempéries des saisons auxquelles ils sont continuellement exposés. Dans la vie sauvage l'excès de fatigue attaque violemment la constitution; dans les sociétés policées l'intempérance la mine. Il n'est pas aisé de déterminer laquelle de ces deux causes produit les plus funestes effets & contribue davantage à abrégier la vie de l'homme. L'influence de la première est certainement plus étendue: les effets pernicieux du luxe ne se font sentir dans toutes les sociétés qu'à un petit nombre d'individus; les peines de la vie sauvage se font égale-

(1) Charlevoix, *Nouv. Fr.* 3. Lafitau II, p. 460. De la Potherie, p. 2, 37.

ment sentir à tous. Autant que j'en puis juger après des recherches très-détaillées, la durée commune de la vie humaine est plus courte parmi les sauvages que chez les peuples industrieux & policés. Une maladie redoutable, fléau le plus terrible dont le ciel irrité ait voulu dans cette vie châtier la licence des desirs criminels, semble avoir été particulière aux Américains. En la communiquant à leurs conquérans ils ont amplement vengé leurs injures, & cette nouvelle calamité ajoutée à celles qui empoisonnoient déjà la vie humaine, a peut-être plus que compensé tous les avantages que l'Europe a tirés de la découverte du nouveau monde. Cette maladie, prenant son nom du pays où elle a d'abord exercé ses ravages ou du peuple par qui on a cru qu'elle avoit été répandue en Europe, a été appelée quelquefois le mal de Naples, & quelquefois le mal françois. Elle se montra d'abord si terrible, avec des symptômes si violens, & des progrès si rapides & si funestes, qu'elle se jouoit de tous les efforts de la médecine. L'étonnement & la terreur accompagnoient ce fléau inconnu dans sa marche & les hommes commencerent à craindre qu'il n'annon-

Liv. IV. cât l'extinction entière de la race humaine. L'expérience & l'habileté des médecins découvrirent par degrés des remèdes propres à guérir ou du moins à adoucir le mal. Pendant le cours de deux siècles & demi la violence de cette cruelle maladie s'est calmée d'une manière sensible; enfin, semblable à la lepre qui a désolé l'Europe pendant plusieurs siècles, peut-être s'épuiserat-elle d'elle-même; & dans un âge plus heureux cette peste occidentale, ainsi que celle de l'Orient, ne sera plus connue que par les descriptions (1).

Qualités
morales
des Amé-
ricains.

II. Après avoir considéré ce qu'il paroît y avoir eu de particulier dans la constitution physique des Américains, notre attention doit naturellement se porter sur leurs facultés morales. De même que l'individu passe par degrés de l'ignorance & de la foiblesse de l'enfance à la vigueur & à la maturité de la raison, on peut observer une marche semblable dans les progrès de l'espece; car il y a aussi pour elle un période d'enfance, pendant lequel plusieurs des facultés de l'ame ne sont pas encore développées & toutes sont encore foibles & imparfaites

(1) Voyez la NOTE XLVIII.

dans leur action. Dans les premiers âges de la société, où l'état de l'homme est encore simple & grossier, sa raison est très-peu exercée & ses desirs se meuvent dans une sphere très-étroite. De-là naissent deux caractères remarquables qui distinguent l'esprit humain dans cet état : ses facultés intellectuelles sont extrêmement bornées ; ses efforts & ses émotions sont foibles & en petit nombre. Ces deux caractères se remarquent clairement chez les plus sauvages des tribus Américaines & forment une partie essentielle de leur description.

Ce que les nations polies appellent raisonnement ou recherches de spéculation, est entièrement inconnu dans ce premier état de société, & ne peut jamais devenir l'occupation ou l'amusement de l'homme, jusqu'à ce qu'il ait fait assez de progrès pour se procurer une subsistance constante & assurée & pour jouir du loisir & du repos. Les pensées & l'attention d'un sauvage sont renfermées dans le petit cercle d'objets qui intéressent immédiatement sa conservation ou une jouissance actuelle. Tout ce qui est au-delà échappe à ses regards, ou lui est parfaitement indifférent : semblable aux ani-

 LIV. IV.

Facultés
intellectuelles
très-limitées.

LIV. IV. maux, ce qui est sous ses yeux l'intéresse & l'affecte; ce qui est hors de la portée de sa vue ne lui fait aucune impression (1). Il y a en Amérique plusieurs peuples qui ont l'intelligence trop bornée pour être en état de faire aucune disposition pour l'avenir. Leur prévoyance & leurs soins ne s'étendent pas jusques-là. Ils suivent aveuglément l'impulsion du sentiment qu'ils éprouvent, & ne s'embarassent point des conséquences qui peuvent en résulter dans la suite, ni même de celles qui ne se présentent pas immédiatement à leur esprit. Ils mettent le plus grand prix à tout ce qui leur présente quelque utilité ou quelque jouissance actuelle, & ne font aucun cas de tout ce qui n'est pas l'objet d'un besoin ou d'un desir du moment (2). Lorsqu'à l'approche de la nuit un Caraïbe se sent disposé à se livrer au sommeil, il n'y a aucune considération qui puisse le tenter de vendre son hamac; mais le matin, lorsqu'il se leve pour se livrer aux travaux ou aux plaisirs que le jour lui

(1) Ulloa, *Noticias Americ.* p. 222.

(2) Venegas, *histoire de la Californie*, 1, p. 66. Churchill *collect.* V, 693. Borde, *descr. des Caraïbes*, p. 16. Ellis, *Voy.* 194.

annonce, il donnera ce même hamac pour la bagatelle la plus inutile qui viendra frapper son imagination (1). A la fin de l'hiver, quand l'impression de ce que la rigueur du froid lui a fait souffrir est encore récente dans l'esprit du sauvage d'Amérique, il s'occupe avec activité à préparer des matériaux pour se bâtir une hutte commode qui puisse le garantir contre l'inclémence de la saison suivante; mais à mesure que le tems devient plus doux, il oublie ce qu'il a éprouvé, abandonne ses travaux & n'y pense plus, jusqu'à ce que le retour du froid le force, mais trop tard, à les reprendre (2).

Si pour les intérêts les plus pressans, & à ce qu'il semble les plus simples, la raison de l'homme sauvage & dénué de culture, differe si peu de la légereté des enfans & du pur instinct des animaux, elle ne peut pas avoir une grande influence sur les autres actions de sa vie. Les objets sur lesquels la raison s'exerce & les recherches auxquelles elle se livre, dépendent de la situation où l'homme est placé, & lui sont indiquées par ses affections & ses besoins.

(1) Labat, *Voy. II*, 114, 115. Dutertre, *II*, 385.

(2) Adair, *hist. of Amer. ind.* 417.

LIV. IV.

Les réflexions qui paroissent les plus nécessaires & les plus importantes aux hommes dans un certain état de société, ne se présentent jamais à eux dans un autre ordre de choses. Chez les nations civilisées, l'arithmétique ou l'art de combiner les nombres est regardée comme une science essentielle & élémentaire, dont l'invention & l'usage dans notre continent remontent à des tems antérieurs aux monumens de l'histoire. Mais parmi des sauvages qui n'ont ni des biens à évaluer, ni des richesses accumulées à compter, ni une multitude d'objets & d'idées à dénombrer, l'arithmétique est un art inutile & superflu; aussi est-elle entièrement inconnue à plusieurs peuplades Américaines. Il y a des sauvages qui ne peuvent compter que jusqu'à trois, & n'ont aucun terme pour distinguer un nombre supérieur (1). Quelques-uns comptent jusqu'à dix, & d'autres jusqu'à vingt. Lorsqu'ils veulent donner l'idée d'un nombre au-delà, ils montrent leur tête, pour faire entendre que ce nombre est égal à celui de leurs cheveux, ou disent avec étonnement qu'il est

fi

(1) La Condamine, p. 67. Stadius, *ap. de Bry*, X. 128. Lery, *ibid.* 251. Biet, 362. *Lettres Edif.* 23 - 314.

si grand qu'il est impossible de l'exprimer (1). Non-seulement les Américains, mais encore tous les peuples qui sont dans cet état sauvage, semblent ignorer l'art du calcul (2). Cependant, aussitôt qu'ils apprennent à connoître une grande variété d'objets & qu'ils ont des occasions fréquentes de les considérer unis ou divisés, ils se perfectionnent dans la connoissance des nombres; de sorte que l'état de cet art chez tous les peuples peut être regardé comme une règle d'après laquelle on peut estimer les degrés de leurs progrès dans la civilisation. Les Iroquois dans l'Amérique septentrionale, étant beaucoup plus civilisés que les habitans grossiers du Brésil, du Paraguai & de la Guyane, sont aussi beaucoup plus avancés à cet égard, quoique leur calcul ne s'étende pas au-delà de mille; mais ils n'ont point d'affaires assez compliquées pour avoir besoin de supputer de plus grands nombres (3). Les Cherakis, qui forment une nation moins

LIV. IV.

(1) Dumont, *Louis. I*, p. 187. Herrera, *decad. I*, lib. III, c. 3. Biet, 396. Borde, 6.

(2) C'est le cas des Groenlandois, voyez Crantz, I, 225, & des Kamtschadales, voy. l'Abbé Chappe, tom. III, p. 17.

(3) Charlevoix, *Nouv. Fr. III*, p. 402.

Liv. IV.

considérable du même continent, ne peuvent compter que jusqu'à cent, & ils ont des mots pour exprimer les différens nombres jusqu'à ce terme-là. Les tribus plus petites de leur voisinage ne vont pas au-delà de dix (1).

Il s n'ont point d'idées abstraites.

L'exercice de l'entendement chez les peuples sauvages est à d'autres égards encore plus limité. Les premières idées de tout être humain ne peuvent être que celles qu'il reçoit par les sens; mais il ne peut gueres en entrer d'autres dans l'esprit de l'homme tant qu'il est dans l'état sauvage. Son œil est frappé des objets qui l'entourent. Ceux qui peuvent servir à son usage ou satisfaire quelqu'un de ses desirs attirent son attention; mais il voit les autres sans intérêt & sans curiosité. Il se contente de les considérer sous le rapport simple où ils s'offrent à lui, c'est-à-dire, isolés & distincts les uns des autres; mais il ne songe point à les combiner pour en former des classes générales; il ne considère point leurs qualités particulières & ne se rend point compte des impressions qu'ils font sur son propre esprit.

(1) Adair, *Hist. of Amer. ind.* p. 77. Voyez la Note XLIX.

Ainsi il ne connoît aucune des idées que nous avons appellées *universelles*, *abstraites* ou *réfléchies*. L'activité de son intelligence ne doit donc pas s'étendre bien loin, & son raisonnement ne peut s'exercer que sur les choses sensibles. Cela est si évident chez les nations les plus grossières de l'Amérique, qu'il n'y a pas dans leur langue, comme on le verra plus bas, un seul mot pour exprimer ce qui n'est pas matériel. Les mots de *tems*, d'*espace*, de *substance* & mille autres termes qui expriment des idées abstraites & universelles, n'ont aucun équivalent dans leurs idiômes (1). Un sauvage nud, accroupi près du feu qu'il a allumé dans sa misérable cabane, ou couché sous des branches qui lui offrent un abri momentané, n'a ni le tems, ni le pouvoir de se livrer à de vaines spéculations. Ses pensées ne se portent pas au-delà de ce qui intéresse la vie animale, & lorsqu'elles ne sont pas dirigées vers quelque objet d'utilité présente, son esprit reste dans une entière inaction. Dans les situations où il ne faut aucun effort extraordinaire de travail ni d'industrie pour satisfaire aux besoins simples de la na-

(1) La Condamine, p. 54.

ture, l'esprit est si rarement mis en activité que les facultés du raisonnement n'ont presque aucune occasion de s'exercer. Les nombreuses tribus dispersées sur les riches plaines de l'Amérique méridionale, & les habitans de quelques-unes des isles & de plusieurs plaines fertiles du continent peuvent être compris dans cette classe. Leur physionomie inanimée, leur regard fixe & sans expression, leur froide inattention & l'ignorance entière où ils étoient sur les premiers objets qui sembleroient devoir occuper les pensées de tout être raisonnable, firent une telle impression sur les Espagnols qui les observerent pour la première fois, qu'ils ne purent croire qu'ils appartenissent à l'espèce humaine & les regarderent comme des animaux qui leur étoient inférieurs. (1) Il fallut l'autorité d'une bulle du pape pour détruire cette opinion & pour convaincre les Espagnols que les Américains étoient capables de toutes les fonctions d'hommes, & devoient jouir de tous les droits de l'humanité (2). Depuis ce tems, des personnes plus éclairées & plus impartiales que les

(1) Herrera, *deca. 2. lib. II, c. 15.*

(2) Torquemada, *mon. ind. III. 198.*

auteurs de la découverte & de la conquête de l'Amérique, ayant eu occasion d'observer les plus sauvages de ces peuples, ont été aussi étonnées qu'humiliées de voir combien en cet état l'homme est peu différent des animaux. Mais dans des climats plus rigoureux, où l'on ne peut se procurer sa subsistance avec la même facilité, où les hommes sont obligés de s'unir plus étroitement & d'agir avec plus de concert, la nécessité développe leurs talens & aiguise leur invention; de sorte que les facultés intellectuelles y sont plus exercées & plus perfectionnées. Les naturels du Chili & du nord de l'Amérique, qui habitent les régions tempérées des deux grands districts de ce continent, sont des peuples d'un esprit cultivé & étendu en comparaison de ceux qui habitent les isles ou les bords du Maragnon & de l'Orenoque. Leurs occupations sont plus variées, leur système de police & de guerre plus combiné, leurs arts plus nombreux. Mais chez ces peuples mêmes les facultés intellectuelles sont extrêmement bornées dans leurs opérations, & ils n'en font point de cas, à moins qu'elles ne soient dirigées vers les objets qui intéressent im-

Liv. IV.

médiatement l'homme sauvage. Les Américains septentrionaux, ainsi que ceux du Chili, lorsqu'ils ne sont point engagés dans quelques-unes des occupations qui appartiennent à la guerre ou à la chasse, consacrent leur tems dans une indolence stupide, & ne connoissent aucun objet digne d'attirer leur attention ou d'occuper leur esprit (1). Si chez ces mêmes peuples la raison humaine se meut dans une sphere si étroite d'activité, & n'arrive jamais, dans ses plus grands efforts, à la connoissance des principes & des maximes générales qui servent de fondement à la science, nous pouvons conclure que les facultés intellectuelles de l'homme dans l'état sauvage, ne se portant point sur les objets les plus propres à leur donner de l'activité, ne peuvent acquérir que peu de vigueur & d'étendue.

Facultés
intellectuelles,
foibles &
languissantes.

Par un effet des mêmes causes, les puissances actives de l'ame doivent s'exercer rarement & presque toujours foiblement. Si nous examinons les motifs qui dans la vie civilisée mettent les hommes en mouvement & les portent à soutenir longtems des efforts pénibles de vigueur ou d'industrie,

(1) Lafitau, II, 2.

nous trouverons que ces motifs tiennent particulièrement à des besoins acquis. Ces besoins multipliés & importuns tiennent l'âme dans une agitation perpétuelle, & pour les satisfaire, l'invention doit être continuellement tendue & l'esprit sans cesse occupé. Mais les desirs de la simple nature sont en petit nombre; dans les lieux où un climat favorable produit presque sans effort tout ce qui peut les satisfaire, à peine agissent-ils sur l'âme & ils y excitent rarement des émotions violentes. Ainsi les habitans de plusieurs parties de l'Amérique passent leur vie dans une indolence & une inaction totale: tout le bonheur auquel ils aspirent c'est d'être dispensés de travail. Ils restent des jours entiers couchés dans leur hamac, ou assis à terre, dans une oisiveté parfaite, sans changer de posture, sans lever les yeux de dessus la terre, sans prononcer une seule parole (1).

Leur aversion pour le travail est telle, que ni l'espérance d'un bien futur, ni la crainte d'un mal prochain, ne peuvent la surmonter. Ils paroissent également indifférens à l'un & à l'autre, montrant peu d'inquiétude

~~_____~~
LIV. IV.

Manque
de pré-
caution.

(1) Bouguer, *voyag. au Pérou*, 102. Borde, 15.

Liv. IV

pour éviter le mal & ne prenant aucune précaution pour s'assurer le bien. L'aiguillon de la faim les met en mouvement ; mais comme ils dévorent presque sans distinction tout ce qui peut appaiser ces besoins de l'instinct, les efforts qui en sont l'effet n'ont que peu de durée. Comme leurs desirs ne sont ni ardens ni variés, ils n'éprouvent point l'action de ces ressorts puissans qui donnent de la vigueur aux mouvemens de l'ame & excitent la main patiente de l'industrie à persévérer dans ses efforts. L'homme, en quelque partie de l'Amérique, se montre sous une forme si grossière que nous ne pouvons découvrir aucun des effets de son industrie, & que le principe de raison qui doit la diriger semble à peine développé. Semblable aux autres animaux il n'a point de résidence fixe ; il ne s'est point fait d'habitation pour se mettre à l'abri de l'inclémence des saisons ; il n'a pris aucune précaution pour s'assurer une subsistance constante ; il ne fait ni semer, ni recueillir ; mais il erre çà & là pour chercher les plantes & les fruits que la terre produit successivement d'elle-même ; il poursuit le gibier qu'il tue dans les forêts, ou il pêche le poisson dans les rivières.

Cette peinture ne peut cependant s'appliquer qu'à certains peuples. L'homme ne peut rester longtems dans cet état d'enfance & de foiblesse. Né pour agir & pour penser, les facultés qu'il tient de la nature & la nécessité de sa condition le pressent de remplir son destin. Aussi voit-on que parmi la plupart des nations Américaines, particulièrement celles qui vivent sous des climats rigoureux, l'homme fait des efforts & prend des précautions pour se procurer une subsistance assurée; c'est alors que les travaux réguliers commencent & que l'industrie laborieuse fait les premiers essais de son pouvoir. Cependant on y voit encore prédominer l'esprit de paresse & d'insouciance de l'état sauvage. Même parmi ces tribus moins grossières le travail est regardé comme honteux & avilissant, & ce n'est qu'à des ouvrages d'un certain genre que l'homme daigne employer ses mains. La plus grande partie des travaux est le partage des femmes. Ainsi une moitié de la communauté reste dans l'inaction, tandis que l'autre est accablée de la multitude & de la continuité de ses occupations. Leur industrie se borne à quelques objets, & leur prévoyan-

LIV. IV.
Variété
sur ces
objets.

ce n'est pas moins limitée. On voit un exemple remarquable de ce que je dis dans l'arrangement général qu'ils suivent, relativement à leur manière de vivre. Ils comptent sur la pêche pour leur subsistance pendant une partie de l'année, sur la chasse pour une autre partie, & sur le produit de leur culture pour une troisième. Quoique l'expérience leur ait appris à prévoir le retour des différentes saisons & à faire quelques provisions pour les besoins respectifs de ces tems divers, ils n'ont point la sagacité de proportionner ces provisions à leur consommation, ou bien ils sont tellement incapables de dompter leur appétit vorace qu'ils éprouvent souvent les calamités de la famine avec autant de rigueur que les tribus les plus grossières. Ce qu'ils souffrent une année ne sert ni à augmenter leur industrie, ni à leur inspirer plus de prévoyance pour prévenir un semblable malheur (1). Cette indifférence si peu réfléchie sur l'avenir, qui est l'effet de l'ignorance & la cause de la paresse, caractérise l'homme dans tous les de-

(1) Charlevoix, *Nouv. France*. III, 338. *Lett. édif.* 23. 93. *Descript. de la Nouv. France*. Osborn's collect. 2, 880. De la Potherie. II, 63.

grés de la vie sauvage; & par une bisarre singularité de sa conduite, il devient d'autant moins inquiet sur ses besoins que les moyens d'y pourvoir sont plus incertains & plus difficiles à obtenir (1).

III. Après avoir examiné quelle étoit la constitution physique des Américains & quelles étoient leurs facultés morales, l'ordre naturel de notre travail nous conduit à les considérer comme rassemblés en corps de société. Jusqu'à présent nos recherches se sont bornées aux effets de leur industrie pour eux-mêmes, comme individus; nous allons examiner maintenant quelles sont les affections & quel est le degré de sensibilité qu'ils montrent pour leurs semblables.

L'état domestique est la première & la plus simple forme des associations humaines. L'union des deux sexes entre les différens animaux a toujours une durée proportionnée aux moyens & aux difficultés d'élever leurs petits. Il ne se forme aucune union permanente parmi les espèces où la durée de l'enfance est très-courte & où l'animal acquiert rapidement la vigueur & l'agilité. La nature y confie à la mère seule le soin d'élever

(1) Voyez la NOTE L.

Liv. IV. les petits & sa tendresse suffit à ce devoir sans aucune autre assistance. Mais dans les especes où l'enfance est très-longue & très-foible, où les secours réunis du pere & de la mere sont nécessaires pour le soutien des petits, il se forme des unions plus intimes, qui continuent jusqu'à ce que l'objet de la nature soit accompli & que la nouvelle race soit parvenue à l'âge de la force. Comme l'enfance de l'homme est beaucoup plus foible & a plus besoin de secours que celle de tous les autres animaux; comme il dépend beaucoup plus aussi des soins & de la prévoyance de ses parens, l'union de l'homme & de la femme doit être considérée comme le contrat non-seulement le plus solennel, mais même le plus permanent. Cet état de nature où toutes les femmes appartiennent à tous les hommes & tous les hommes à toutes les femmes, n'a jamais existé que dans l'imagination des poëtes. Dans l'origine des sociétés, quand l'homme sans arts & sans industrie mene une vie dure & précaire, l'éducation des enfans exige les soins & les efforts du pere & de la mere. Leur race ne pourroit se conserver si leur union n'étoit formée & continuée dans cette vue.

En Amérique même, parmi les tribus les plus barbares, l'union de l'homme & de la femme étoit soumise à des règles, & les droits du mariage étoient reconnus & fixés. Dans les contrées où les moyens de subsister étoient peu nombreux & où les difficultés d'élever une famille étoient par conséquent très-grandes, l'homme se bornoit à une seule femme. Dans les climats plus chauds & plus fertiles, la facilité de se procurer des subsistances, jointe aux influences de l'ardeur du climat, portoit les habitans à augmenter le nombre de leurs femmes (1). Dans quelques pays le mariage duroit pendant toute la vie; dans d'autres, le caprice & la légèreté qui forment le caractère naturel des Américains, & leur aversion pour toute espèce de contrainte, leur faisoient rompre le nœud du mariage sur le plus léger prétexte, & même souvent sans en assigner aucune cause (2).

Mais soit qu'ils considérassent le mariage

Condition
des fem-
mes.

(1) *Lettres édif.* 23-313. Lafitau, *Mœurs des Sauv.* I, 551. Lery, *op. de Bry III*, 234. *Journ. de Guillet & Bochamel*, 88.

(2) Lafitau I, 580. Joutel, *Journ. hist.* 345. Lozanzo, *descr. del gran. Chaco*. 70. Hennepin, *Mœurs des Sauvages*, p. 30-33.

Liv. IV.

comme une union passagere, soit qu'ils le regardassent comme un contrat perpétuel, l'humiliation & la peine étoient toujours également le partage de la femme. On a demandé si la condition de l'homme étoit devenue meilleure par les progrès des arts & de la civilisation, & c'est-là encore une de ces vaines questions qui nourrissent les disputes des philosophes. Mais il n'est point douteux que les femmes ne soient redevables à la politesse des mœurs d'un changement très-heureux dans leur sort. Dans toutes les parties du globe, ce qui caractérise particulièrement l'état sauvage, c'est le mépris & l'oppression auxquels y est condamné le sexe le plus foible. L'homme enorgueilli de sa force & de son courage, qui sont toujours les premiers titres à la prééminence parmi les nations barbares, y traite la femme avec dédain & comme un être d'une espece inférieure. Peut-être que les sauvages Américains ont encore pour elle plus de mépris & de dureté, par une suite de cette insensibilité, de cette froideur naturelle qu'on a remarquée dans leur constitution physique. Les voyageurs les plus éclairés ont été frappés de leur extrême

indifférence pour leurs femmes. Ce n'est point, comme je l'ai déjà observé, par ces soins complaisans qu'inspire la tendresse, que les Américains s'efforcent de mériter le cœur de la femme qu'ils desireroient d'avoir pour compagne. Le mariage même, au lieu d'être une union d'amour & d'intérêt entre deux égaux, est plutôt une chaîne qui lie une esclave à son maître. Un auteur, dont les opinions doivent être d'un très-grand poids, a observé que partout où l'on achete les femmes leur condition est infiniment malheureuse (1). Elles deviennent les esclaves & la propriété de celui qui les achete. Cette observation se vérifie dans tous les pays du monde où la même coutume s'est établie. Chez les peuples qui ont fait quelques progrès dans la civilisation, renfermées dans des appartemens séparés, elles gémissent sous la garde vigilante & sévère de leur maître. Chez les peuples grossiers, elles sont condamnées aux plus viles occupations. Parmi plusieurs nations de l'Amérique, le contrat de mariage n'est proprement qu'un contrat de vente; l'homme y achete une femme de ses parens. Quoiqu'on n'y con-

(1) *Sketches of hist. of Man, I, 184.*

Liv. IV.

noisse l'usage ni de la monnoie, ni de ces autres moyens que le commerce a imaginés parmi les nations civilisées pour en tenir lieu, on y fait cependant se procurer les objets qu'on desire en donnant en échange quelque chose d'une valeur équivalente. Chez quelques nations, l'acheteur consacre ses services pour un certain tems aux parens de la femme qu'il recherche : chez d'autres, il chasse pour eux dans l'occasion & les aide ou à cultiver leurs champs ou à creuser leurs canots. Chez quelques autres enfin, il leur fait présent des choses les plus estimées & les plus recherchées pour leur utilité ou leur rareté (1) : il en reçoit sa femme en retour. Toutes ces causes jointes au peu de cas que tous les sauvages font des femmes, portent un Américain à regarder sa femme comme une servante qu'il a acquise, & à se croire en droit de la traiter comme un être inférieur (2). Chez

tou-

(1) Lafitau, *Mœurs des Saüy.* I, p. 560. Charlevoix, *Nouv. France* III, p. 285. Herrera, *dec.* 4, *lib.* VI, c. 7. Dumont II, p. 156.

(2) Dutertre II, p. 382. Borde, *Relat. des Mœurs des Caraïbes*, p. 21. Biet, 357. La Condamine, p. 110. Fermín, I, p. 79.

toutes nations non civilisées, il est vrai, les fonctions de l'économie domestique, naturellement réservées aux femmes, sont si nombreuses qu'elles les assujettissent aux travaux les plus pénibles, & leur font porter plus de la moitié du fardeau qui devrait être le partage commun des deux sexes. Mais en Amérique particulièrement, leur condition est si misérable, & la tyrannie qu'on exerce sur elles si cruelle, que le mot de servitude est encore trop doux pour donner une juste idée des malheurs de leur état. Parmi quelques tribus la femme est considérée comme une bête de somme destinée à tous les travaux & à toutes les fatigues, & tandis que l'homme perd sa journée entière dans la dissipation ou dans la paresse, elle est condamnée à un travail continuel, on lui impose les ouvrages les plus pénibles sans en avoir de reconnaissance. Il n'est point de circonstance dans la vie qui ne rappelle aux femmes cette infériorité humiliante. Il ne leur est permis d'approcher de leurs maîtres qu'avec le plus profond respect; les hommes sont pour elles des êtres si supérieurs qu'elles ne

Liv. IV.

Tome II.
Livre IV.
Chap. V.

Liv. IV.

peuvent pas même manger en leur présence (1). Enfin, dans quelques contrées de l'Amérique, leur destinée est si affreuse qu'on a vu des femmes devenues barbares par les mouvemens même de la tendresse maternelle, arracher la vie à leurs filles pour leur épargner la servitude intolérable à laquelle elles alloient être condamnées. C'est ainsi que la première institution de la vie sociale est pervertie en Amérique: c'est ainsi qu'en mettant tant d'inégalité, en établissant des distinctions si cruelles dans cette union domestique, que la nature avoit destinée à inspirer aux deux sexes des sentimens doux & humains, on la fait servir à rendre l'homme dur & farouche & à dégrader la femme par l'abaissement de la servitude.

Femmes
peu fé-
condes.

C'est peut-être à cette oppression dans laquelle elles gémissent, qu'on doit attribuer en partie le peu de fécondité des femmes chez les nations sauvages (2). La vigueur de leur constitution physique est épuisée

(1) Gumilla I, p. 153. Bassere, p. 164. Labat, vol. II, p. 78. Chanvalon, p. 51. Dutertre II, p. 300.

(2) Gumilla II, 233-238. Herrera, *decad.* 7, lib. IX, c. 4.

par l'excès du travail: les moyens de subsistance dans la vie sauvage sont si peu nombreux & si (1) incertains, qu'elles sont forcées de prendre une multitude de précautions pour prévenir une trop grande fécondité. Parmi les tribus errantes, dont la subsistance dépend principalement de la chasse, la mere ne peut guere donner ses soins à un second enfant avant que le premier ait atteint assez de force pour être en quelque sorte indépendant des soins de la tendresse maternelle. C'est - là sans doute la source de cet usage universel parmi les femmes Américaines de nourrir leurs enfans pendant plusieurs années (2), & comme elles se marient presque toujours fort tard, le tems de leur fécondité est passé avant qu'elles aient pu achever d'élever successivement deux ou trois enfans (3). Parmi les tribus grossieres, qui n'ont ni assez de prévoyance ni assez d'industrie pour faire des provisions de vivres, c'est une maxime générale qu'il ne faut jamais se charger

(1) Lafitau, I, p. 590. Charlevoix, III, p. 304.

(2) Herrera, *decad.* 6, lib. I, c. 4.

(3) Charlevoix III, 303. Dumont, *Mém. sur la Louisiane* II, p. 270. Denys, *hist. nat. de l'Amérique* II, p. 365. Charlevoix, *hist. du Parag.* II, p. 422.

Liv. IV. d'élever plus de deux enfans (1); aussi ne trouve-t-on jamais parmi ces peuples des familles aussi nombreuses que dans les sociétés civilisées (2). Quand il naît deux jumeaux, l'un des deux est communément abandonné, parce que la mere ne pourroit suffire à les élever l'un & l'autre (3). Lorsqu'il arrive que la mere meurt dans le tems qu'elle nourrit son enfant, on ne peut plus espérer de conserver sa vie & on l'enterre à côté de sa mere (4). Enfin, dans ces disettes fréquentes auxquelles les Américains sont exposés par leur stupide indolence, la difficulté de nourrir les enfans devient quelquefois si grande qu'il n'est point rare de les voir abandonnés & même tués par leurs parens (5). C'est ainsi que le sentiment des peines qu'il faut se donner dans la vie sauvage pour conduire les enfans jusques à l'âge mûr, étouffe souvent la voix de la na-

(1) Techo's *account of Paraguay*, &c. Churchill collect. 6, 108. *Lettr. édif.* XXIV-200. Lozano, *descr.* 92.

(2) Maccleur's *Journal*, 63.

(3) *Lettr. édif.* X, p. 200. Voyez la NOTE LI.

(4) Charlevoix III, p. 368. *Lettr. édif.* X, p. 200. P. Melch. Hernandez, *Memor. de Cheriqui*. Colbert collect., orig. pap. 1.

(5) Venegas, *hist. of Californ.* I, p. 82.

ture parmi les Américains & les rend même ~~insensibles~~ Liv. IV.
 insensibles aux vives émotions de la tendresse paternelle.

Mais, quoique la nécessité oblige les habitans de l'Amérique à mettre des bornes à l'accroissement de leur famille, il s'en faut bien cependant qu'ils manquent d'affection & d'attachement pour leur progéniture. Tant que la foiblesse des enfans exige leurs secours, ils sentent fortement le pouvoir de l'instinct de la nature, & aucun peuple ne peut les surpasser dans les soins de la tendresse paternelle (1). Mais chez les nations barbares la dépendance des enfans & le pouvoir des peres ont bien moins de durée que chez les peuples policés. Quand une éducation prévoyante doit préparer les enfans aux fonctions variées de la vie civile; quand ils doivent acquérir la connoissance des sciences les plus abstraites ou se former aux arts les plus compliqués avant d'entrer dans la carrière du monde, les soins attentifs des parens ne se bornent pas aux jours de l'enfance; ils s'étendent encore jusqu'à l'établissement de l'homme dans la société. Et même alors les tendres in-

Tendresse entre les peres & les enfans.

(1) Gumilla I, p. 211. Bier, p. 390.

LIV. IV. [REDACTED] quiétudes des parens ne sont pas finies : leur protection est encore souvent nécessaire ; leur sagesse & leur expérience sont encore des guides utiles. C'est ce qui forme une union permanente entre les enfans & les peres. Mais dans la simplicité de la vie sauvage la tendresse paternelle, semblable à cette affection d'instinct que les animaux ont pour leurs petits, cesse dès que les enfans sont parvenus à l'âge de maturité. Il ne faut pas de longues instructions pour les rendre propres au genre de vie auquel ils sont destinés. Les parens, aussitôt qu'ils ont conduit leurs enfans jusqu'au-delà de cet âge de foiblesse où ils ne peuvent point subvenir à leurs propres besoins, leur laissent une entière liberté. Ils ne leur donnent presque jamais de conseils, ils ne les grondent & ne les châtient point, ils les laissent enfin maîtres absolus de leurs propres actions (1). Dans une cabane américaine, le pere, la mere & les enfans vivent ensemble comme des personnes que le hasard auroit rassemblées, sans avoir jamais

(1) Char'voix III, p. 272. Biet, 390. Gumilla, I, p. 212. Lafitau, I, p. 602. Creuxii *Canad.*, p. 71. Fernandès, *relat. hist. de los chequit.* p. 33.

les uns pour les autres aucune de ces attentions qui sembleroient devoir naître des rapports qui les unissent (1). Le souvenir des bienfaits qu'on a reçus dans la première enfance est trop foible pour exciter ou nourrir la tendresse filiale, lorsqu'elle n'est plus entretenue par les soins de l'amour paternel. Plein du sentiment de sa liberté & impatient de toute gêne, le jeune Américain s'accoutume à agir toujours comme s'il étoit entièrement indépendant. Il n'a pas plus de reconnoissance pour ses parens que pour toutes les autres personnes qui vivent avec lui. Il les traite même quelquefois avec tant de mépris, d'insolence & de cruauté que tous ceux qui en ont été les témoins en ont été pénétrés d'horreur (2). Ces mœurs, qui semblent naturelles à l'homme dans l'état sauvage, parce qu'elles sont le produit des circonstances de cet état même, influent puissamment sur les deux plus grands rapports de la vie domestique. Dans l'union des deux sexes, elles intro-

(1) Charlevoix, *Nouv. Franc.* III, p. 273.

(2) Gumilla, I, p. 212. Dutertre, II, p. 376. Charlevoix, *Nouv. Franc.* III, p. 309. Charlevoix, *hist. du Paraguay*, I, p. 115. Lozano, *descr. del gran Chaco*, p. 68, 108 - 110. Fernand. *relac. hist. de los chiquit.* p. 426.

duisent une grande inégalité entre l'homme & la femme; elles bornent la durée & affoiblissent la force de l'union des peres & des enfans.

Liv. IV.

Institu-
tions poli-
tiques.

IV. Après avoir parlé de l'état domestique chez les Américains, nous sommes conduits naturellement à considérer leur gouvernement civil & leurs institutions politiques. Dans toutes les recherches concernant l'état de l'homme rassemblé en société, les moyens de subsistance sont le premier objet qui doit fixer l'attention. Les loix & la police varient toujours avec ces moyens. Les institutions naissent des idées & des besoins des tribus où elles s'établissent : celles des peuples pêcheurs & chasseurs, qui peuvent à peine se former l'idée de quelqu'espece de propriété, doivent être beaucoup plus simples que celles des peuples qui se sont fixées sur une terre qu'ils cultivent régulièrement, & chez lesquels il existe des droits de propriété, non-seulement sur les productions du sol, mais sur le sol même.

Leurs
ressources
pour vi-
vre.

Tous les peuples de l'Amérique dont nous parlons, doivent être mis dans la première classe. Mais quoiqu'ils puissent être tous

éga-

également compris sous le nom de peuples sauvages, quelques-uns étoient beaucoup plus avancés que les autres dans les arts qui préparent des subsistances pour l'avenir. Jamais l'homme ne s'est montré & n'existera peut-être dans un état plus sauvage qu'on ne le trouve dans les vastes plaines du midi de l'Amérique. Quelques peuples ne subsistent que des productions spontanées de la nature. Ils ne montrent aucune inquiétude, ils n'emploient presque aucune précaution, ils n'exercent aucun art & aucune industrie pour s'affurer les choses les plus nécessaires à la vie. Les *Topayers* du Brésil, les *Guaxeros* de Terre-ferme, les *Caignas*, les *Moxos* & quelques autres peuples du Paraguay, ne connoissent absolument aucune espèce de culture. Ils ne savent même ni semer, ni planter. La culture du manioc avec lequel on fait le pain de cassave, est un art trop compliqué pour leur industrie, ou trop fatigant pour leur paresse. Les racines que la terre produit d'elle-même, les fruits, les baies & les grains qu'ils recueillent dans les bois, avec les lézards & les autres reptiles que la chaleur engendre toujours dans les terrains gras & arro-

fés par de fréquentes pluies, forment leur
 Liv. IV. nourriture pendant une partie de l'année (1).
 La pêche. Ils vivent de la pêche le reste du tems.
 La nature elle-même semble avoir favori-
 fé la paresse de ce peuple, par la profusion
 avec laquelle elle lui donne tout ce qui suf-
 fit à ses besoins. Les vastes rivières de l'A-
 mérique méridionale fournissent en abon-
 dance les poissons les plus délicats & les
 plus variés. Les lacs & les marais, formés
 par les inondations annuelles des eaux, sont
 remplis de différentes especes de poissons
 qui y restent comme en des réservoirs na-
 turels pour les besoins des habitans: il y a
 des lieux où le poisson est en si grande
 abondance qu'il ne faut ni art ni adresse
 pour le pêcher (2). En quelques autres
 endroits les naturels du pays ont trouvé le
 moyen d'infecter les eaux du suc de certai-
 nes plantes, qui enivre le poisson de manie-

(1) Nieuhoff, *hist. of Brasil*. Churchill *collect.* II, p.
 134. Simon, *conquista de tierra-firme*, p. 156. Techo,
account of Paraguay. Churchill, VI, 78. *Lettr. édif.* 23-
 384-10-190. Lozano, *descr. del gran Chaco*, p. 81. Ribas,
hist. de los Triunfos, p. 7.

(2) Voyez la NOTE LII.

re qu'il vient flotter sur la surface de l'eau où l'on le prend avec la main (1). Quelques tribus ont l'art de le conserver sans le secours du sel, en le faisant sécher ou fumer sur des claies au moyen d'un feu très - lent (2). La fécondité des rivières de l'Amérique méridionale a engagé plusieurs peuples à ne vivre que sur les côtes & à se confier entièrement pour leur nourriture à l'abondance des poissons que les eaux leur fournissent (3). Dans cette partie du globe, la chasse n'a été ni la première occupation de l'homme, ni le premier effort de son esprit & de son activité; il y a été pêcheur avant d'être chasseur; & comme la pêche n'exige ni autant d'activité ni autant d'adresse que la chasse, les peuples qui sont encore dans ce premier état ne peuvent pas avoir le même degré d'intelligence & d'industrie. Les nations qui habitent les bords de l'Orénoque & du Maragnon, sont évidemment les moins actives & les plus

Liv. IV.

(1) Voyez la NOTE LIII.

(2) La Condamine, p. 159. Gumilla, II. p. 37. *Lettr. Edif.* 14. 199. 23. 328. Acugna, *relat. de la riv. des Amazones*, p. 138.

(3) Barrere, *relat. de la Fr. équinox*, p. 155.

██████████ stupides de toutes les nations Américaines.
 Liv. IV. Mais il n'y a que les peuples qui vivent
 La chasse. le long des grandes rivières qui puissent
 subsister ainsi. Presque aucune des nations
 d'Amérique, répandues dans les vastes fo-
 rêts qui couvrent cette contrée, ne pouvoit
 se procurer des subsistances avec la même
 facilité, quoique ces forêts, particuliere-
 ment celles du midi de l'Amérique, fussent
 remplies de gibier (1). Il falloit toujours
 & beaucoup d'activité & beaucoup d'adresse
 pour le poursuivre & pour l'atteindre. La
 nécessité força les Américains à être actifs
 & leur apprit à devenir industrieux. La chas-
 se fut leur principale occupation; & comme
 c'est un exercice qui exige beaucoup de cou-
 rage, de force & d'adresse, elle fut con-
 sidérée comme une occupation aussi hono-
 rable que nécessaire. Elle étoit réservée
 particulièrement aux hommes: ils s'y exer-
 çoient dès la plus tendre jeunesse. Un chas-
 seur hardi & courageux étoit placé par l'o-
 pinion publique à côté du guerrier le plus
 distingué & l'alliance du premier étoit sou-
 vent préférée à celle du second (2). Pres.

(1) P. Martyr, *accad.* p. 324. Gumilla, II, p. 4, &c.
 Acigna, I, p. 156.

(2) Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fran.* III, p. 115.

que aucun des moyens que l'homme a imaginés pour surprendre & détruire les animaux sauvages, n'étoit inconnu aux Américains. Quand ils ont entrepris une chasse, ils sortent de cette indolence qui leur est naturelle, ils développent des facultés de leur esprit qui demeuroient presque toujours cachées, & deviennent actifs, constans & infatigables. Leur sagacité à découvrir leur proie égale leur adresse à la tuer. Toutes leurs facultés étant constamment dirigées vers cet objet, ils montrent une fécondité d'invention & leurs sens ont acquis un degré de finesse, qu'on a peine à concevoir. Ils distinguent les divers animaux à des traces de leurs pas qui échapperoient à tous les autres yeux, & ils les poursuivent avec intrépidité à travers les forêts les plus impénétrables. Lorsqu'ils attaquent le gibier directement, presque jamais leurs fleches ne manquent (1) le but, & lorsqu'ils lui tendent des pieges, il est presque impossible qu'il leur échappe. Dans quelques peuplades il n'étoit permis aux jeunes gens de se marier que lorsqu'ils

(1) Biet, *voy. de la Fr. Equinox*, p. 357. Davies, *desc. of the river. of Amaz.* Purchas, IV, p. 1237.

██████ avoient fait preuve de leur habileté dans la
 Liv. IV. chasse & lorsqu'ils avoient montré bien évi-
 demment qu'ils étoient capables de subve-
 nir à tous les besoins d'une famille. Quo-
 que l'esprit des Américains soit naturelle-
 ment très-peu actif, l'émulation qui les ex-
 cite à chaque instant leur a fait imaginer
 des moyens qui facilitent beaucoup les succès
 de leur chasse. La plus remarquable de
 leurs découvertes en ce genre est celle d'un
 poison dans lequel ils trempent les fleches
 dont ils se servent. La plus légère blessu-
 re de ces fleches empoisonnées est toujours
 mortelle. Si elles percent seulement la peau,
 le sang se fige & se glace dans un moment;
 l'animal le plus vigoureux tombe sans mou-
 vement sur la terre. Ce poison cependant,
 malgré sa violence & sa subtilité, ne cor-
 rompt point la chair de l'animal qu'il fait
 périr; on peut la manger en toute sûreté
 & elle conserve toutes les qualités qui lui
 sont naturelles. Les peuples du Maragnon
 & de l'Orénoque composent principalement
 ce poison avec des suc's extraits d'une raci-
 ne qu'ils nomment *curare* & qui est une es-
 pece de liane (1).

(1) Gumilla II, p. 1. La Condamine, p. 208. Recher.

Dans quelques autres pays de l'Amérique on emploie le suc du *Mancenilier*, qui agit pour le moins avec une activité aussi funeste. Pour les peuples qui possèdent ce secret, l'arc est une arme plus meurtrière qu'un fusil, & dans leurs mains habiles sert à faire un grand carnage des oiseaux & des quadrupèdes dont les forêts de l'Amérique sont remplies.

Mais la vie de chasseur n'est qu'un degré qui conduit l'homme à un état de société plus avancé. La chasse, dans les pays même où le gibier est le plus abondant & où les chasseurs ont le plus d'adresse, ne peut donner qu'une subsistance incertaine & qui manque même totalement dans certaines saisons de l'année. Si le sauvage fait dépendre entièrement sa subsistance de ses fleches, il se voit souvent réduit avec sa famille aux plus cruelles extrémités (1). Il n'est guère de pays où la terre produise assez d'elle-même pour suffire à tous les besoins de l'homme. Dans les climats les plus doux & où les terres sont les plus fécon-

ches philosoph. II, p. 239. Bancroft, Nat. hist. of Guyana, p. 281.

(1) Voyez la NOTE LIV.

LIV. IV.

Leur agriculture.

des, l'industrie & la prévoyance sont nécessaires, jusqu'à un certain point pour s'assurer une subsistance constante. L'expérience des disettes qu'éprouvent les peuples chasseurs leur fait surmonter enfin cette horreur presque invincible qu'ils ont pour le travail & les oblige à avoir recours à la culture des terres comme à un supplément à la chasse. Il y a des situations particulières où de petites tribus peuvent subsister de la pêche, indépendamment des productions que le travail peut arracher à la terre; mais dans toute l'étendue de l'Amérique il seroit difficile de trouver quelque nation de chasseurs qui n'eût pas une espèce de culture.

Fruits divers de leur culture.

Leur agriculture n'est cependant ni étendue ni pénible. Comme le gibier & le poisson font leur principale nourriture, ils ne se proposent en cultivant la terre que de suppléer au défaut accidentel de ces moyens de subsistance. Dans le continent méridional de l'Amérique, les naturels bernoient leur industrie à élever certains végétaux, qui dans un sol riche & sous un climat chaud parviennent aisément à la maturité. Le principal étoit le maïs, plus connu en Europe sous le nom de bled d'Inde ou de Tur-

quie, espece de grain très-prolifique, d'une culture simple, agréable au goût & qui donne une nourriture forte & savoureuse. Le second de ces végétaux est le manioc, qui acquiert le volume d'un gros arbrisseau ou d'un petit arbre, & produit des racines qui ressemblent assez aux navets. Après en avoir exprimé avec soin le suc, on réduit ces racines en une poudre fine, dont on fait des gâteaux minces, appelés pain de cassave, & qui, quoiqu'insipides au goût, ne font pas une mauvaise nourriture (1). Comme le suc du manioc est un poison mortel, quelques auteurs ont vanté l'industrie des Américains qui ont su convertir en un aliment sain une plante vénéneuse; mais on devrait plutôt n'y voir qu'un de ces expédiens auxquels la nécessité de trouver un moyen de subsistance force les nations sauvages; & peut-être les hommes n'ont-ils été conduits à cette découverte que par des procédés gradués où il n'y a plus rien de merveilleux.

(1) Sloane, *hist. of Jamaica*, introd. p. 18. Labat I, p. 394. Acosta, *hist. ind. Occid. natur. lib. IV, c. 17*. Ulloa I, p. 62. Aublet, *mémoire sur le manioc. Hist. des plantes, tom. II, p. 63, &c.*

Liv. IV. Il y a une espece de manioc, entierement depouillée de qualité nuisible, & qu'on peut manger sans aucune autre préparation que celle de le faire griller sur la cendre chaude. Il est probable que cette espece fut la premiere dont les Américains firent leur nourriture; & la nécessité leur ayant appris par degres l'art de séparer les suc nuisibles de l'autre espece, ils ont ensuite trouvé par les expériences que celle-ci étoit la plus prolifique, ainsi que la plus nourrissante des deux (1). Le troisieme des végétaux dont nous avons parlé est le plantain, qui s'éleve à la hauteur d'un arbre, & qui cependant croît avec une telle rapidité qu'en moins d'un an il récompense de ses fruits l'industrie du cultivateur qui l'a planté. Le plantain grillé tient lieu de pain & donne un aliment agréable & nourrissant (2). Le quatrieme est la patate, dont la culture & les qualités sont trop connues pour avoir besoin d'être décrites. Le sixieme est le piment, arbufte qui produit une

(1) Martyr, *dec.* 301. Labat, I, p. 411. Gumilla, III, p. 192. *Machuca milie Indiana*, p. 164. Voyez la NOTE LV.

(2) Voyez la NOTE LVI.

épicerie aromatique & forte. Les Américains qui, comme les autres habitans des climats chauds, aiment les saveurs chaudes & piquantes, regardent cet assaisonnement comme un besoin de la vie & le mêlent en grande quantité avec tous les alimens dont ils se nourrissent (1).

Telles sont les diverses productions qui formoient le principal objet de la culture chez les peuples chasseurs du continent de l'Amérique. Avec une industrie médiocrement active & un peu de prévoyance, ces productions auroient suffi pour subvenir aux besoins d'un peuple nombreux. Mais des hommes accoutumés à la vie libre & errante de chasseurs, sont incapables de toute assiduité régulière au travail, & regardent l'agriculture comme une occupation d'un ordre inférieur. Ainsi les provisions de subsistance que les Américains tiroient de la culture, étoient si bornées & si peu assurées, que si quelque accident rendoit leurs chasses moins heureuses qu'à l'ordinaire, ils étoient réduits à la plus grande disette.

Dans les isles la maniere de vivre étoit fort différente. On n'y connoissoit aucun

(1) Gumilla III, p. 117. Acosta, lib. IV, c. 20.

Liv. IV.

des grands animaux qui abondent sur le continent : on n'y a trouvé que quatre especes de quadrupedes, outre une race de petits chiens muets ; & les plus grands de ces quadrupedes n'excédoient pas la grosseur d'un lapin (1). Il ne falloit ni activité ni courage pour aller à la chasse de si petits animaux ; aussi la principale occupation d'un chasseur dans ces isles étoit de tuer des oiseaux, qui sur le continent étoient regardés comme un gibier ignoble, abandonné à la poursuite des jeunes garçons (2). Les habitans des isles ont donc été forcés par ce défaut de gibier & par leur situation même, à chercher dans la pêche leur principal moyen de subsistance (3) : leurs rivieres, & la mer dont ils étoient environnés, leur fournissoient avec abondance ce genre de nourriture. Dans certaines saisons, les tortues, les crabes, & d'autres coquillages se trouvoient sur les côtes en si grande quantité, que ces insulaires trouvoient à s'en nourrir avec une facilité qui convenoit fort à leur indolence (4).

(1) Oviedo, *lib. XII, in prem.*

(2) Ribas, *hist. de los triumphs*, p. 13. De la Potherie, II, 33. III, 20.

(3) Oviedo, *lib. XIII, c. 1.* Gomara, *hist. gén. c. 28.*

(4) Gomara, *hist. gén. c. 9.* Labat II, 221, &c.

En d'autres tems, ils mangeoient des lézards & d'autres reptiles dégoûtans (1). Ils joignoient d'ailleurs à la pêche quelque sorte de culture. Le maiz (2), le manioc, & d'autres plantes étoient cultivés dans les îles de la même manière que sur le continent; mais tout le produit de leur industrie, joint à ce que la terre produisoit d'elle-même, n'étoit pour eux qu'une foible ressource. Quoiqu'ils se contentassent d'une petite quantité de nourriture, à peine tiroient-ils de la terre ce qui étoit nécessaire à leur consommation, & si quelques Espagnols venoient à s'établir dans un canton, il suffisoit de ce petit surcroît de bouches surnuméraires pour épuiser leurs provisions & amener la famine.

Liv. IV.

Agriculture bornée & imparfaite.

Deux circonstances, communes à toutes les nations sauvages de l'Amérique, concoururent avec celles dont j'ai déjà parlé, non-seulement à rendre leurs agriculture très-imparfaite, mais encore à restreindre leur industrie dans toutes leurs opérations. Ils n'avoient point d'animaux domestiques & ils ne connoissoient point l'usage des métaux.

Raisons de cette imperfection.

(1) Oviedo, *lib. XIII, c. 3.*

(2) Voyez la NOTE LVII.

Liv. IV.

Manque
d'ani-
maux do-
mestiques.

En d'autres parties du globe, l'homme, même dans l'état de société le plus sauvage, se montre encore comme le maître de la terre, donnant des loix aux différentes classes d'animaux, qu'il a apprivoisées & réduites en servitude. Le Tartare poursuit sa proie sur le cheval qu'il a élevé, ou conduit les nombreux troupeaux qui lui fournissent sa nourriture & le vêtement. L'Arabe a rendu le chameau docile & fait servir à son usage la force & la patience de cet animal. Le Lapon a soumis le renne à sa volonté, & les habitans même du Kamtschatka ont formé les chiens au travail. C'est une des plus belles prérogatives de l'homme, un des plus grands efforts de son intelligence & de son pouvoir, que cet empire qu'il exerce sur les créatures d'une classe inférieure: sans cet empire, sa domination est imparfaite; c'est un monarque sans sujets, un maître sans serviteurs. Il est obligé d'exécuter tous ses travaux par la force seule de ses bras, & telle étoit la condition des nations sauvages en Amérique. Leur esprit étoit si peu cultivé, leur union sociale si imparfaite, qu'ils ne paroissent pas sentir la supériorité de leur nature, & qu'ils

laissoient tous les animaux jouir de leur liberté sans songer à exercer leur pouvoir sur aucun. Il est vrai que la plupart des animaux qui ont été rendus domestiques sur notre continent, n'existoient pas dans le nouveau monde; mais ceux qui sont particuliers à l'Amérique, ne sont ni assez faibles ni assez redoutables pour n'avoir pu être domptés & asservis. Il y a quelques animaux dont les espèces sont communes aux deux continens; mais le renne qui a été apprivoisé & soumis au joug dans un des deux hémisphères, est resté sauvage dans l'autre. Le bison d'Amérique est évidemment de la même espèce que le bœuf d'Europe (1). Les nations même les plus grossières de notre continent ont rendu cet animal domestique, & c'est par son secours que les hommes ont sçu exécuter des travaux nécessaires avec plus de facilité, & augmenter utilement leurs moyens de subsistance. Les habitans de plusieurs régions du nouveau monde, où le bison est très-commun, en auroient pu tirer les mêmes avantages; il n'est pas d'une nature si indocile qu'on n'eût pu l'élever à rendre aux hommes les

(1) M. de Buffon, *hist. nat. art.* Bison.

LIV. IV. mêmes services que lui rendent les bêtes à cornes (1). Mais dans l'état où les Américains ont été trouvés lors de la découverte, un sauvage est l'ennemi des autres animaux, non leur supérieur. Il les chasse & les détruit; mais il ne fait ni les multiplier ni les gouverner (2).

Cette circonstance forme peut-être la distinction la plus importante qu'il y ait entre les habitans de l'ancien & du nouveau monde, celle qui donne aux peuples civilisés plus de supériorité sur ceux qui restent sauvages. Les plus grandes opérations de l'homme pour changer & embellir la face de la nature, & ses efforts les plus puissans pour augmenter la fécondité de la terre, s'exécutent au moyen des secours qu'il reçoit des animaux qu'il a apprivoisés & formés au travail. C'est par leur force qu'il parvient à dompter le sol rebelle & à convertir en champs fertiles les déserts & les marais. Mais l'homme dans l'état de civili-

(1) Hennepin, *Nouv. dec.* p. 192. Kalin, *voy. dans l'Am.* sept. I, 207.

(2) M. de Buffon, *hist. nat.* IX, 95. *Hist. philos. & politique des deux Indes* VI, 364.

sation est si familiarisé avec l'usage des animaux domestiques, qu'il ne réfléchit guere sur les avantages inestimables qu'il en retire. Supposons-le cependant, même dans l'état de société le plus parfait, privé de l'utile secours de ces animaux, nous verrons cesser à quelques égards son empire sur la nature, & il restera un animal foible, embarrassé de trouver les moyens de subsister, & incapable de tenter ces entreprises pénibles que leur assistance le met en état d'exécuter avec tant de facilité.

Il est très-difficile de décider si l'empire que l'homme exerce sur les animaux, ou l'usage qu'il a su faire des métaux, a le plus contribué à étendre son pouvoir. L'époque de cette importante découverte est inconnue, & dans notre hémisphère elle ne peut être que très-reculée. Il n'y a que la tradition & quelques instrumens grossiers de nos ancêtres, retrouvés par hasard, qui nous apprennent que les hommes ignoroient anciennement l'usage des métaux & tâchoient d'y suppléer en employant les cailloux, les coquilles, les os & d'autres substances dures aux mêmes usages auxquels les peuples policés font servir les métaux.

Liv. IV.

Usage des
métaux
utiles in-
connu.

Liv. IV.

La nature complète la formation de quelques métaux: l'or, l'argent & le cuivre se trouvent purs & parfaits dans les fentes des rochers, dans le sein des montagnes, dans le lit des rivières. Ces métaux furent donc les premiers qu'on dut connoître & les premiers dont on fit usage. Mais le fer, qui est le plus utile de tous & celui auquel l'homme a le plus d'obligation, ne se trouve jamais dans son état parfait: son minéral grossier & rebelle doit être soumis deux fois à la puissance du feu & subir deux opérations pénibles avant de devenir propre à aucun service. L'homme a dû connoître pendant longtems les autres métaux avant que d'acquérir l'art de fabriquer le fer, & avant que d'arriver à ce degré d'industrie nécessaire pour perfectionner une invention qui lui fournit les instrumens au moyen desquels il subjugué la terre & commande à tous ses habitans. Mais à cet égard, ainsi qu'à plusieurs autres, l'infériorité des Américains étoit bien frappante. Toutes les tribus sauvages, dispersées sur le continent & dans les îles, ne connoissoient point du tout les métaux que le sol produit en abondance, si nous en exceptons un peu d'or qu'ils re-

cueilloient dans les torrens qui tomboient des montagnes & dont ils faisoient quelques ornemens. Les moyens qu'ils avoient imaginés pour suppléer au défaut de ces métaux nécessaires, étoient extrêmement grossiers. L'ouvrage le plus simple étoit pour eux de la plus grande difficulté & exigeoit les plus grands efforts de travail. Ils n'avoient pour abattre les bois que des haches de pierre & ils y employoient des mois entiers. Creuser un canot étoit pour eux l'ouvrage d'une année, & souvent le bois dont ils le faisoient étoit pourri avant que le canot fût achevé. Leurs travaux pour l'agriculture étoient également lents & imparfaits. Dans les contrées couvertes de hautes forêts il falloit les efforts réunis d'une peuplade entière pour nettoyer le champ qu'on destinoit à la culture & ce travail demandoit beaucoup de tems & beaucoup d'efforts. Les hommes croyoient avoir assez fait quand ils avoient ainsi préparé grossièrement la terre; les femmes, chargées du reste de la culture, la creusoient ou du moins la remuoient avec des hoyaux de bois & semoient ou plantoient ensuite. Là se terminoient tous les travaux, & la fertilité

Liv. IV. naturelle du sol devoit faire le reste. L'agriculture, lors même que l'homme est fécondé par les animaux qu'il a soumis à son joug & par les instrumens divers qu'il a su fabriquer depuis la découverte des métaux, est toujours un travail très-pénible. Ce n'est jamais qu'à la sueur de notre front que nous pouvons féconder la terre. Il n'est donc pas étonnant que des peuples privés de tous ces secours aient fait si peu de progrès dans l'agriculture & qu'ils aient toujours dépendu pour leur subsistance de la pêche & de la chasse, beaucoup plus que des productions qu'ils tiroient de la terre.

Les institutions politiques naissent de cet état.

Après avoir fait connoître la maniere de subsister des peuplades grossieres de l'Amérique, nous pouvons en déduire la forme & l'esprit de leurs institutions politiques, & indiquer les différences les plus frappantes qui se remarquent entre ces peuples sauvages & les nations civilisées.

1. Ils sont partagés en petites communautés.

1^o. Ils sont partagés en petites peuplades indépendantes. Quand la chasse seule fournit presque seule à la subsistance de l'homme, il faut une grande étendue de terrein pour nourrir un très-petit nombre d'hommes. A mesure que les hommes se multi-

plient & se réunissent, les animaux qui leur servent de proie, diminuent ou fuient à de grandes distances des habitations de leur ennemi. Tant que la chasse est le principal moyen de subsistance, la population est fort bornée & les hommes sont obligés de se disperser, comme le gibier même qu'ils poursuivent, ou de recourir à d'autres moyens plus faciles pour se procurer de quoi vivre. Les animaux de proie, solitaires & infociaux de leur nature, ne vont point à la chasse en compagnie; ils se plaisent dans les profondeurs des forêts, où sans être troublés ils peuvent errer & détruire les autres animaux. Les peuples chasseurs ressemblent par leur génie à ces animaux de proie. Ils ne peuvent former de grands corps parce qu'il leur seroit impossible de trouver leur subsistance, & ils sont obligés de repousser bien loin tous les rivaux qui voudroient empiéter sur le territoire qu'ils regardent comme une propriété exclusive. Tel étoit l'état des tribus Américaines: leur nombre étoit toujours très-petit, quoiqu'elles fussent répandues sur de très-vastes contrées: elles étoient très-éloignées les unes des autres & dans des guerres & des

LIV. IV.

liv. IV. rivalités continuelles. En Amérique, le mot de *nation* ne réveille pas d'aussi grandes idées que dans les autres parties du globe. On l'applique à de petites sociétés qui ne sont composées que de deux ou de trois cents personnes, mais qui occupent souvent des pays plus considérables que certains royaumes de l'Europe. La Guyane, quoique plus étendue que la France & divisée en un grand nombre de nations, ne contenoit pas plus de vingt-cinq mille habitans. Dans les plaines des bords de l'Orénoque, on fait plus de cent milles en différentes directions, sans rencontrer une seule cabane & sans trouver même des traces de créatures humaines. Dans le nord de l'Amérique, où le climat est plus rigoureux & la terre moins fertile, la misère & la dépopulation sont encore plus grandes. C'est-là qu'on fait des centaines de lieues à travers des forêts & des campagnes désertes. L'homme ne peut gueres occuper toute la terre, tant que la chasse continue d'être sa principale ressource pour sa subsistance.

2. Ils n'ont aucune idée de la propriété.

20. Les peuples chasseurs ne connoissent point le droit de propriété. Comme les animaux qui nourrissent le chasseur ne sont

point élevés par ses soins, il ne peut avoir aucun droit sur eux tant qu'ils errent dans les forêts. Dans le pays où le gibier est si abondant, qu'on peut le prendre sans beaucoup de peine, on ne songe point à s'approprier ce qu'on peut toujours avoir si aisément. Dans les pays, au contraire, où il est si rare que les dangers & les fatigues de la chasse exigent les efforts réunis de toute une tribu, de tout un village, il doit paroître appartenir également à tout le monde, parce que tout le monde a également contribué au succès de l'expédition. Les forêts chez les peuples chasseurs sont considérées comme la propriété d'une tribu, qui a le droit d'en exclure toutes les tribus rivales. Mais parmi ces tribus il n'est point d'individu qui puisse s'arroger quelque portion particulière de propriété, exclusivement à tous les autres membres de la société. Tout appartient également à tous, & chacun va prendre dans le magasin commun où l'on a mis le butin de la chasse, tout ce qui lui est nécessaire pour sa subsistance. Les principes qui reglent la principale occupation de leur vie, s'étendent aussi aux travaux accessoires qu'ils y joi-

Liv. IV.

gnent. L'agriculture même n'a pu introduire parmi eux une idée complète de la propriété. Tandis que les hommes chassent, les femmes travaillent à la terre, & tous ensemble, après avoir fini leurs tâches, jouissent en commun des fruits de leurs travaux. Parmi quelques tribus toutes les productions de la terre sont déposées dans des greniers publics, pour être partagées ensuite entre tous les membres, suivant une juste proportion des besoins. Quoiqu'on les renferme dans des greniers séparés, parmi quelques autres tribus, on n'y peut cependant jamais acquérir un droit assez exclusif de propriété pour qu'il soit permis à quelqu'un de jouir du superflu, tandis qu'autour de lui quelqu'un manque du nécessaire. Toutes les distinctions qui naissent de l'inégalité des richesses leur sont inconnues. Les noms même de *riche* & de *pauvre* n'ont pu pénétrer dans leurs langues. Ils sont enfin absolument étrangers à tous les rapports qui naissent de la propriété, ce grand objet des loix & de la politique, cette base principale de tous les gouvernemens que le genre humain a établis sur la terre.

Les hommes dans cet état conservent tou-

jours

jours un sentiment très-fort de leur indépendance & de leur égalité. Partout où la propriété n'est point établie, les distinctions qui naissent des qualités personnelles sont les seules qu'on puisse connoître, & ces distinctions mêmes ne peuvent se rendre sensibles que dans les occasions où les hommes sont forcés à déployer toutes leurs facultés. Dans les tems de grand danger & dans les affaires difficiles, on consulte la sagesse & l'expérience des vieillards qui prescrivent les mesures que l'on doit prendre. Lorsqu'ils entrent en campagne contre l'ennemi, le guerrier le plus distingué par son courage se met à la tête de la jeunesse & la conduit aux combats (1). Quand ils vont en troupe à la chasse, le chasseur le plus adroit & le plus heureux dans ses entreprises se met encore à la tête de la troupe & en règle tous les mouvemens. Mais dans les tems de repos & de tranquillité, où l'on n'a plus aucune occasion de développer ces talens naturels, on ne connoît plus aucune espece de prééminence. Toutes les circonstances de la vie rappellent toujours aux membres de

Liv. IV.

Sentiment
d'indé-
pendance
& d'éga-
lité.

(1) Acofta, *hist.* VI, c. 19. Stadius *hist. Brasil.* lib. II, c. 13. Debry, III, p. 10. Biet, 361.

Liv. IV.

la communauté qu'ils font égaux. Ils font tous vêtus, nourris & logés de la même manière. Rien de ce qui constitue la supériorité d'une part & la dépendance de l'autre n'est connu chez eux. Tout homme est & sent qu'il est libre, & il défend avec la plus grande fermeté les droits attachés à sa condition (1). Ce sentiment d'indépendance est tellement gravé dans leurs âmes que rien ne peut l'en arracher, & que jamais le malheur n'a pu soumettre leur fierté à la servitude. Accoutumés à être les maîtres absolus de leurs actions, ils dédaignent d'exécuter les ordres d'un supérieur. N'ayant jamais essuyé aucune réprimande, ils ne peuvent souffrir aucune correction (2). Un grand nombre d'Américains, lorsqu'ils virent que les Espagnols les traitoient en esclaves, moururent de douleur ou se tuerent de désespoir (3).

IV. Les idées de la subordination civile sont toujours très-imparfaites & le gouvernement n'a jamais qu'une autorité bien foi-

(1) Labat VI, 124. Brickell, *hist. of Carol.* 310.

(2) Voyez la NOTE LXI.

(3) Oviedo, *lib. III, c. 6, p. 97.* Vega, *conquista de la Florida*, I, 30. II, 416. Labat, II, 138. Benzo, *hist. nov. orb. IV, c. 25.*

Idées imparfaites de la subordination.

ble chez des peuples qui sont restés dans cet état. Quand la propriété est inconnue dans une nation ou qu'elle n'en a que des idées incomplètes; quand les productions de l'industrie & les fruits spontanés de la terre sont considérés comme appartenans à la société entière, il est difficile qu'il naisse parmi les concitoyens aucune de ces discussions qui exigent l'intervention des loix & de l'autorité publique.

Quand les droits qui naissent d'une propriété exclusive ne sont pas connus encore, les grands objets des loix & du pouvoir judiciaire ne peuvent exister. Lorsque les sauvages vont aux combats, ou pour leur propre défense, ou pour envahir le territoire d'un ennemi, & lorsqu'ils sont engagés dans quelque entreprise de chasse difficile & périlleuse, alors on s'apperçoit que les membres d'une tribu font partie d'un corps politique; alors ils sentent qu'ils ont une existence commune avec les compagnons de leurs travaux, & ils suivent avec soumission celui qui s'est distingué par sa valeur & par sa sagesse. Mais hors de ces cas, où ils réunissent leurs efforts pour un intérêt commun, on n'apperçoit parmi eux aucune trace d'a-

LIV. IV.

nion politique (1), on ne voit aucune forme de gouvernement. Les noms de *magistrat* & de *sujet* n'y sont pas même en usage. Chacun semble jouir encore de toute son indépendance naturelle. Si l'on propose quelque entreprise pour l'utilité publique, chaque membre de la communauté est libre d'y concourir ou de ne pas y concourir. Ils n'ont ni réglemens qui leur imposent des services, ni loix coactives qui les forcent à les exécuter. Toutes leurs résolutions sont volontaires & partent toujours des mouvemens naturels de leur ame (2). Dans la plupart de ces peuplades grossières on n'a pas même fait encore le premier pas qui conduit à l'établissement du pouvoir judiciaire. Le droit de la vengeance est laissé dans les mains des particuliers (3). Lorsqu'il y a eu quelque violence commise ou du sang répandu, la communauté ne se charge point d'infliger ou de modérer la punition. C'est aux parens ou aux amis à venger l'offensé ou la victime, & à recevoir la réparation

(1) Lozano, *desc. de' gran Chaco*, 93. Melendez, *testos veritaderos*, II, 23. Voyez la NOTE LXII.

(2) Charlevoix, *hist. de la Nouv. France*, III, 266, 268.

(3) Herrera, *dec.* 8. lib. IV, c. 8.

offerte par le coupable. Si les vieillards s'entremettent, ce n'est jamais pour décider l'affaire, mais pour donner des conseils qui ne sont presque jamais écoutés. Comme il paroît honteux de laisser une offense impunie, le ressentiment est toujours implacable & éternel (1). On peut dire que parmi les sauvages l'objet du gouvernement ne s'étend pas au-delà de l'intérieur des familles. Ils ne s'occupent jamais à maintenir un ordre général & public par l'exercice d'une autorité permanente; & si des travaux communs maintiennent quelque union entre les membres d'une tribu, c'est surtout pour attaquer ou repousser l'ennemi avec plus de vigueur & d'avantage.

Telle étoit la forme de l'ordre politique établi chez presque toutes les nations de l'Amérique. C'est dans cet état que se trouvent toutes les peuplades répandues dans les vastes provinces qu'arrose le Mississipi, depuis l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, jusqu'aux confins de la Floride. Les peuples du Brésil, les habitans du Chili, quelques tribus du Paraguay & de la Guya-

A quels peuples on doit appliquer cette description.

(1) Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fran.* III, 261. Lafitau I, 486. Callani, *hist. de Nuevo Reyno de Granada*, 226.

LIV. IV. ne, & celles qui habitent les contrées qui s'étendent depuis l'embouchure de l'Orenoque jusqu'à la péninsule d'Yucatan, étoient aussi dans le même état. Dans ces sociétés si petites & si nombreuses, il devoit y avoir sans doute quelques variétés qui marquoient des différences dans les progrès de la civilisation. Mais ce seroit en vain que nous chercherions ces variétés, parce qu'elles n'ont pas été observées par des hommes en état de démêler ces légères différences qui distinguent les nations les unes des autres lors même qu'elles ont en général le même caractère. A quelque chose près, le tableau que nous venons de tracer convient également à tous les peuples de l'Amérique, qui joignoient un peu d'agriculture aux produits de la chasse & de la pêche.

Quelque imparfaites & grossières que nous paroissent ces institutions, il y avoit des tribus qui avoient fait encore moins de progrès. Parmi les nations qui vivoient uniquement de la chasse & de la pêche & qui n'avoient aucune espèce d'agriculture, l'union & le sentiment de la dépendance mutuelle entre les membres étoient si foibles, qu'on avoit peine à découvrir dans leurs actions

quelqu'apparence d'ordre & de gouvernement. Leurs besoins étoient en petit nombre, l'objet de leurs entreprises étoit simple; elles formoient des peuplades séparées & agissoient de concert par instinct, par habitude ou par intérêt, plutôt que par des principes raisonnés d'union & d'association. Il faut placer dans cette classe les Californiens, plusieurs des nations qui habitent la vaste contrée du Paraguay, quelques peuples des bords de l'Orénoque & de la rivière de Sainte-Magdeleine dans le nouveau royaume de Grenade (1).

Mais parmi ces nations même, où l'on apperçoit à peine l'ombre d'un gouvernement régulier, où l'autorité est resserrée dans des bornes si étroites, on trouve quelquefois des institutions qui donnent au chef un pouvoir qui semble opposé au caractère des peuples sauvages. En observant les institutions politiques établies par l'homme, soit dans l'état sauvage, soit dans la civilisation, on en découvre toujours quelques-unes d'irrégulières qui sortent des règles générales, qui contrarient l'ordre de

Quelques
apparen-
ces de
gouverne-
ment.

(1) Venegas I, p. 68. *Lettr. édif. II*, p. 176. Techo, *hist. of Parag.* Churchill VI, 78.

Liv. IV. toutes les autres, & qu'on s'efforceroit vainement de concilier avec le système général des loix & des principes qui gouvernent les sociétés dans les mêmes circonstances. On en rencontre quelques-unes de semblables en Amérique parmi les peuples que nous avons confondus sous le nom commun de Sauvages. Elles sont si curieuses & si importantes, que je crois nécessaire de les faire connoître & de remonter à leur origine.

Surtout dans quelques parties des pays chauds.

Dans le nouveau monde, comme dans toutes les autres parties du globe, les contrées froides & tempérées sont le siège favori de la liberté & de l'indépendance. Là les âmes sont fortes & vigoureuses comme les corps. Plein du sentiment de sa dignité personnelle & capable des plus grands efforts pour la faire respecter, l'homme y aspire toujours à l'indépendance, & rien ne peut soumettre sa fierté opiniâtre au joug de la servitude. Dans les climats chauds, où les corps sont toujours énervés, où une sensation agréable & présente paroît la suprême félicité, l'homme consent aisément à passer sous la puissance d'un maître. Aussi, en parcourant le continent de l'Amérique

du nord au sud, nous verrons toujours l'autorité s'accroître avec la chaleur du climat, & les hommes perdre de leur activité à mesure que le soleil en acquiert davantage. Dans la Floride l'autorité des chefs & des caciques étoit non-seulement permanente, mais héréditaire. On les avoit distingués par des ornemens particuliers, par des prérogatives de différens genres, & leurs sujets n'osoient les approcher qu'avec ces démonstrations de respect & de vénération, que les sujets d'un despote sont accoutumés à employer en approchant du trône de leur maître (1). Chez les Natchez, nation qui habite sur les bords du Mississipi, on connoît des différences de rang qui sont absolument ignorées des nations septentrionales. Quelques familles sont réputées nobles & jouissent de plusieurs dignités héréditaires. Le corps du peuple est considéré comme vil & formé seulement pour la sujétion. Ces distinctions sont fixées par des noms, qui marquent l'élevation de la première classe & l'abaisse-

LIV. IV.

Chez les Natchez.

(1) Cardenas y Cano *ensuyo Chronol.*, à la hist. de Floride, p. 46. Lemoine de Morgues *Yoenes Florida*, ap. de Bry, p. 1, 4, &c. Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr.* III, p. 467.

Liv. IV. ment ignominieux de la seconde. On donne aux nobles le nom de *respectables*, & aux gens du peuple celui de *puants*. Le premier chef, celui dans lequel réside l'autorité suprême, est considéré comme un être d'une nature supérieure, comme le fils du soleil, le seul objet de leurs adorations. On n'en approche qu'avec une vénération religieuse & on lui rend les honneurs qui sont dûs au représentant de la Divinité. Ses volontés sont des loix, auxquelles on doit une obéissance aveugle. La vie de ses sujets est tellement dans sa dépendance, que le malheureux qui a pu lui déplaire va lui offrir sa tête avec une profonde humilité. Sa puissance ne finit pas avec sa vie: il doit être accompagné dans l'autre monde par les personnes qui l'ont servi dans celui-ci: plusieurs de ses domestiques, ses principaux officiers & ses femmes les plus chéries sont immolés sur sa tombe; & telle est la vénération qu'il a inspirée, que toutes ces victimes vont avec joie à la mort & regardent comme la distinction la plus honorable & la récompense la plus belle de leur fidélité (1) d'être choisis pour accompagner

(1) Dumont, *Mémoire hist. sur la Louisiane*, I, p. 175.

leur maître au tombeau. Ainsi l'on voit établi chez les Natchez un despotisme parfait, avec tout son cortège de superstition, d'arrogance & de cruauté ; & par une singulière fatalité ce peuple a éprouvé toutes les calamités qui appartiennent aux nations policées, quoiqu'il n'ait pas fait dans les arts & dans la civilisation beaucoup plus de progrès que les tribus dont il est entouré.

A Hispaniola, à Cuba & dans les grandes îles, les caciques & les chefs jouissoient d'un pouvoir fort étendu, & leur dignité se transmettoit par droit héréditaire du père au fils, avec les honneurs & les prérogatives distinguées qui y étoient attachées. Les sujets avoient un grand respect pour leur chef & se soumettoient à ses ordres sans réserve & sans résistance (1). Les caciques étoient distingués par des ornemens particuliers ; & pour augmenter & maintenir la vénération des peuples, ils avoient eu l'art d'appeller la superstition au secours de leur autorité. Ils présentoient leurs commandemens comme les oracles du ciel &

LIV. IV.

Dans les îles.

Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr.* III, p. 419, &c. *Lettres édif.* XX, 106, III.

(1) Herrera, *décad.* I, lib. I, c. 16 ; lib. III, c. 44, p. 38. *Vie de Colomb*, chap. 3.

Liv. IV. prétendoient être doués du pouvoir de régler les saisons, de dispenser le soleil & la pluie, selon que leurs sujets en avoient besoin.

A Bogota.

Dans quelques parties du continent l'autorité des caciques semble avoir été aussi étendue que dans les isles. Dans Bogota, qui est aujourd'hui une province du nouveau royaume de Grenade, il y avoit une nation plus nombreuse & plus avancée dans les différens arts qu'aucun autre peuple d'Amérique, à l'exception des Mexicains & des Péruviens. Elle subsistoit principalement du produit de l'agriculture. L'idée de propriété y étoit établie & les droits en étoient maintenus par des loix, transmises par tradition & observées avec un grand soin (1). Ce peuple vivoit dans de grandes villes; il étoit vêtu d'une manière convenable, & il avoit des maisons qu'on pouvoit regarder comme commodes en comparaison de celles des nations qui l'environnoient. Cette civilisation extraordinaire avoit produit des effets sensibles. Il y avoit une forme régulière de gouvernement & un tribunal éta-

(1) Piedrahita, *hist. de las conquistas del nouy. reino de gran. p.* 46.

bli pour connoître des différens crimes & les punir avec sévérité. On y connoissoit la distinction des rangs. Le chef, à qui les Espagnols donnoient le titre de monarque, & qui méritoit ce nom par l'appareil & l'étendue de son autorité, gouvernoit avec un pouvoir absolu. Il avoit des officiers de différens grades, & il ne paroissoit jamais en public sans une suite nombreuse: il étoit porté avec beaucoup de pompe dans une espece de palanquin, précédé par des coureurs qui alloient en avant pour faire nettoyer la route de son passage & la joncher de fleurs. La dépense de cette pompe extraordinaire se prenoit sur les taxes & sur les présens qu'il recevoit du peuple, pour qui ce prince étoit un objet de vénération si imposant que personne n'osoit le regarder en face, ni même s'approcher de lui autrement qu'en détournant le visage (1). Il y avoit sur le même continent d'autres tribus, moins avancées dans la civilisation que le peuple de Bogota, chez lesquelles cependant l'esprit de liberté & d'indépendance, si naturel à l'homme sauvage, étoit

Liv. IV.

(1) Herrera, *dec. 6, lib. I, c. 2, lib. V, c. 56.* Piedrahita, *c. 5, p. 25, &c.* Gomera, *hist. c. 72.*

Liv. IV.

Cause de
ces varié-
tés.

déjà soumis à une sorte de police, & qui avoient des caciques revêtus d'une autorité assez étendue.

Il n'est pas aisé d'indiquer les circonstances ni de démêler les causes qui ont contribué à introduire & à établir parmi ces peuples une forme de gouvernement si différente de celui des tribus qui les environnent, & si opposée au génie des nations sauvages. Si les hommes qui ont eu occasion de les observer dans leur état primitif, y avoient apporté plus d'attention & de discernement, nous aurions pu en recevoir des lumières suffisantes pour nous guider dans cette recherche. Si d'un autre côté l'histoire d'un peuple à qui l'usage de l'écriture est inconnu, n'étoit pas enveloppé de ténèbres impénétrables, nous pourrions tirer de cette source quelques éclaircissements. Mais nous ne pouvons rien recueillir de satisfaisant ni des relations des Espagnols ni des traditions même des habitans; il faut avoir recours aux conjectures pour expliquer les irrégularités qui se présentent dans l'état politique des peuples dont nous parlons. Comme toutes ces tribus qui avoient déjà perdu leur liberté &

leur indépendance naturelle, étoient situées sous la zone torride ou dans des pays qui en sont voisins, on peut supposer que le climat a contribué à les disposer à cet état de servitude, qui semble être la destinée de l'homme dans ces régions de la terre. Mais, quoique l'influence du climat, plus puissante que celle d'aucune autre cause naturelle, ne doive pas être négligée, cette circonstance seule ne peut cependant pas suffire pour donner la solution du problème. Les actions des hommes sont si compliquées qu'il ne faut pas se hâter d'attribuer à un seul principe la forme particulière qu'on leur voit prendre. Quoique le despotisme ne se trouve en Amérique que sous la zone torride & dans les pays chauds qui l'avoisinent, j'ai déjà observé que ces pays sont habités par différentes tribus, dont les unes jouissent d'une grande liberté & les autres ne sont soumises à aucune espèce de police. L'indolence & la timidité particulière aux habitans des isles les rendoient tellement incapables des sentimens & des efforts nécessaires pour rester dans l'indépendance, qu'il seroit inutile de chercher quelque autre cause de leur lâche sou-

Liv. IV.

mission à la volonté d'un chef. La servitude des Natchez & des habitans de Bogota semblent avoir été un effet naturel de la différence qu'il y avoit entre leur état & celui des autres Américains. Ils formoient des nations fixes, résidant constamment dans le même lieu. La chasse n'étoit point la principale occupation des premiers, & les derniers ne paroissent pas avoir compté sur cette ressource pour en faire un moyen de subsistance. Les uns & les autres avoient fait assez de progrès dans l'agriculture & dans les arts, pour avoir pu introduire dans leur police une idée plus ou moins précise de la propriété. Dans cet état de société, l'avarice & l'ambition ont déjà des objets sur lesquels elles peuvent exercer leur influence. Des vues d'intérêt réveillent les égoïstes, le désir de commander excite les esprits entreprenans : les uns & les autres aspirent à la domination, & des passions inconnues à l'homme sauvage les portent à empiéter sur les droits de leurs concitoyens. Des motifs qui sont également étrangers à toutes les nations sauvages, obligent le peuple à se soumettre sans résistance à l'autorité usurpée de leurs

su-

supérieurs; mais parmi ces nations mêmes, on n'auroit pas pu, sans le secours de la superstition, rendre l'esprit des peuples si docile & le pouvoir des chefs si étendu. C'est la fatale influence de la superstition, qui dans tous les degrés de la société abaisse & dégrade l'esprit humain, brise sa vigueur & son indépendance naturelle. Qui-conque fait manier cet instrument redoutable est sûr de dominer sur son espèce. Malheureusement pour les peuples dont les institutions sont l'objet de nos recherches, ce pouvoir étoit entre les mains de leurs chefs. Les caciques des isles pouvoient faire parler comme il leur plaisoit, leurs *Cémis* ou divinités, & c'étoit par leur interposition & en leur nom qu'ils imposeroient des tributs & des charges sur le peuple (1). Le grand chef des Natchez étoit le principal ministre, ainsi que le représentant du soleil qu'ils adoroient. Le respect que le peuple de Bogota avoit pour ses monarques étoit dicté par la religion; l'héritier apparent du royaume étoit élevé dans l'intérieur du temple principal, sous une discipline austère, & avec des cérémonies

Liv. IV.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* III, c. 3.

Liv. IV. particulieres , propres à inspirer à ses sujets la plus haute opinion de la sainteté de son caractère & de la dignité de sa place (1). Ainsi la superstition, qui dans les premiers périodes de la société est entièrement inconnue, ou qui épuise toute sa force en pratiques vaines & puérides, avoit déjà pris un empire marqué sur les peuples Américains qui avoient fait quelques progrès vers la civilisation; ainsi c'étoit déjà le principal instrument qui avoit servi à plier leur ame à une servitude prématurée; & dès le commencement de leur carrière politique, elle les avoit soumis à un despotisme presque aussi rigoureux que celui qui opprime les nations dans le dernier période de leur corruption & de leur décadence.

Art de la
guerre.

V. Après avoir examiné les institutions politiques des peuples sauvages en Amérique, notre attention se porte naturellement sur leur art de faire la guerre; c'est-à-dire, sur les moyens qu'ils ont imaginés pour la sûreté & la défense nationale. Les petites tribus dispersées sur ce continent sont non-seulement indépendantes & isolées,

(1) Piedrahita, p. 27.

mais se trouvent engagées dans des hostilités perpétuelles les unes avec les autres (1). Quoique l'idée d'une propriété particulière appartenant à un seul individu leur soit étrangère, les Américains les plus grossiers connoissent le droit que chaque communauté a sur ses propres domaines; ils regardent ce droit comme entier & exclusif, autorisant le possesseur à repousser par la force toute usurpation des tribus voisines. Comme il est de la plus grande importance pour eux qu'on ne vienne point troubler ou détruire le gibier dans leur terrain de chasse, ils défendent avec une attention jalouse cette propriété nationale; mais comme en même tems leurs territoires sont fort étendus & que les limites n'en sont pas exactement fixées, il s'éleve des sujets innombrables de querelles qui rarement se terminent sans effusion de sang. Même dans cet état simple & primitif de la société, l'intérêt est une source de discorde, qui souvent oblige les tribus sauvages à prendre les armes, pour repousser ou punir ceux qui font des incursions dans les

LIV. IV.

(1) Ribas, *hist. de los triumf.* p. 9.

forêts ou dans les plaines d'où ils tirent
 Liv. IV. leur subsistance.

Leurs motifs pour faire la guerre.

Mais l'intérêt n'est pas le motif le plus fréquent ni le plus puissant des hostilités continuelles qui subsistent parmi les nations sauvages. Il faut en chercher la principale cause dans cette passion de vengeance qui brûle dans le cœur des sauvages avec tant de violence, que le besoin de la satisfaire peut être regardé comme le caractère distinctif des hommes dans l'état qui précède la civilisation. Des circonstances très-puissantes, soit dans la police intérieure des tribus sauvages, soit dans leurs opérations au dehors contre des ennemis étrangers, concourent à nourrir & à fortifier une passion si funeste à la tranquillité générale. Lorsqu'on laisse à chaque individu le droit de venger ses injures de ses propres mains, toute offense est ressentie avec une extrême vivacité, & la vengeance s'exerce avec une animosité implacable. Le tems ne peut effacer la mémoire de l'injure qu'on a reçue, & il est rare qu'elle ne soit pas à la fin expiée par le sang de l'agresseur. Les nations sauvages sont gouvernées dans leurs guerres publiques par les mêmes idées & animées du même esprit que dans

Esprit de vengeance.

la poursuite de leurs vengeances particulieres. Dans les petites communautés chaque individu est affecté de l'injure & de l'affront qu'on fait au corps dont il est membre, comme si c'étoit une atteinte directe à son propre honneur ou à sa sûreté personnelle. Le desir de la vengeance se communique de l'un à l'autre & devient bientôt une es-
 pece de fureur. Comme les sociétés foibles ne peuvent entrer en campagne que par petites troupes, chaque guerrier a le sentiment de sa propre importance & fait qu'une partie considérable de la vengeance publique dépend de ses propres efforts. Ainsi la guerre qui entre de grands états se fait avec peu d'animosité, se poursuit par les petites tribus avec toute la violence d'une querelle particuliere. Le ressentiment de ces nations est aussi implacable que ce-
 lui des individus. Il peut dissimuler ou sus-
 pendre ses effets, mais il ne s'éteint jamais, & souvent lorsqu'on s'y attend le moins il éclate avec un furcroît de fureur (1).

Liv. IV.

De-là la
férociété
de leurs
guerres.

(1) Boucher, *hist. nat. de la Nouy. Fr.* p. 93. Charlevoix, *hist. de la Nouy. Fr.* III, p. 215-251. Lery, *ap. de Bry*, III, p. 204. Creuxii, *hist. Canad.* p. 72. Lozano, *des. del gran Chaco*, p. 95. Hennepin, *mœurs des Sauy.* p. 40.

████████ Lorsque les nations policées ont obtenu
 Liv. IV. l'honneur de la victoire ou une augmenta-
 tion de domaine, elles peuvent terminer
 glorieusement une guerre; mais les sauva-
 ges ne sont satisfaits qu'après avoir exter-
 miné la tribu qui est l'objet de leur rage.
 Ils combattent non pour conquérir, mais
 pour détruire. S'ils commencent des hosti-
 lités, c'est avec la résolution de ne plus
 voir la face de leurs ennemis qu'en état de
 guerre, & de poursuivre la querelle avec
 une haine éternelle (1). Le desir de la
 vengeance est le premier & presque le seul
 principe qu'un sauvage songe à inculquer
 dans l'ame de ses enfans (2). Ce senti-
 ment croît avec eux à mesure qu'ils avan-
 cent en âge, & comme leur attention ne
 se porte que sur un petit nombre d'objets,
 il acquiert un degré de force inconnue par-
 mi les hommes dont les passions sont diffi-
 pées & affoiblies par la variété de leurs
 goûts & de leurs occupations. Ce desir de
 vengeance qui s'empare du cœur des sauva-

(1) Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr.* III, p. 251. Col-
 den, I, 108; II, 126. Barrere, p. 170--173.

(2) Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr.* III, 326. Lery,
sp. de Bry, III, 236. Lozano, *hist. du Parag.* I, 144.

ges, ressemble plutôt à la fureur d'instinct des animaux qu'à une passion humaine. On le voit s'exercer avec une fureur aveugle même contre des objets inanimés. Si un sauvage est blessé par hasard par une pierre, il la saisit souvent par un transport de colère & tâche d'appaîser sur elle son ressentiment en la brisant (1). S'il est blessé d'une fleche en combattant, il l'arrache de sa blessure, la rompt avec ses dents & la jette en piéces sur la terre (2). A l'égard de ses ennemis, la rage de la vengeance ne connoît point de bornes. Dominé par cette passion, l'homme devient le plus cruel de tous les animaux; il ne fait ni plaindre, ni pardonner, ni épargner.

La violence de cette passion est si bien connue des Américains eux-mêmes, que c'est elle qu'ils invoquent toujours pour exciter le peuple à prendre les armes. Si les anciens d'une tribu veulent arracher les jeunes gens à l'indolence; si un chef se propose d'engager une troupe de guerriers à le suivre dans une incursion sur le terri-

Liv. IV.

(1) Lery, *ap. de Bry*, III, 190.

(2) Lery, *ap. de Bry*, III, 208. Herrera, *dec. I, lib. VI, c. 8.*

toire ennemi, c'est de l'esprit de vengeance qu'ils tirent les motifs les plus puissans de leur éloquence martiale. „ Les os de
 „ nos concitoyens, disent-ils, sont encore exposés sur la terre. Leur lit ensanglanté n'a pas encore été nettoyé. Leurs esprits crient contre nous; il faut les apaiser. Allons & dévorons ceux qui les ont massacrés. Ne restez pas plus longtems dans l'inaction sur vos nattes; levez la hache; consolez les esprits des morts & dites-leur qu'ils vont être vengés (1).”

Perpétuité des guerres.

Echauffés par ces exhortations, les jeunes sauvages se faisaient de leurs armes avec un transport de fureur; ils entonnent la chanson de guerre & brûlent d'impatience de tremper leurs mains dans le sang de leurs ennemis. Des guerriers particuliers rassemblent souvent de petites troupes & vont attaquer une tribu ennemie sans consulter les chefs de la bourgade. Un seul guerrier, par un mouvement, ou de caprice ou de vengeance, se met quelquefois seul en campagne

(1) Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr.* III, 216, 217. Lery, *ap. de Bry*, III, 204.

pagne & fait plusieurs centaines de milles pour surprendre & tuer quelques ennemis (1). Les exploits d'un guerrier dans ces excursions solitaires, forment souvent la partie principale de l'histoire d'une campagne Américaine (2), & les chefs se prêtent à ces faillies irrégulières du courage, parce qu'elles tendent à entretenir l'esprit martial & qu'elles accoutument le peuple à l'audace & au danger (3). Mais, lorsqu'il s'éleve une guerre nationale, entreprise par autorité publique, les délibérations se prennent avec regle & avec lenteur. Les anciens s'assemblent ; ils exposent leurs opinions dans des discours solelnels ; ils pensent avec maturité la nature de l'entreprise, & en discutent les avantages ou les défavantages avec beaucoup de prudence & de sagacité politique. Les prêtres & les devins sont consultés ; quelquefois même on prend l'avis des femmes (4). Si la décision est pour la guerre, on s'y prépare

(1) Voyez la NOTE LXIII.

(2) Voyez la NOTE LXIV.

(3) Bossu, *voy. I*, 140. Lery, *ap. de Bry*, 215. Hennepin, *mœurs des Saüy.* 41. Lafitau, II, 169.

(4) Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr. III*, 215-268. Biet, 367-380.

Liv. IV. avec beaucoup de cérémonie. Il se présente un chef pour diriger l'expédition, & il est accepté; mais personne n'est obligé de le suivre: la résolution qu'a prise la communauté de commencer les hostilités, n'impose à aucun de ses membres l'obligation de prendre part à la guerre. Chaque individu reste le maître de sa conduite, & il ne s'engage à servir que de sa pure volonté (1).

Manière
de faire
la guerre.

Les principes qui dirigent leurs opérations militaires, quoiqu'extrêmement différens des principes qui reglent celles des nations civilisées, sont cependant très-appropriés à leur état politique & au pays dans lequel ils font la guerre. Ils n'entrent jamais en campagne avec des corps nombreux, dont la subsistance durant de longs voyages, à travers des lacs & des rivières, & dans des marches de plusieurs centaines de milles à travers des forêts horribles, exigeroit de plus grands efforts de prévoyance & d'industrie que ne peuvent en faire des sauvages. Leurs armées ne sont point embarrassées de lourds bagages. Chaque guerrier porte avec ses armes une natte & un petit sac de maïs, & c'est ce qui forme

(1) Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr.* 217-223.

tout son équipage militaire. Quand ils sont encore à une certaine distance des frontières du pays ennemi, ils se dispersent dans les bois & vivent du gibier qu'ils tuent & des poissons qu'ils prennent. Dès qu'ils s'approchent du territoire de l'ennemi qu'ils vont attaquer, ils rassemblent toutes les troupes & s'avancent avec beaucoup d'ordre & de précaution. Ils n'ont recours qu'aux embuscades & aux stratagèmes. Ils ne mettent point leur gloire à attaquer l'ennemi de front & à force ouverte. Le surprendre & le détruire, voilà le plus grand mérite d'un chef & la gloire de ses guerriers. Comme la chasse & la guerre sont leurs seules occupations, ils y portent le même esprit & les mêmes ruses. Ils suivent leurs ennemis à la trace au travers des forêts. Ils emploient dans la guerre ces moyens que prend le chasseur pour découvrir sa proie, cette adresse à se tenir caché près des lieux où elle peut être, cette patience à l'attendre pendant plusieurs jours jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus lui échapper & qu'il soit plus sûr de la prendre. Lorsqu'ils ne rencontrent point de parti détaché de l'ennemi, ils s'avancent jusques dans les villages, mais avec

Liv. IV.

tant de précautions pour cacher leur approche, qu'ils se glissent souvent dans les forêts en marchant sur les mains & sur les pieds ; & pour mieux se cacher ils se peignent la peau de couleur de feuilles mortes (1). Lorsqu'ils sont assez heureux pour n'être pas découverts, ils profitent du silence de la nuit pour mettre le feu aux cabanes & massacrer les habitans, qui fuient nus & sans défense pour se dérober aux flammes. S'ils espèrent de n'être pas poursuivis dans leur retraite, ils amènent avec eux quelques prisonniers, qu'ils destinent au sort le plus affreux. Mais si, malgré toutes leurs précautions & toute leur adresse, leurs desseins & leurs mouvemens sont découverts, l'ennemi a pris l'allarme & se prépare à les recevoir, ils pensent alors que le parti le plus sage est de se retirer. Attaquer un ennemi en plein champ, lorsqu'il est sur ses gardes & avec des forces égales, leur paroît une extrême folie. Le succès le plus brillant paroît une défaite au chef, s'il l'a acheté par une perte considérable de ses compa-

(1) Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr.* III, 237-238.
Beaucopin, *Mœurs des Sauvages*, p. 59.

gnons (1), & jamais il ne se glorifie d'une victoire souillée de leur sang (2). La mort même la plus honorable ne fauve pas la mémoire d'un guerrier du reproche d'imprudence & de témérité (3).

Cette maniere de faire la guerre étoit universelle en Amérique ; les petites nations sauvages répandues dans des pays & des climats très-divers monroient toutes plus de ruse que d'audace dans leurs entreprises militaires. Frappés de l'opposition de leurs principes à cet égard avec les idées & les maximes des nations Européennes, quelques auteurs ont pensé qu'il falloit en chercher la source dans la foiblesse & la lâcheté qui semblent caractériser surtout les Américains & qui les rendent incapables de toute action noble & généreuse (4); mais si nous faisons réflexion que dans les occasions extraordinaires qui exigent de grands efforts, non-seulement la plupart de ces tribus savent se défendre avec opiniâtreté, mais

Liv. IV.

Il s ne
manquent
pas de
courage.

(1) Voyez la NOTE LXV. Lafitau, *Mœurs des Sauvages*, II, 248.

(2) Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr.* III, 238-307. Biet.

(3) Charlevoix, III, 376. Voyez la NOTE LXVI.

(4) *Recherch. philos. sur les Améric.* I. 115. Voy. *est Des March.* IV. p. 410.

Liv. IV.

qu'elles attaquent même l'ennemi avec le courage le plus audacieux, & montrent une présence d'esprit qui ne craint ni le danger ni la mort, nous verrons bien que leurs précautions doivent avoir quelque autre cause que cette timidité qu'on prétend leur être naturelle (1). Le nombre des hommes dans chaque tribu est si petit & les difficultés de l'accroître parmi les dangers & les peines de la vie sauvage sont si considérables, que la vie d'un citoyen est extrêmement précieuse & sa conservation le premier objet du gouvernement. Si le point d'honneur parmi les foibles tribus d'Amérique eût été le même que chez les nations puissantes de l'Europe, si elles avoient couru à la célébrité & à la victoire en méprisant les dangers & la mort, elles auroient été bientôt détruites entièrement par des maximes si peu conformes à l'état de leur population. Mais dans les tribus assez nombreuses pour être en état d'agir avec des forces plus considérables & de soutenir des pertes sans un affoiblissement sensible, les opérations militaires des Amé-

(1) Lafitau, *Mœurs des Sauv. II*, 248--249. Charlevoix, *hist. de la Nouv. France III*, 307.

ricains ressembloient beaucoup à celles des autres nations. Les Brésiliens & les peuples qui habitoient les bords de la riviere de la Plata, entroient en campagne avec des corps de troupes assez considérables pour mériter le nom d'armée. Ils défioient l'ennemi au combat, engageoient des batailles rangées & disputoient la victoire avec cette férocité opiniâtre, qui semble naturelle à des hommes qui ne font la guerre que pour exterminer leur ennemi sans demander ni faire de quartier (1). Dans les puissans empires du Mexique & du Pérou, on assembloit de très-grandes armées, & l'on donnoit de fréquentes batailles; la théorie & la pratique de la guerre y étoient bien différentes que chez ces petites tribus qui prenoient le nom de nations.

Mais, quoique la vigilance & l'attention soient les qualités les plus nécessaires, partout où la guerre se fait par la ruse & par les surprises; quoique les Américains dans toutes les actions particulieres montrent toujours la plus grande adresse à cacher leurs mouvemens & à pénétrer ceux de l'ennemi, c'est une chose très-remarquable que lorsqu'ils entrent en campagne ils prennent

—
Liv. IV.

Ils ne peuvent établir aucun ordre & aucune discipline dans les armées.

(1) Voyez la NOTE LXVII.

Liv. IV. rarement les précautions les plus essentielles pour leur sûreté. Telle est la difficulté de soumettre les sauvages à la subordination & de les faire agir de concert; telle est leur présomption & leur aversion pour toute espèce de contrainte, que presque jamais on ne peut les obliger à suivre les ordres & les conseils de leurs chefs. Ils n'ont pendant la nuit aucune sentinelle autour des lieux où ils font campés. Souvent après avoir fait plusieurs centaines de milles pour surprendre l'ennemi, ils sont surpris eux-mêmes & égorgés dans le sommeil profond où ils se plongent, comme s'ils n'avoient à redouter aucun danger (1).

Mais si, malgré cette négligence & cette sécurité qui leur fait perdre souvent le fruit de toutes leurs ruses, ils surprennent l'ennemi sans défense, ils fondent sur lui avec la plus grande férocité; ils enlèvent la chevelure de tous ceux qui tombent sous leur rage & rapportent chez eux en triomphe ces étranges trophées (2). Ils les conservent comme des monumens, non-seulement de leur valeur, mais de la vengeance qu'ils savent exercer sur ceux qui deviennent les

(1) Charlevoix, III, 136.

(2) Voyez la NOTE LXVIII.

objets du ressentiment public (1). Ils emploient plus de soins encore pour faire des prisonniers. Dans leur retraite, s'ils espèrent la faire sans être inquiétés par l'ennemi, ils ne font communément aucune insulte à ces prisonniers, & ils les traitent même avec quelqu'humanité, quoiqu'ils les gardent avec l'attention la plus rigoureuse.

Mais après cette suspension momentanée de leur férocité, leur rage reprend une nouvelle fureur. Lorsqu'ils approchent des frontières de leur pays, on dépêche quelques-uns d'entr'eux pour aller apprendre à leurs concitoyens le succès de leur expédition. C'est alors que les prisonniers commencent à pressentir le sort qui les menace. Les femmes des villages & les jeunes gens qui ne sont pas encore en âge de porter les armes s'assemblent : ils se rangent en deux lignes, armés de pierres & de bâtons, dont ils maltraitent cruellement (2) les prisonniers lorsqu'ils passent au milieu d'eux. Des lamentations sur la perte des concitoyens qui sont tombés dans le combat, avec les expressions de la douleur la plus excessive,

Liv. IV.

Traite-
ment des
prison-
niers.

(1) Lafitau, *Mœurs des Sauvages*, t. 2, p. 256.

(2) Lahontan, II, 181.

LIV. IV.

succèdent à ces premiers cris de joie & de vengeance; mais dans un moment, à un signal donné, les larmes cessent, on passe encore avec une rapidité incroyable de la douleur la plus profonde à la joie la plus vive, & l'on commence à célébrer la victoire avec les affreux transports d'un triomphe barbare (1). Le sort des prisonniers est cependant encore incertain. Les anciens de la tribu s'assemblent pour le décider. Quelques-uns sont destinés à être tourmentés jusqu'à la mort pour assouvir la vengeance des vainqueurs; d'autres à remplacer les membres de la tribu victorieuse qui ont été tués dans cette guerre ou dans les précédentes. Ceux qui sont réservés à ce sort plus doux, sont conduits aux cabanes de ceux dont les parens ont été tués. Les femmes les attendent à la porte, & si elles les reçoivent leurs souffrances sont finies. Ils sont adoptés dans la famille & placés suivant leur manière de s'exprimer, sur la natte du mort. Ils prennent son nom, son rang & sont traités avec la tendresse que l'on doit à un pere, à un frere, à un mari ou à

(1) Charlevoix, *hist. de la Nouv. France*, III, 241. La Fitau, *Mœurs des Saüy*, II, 264.

un ami. Mais si par un caprice, ou par un reste de desir de vengeance, les femmes refusent de recevoir le prisonnier qui leur est offert, son arrêt est prononcé, & il n'est aucun pouvoir qui puisse le sauver de la torture & de la mort.

Les prisonniers, quand leur sort est encore incertain, vivent comme s'ils étoient absolument étrangers à tout ce qui peut leur arriver. Ils mangent, boivent & dorment comme s'ils jouissoient du sort le plus tranquille & comme si aucun danger ne les menaçoit. Ils entendent sans changer de visage l'arrêt fatal qu'on leur prononce, se préparent à le subir en hommes, & entonnent la chanson de mort. Les vainqueurs s'assemblent comme à une fête solennelle, résolus à mettre le courage des patiens aux plus cruelles épreuves. C'est alors que l'on voit une scène dont la description doit glacer d'horreur tous ceux que des institutions douces ont accoutumés à respecter l'homme & à s'attendrir à l'aspect de ses souffrances. Le prisonnier est lié à un poteau, mais de manière qu'il peut courir tout autour. Tous ceux qui sont présens, hommes, femmes, enfans, tous fondent sur lui comme des fa-

Indifférence des prisonniers sur leur sort.

LIV. IV.

— rics. On emploie contre ce malheureux toutes les especes de torture que peut inventer la fureur de la vengeance. Quelques-uns lui brûlent le corps avec des fers rouges; d'autres le coupent en morceaux avec des couteaux; d'autres séparent la chair des os ou lui enfoncent des clous qu'ils tournent ensuite dans les nerfs. Ils s'efforcent, à l'envi les uns des autres, d'imaginer des raffinemens de cruauté. Rien ne met des bornes à leur rage que la crainte d'abrèger la durée de leur vengeance, en accélérant leur mort par l'excès des souffrances; & telle est leur ingénieuse barbarie qu'ils évitent toujours de porter des coups dans les parties du corps où ils seroient mortels; ils prolongent pendant plusieurs jours les tourmens de leur victime. Cet infortuné, au milieu de toutes ses souffrances, chante d'une voix ferme la chanson de mort, célèbre ses propres exploits, insulte à ceux qui le tourmentent, en leur reprochant de ne savoir pas venger la mort de leurs parens & de leurs amis, les avertit de la vengeance qu'on tirera de sa mort, & excite enfin leur férocité par toutes sortes d'injures & de menaces. La force & le courage qu'il fait écla-

ter dans cette situation terrible, est le plus beau triomphe d'un guerrier. Fuir ou abrégger ses tourmens par une mort volontaire, est une lâcheté qu'on punit par l'infamie. Celui qui laisse échapper quelque signe de foiblesse, est mis à mort sur le champ par mépris, parce qu'on le juge indigne d'être traité comme un homme (1). Animés par ces idées & par ces sentimens, les Américains souffrent, même sans pousser un seul gémissement, des tourmens que la nature humaine ne sembleroit pas être capable de supporter. On diroit qu'ils ne bravent pas seulement les tourmens, mais qu'ils les désirent.

„ Laissez-là, ” disoit un vieux chef des Iroquois à un de ses bourreaux qui l'avoit blessé d'un coup de couteau, „ laissez-là vos coups de couteau & faites-moi mourir par le feu, afin que par mon exemple j'apprenne à ces chiens, vos alliés d'au-delà des mers, à souffrir comme des hommes (2)”. Cette magnanimité, dont les exemples sont très-fréquens parmi les guerriers Américains, au lieu d'exciter de

(1) De la Potherie. II, 237 ; III, 481.

(2) Colden, *hist. of five nations*, I, 200.

Liv. IV. l'admiration ou d'inspirer de la pitié, ne fait qu'irriter la vengeance féroce des ennemis & les porter à de nouveaux actes de cruauté (1). Las enfin de lutter avec des hommes dont rien ne peut vaincre la constance, quelque chef dans un mouvement de rage finit par les tuer de son poignard ou de sa massue (2).

A ces scènes barbares en succèdent souvent de plus horribles encore. Il est impossible d'affouvir jamais l'affreux sentiment de la vengeance dans le cœur d'un sauvage & les Américains mangent quelquefois les victimes qu'ils ont si cruellement tourmentées. Dans l'ancien monde la tradition a conservé la mémoire de quelques nations féroces & barbares qui se nourrissoient de chair humaine; mais il y avoit dans toutes les parties du nouveau monde des peuples à qui cette coutume étoit familière. Elle étoit établie dans le continent méridional (3), dans plu-

(1) *Voy. de Lahontan*, I, 236.

(2) Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr.* III, 243, &c. 385. Lafitau, *Mœurs*, II, 365. Creuxii *hist. Canad.* p. 73. Hennepin, *Mœurs des Saüy.* p. 64, &c. Lahontan, I, 233, &c. Dutertre, II, 405. De la Potherie, II, 22, &c.

(3) Stadius, *ap. de Bry.* III, 123. Lery, *ibid.* 210. Biet, 384. *Lettr. édif.* XXIII, 341. Pifó, 8. La Condamine, 84-97. Ribas, *hist. de los triunfos*, 473.

seurs des isles (1), & dans différens cantons de l'Amérique septentrionale (2). Dans les pays de l'Amérique, où des circonstances qui nous sont inconnues ont en grande partie aboli cet usage, il paroît avoir été tellement connu que l'idée en est incorporée dans les formules même du langage. Lorsque les Iroquois veulent exprimer la résolution qu'ils ont prise de faire la guerre à une nation ennemie, ils disent *allons & mangeons cette nation*. S'ils sollicitent le secours d'une tribu voisine, ils l'invitent à venir *manger du bouillon fait de la chair de leurs ennemis* (3). Cette coutume n'étoit pas particulière aux peuplades les plus grossières & les moins civilisées: le principe qui y a donné naissance est si profondément enraciné dans l'ame des Américains, qu'elle subsistoit au Mexique, l'un des empires policés du nouveau monde, & qu'on en a découvert des traces parmi les habitans plus doux en-

(1) *Life of Columb.* 529. Martyr, *decad.* p. 18. Duterre, II, 405.

(2) Dumont, *mém.* I, 25. Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr.* I, 259; II, 14; III, 21. De la Potherie, III, 50.

(3) Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr.* III, 208-209. *Lettr. diss.* XXIII, p. 277. De la Potherie, II, 298. Voyez la NOTE LXIX.

core de l'empire du Pérou. Ce n'étoit point la disette des alimens & les besoins importants de la faim qui forçoient les Américains à se nourrir ainsi de leurs semblables. Dans aucun pays la chair humaine n'a été employée comme une nourriture ordinaire, & il n'y a que la crédulité & les méprises de quelques voyageurs qui aient pu faire croire que certains peuples en faisoient un des moyens ordinaires de leur subsistance. L'ardeur de la vengeance a d'abord porté les hommes à cette action barbare (1); mais les peuples les plus farouches ne mangeoient que les prisonniers qu'ils avoient faits à la guerre, ou ceux qu'ils regardoient comme ennemis (2). Les femmes & les enfans n'étant point pour eux des objets de haine, n'avoient rien à craindre des effets réfléchis de leur vengeance, lorsqu'ils n'étoient pas massacrés dans la fureur d'une première incursion en pays ennemi (3).

Les peuples de l'Amérique méridionale
aC.

(1) Biet, 383. Bianco, *conversion de Piritu*, p. 23. Bancroft, *nat. hist. of Guiana*, p. 259, &c.

(2) Voyez la NOTE LXX.

(3) Biet, 82. Bandini, *vita di Americo*, 84. Dutertre, 405. Fermin, *descript. de Surinam*, I, 54.

affouviſſent leur vengeance d'une manière un peu différente, mais avec une férocité non moins implacable. Lorsqu'ils voient arriver leurs prisonniers, ils les traitent au premier abord auffi cruellement que les habitans de l'Amérique ſeptentrionale traitent les leurs (1); après ce premier mouvement de fureur, non - ſeulement on ceſſe de les injurier, mais on leur marque même la plus grande bonté. Ils ſont caeſſés & bien nourris, & on leur envoie même de belles & jeunes femmes pour les ſoigner & les conſoler. Il n'eſt pas aisé d'expliquer cette ſingularité de leur conduite, à moins qu'on ne l'impute à un raffinement de cruauté; car, tandis qu'ils paroiffent occupés d'attacher davantage leurs prisonniers à la vie, en leur fourniffant tout ce qui peut la rendre agréable, l'arrêt de leur mort eſt irrévocablement porté. A un certain jour déterminé, la tribu victorieuſe ſ'aſſemble; le captif eſt amené en grande ſolemnité; il voit les préparatifs du ſacrifice avec autant d'indifférence que s'il n'étoit pas lui-même la victime; il attend ſon ſort avec une fermeté inébranlable, & un ſeul coup lui fait

(1) Stadius, *ap. de Bry*, III, 40, 1:3.

LIIV. IV. perdre la vie. Au moment où il tombe, les femmes s'emparent de son corps & l'appêtent pour le festin. Elles teignent leurs enfans de son sang, pour allumer dans leur ame une haine implacable contre leurs ennemis, & toute la tribu se réunit pour dévorer la chair de la victime avec une avidité & des transports de joie inexprimables (1). Ces peuples regardent le plaisir de manger le corps d'un ennemi massacré, comme le plaisir le plus doux & le plus complet de la vengeance. Partout où cet usage est établi, les prisonniers ne peuvent point échapper à la mort; mais ils ne sont pas toujours tourmentés avec la même barbarie qu'ils le sont chez les peuples moins familiarisés avec ces horribles festins (2).

Comme il n'y a point de guerrier Américain dont la constance ne puisse être mise à ces rudes épreuves, le grand objet de l'éducation & de la discipline dans le nouveau monde est d'y préparer les hommes de bonne heure. Chez des nations où l'on fait la guerre à force ouverte, où l'on défie ses ennemis au combat, où la victoire

(1) Stadius, *ap. de Bry*, III, 123, &c. Lery, *ibid.* 210.

(2) Voyez la NOTE LXXI.

est le fruit de la supériorité des talens ou du courage, les soldats sont formés à être actifs, forts & audacieux. Mais en Amérique, où l'esprit & les maximes de la guerre sont très-différens, le courage passif est la vertu qu'on estime le plus. Aussi les Américains s'occupent-ils de bonne heure à acquérir une qualité qui leur apprendra à se comporter en hommes, lorsque leur fermeté sera mise à l'épreuve. Tandis que dans les autres pays les jeunes gens s'adonnent à des exercices qui demandent de la force & de l'activité, les jeunes Américains disputent entr'eux à qui montrera la plus grande patience dans les souffrances. Ils endurent les organes de la sensibilité par ces épreuves volontaires, & s'accoutument par degrés à souffrir, sans se plaindre, les douleurs les plus aiguës. On voit un jeune garçon & une jeune fille entrelacer leurs bras nus & placer un charbon allumé entre les deux bras, pour voir lequel montrera le premier assez d'impatience pour secouer le charbon (1). Lorsqu'un jeune homme est admis à la classe des

LIV. IV.

(1) Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr.* III, 307.

Liv. IV. guerriers , ou lorsqu'un guerrier est élevé à la dignité de capitaine ou de chef , on les soumet à des épreuves toujours analogues à ce genre de fermeté. Ce ne sont pas des actes de valeur , mais de patience ; on ne leur demande pas de se montrer en état d'attaquer , mais capables de souffrir. Chez les nations qui habitent les bords de l'Orenoque , si un guerrier aspire au rang de capitaine , il est obligé de s'y préparer par un long jeûne , plus rigoureux que celui des plus austères hermites. Les chefs s'assemblent ensuite ; chacun d'eux lui donne trois coups d'un gros fouet , si vigoureusement appliqués que tout son corps en est couvert de plaies ; & s'il donne le moindre signe d'impatience ou même de sensibilité , il est deshonoré & rejeté à jamais , comme indigne de l'honneur auquel il prétend. Après quelques intervalles la consistance du candidat est soumise à des épreuves plus cruelles encore. On le couche dans un hamac , les mains fortement attachées , & l'on jette sur lui une multitude innombrable de fourmis venimeuses , dont la morsure cause des douleurs très-vives & produit une violente inflammation. Les ju-

ges de son courage se tiennent debout autour du hamac, & tandis que ces cruels insectes s'attachent aux parties les plus sensibles de son corps, il ne faudroit qu'un soupir, un gémissement, un seul mouvement involontaire de sensibilité, pour le faire exclure de la dignité qu'il ambitionne d'obtenir. Cela ne suffit pas encore pour établir complètement le degré de mérite qu'on attend de lui; il faut qu'il se soumette à une nouvelle épreuve plus redoutable qu'aucune de celles qu'il vient de subir. On le suspend de nouveau dans son hamac & on le couvre de feuilles de palmier: on allume au-dessous de lui un feu d'herbes puantes, de maniere qu'il en sent la chaleur & qu'il est enveloppé de la fumée. Quoique brûlé tout à la fois & presque étouffé, il est obligé de montrer la même patience & la même insensibilité. On en voit plusieurs périr dans ce terrible essai de fermeté; mais ceux qui le subissent avec applaudissement, reçoivent en cérémonie les marques de leur nouvelle dignité & sont dès-lors regardés comme des chefs d'un courage reconnu, & dont la conduite dans les occasions les plus criti-

Liv. IV. ques ne peut manquer de faire honneur à leur pays (1). Dans l'Amérique septentrionale le noviciat d'un guerrier n'est ni aussi rigoureux ni soumis à autant de formalités. Cependant, un jeune homme n'y a le droit de porter les armes qu'après que sa patience & son courage ont été éprouvés par le feu, par des coups, & par des insultes plus intolérables encore pour des âmes fieres (2).

Cette fermeté extraordinaire avec laquelle les Américains endurent les tourmens les plus cruels, a porté quelques auteurs à croire que par une suite de la foiblesse particulière de leur constitution, ils ont moins de sensibilité que les autres hommes; de même que les femmes & les personnes qui ont la fibre molle & lâche, sont moins affectées de la douleur que les hommes robustes dont la fibre est plus forte & plus tendue; mais les Américains ne different pas tellement du reste de l'espece humaine par leur constitution physique, que cela suffise pour expliquer cette singularité de leurs mœurs. Elle a sa source dans un principe d'honneur,

(1) Gumilla, II, 286, &c. Biet, 376, &c.

(2) Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr.* III, 219.

inculqué dès l'enfance & cultivé avec assez ~~de~~ de soin pour inspirer à l'homme même dans cet état sauvage, une magnanimité héroïque à laquelle la philosophie a vainement tâché de l'élever dans l'état de civilisation & de lumieres. L'Américain apprend de bonne heure à regarder cette constance inébranlable, comme la principale distinction de l'homme & la plus haute perfection d'un guerrier. Comme les idées qui reglent sa conduite & les passions qui échauffent son cœur, sont en petit nombre, elles agissent avec plus d'efficacité que lorsque l'ame est occupée d'une grande multitude d'objets, ou distraite par la diversité de ses affections. Ainsi, lorsque tous les motifs qui peuvent agir avec force sur l'ame d'un sauvage, se réunissent pour lui faire souffrir le malheur avec dignité, on le verra supporter des tourmens qui paroissent au-dessus de toutes les forces humaines; mais dans toutes les occasions où le courage des Américains n'est pas excité par les idées qu'ils se sont faites de l'honneur, ils se montrent aussi sensibles à la douleur que les autres hommes (1). D'ailleurs, cette fermeté dans

Liv. IV.

(1) Voyez la NOTE LXXII.

Liv. IV. les souffrances pour laquelle les Américains sont si justement célébrés, n'est pas une vertu générale parmi eux. On a vu la constance de plusieurs victimes succomber aux agonies de la torture ; alors leur foiblesse & leurs plaintes mettent le comble au triomphe de leurs ennemis & réfléchissent une idée de deshonneur sur leurs concitoyens (1).

Dépopulation
causée par
ces guerres
perpétuelles.

Les hostilités continuelles qui subsistent parmi les tribus Américaines, produisent des effets très-funestes. Comme ils n'ont pas assez d'industrie pour amasser, même dans le tems de paix, des provisions de subsistance au-delà du nécessaire, lorsque l'irruption d'un ennemi vient dévaster leurs terres cultivées ou les troubler dans leur chasse, c'est une calamité qui réduit presque toujours à une extrême disette un peuple naturellement dépourvu de prévoyance & de ressources ; tous les habitans du district exposé à cette invasion sont forcés d'ordinaire à se réfugier dans les bois ou dans les montagnes, où ils ne trouvent que très-peu

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr.* III, 248 - 385.
De la Potherie, III, 48.

peu de moyens de subsister, & où une grande partie périt. Malgré les précautions extrêmes avec lesquelles leurs opérations militaires sont dirigées, & le soin que prend chaque chef pour conserver la vie de ses compagnons, comme ils jouissent rarement de quelqu'intervalle de paix, la perte des hommes est très-considérable parmi les Américains, eu égard au degré de population. La famine & la guerre se réunissent pour diminuer leur nombre. Toutes les tribus sont foibles, & plusieurs de celles qui étoient autrefois puissantes, se sont épuisées par degrés & ont à la fin disparu; il n'en reste aujourd'hui que le nom (1).

Pour remédier à cet affoiblissement continué, il y a des tribus qui cherchent à réparer leurs forces nationales en adoptant les prisonniers faits à la guerre, & qui par cet expédient préviennent leur extinction totale. Cet usage n'est cependant pas universellement établi. Le ressentiment agit en général avec plus de force sur les sauvages que les considérations de politique. Presque tous leurs captifs étoient anciens.

Il s'en re-
peuplent
en adop-
tant leurs
prison-
niers.

(1) Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr.* III, 202-429.
Gumilla, II, 227.

nement sacrifiés à la vengeance, & ce n'est
 Liv. IV. que depuis que leur nombre a commencé à
 diminuer sensiblement qu'ils ont adopté des
 usages plus doux. Mais, ceux qui se trou-
 vent ainsi naturalisés, renoncent pour jamais
 à leur patrie, & prennent si absolument les
 mœurs, ainsi que les passions du peuple qui
 les adopte (1), qu'ils se joignent souvent
 à ses guerriers dans des expéditions contre
 leurs anciens concitoyens. Un changement
 si subit & si contraire à un des sentimens
 les plus puissans que donne la nature, pa-
 roîtroit étrange chez tous les peuples; mais
 il est encore plus inexplicable dans ces
 peuplades où les animosités nationales sont
 si violentes & si profondément enracinées.
 Cela paroît cependant résulter naturelle-
 ment des principes sur lesquels la guerre
 se fait en Amérique. Chez des nations dont
 l'objet est d'exterminer leurs ennemis, l'é-
 change des prisonniers ne peut point avoir
 lieu. Du moment qu'un guerrier est pris à
 la guerre, sa tribu & ses parens le regar-
 dent comme mort (2). Il s'est couvert

(1) Charlevoix, *hist. de la Nouy. Fr.* III, 255. Lafitau, II, 308.

(2) Voyez la NOTE LXXIII.

d'une honte ineffaçable, en se laissant surprendre par un ennemi, & s'il revenoit avec cette tache à son honneur, ses plus proches parens ne le recevroient pas & même ne voudroient pas avouer qu'ils le connoissent (1). Il y avoit même des tribus où l'on étoit encore plus rigoureux. Lorsqu'un prisonnier revenoit parmi les siens, ils croyoient devoir expier le deshonneur dont il avoit couvert son pays en le mettant à mort sur le champ (2). Le malheureux prisonnier se voyant donc proscriit de sa patrie & les liens qui l'attachoient à elle étant irrévocablement brisés, il n'éprouve aucune répugnance à contracter de nouveaux engagements avec des étrangers, qui non-seulement le délivrent d'une mort cruelle, mais lui offrent de l'admettre à tous les droits de concitoyen. La parfaite ressemblance des mœurs parmi les nations sauvages facilite & complète cette union, & rien n'empêche un prisonnier de transporter non-seulement ses services, mais même son affection, à la communauté dans le sein de laquelle il vient d'être reçu.

(1) Lahontan, II, 185.

(2) Herrera, *decad.* 3, *lib.* IV, c. 16, p. 173.

LIV. IV.
Ils font
inférieurs
dans la
guerre aux
nations
policées.

Quoique la guerre soit la principale occupation des hommes dans l'état sauvage, & qu'ils mettent leur plus grande gloire à y exceller, ils y ont une infériorité bien marquée toutes les fois qu'ils s'y trouvent engagés avec des nations policées. Dépourvus de cette prévoyance qui fait prévenir les événemens futurs & y pourvoir, ne connoissant ni l'union & la confiance mutuelles, nécessaires pour former de vastes plans d'opérations, ni la subordination non moins nécessaire pour en assurer l'exécution & le succès, les peuples sauvages peuvent étonner par leur valeur un ennemi discipliné, mais rarement peuvent-ils s'en faire redouter par leur conduite; & toutes les fois que la guerre sera de longue durée, ils seront forcés de céder à la supériorité de l'art (1). Les Péruviens & les Mexicains, quoique leurs progrès dans les arts de la civilisation fussent peu considérables, si on les compare aux peuples policés de l'Europe ou de l'Asie, avoient pris un tel ascendant sur les tribus sauvages dont ils étoient environnés, qu'ils en avoient soumis la plupart avec une grande facilité à leur domination. Lorsque

(1) Voyez la Note LXXIV.

les Européens allèrent assaillir les différentes provinces de l'Amérique, cette supériorité se fit sentir d'une manière encore plus frappante. Ni le courage ni le nombre des naturels ne put tenir contre les efforts d'une poignée d'ennemis disciplinés; les querelles & les haines qui divisoient ces peuples sauvages, les empêchoient de se réunir pour former un plan de défense commune, & chaque tribu combattant à part, il fut aisé de les subjuguier toutes.

VI. Si les arts des peuples grossiers qui ne connoissent point l'usage des métaux, méritent qu'on y fasse quelque attention, ce n'est qu'autant qu'ils servent à faire connoître le génie & les mœurs d'un peuple. Le premier sentiment de peine qu'un sauvage peut éprouver, doit naître de la manière dont son corps est affecté par la chaleur, le froid ou l'humidité du climat sous lequel il vit; son premier soin sera donc de chercher à se garantir contre cet inconvénient. Dans les climats plus chauds & plus doux de l'Amérique, aucun des peuples sauvages n'avoit des habillemens. La nature ne leur avoit pas même appris qu'il pût y avoir quelque indécence à se montrer entièrement

Liv. IV,

Arts des Américains.

Vêtements & parure.

Liv. IV.

nud (1). Comme sous un ciel doux on a peu besoin de se défendre contre les injures de l'air, & que leur extrême indolence leur faisoit éviter toute espece de travail qui n'étoit pas commandé par la nécessité, tous les habitans des isles & une grande partie de ceux du continent restoient dans cet état de nudité absolue. D'autres se contentoient d'un léger vêtement pour satisfaire uniquement à la décence. Mais, quoique nuds, ils n'étoient pas sans quelque forte d'ornemens, & ils arrangeoient leurs cheveux de plusieurs manieres différentes. Ils attachoient des morceaux d'or, des coquilles ou des pierres brillantes à leurs oreilles, à leurs nez & à leurs joues (2). Ils dessinoient sur leur peau une multitude de figures diverses; ils passoient beaucoup de tems & prenoient beaucoup de peine pour parer leurs personnes d'une maniere bizarre. Mais la vanité, qui trouve des occasions sans nombre d'exercer l'invention & l'industrie dans les pays où la parure est devenue un art très-complicqué, doit se

(1) Lery, *navigat. ap. de Bry*, III, p. 164. *Vie de Colomb*, c. 24. Venegas, *hist. of Californ.* p. 70.

(2) Lery, *ap. de Bry*, III, 165. *Lettre. édit.* XX, 223.

trouver circonscrite dans un cercle très-étroit & bornée à un très petit nombre d'objets chez des sauvages nuds; aussi ces peuples ne se contentent pas de ces simples ornemens dont nous avons parlé; ils ont un singulier penchant à changer les formes naturelles de leurs corps. Cette pratique étoit universelle chez les tribus les plus grossières de l'Amérique. Leurs opérations pour cet objet commencent à l'instant même où l'enfant est né. Quelques peuples en lui comprimant les os du crâne encore mous & flexibles, lui applatissent la couronne de la tête. Quelques-uns donnent à la tête la figure d'un cône; d'autres cherchent à lui faire prendre une forme quarrée (1). Ils mettent souvent en danger la vie de leurs enfans par ces efforts violens & absurdes pour déranger le plan de la nature, sous le vain prétexte de le perfectionner. Mais dans tous ces moyens que les Américains prenoient, soit pour orner leurs personnes, ou pour changer leurs formes naturelles, ils semblent s'être moins pro-

(1) Oviedo, *hist. lib. III, c. 5.* Ulloa, I, 329. Labat, *voy. II, 72.* Charlevoix, III, 270. Gumilla, I, 197. Acugna, *relat. de la riv. des Amaz. II, 83.* Lawson's, *voy. to Carolina, p. 33.*

Liv. IV. posé de plaire ou de s'embellir, que de se donner un air plus imposant & plus redoutable. Leur goût de parure se rapportoit plus à la guerre qu'à la galanterie. Il y avoit entre les deux sexes une subordination si marquée qu'elle éteignoit jusqu'au desir de se plaire l'un à l'autre. L'homme auroit cru au-dessous de lui de se parer pour plaire à celle qu'il étoit accoutumé à regarder comme son esclave. C'étoit lorsqu'un guerrier se proposoit d'être admis au conseil de sa nation ou d'entrer en campagne contre les ennemis, qu'il prenoit ses plus beaux ornemens & qu'il paroît sa personne avec le plus de recherche & de soin (1). Le vêtement, parure des femmes, étoit très-simple & peu varié; tout ce qu'il y avoit de précieux ou de brillant étoit réservé aux hommes. Dans plusieurs tribus les femmes étoient obligées de passer chaque jour une grande partie de leur tems à parer & à peindre leurs maris; il ne leur restoit pas le loisir de s'occuper de leur propre parure. Parmi une race d'hommes assez hautaine pour mépriser les femmes, ou assez insen-

(1) Wafer's, voy. p. 142. Lery, ap. de Bry, III, 167.
 Charlevoix, hist. de la Nouv. Fr. III, 216-222.

nable pour les dédaigner, elles doivent naturellement devenir paresseuses & négligentes, tandis que le goût de la parure, qu'on regarde comme leur passion favorite, est particulièrement réservé à l'autre sexe (1). C'étoit tout-à-la-fois la distinction du guerrier & une de ses plus sérieuses occupations (2). Un usage des Américains qui, au premier coup-d'œil, paroît très-singulier & très-bizarre, n'est qu'un moyen ingénieux que leur sagacité a découvert pour remédier aux principaux inconvéniens de leur climat, souvent brûlant ou humide à l'excès. Tous les peuples qui n'ont pas encore l'usage des vêtemens, sont dans l'usage d'oindre leur corps avec de la graisse d'animaux, des gommes visqueuses & des huiles de différente espece. Ils arrêtent par-là cette transpiration surabondante qui, sous la zone torride, épuise la force de la constitution & abrege la durée de la vie humaine; ils se garantissent en même tems contre l'excessive humidité qui regne pen-

Liv. IV.

(1) Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr.* III, 278-327. Laffitt, II, 53. Kalin, *voy. en Amériq.* III, 273. Lery, *ap. de Bry*, III, 169. Purchas, *pilgr.* IV, 1237. Ribas, *hist. de los triunfos*, 472.

(2) Voyez la NOTE IXXV.

Liv. IV. dant la saison des pluies (1). Ils mêlent aussi en certains tems différentes couleurs avec ces substances onctueuses & couvrent leurs corps de cette composition. Sous cet impénétrable vernis, non-seulement leur peau se trouve défendue contre la chaleur pénétrante du soleil, mais l'odeur ou le goût de ce mélange écarte aussi loin d'eux ces essaims innombrables d'insectes qui abondent dans les bois & dans les marécages, surtout dans les climats chauds, & dont la persécution seroit intolérable pour des hommes entièrement nuds (2).

Habitations.

Après le soin de la parure, l'objet qui doit attirer l'attention d'un sauvage est de se former quelque habitation qui puisse lui procurer un abri pour le jour & une retraite pour la nuit. Le guerrier sauvage regarde comme un objet d'importance tout ce qui est lié avec ses idées de dignité personnelle, tout ce qui a quelque rapport à son caractère militaire; mais il voit avec la plus grande indifférence ce qui ne concerne que la vie paisible & inactive. Ain.

(1) Voyez la NOTE LXXVI.

(2) Labat, II, 73. Gumilla, I, 190-202. Bancroft, *nat. hist. of Guyana*, 279-280.

si, quoiqu'il se montre fort recherché sur sa parure, il ne fait guère d'attention à l'élégance ou à la commodité de son habitation. Les peuples sauvages, trop éloignés encore de cet état de civilisation où la manière de vivre est regardée comme une marque de distinction, ne connoissant aucun de ces besoins qui ne peuvent se satisfaire que par différens genres d'industrie, reglent la construction de leurs maisons d'après leurs idées bornées du pur nécessaire. Quelques-uns des peuples d'Amérique étoient encore si grossiers & si peu éloignés de la simplicité primitive de la nature, qu'ils n'avoient aucune espece de cabane. Dans cet état ils se mettent à l'abri de l'ardeur du soleil sous des arbres touffus, & la nuit ils se forment un couvert de branches & de feuilles (1). Dans le tems des pluies ils se retirent sous des abris formés par la nature ou creusés de leurs propres mains (2). D'autres, qui n'ont point de demeure fixe & qui errent dans les forêts à la recherche

LIV. IV.

(1) Voyez la NOTE LXXVII.

(2) *Lettr. édif. II*, 176; *V.* 273. Venegas, *hist. of Californ.* I, 176. Lozano, *descript. del gran Chaco*, p. 55. Gamilla, I, 323. Bancroft, *nat. hist. of Guiana*, 377.

LIV. IV.

du gibier, se logent pour un tems dans des huttes qu'ils construisent avec facilité, & qu'ils abandonnent sans peine. Les habitans de ces vastes plaines, inondées par le débordement des rivières dans les grosses pluies qui tombent périodiquement entre les tropiques, construisent des cabanes sur des bases élevées & fortement attachées au terrain, ou bien ils les placent au milieu des branches des arbres & se garantissent par-là de la grande inondation dont ils sont environnés (1). Tels ont été les premiers essais des peuples les plus sauvages de l'Amérique pour se former des habitations. Parmi ceux-même qui étoient plus industrieux & dont la résidence étoit fixe, la structure des maisons étoit extrêmement simple & grossière: c'étoient de misérables huttes, d'une forme quelquefois oblongue & quelquefois circulaire, où ils ne cherchoient qu'un abri, sans s'embarasser de l'élégance ni même de la commodité. Les portes en étoient si basses qu'on ne pouvoit y entrer qu'en se courbant jusqu'à terre ou en rampant sur ses mains. Elles étoient sans

(1) Gumilla, I, 225. Herrera, *dec.* 1, *lib.* IX, c. 6. Oviedo, *sommar.* p. 53. C.

fenêtres, & le toit étoit percé d'un grand trou par où sortoit la fumée.

LIV. IV.

Il seroit au-dessous de la dignité de l'histoire, & même étranger à l'objet de mon travail, de suivre les voyageurs dans les autres détails circonstanciés de leurs relations. Un seul trait mérite d'être observé, parce qu'il est singulier & qu'il jette du jour sur le caractère du peuple. Il y avoit quelques maisons assez grandes pour y loger quatre-vingts ou cent personnes. Elles étoient bâties pour recevoir différentes familles qui habitoient ensemble sous le même toit (1), souvent autour d'un feu commun, sans aucune espèce de cloison ou de séparation entre les espaces qu'elles occupoient respectivement. Lorsque les hommes ont acquis des idées distinctes de propriété ou qu'ils sont assez attachés à leurs femmes pour les observer avec inquiétude & avec jalousie, les familles commencent à se séparer & à s'établir dans des maisons particulières, où chacun puisse garder & défendre ce qu'il a intérêt de conserver. Cette forme singulière d'habitation chez les Américains peut donc être considérée non-seulement comme

(1) Voyez la NOTE LXXVIII.

Liv. IV. l'effet de la communauté des biens qui subsistoient parmi les différentes peuplades, mais encore comme une preuve de l'indifférence des hommes pour leurs femmes. S'ils n'avoient pas été accoutumés à une parfaite égalité, un tel arrangement n'auroit pas pu avoir lieu. S'ils avoient eu une sensibilité prompte à s'alarmer, ils n'auroient pas exposé la vertu de leurs femmes aux tentations & aux facilités qui naissoient de ce mélange des différens sexes. On ne peut s'empêcher en même tems d'admirer la concorde qui regne dans ces habitations où des familles nombreuses sont ainsi entassées; il n'y a que des hommes d'un caractère très-doux ou d'un tempérament flegmatique, qui dans une semblable situation puissent éviter le tumulte & les animosités (1).

Armes. Après avoir pourvu à son vêtement & à son habitation, le sauvage doit sentir la nécessité de se faire des armes convenables pour attaquer ou repousser un ennemi; c'est un objet qui a exercé de bonne heure l'in-

(1) *Journal de Grillet & Bechamel dans la Guyane*, p. 65. Lafitau, *Mœurs. &c.* II, 4. Torquemada, *monarq.* I, 227. Joutel, *Journ. hist.* 217. Lery, *hist. Brasil*, ap. de Bry, III, 233. Lozano, *desc. del gran Chaco*, 67.

dustrie & l'invention des peuples les moins civilisés : les premières armes offensives furent, sans doute, celles que le hasard présenta & les premiers efforts de l'art pour les perfectionner durent être extrêmement simples & grossiers. Des massues faites de quelque bois pesant, des pieux durcis au feu, des lances dont la pointe est armée d'un caillou ou d'un os de quelque animal, sont des armes connues aux nations les plus grossières, mais qui ne pouvoient servir que dans des combats corps à corps. Les hommes ont cherché ensuite les moyens de faire du mal à leurs ennemis à une certaine distance : l'arc & les fleches sont la première invention qu'ils aient imaginée pour cet objet ; cette espece d'arme s'est trouvée chez des peuples qui sont encore dans l'enfance de la société, & l'usage en est familier aux habitans de toutes les parties du globe. Il est cependant remarquable qu'il y ait eu en Amérique des tribus assez dépourvues d'industrie pour n'avoir pas encore fait une découverte si simple (1), & qui paroissent ne connoître l'usage d'aucune arme de trait. La fronde, dont la construc-

LIV. IV.

(1) Piedrahita, *conq. de nouvo reyno*, 9-12.

LIV. IV. tion n'est pas plus compliquée que celle de l'arc & dont l'usage n'est pas moins ancien chez plusieurs nations, étoit peu connue des habitans de l'Amérique septentrionale (1) ou des isles; mais elle paroît avoir été connue de quelques tribus dans le continent méridional (2). Les naturels de quelques provinces du Chili & les Patagons qui habitent l'extrémité méridionale de l'Amérique, ont une arme qui leur est propre: ils attachent des pierres grosses environ comme le poing, à chaque extrémité d'une courroie de cuir de huit pieds de long, & après les avoir fait tourner autour de leurs têtes, ils les lancent avec une telle adresse qu'ils manquent rarement l'objet auquel ils visent (3).

Ustensiles domestiques.

Chez des peuples qui ne connoissoient guere d'autre occupation que la guerre & la chasse, les principaux efforts de l'esprit & de l'industrie ont dû naturellement se diriger vers ces deux objets (4). A l'égard de tous

(1) *Nauf. de Aly. Nun. Cabeca de Vaca*, c. X, p. 12.

(2) *Piedrahita*, p. 16. Voyez la NOTE LXXIX.

(3) *Ovalle, relat. of Chili. Churchill. collect.* III, 82.
Falkner's desc. of Patag. p. 130.

(4) Voyez la NOTE LXXX.

tous les autres, leurs besoins & leurs desirs étoient si bornés que leur invention n'avoit pas de quoi s'exercer. Comme leur nourriture & leurs habitations étoient extrêmement simples, leurs ustensiles domestiques étoient très-grossiers & en petit nombre. Quelques-unes des tribus méridionales avoient trouvé l'art de faire des vaisseaux de terre & de les cuire au soleil, de manière qu'ils pouvoient supporter le feu. Les habitans de l'Amérique septentrionale creusoient un morceau de bois dur en forme de marmite, & la remplissoient d'eau qu'ils faisoient bouillir en y jettant des pierres rougies au feu (1) : ils se servoient de ces vaisseaux pour apprêter une partie de leurs alimens. On peut regarder cette invention comme un pas vers le raffinement & le luxe ; car dans le premier état de société les hommes ne connoissent d'autres moyens d'apprêter leurs alimens que celui de les faire griller sur le feu ; & dans plusieurs peuplades Américaines, c'est la seule espèce de cuisine qui soit encore connue (2). Mais le chef-d'œuvre de l'art chez les sauvages du

Liv. IV.

Manière
de cuire
les ali-
mens.Construc-
tion des
canots.(1) Charlevoix, *hist. de la Nouv. France*, III, 332.

(2) Voyez la NOTE LXXXI.

Liv. IV. nouveau monde, c'est la construction de leurs canots. Un esquimau, enfermé dans son bateau d'os de baleine, couvert de peau de veaux marins, peut braver cet océan orageux où la stérilité de son pays le force à chercher la principale partie de sa subsistance (1). Les naturels du Canada se hafardent sur leurs rivières & sur leurs lacs dans des bateaux faits d'écorces d'arbre, & si légers que deux hommes peuvent les porter lorsque des bas-fonds ou des cataractes arrêtent la navigation (2). C'est dans ces fragiles bâtimens qu'ils entreprennent & exécutent de longs voyages (3). Les habitans des isles & du continent méridional se font des canots en creusant avec beaucoup de peine le tronc d'un gros arbre, & quoique ces bâtimens paroissent lourds & mal construits, ils s'en servent avec tant de dextérité que des Européens qui connoissent tous les progrès qu'a faits la science de la navigation ont été étonnés de la rapidité de leurs mouvemens & de la célérité de leurs évolutions. Leurs pirogues ou bateaux de guerre sont

(1) Ellis, voy. à la baie d'Hudson, 133.

(2) Voyez la NOTE LXXXII.

(3) Lafitau, mœurs des Sauv. II, 213.

assez grands pour contenir quarante ou cinquante personnes : les canots dont ils se servent pour la pêche & les petits voyages ont moins de capacité (1). La forme, ainsi que les matériaux de ces différens bâtimens, est très-bien adaptée au service pour lequel ils sont destinés, & plus on les examine avec soin, plus on admire le mécanisme & la convenance de leur construction.

Dans tous les efforts d'industrie que font les Américains, il y a un trait frappant de leur caractère qui se marque d'une manière sensible. Ils commencent un travail sans ardeur, le continuent avec peu d'activité, & comme les enfans, s'en laissent aisément distraire. Même dans les opérations qui paroissent les plus intéressantes, & où les plus puissans motifs demandent des efforts vigoureux, ils travaillent avec une mollesse & une langueur extrême. L'ouvrage avance sous leurs mains avec tant de lenteur qu'un témoin oculaire le compare aux progrès imperceptibles de la végétation (2). Ils emploient quelquefois plusieurs années à faire un canot, de manière qu'il commence à

Liv. IV.

Indolence avec laquelle ils travaillent.

(1) Labat, voy. II, 91-131.

(2) Gumilla, II, 297.

Liv. IV. pourrir de vieillesse avant d'être achevé. Ils laisseront périr une partie de toit avant de finir l'autre (1). L'opération manuelle la plus facile consume un grand espace de tems, & ce qui chez les nations policées demanderoit à peine quelque effort d'industrie, est pour les sauvages une longue & pénible entreprise. Cette lenteur dans l'exécution des travaux de toute espee, peut être attribuée à différentes causes. Pour des sauvages qui ne doivent point leur subsistance aux travaux d'une industrie régulière, le tems est de si peu d'importance qu'ils n'y attachent aucun prix, & pourvu qu'ils puissent venir à bout de ce qu'ils ont entrepris, ils ne s'embarassent jamais du tems qu'il leur en a coûté. Les outils qu'ils emploient sont si imparfaits, si peu commodes, que tous les ouvrages qu'ils entreprennent ne peuvent manquer d'être difficiles & ennuyeux. L'artiste le plus habile & le plus industrieux auroit bien de la peine à venir à bout du travail le plus simple, s'il n'avoit pas de meilleurs outils qu'une hache de pierre, une coquille tranchante ou l'os de quelque animal: il n'y a que le tems qui puisse

(1) Borde, *relat. des Caraïbes*, p. 22.

suppléer à ce défaut de moyens; mais c'est le tempérament flegmatique & froid particulier aux Américains qui rend surtout leurs opérations si languissantes. Il est presque impossible de les tirer de cette indolence habituelle, & à moins qu'ils ne soient engagés dans une expédition de guerre ou de chasse, ils paroissent incapables de faire aucun effort de vigueur. L'application qu'ils mettent aux objets n'est pas assez forte pour donner l'essor à cet esprit inventif qui fugere des expédiens pour abréger & faciliter le travail. Ils reviendront chaque jour à leur tâche; mais tous les moyens qu'ils ont pour l'achever sont fastidieux & pénibles (1). Même depuis que les Européens leur ont communiqué la connoissance de leurs instrumens & leur ont appris à imiter leurs arts, le caractère propre des Américains se remarque encore dans tout ce qu'ils font. Ils peuvent mettre de la patience & de l'assiduité au travail; ils savent copier avec une exactitude servile & minucieuse; mais ils montrent peu d'invention & toujours une grande lenteur. Malgré l'instruction & l'exemple, l'esprit de ce peuple pré-

(1) Voyez la NOTE LXXXIII.

LIV. IV. domine ; leurs mouvemens font naturellement pefans , & il est inutile de les presser d'accélérer leur marche. *Un ouvrage d'Indien* est une expression familiere parmi les Espagnols d'Amérique , pour exprimer tout ce dont l'exécution a demandé beaucoup de tems & de travail (1).

Religion. VII. Il n'y a aucune circonstance dans la description des peuples sauvages qui ait excité une plus grande curiosité que leurs opinions & leurs pratiques religieuses ; & il n'y en a point peut-être qu'on ait plus mal entendues ou représentées avec moins de fidélité. Les prêtres & les missionnaires font les personnes qui ont eu le plus d'occasion de suivre cette recherche parmi les tribus de l'Amérique les moins civilisées ; mais leur esprit , prévenu des dogmes de leur propre religion & accoutumé à ses institutions , est toujours porté à découvrir dans les opinions & les rits de tous les peuples quelque chose qui ressemble à ces objets de leur vénération. Ils ne voient les objets qu'à travers un milieu qui en altere la forme. Ils cherchent à concilier avec leur propre croyance les institutions qu'ils obser-

(1) Ulloa , voy. I, 335. *Lettr. édif.* XV, 348.

vent, non à les expliquer conformément LIV. IV.
 aux idées grossières du peuple même à qui elles appartiennent. Ils attribuent à ce peuple des idées qu'il est incapable d'avoir, & le supposent instruit de principes & de faits dont il est impossible qu'il ait la connoissance. De-là quelques missionnaires ont cru découvrir, même chez les nations les plus barbares de l'Amérique, des traces non moins claires que surprenantes d'une connoissance distincte des mysteres sublimes & des institutions particulieres du Christianisme. En interprétant arbitrairement certaines expressions & certaines cérémonies, ils en ont conclu que ces nations connoissoient la doctrine de la Trinité, de l'Incarnation, du fils de Dieu, de son sacrifice expiatoire, de la vertu de la croix & de l'efficacité des sacremens (1). On sent que des guides si crédules & si peu éclairés ne méritent guere de confiance.

Mais, lors même que nous choisirons avec le plus grand soin nos autorités, il ne faut pas les suivre avec une foi aveugle. Toute

(1) Venegas, I, 88-92. Torquemada, II, 445. Garcia, *origen*, 122. Herrera, *dec.* 4, *lib.* IX, c. 7; *dec.* 5, *lib.* IV, c. 7.

Liv. IV. recherche dans les notions religieuses des peuples sauvages est enveloppée de difficultés particulières, & il faut souvent s'arrêter pour séparer les faits qu'on rapporte d'avec les raisonnemens dont ils sont accompagnés & les théories qu'on en veut déduire. Plusieurs écrivains pieux, plus frappés de l'importance du sujet dont ils s'occupaient, qu'attentifs à l'état du peuple dont ils cherchoient à découvrir les sentimens, ont employé beaucoup de travail inutile à des recherches de ce genre (1).

Bornée à
deux arti-
cles.

Il y a deux points fondamentaux sur lesquels est établi le système entier de la religion, autant qu'on en peut juger par les seules lumières de la nature. L'un regarde l'existence d'un Dieu, l'autre l'immortalité de l'ame. C'est un objet non-seulement de curiosité, mais aussi d'instruction, que d'examiner quelles étoient les idées des naturels de l'Amérique sur ces points importans. Je bornerai mes recherches à ces deux articles, laissant à d'autres l'examen des opinions subordonnées & le détail des superstitions locales.

Qui-

(1) Voyez la NOTE LXXXIV.

Quiconque a eu occasion d'observer les opinions religieuses des hommes des dernières classes de la société, même chez les nations les plus éclairées & les plus civilisées, trouvera que leur système de croyance leur a été communiqué par l'instruction, & n'est point le fruit de leurs propres recherches. Cette nombreuse partie du genre humain condamnée au travail, dont l'occupation principale & presque unique est de s'assurer une subsistance, considère sans beaucoup de réflexion le plan & les opérations de la nature, & n'a ni le loisir, ni la capacité d'entrer dans ces spéculations subtiles & compliquées, qui conduisent à la connoissance des principes de la religion naturelle. Dans les premiers périodes de la vie sauvage, de pareilles recherches sont absolument inconnues. Quand les facultés intellectuelles commencent seulement à se développer & que leurs premiers efforts se portent sur un petit nombre d'objets de première nécessité; quand l'esprit n'est pas encore assez étendu pour se former des idées générales & abstraites; quand le langage est tellement borné qu'il manque de mots pour distinguer tout ce qui n'affecte pas quel-

—
Lrv. IV.
Existence
de Dieu.

Liv. IV. ques-uns des sens, il seroit absurde de prétendre que l'homme fût capable d'observer exactement la relation qui se trouve entre la cause & l'effet, ou qu'il pût s'élever de la contemplation de l'un à la connoissance de l'autre, & se former des notions justes d'un Dieu, comme créateur & modérateur de l'univers. Partout où l'esprit a été étendu par la philosophie & éclairé par la révélation, l'idée de création est devenue si familière que nous ne réfléchissons guere combien cette idée est abstraite & profonde, & combien d'observations & de recherches il a fallu à l'homme pour arriver à la connoissance de ce principe élémentaire de la religion. Aussi a-t-on découvert en Amérique plusieurs tribus qui n'ont aucune idée d'un être suprême ni aucune pratique de culte religieux. Indifférens à ce spectacle magnifique d'ordre & de beauté que le monde présente à leurs regards, ne songeant ni à réfléchir sur ce qu'ils font eux-mêmes, ni à rechercher quel est l'auteur de leur existence, les hommes dans l'état sauvage consomment leurs jours, semblables aux animaux qui vivent autour d'eux, sans reconnoître ni adorer aucune puissance supérieure. Ils

n'ont dans leur langue aucun mot pour désigner la divinité, & les observateurs les plus attentifs n'ont pu découvrir parmi eux aucune institution, aucun usage qui parût supposer qu'ils reconnussent l'autorité d'un Dieu & qu'ils s'occupassent à mériter ses faveurs (1). Ce n'est cependant que dans l'état de nature le plus simple & lorsque les facultés intellectuelles de l'homme sont trop foibles & trop bornées pour l'élever beaucoup au-dessus des animaux, qu'on observe cette ignorance absolue de toute puissance invisible. Mais l'esprit humain naturellement formé pour la religion, s'ouvre bientôt à des idées qui, lorsqu'elles sont corrigées & épurées, sont destinées à être une grande source de consolation au milieu des calamités de la vie. On apperçoit des notions de quelques êtres invisibles & puissans

(1) Biet, 539. Lery, *ap. de Bry*, III, 221. Nieuhoff, *Churchill. coll.* II, 132. *Lettr. édif.* II, 177. *id.* 12-13. Venegas, I, 87. Lozano, *descr. del gran Chaco* 59. Gumilla, II, 156. Rochefort, *hist. des Antilles*, p. 468. Margrave, *Afst. in append. de Chilliensibus*, 285. Ulloa, *notiz. Americ.* 335. *Ec.* Barrere, 218-219. Harcourt, *voy. to Gulana*. Purchas, *Pilgr.* IV, p. 1273. *Account of Brasil, by a Portuguese* *ibid.* p. 1289. Jones's *journal*, p. 59. Voyez la NOTE LXXXV.

Liv. IV.

— dans les usages de plusieurs tribus Américaines qui sont encore dans l'enfance de la société. Ces notions sont dans l'origine vagues & obscures, & paroissent plutôt provenir d'un sentiment de crainte pour des maux dont l'homme est menacé, que d'un sentiment de reconnoissance pour des bienfaits reçus. Tandis que la nature poursuit son cours avec une régularité constante & uniforme, l'homme jouit des biens qu'elle lui procure sans en rechercher la cause ; mais tout écart de cette marche régulière le frappe & l'étonne. Lorsqu'il voit arriver des événemens auxquels il n'est point accoutumé, il en cherche les causes avec une curiosité active. Son entendement est incapable de les démêler ; mais l'imagination, qui est une faculté de l'ame plus ardente & plus audacieuse, décide sans hésiter : elle attribue les événemens extraordinaires de la nature à l'influence de quelques êtres invisibles & suppose que le tonnerre, les tremblemens de terre & les ouragans sont leur ouvrage. On a trouvé chez plusieurs nations grossières quelques idées confuses d'une puissance spirituelle ou invisible, dirigeant les fléaux naturels qui désolent la ter-

re & épouvantent les habitans (1). Mais Liv. IV.
 indépendamment de ces calamités, les pei-
 nes & les dangers de la vie sauvage sont si
 multipliés, l'homme dans cet état se trou-
 ve souvent dans des situations si critiques,
 que son esprit est forcé par le sentiment de
 sa propre foiblesse de recourir à l'action d'u-
 ne intelligence supérieure aux forces hu-
 maines. Abattu par les calamités qui l'op-
 priment, exposé à des dangers qu'il ne peut
 repousser, le sauvage ne compte plus sur
 lui-même; il sent toute son impuissance,
 & ne voit aucun moyen d'échapper à tant
 de maux que par l'interposition de quelque
 bras invifible. Ainsi l'on trouve que chez
 toutes les nations ignorantes, les premières
 pratiques qui présentent quelques ressem-
 blances avec des actes de religion, n'ont
 pour objet que d'écarter des maux que
 l'homme peut souffrir ou redouter. Les
Manitous ou *Ockis* des naturels de l'A-
 mérique septentrionale, étoient des es-
 peces d'amulettes ou de charmes, auxquels
 ils attribuoient la vertu de préserver de
 tout événement fâcheux ceux qui y met-
 toient leur confiance; ou bien on les re-

(1) Voyez la NOTE LXXXVI.

regardoit comme des esprits tutélaires dont on pouvoit implorer le secours dans des circonstances malheureuses (1). Les habitans des isles admettoient des êtres qu'ils appelloient *Cemis*, & qu'ils regardoient comme les auteurs de tous les maux qui affligent l'espece humaine; ils représentoient ces terribles divinités sous les formes les plus effrayantes, & ne leur rendoient un hommage religieux que dans la vue d'appaiser leur courroux (2). Il y avoit des tribus qui s'étoient fait des idées de religion plus étendues, & qui reconnoissoient des êtres bons qui se plaisoient à faire le bien, ainsi que des êtres méchans qui aimoient à faire le mal; mais chez ces peuples même la superstition paroît encore être le fruit de la crainte, & tous ses efforts avoient pour but de détourner des malheurs. Ils étoient persuadés que leurs divinités bienfaisantes étoient portées par leur nature même à faire tout le bien qui étoit en leur pouvoir, sans avoir besoin de prieres ni de reconnoissance; ainsi leur unique soin étoit de chercher à conjurer & à fléchir la colere des

(1) Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr.* III, 343. Creuxii, *hist. Canad.* p. 82.

(2) Oviedo, *Hb.* III, c. 1, p. 3. P. Martyr, *dec.* p. 102.

puissances malfaisantes qu'ils regardoient comme ennemies de l'homme (1). Liv. IV.

Telles étoient les notions imparfaites de la plupart des Américains, relativement à l'influence des agens invisibles, & telle étoit presqu'universellement le vil & grossier objet de leurs superstitions. Si nous pouvions remonter à la source des idées des autres nations, jusqu'à ce premier état de société où l'histoire commence de les offrir à nos regards, nous appercevrions une ressemblance frappante entre leurs opinions & leurs pratiques, & celles dont nous venons de parler : nous nous convaincrions aisément que dans des circonstances semblables l'esprit humain suit partout à peu près la même route dans ses progrès & arrive presqu'aux mêmes résultats. Les impressions de la crainte se marquent d'une manière sensible dans tous les systèmes de superstition formés dans cet état de société, & les notions les plus exaltées des hommes se bornent à une idée obscure de certains êtres dont la puissance, quoique surnaturelle,

(1) Dutertre, II, 365. Borde, p. 14. *State of Virginia, by a native*, III, p. 32, 33. Dumont, I, 165. Bancroft, *nat. hist. of Guiana*, 309.

est limitée dans ses objets, comme dans ses
 Liv. IV. moyens.

Diversi-
 tés remar-
 quables
 dans les
 opinions
 religieu-
 ses.

Chez d'autres peuples, qui sont unis en société depuis plus longtems, ou qui ont fait plus de progrès dans la civilisation, on apperçoit quelque étincelle d'une conception plus juste de la puissance qui gouverne le monde. Ils semblent avoir vu qu'il doit exister quelque cause universelle à laquelle tous les êtres doivent leur existence, & si nous pouvons en juger par quelques expressions de leur langage, ils paroissent reconnoître une puissance divine qui a fait le monde & qui dispose de tous les événemens. Ils l'appellent *le grand esprit* (1).

Mais ces idées sont vagues & confuses, & lorsqu'ils essayent de les expliquer, il est évident qu'ils donnent au mot *esprit* un sens très-différent de celui que nous y attachons & qu'ils ne conçoivent aucun être qui ne soit corporel. Ils croient que leurs dieux ont une forme humaine, mais avec une nature supérieure à celle de l'homme; & ils débitent sur les qualités & les opérations de ces divinités des fables trop ab-

(1) Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr.* III, 343. Sagard, *voy. au pays des Hurons*, 226.

furdes & trop incohérentes pour mériter une place dans l'histoire. Ces mêmes peuples ne connoissent aucune forme établie de culte public ; ils n'ont ni temples érigés à l'honneur de leurs divinités, ni ministres spécialement consacrés à leur service. Les différentes cérémonies & pratiques superstitieuses reçues parmi eux leur ont été transmises par tradition, & ils y ont recours avec une crédulité puérile, lorsque des circonstances particulières les tirant de leur apathie ordinaire, les portent à réclamer la puissance & à implorer la protection de quelques êtres supérieurs (1).

—————
Liv. IV.

La tribu des Natchez & les naturels de Bogota font beaucoup plus avancés dans leurs idées de religion, ainsi que dans leurs institutions politiques, que les autres nations sauvages de l'Amérique ; & il n'est pas moins difficile de trouver la cause de cette distinction que de celle dont nous avons déjà parlé. Le soleil étoit le principal objet du culte chez les Natchez. Ils entretenoient dans leurs temples un feu perpétuel, comme l'emblème le plus pur de leur

Systèmes
des Nat-
chez &
des natu-
rels de
Bogota.

(1) Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr.* III, 345. Col-
den, I, 17.

Liv. IV. divinité ; ces temples étoient construits avec une grande magnificence & décorés de différens ornemens, autant que le comportoit leur grossiere architecture. Ils avoient des ministres chargés de veiller à l'entretien du feu sacré. La premiere fonction du chef de la nation étoit un acte d'obéissance au soleil tous les matins ; & à certains tems de l'année il y avoit des fêtes établies, qui étoient célébrées par tout le peuple en grande cérémonie, mais sans répandre du sang (1). Ces fêtes sont la pratique de superstition la plus raffinée qu'on ait trouvée en Amérique, & peut-être une des plus naturelles & des plus séduisantes. Le soleil est la source apparente de la joie, de la fécondité & de la vie répandues sur toute la nature ; &, tandis que l'esprit humain, dans ses premiers essais de spéculation, contemple & admire la puissance universelle & active de cet astre, il est naturel que son admiration s'arrête à ce qui est visible, sans pénétrer jusqu'à la cause qu'il ne voit pas, & qu'il rende à l'ouvrage le plus brillant & le plus bienfaisant de l'être

(1) Dumont, I, 158. Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr.* II, 418 - 429. Lafitau, I, 167.

suprême un culte qui n'est dû qu'à son auteur. Comme le feu est le plus pur & le plus actif de tous les élémens, & qu'il ressemble au soleil par quelques-unes de ses qualités & de ses effets, ce n'est pas sans raison qu'il a été choisi pour emblème de l'action puissante de cet astre. Les anciens Perses, peuple bien supérieur à tous égards aux nations sauvages dont je rappelle les usages, fonderent leur système religieux sur les mêmes principes, & établirent des formes de culte public, moins grossières & moins absurdes que celles des autres peuples qui avoient été privés du secours de la révélation. Cette étonnante conformité d'idées entre deux nations vivant dans deux états de société si différens, est une des circonstances les plus singulieres & les plus inexplicables qui se rencontrent dans l'histoire des révolutions humaines.

A Bogota, le soleil & la lune étoient également les principaux objets de la vénération publique. Le système de religion y étoit plus régulier & plus complet, quoique moins pur que celui des Natchez. Il y avoit des temples, des autels, des prêtres, des sacrifices & tout ce long cortège.

LIV. IV.

PLATE I
 THE GREAT
 TEMPLE
 OF BOGOTÁ
 IN THE
 DEPARTMENT
 OF BOGOTÁ

Liv. IV. de cérémonies, que la superstition introduit partout où elle s'arrogé un empire absolu sur l'esprit des hommes. Mais ce peuple avoit des rits cruels & sanguinaires: il offroit à ses dieux des victimes humaines, & plusieurs de ses usages ressembloient beaucoup aux institutions barbares des Mexicains, dont nous examinerons ailleurs plus en détail le génie & les mœurs (1).

Leurs idées sur l'immortalité de l'ame.

A l'égard de cet autre point de religion qui établit l'immortalité de l'ame, les sentimens des Américains étoient plus uniformes. L'esprit humain, lors même qu'il n'est encore ni éclairé ni fortifié par la culture, se révolte à la pensée d'une dissolution totale & se plaît à s'élançer par l'espérance dans un état d'existence future. Ce sentiment, produit dans l'homme par la conscience de sa propre dignité & par un instinct secret qui le porte vers l'immortalité, est universel & peut être regardé comme naturel à l'espece humaine: il est la base des espérances les plus sublimes de l'homme dans l'état de société le plus parfait, & la nature n'a pas voulu le priver de cette dou-

(1) Piedrahita, *conq. del nuevo reyno*, p. 17. Herrera, *dec. 6, lib. V, c. 6.*

ce consolation, même dans l'état de société le plus simple & le plus grossier. Nous trouverons cette opinion établie d'un bout de l'Amérique à l'autre, en certaines régions plus vague & plus obscure, en d'autres plus développée & plus parfaite, mais nulle part inconnue. Les sauvages les plus grossiers de ce continent, ne redoutent point la mort comme l'extinction de l'existence: ils espèrent tous un état à venir où ils seront à jamais exempts des calamités qui empoisonnent la vie humaine dans sa condition actuelle. Ils se représentent une contrée délicieuse, favorisée d'un printemps éternel; où les forêts abondent en gibier & les rivières en poisson; où la famine ne se fait jamais sentir, & où ils jouiront sans travail & sans peine de tous les biens de la vie. Mais, en se formant ces premières idées si imparfaites d'un monde invisible, les hommes supposent qu'ils continueront d'éprouver les mêmes desirs & de suivre les mêmes occupations; en conséquence ils doivent naturellement réserver les distinctions & les avantages dans cet état futur aux qualités & aux talens qui sont ici bas l'objet de leur estime. Ainsi les Américains

LIV. IV.

accordoient le premier rang dans la région des esprits, au chasseur le plus habile, au guerrier le plus heureux & le plus hardi, à ceux qui avoient surpris & tué le plus d'ennemis, qui avoient tourmenté le plus grand nombre de captifs & dévoré leur chair (1). Ces idées étoient si généralement répandues qu'elles ont donné naissance à une coutume universelle, qui est à la fois la preuve la plus forte de la croyance des Américains à une vie à venir & l'explication la plus claire de ce qu'ils esperent y trouver. Comme ils imaginent que les morts vont recommencer leur carrière dans le nouveau monde où ils sont allés, ils ne veulent pas qu'ils y entrent sans défense & sans provisions; c'est pour cela qu'on enterre avec eux leur arc, leurs fleches & les autres armes employées dans la chasse & dans la guerre; on dépose dans leur tombeau des peaux ou des étoffes propres à faire des vêtemens, du bled d'Inde, du manioc, du gibier, des ustensiles domestiques & tout ce qu'on met au nombre des

Il s'enterrent avec ceux qui meurent, leurs armes, &c.

(1) Lery, *op. de Bry*, III, 222. Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr.* III, 551. De la Potherie, II, 40; III, 5.

choses nécessaires de la vie (1). Dans quelques provinces, lorsqu'un cacique ou chef venoit à mourir, on mettoit à mort un certain nombre de ses femmes, de ses favoris & de ses esclaves, qu'on enterroit avec lui, afin qu'il pût se montrer avec la même dignité & être accompagné des mêmes personnes dans son autre vie (2). Cette persuasion est si profondément enracinée, qu'on voit les personnes attachées à un chef s'offrir en victimes volontaires & solliciter comme une grande distinction le privilège d'accompagner leurs maîtres au tombeau. Il y a même des occasions où l'on avoit de la peine à réprimer cet enthousiasme d'affection & de dévouement & à réduire le cortège d'un chef chéri à un nombre modéré & tel que la tribu n'en souffrît pas un dommage trop considérable (3).

Liv. IV.

Chez les Américains, ainsi que chez les

(1) Chronica de Cieca de Leon, c. 28. Sagard, 288. Creuxii hist. Canad. p. 91. Rochefort, hist. des Antilles, 568. Biet, 301. De la Potherie II, 44; III, 8. Bianco, convers. de piritu, p. 35.

(2) Dumont, mémoire sur la Louis. I, 208. Oviedo, lib. V, c. 3. Gomera, hist. gén. c. 28. P. Martyr, dec. 304. Charlevoix, hist. de la Nouv. Fr. III, 421. Herrera, dec. 1, lib. III, c. 3. P. Melchior Hernandez, memor. de Chiriqui. Coll. orig. papers I. Chron. de Cieca de Leon, c. 33.

(3) Voyez la NOTE LXXXVII.

autres nations non civilisées, plusieurs des rites & des pratiques qui ressemblent à des actes de religion, n'ont rien de commun avec la piété, & font l'effet seulement d'un desir ardent de pénétrer dans l'avenir. C'est lorsque les facultés intellectuelles sont plus foibles & moins exercées que l'esprit humain est plus porté à sentir & à montrer cette vaine curiosité. Etonné des événemens dont il lui est impossible de concevoir la cause, il y suppose naturellement quelque chose de merveilleux & de mystérieux: alarmé, d'un autre côté, par des circonstances dont il ne peut prévoir la suite & les effets, il est obligé, pour les découvrir, d'avoir recours à d'autres moyens qu'à l'exercice de sa propre intelligence. Partout où la superstition a fait assez de progrès pour former un système régulier, ce desir de percer dans les secrets de l'avenir se trouve lié avec elle. Alors la divination devient un acte religieux; les prêtres, comme des ministres du ciel, prétendent annoncer ses oracles. Ils sont les seuls devins, augures & magiciens, qui possèdent l'art important & sacré de découvrir ce qui est caché aux yeux des autres hommes.

Chez

Lrv. IV.
Supersti-
tion liée
avec la
piété.

Chez ceux des peuples sauvages qui ne reconnoissent point de puissance qui gouverne le monde, qui n'ont ni prêtres ni cérémonies religieuses, la curiosité de lire dans l'avenir & de découvrir ce qui est inconnu, tient à un principe différent & tire sa force d'une autre association d'idées. Comme les maladies de l'homme dans l'état sauvage sont, ainsi que celles des animaux, en petit nombre, mais extrêmement violentes, l'impatience de la souffrance & le desir de retrouver la santé lui inspirent aisément un respect extraordinaire pour ceux qui se vantent de connoître la nature de ces maladies ou d'en prévenir les funestes effets. Mais ces charlatans d'Amérique étoient si ignorans sur la structure du corps humain, qu'ils n'avoient aucune idée ni des dérangemens qui pouvoient y survenir, ni de la maniere dont ils se terminoient. L'enthousiasme superstitieux réuni souvent à la ruse suppléoit à la science. Ils attribuoient l'origine des maladies à une influence surnaturelle, & prescrivoient ou exécutoient eux-mêmes différentes cérémonies mystérieuses auxquelles on supposoit la vertu de les guérir. La crédulité & l'amour du mer-

LIV. IV.
Cet emploi appartient à leurs médecins.

LIV. IV. veilleux, si naturels à des hommes ignorans, favorisoient l'imposture & les dispofoient à en être aisément dupes. Les premiers médecins des sauvages font des especes de magiciens qui se vantent de connoître le passé & de prédire l'avenir. Les enchantemens, la forcellerie & diverses cérémonies aussi vaines que bizarres, font les moyens qu'ils emploient pour chasser les causes imaginaires du mal (1); & pleins de confiance sur l'efficacité de ces moyens, ils prédifent hardiment quel sera le destin de leurs malades. Ainfî la superstition dans fa forme primitive eut pour principe l'impatience naturelle à l'homme de se délivrer d'un mal présent, & non la crainte des maux qui l'attendoient dans une vie future; elle fut originairement entée sur la médecine, non sur la religion. Un des premiers & des plus sages historiens de l'Amérique fut frappé de cette alliance entre l'art de la divination & celui de la médecine chez les habitans d'Hispaniola (2). Mais cela n'étoit pas particulier à ces peu-

(1) P. Melch. Hernandez, *memor. de cheriqui, collect. orig. p. 1.*

(2) Oviedo, *lib. V, c. 1.*

ples. Il y avoit dans toutes les parties de l'Amérique des devins & des enchanteurs qui s'appelloient les *Alexis*, les *Piayas*, les *Autmoins*, &c. suivant les différens endroits, & qui étoient les médecins de leurs tribus respectives, comme les *Buhitos* l'étoient à Hispaniola. Comme leurs fonctions les mettoient à portée d'observer l'esprit humain affoibli par la maladie, & que dans cet état d'abattement, l'homme est naturellement disposé à s'alarmer de craintes chimériques & à se bercer d'espérances imaginaires, ils inspiroient aisément une confiance aveugle dans la vertu de leurs enchantemens & dans la certitude de leurs prédictions (1).

Lorsque les hommes ont une fois reconnu la réalité d'une puissance surnaturelle qui agit dans certains cas, ils sont aisément portés à la reconnoître dans d'autres. Les Américains ne supposèrent pas longtems que l'efficacité des conjurations fût bornée à un seul objet: ils y eurent recours dans toutes les situations de danger ou de malheur. Lors-

—
Liv. IV.

La superstition s'étend par degrés.

(1) Herrera, *dec.* 1, *lib.* III, *c.* 4. Osborne, *collect.* II, 866. Dumont, I, 169. Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr.* III, 361. Laxlön, *Nouv. Carol.* 214. Ribas, *triumf.* p. 17. Biet, 386. De la Potherie, II, 35.

—
Liv. IV.

qu'ils éprouvoient des défaits à la guerre, lorsqu'ils étoient contrariés dans leur chasse par des contre-tems imprévus, lorsque les inondations ou la séchéresse menaçoient leurs moissons, ils appelloient leurs magiciens & leur faisoient commencer leurs enchantemens pour découvrir la cause de ces calamités ou pour prédire quelle en feroit l'issue (1). Leur confiance dans cet art chimérique s'augmenta par degrés & se manifestoit dans toutes les circonstances de la vie : chaque individu qui se trouvoit dans quelqu'embaras ou qui vouloit s'engager dans quelqu'entreprise importante, ne manquoit pas de consulter le forcier & de diriger sa conduite sur les instructions qu'il recevoit. C'est sous cette forme que la superstition se montre chez les peuples les plus sauvages de l'Amérique, & la divination y est un art tenu dans la plus haute estime. Longtems avant que l'homme ait porté la connoissance d'une divinité jusqu'au point qui inspire le respect & conduit à un culte, nous le voyons lever une main

(1) Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr.* III, 3. Dumont, I, 173. Fernandez, *relat. de chiquit.* p. 40. Lozano, 84. Margrave, 279.

présomptueuse pour écarter le voile salutaire sous lequel la providence a voulu cacher ses desseins aux regards des humains ; nous le voyons s'efforçant avec une vaine inquiétude de percer les mystères de l'administration divine. C'est une preuve des progrès & de la maturité de l'esprit humain que de reconnoître & d'adorer une puissance modératrice de l'univers ; mais le vain desir de pénétrer dans l'avenir n'est qu'une erreur de son enfance & une preuve de sa foiblesse.

C'est à cette même foiblesse qu'il faut attribuer la confiance des Américains dans les songes, leur soin d'observer les présages, leur attention au ramage des oiseaux & aux cris des animaux ; ils regardent toutes ces circonstances comme des indications des événemens futurs, & si quelques-uns de ces pronostics leur paroissent défavorables, ils renoncent aussitôt à l'entreprise qu'ils venoient de former avec le plus d'ardeur (1).

(1) Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr.* III, 262-353. Stadius, *ap. de Bry*, III, 120. Creuxii, *hist. Canaa.* 84. Techo, *hist. of Parag.* Churchill. coll. VI, 37. De la Potherie, III, 6.

Liv. IV.
Coutu-
mes par-
ticulières.

Si l'on veut se former une idée complète des nations sauvages de l'Amérique, il ne faut pas passer sous silence quelques coutumes singulières, qui, quoiqu'universelles & caractéristiques, n'ont pu convenablement être rapportées à aucun des articles sous lesquels j'ai divisé mes recherches sur leurs mœurs.

**Amour de
la danse.**

L'amour de la danse est une passion favorite des sauvages de toutes les parties du globe. Comme une grande partie de leur tems se consume dans un état de langueur & d'indolence, sans aucune occupation qui puisse les animer ou les intéresser, ils se plaisent généralement à un exercice qui donne l'essor aux facultés actives de la nature. Lorsque les Espagnols entrèrent pour la première fois en Amérique, ils furent étonnés de ce goût extrême des naturels pour la danse; ils voyoient avec étonnement un peuple, presque toujours froid & inanimé, montrer une activité extraordinaire toutes les fois que cet amusement favori les y portoit. Il est vrai que chez eux la danse ne doit pas être appelé un amusement. C'est une occupation sérieuse & importante qui se mêle à toutes les

circonstances de la vie publique & privée. Si une entrevue est nécessaire entre deux bourgades Américaines, les ambassadeurs de l'une s'approchent en formant une danse solennelle & présentent le calumet ou emblème de paix: les Sachems de l'autre tribu le reçoivent avec la même cérémonie (1). Si la guerre se déclare contre un ennemi, c'est par une danse qui exprime le ressentiment dont ils sont animés & la vengeance qu'ils méditent (2). S'ils veulent apaiser la colere de leurs dieux ou célébrer leurs bienfaits, s'ils se réjouissent de la naissance d'un fils ou pleurent la mort d'un ami (3), ils ont des danses convenables à chacune de ces situations & appropriées aux sentimens divers dont ils sont pénétrés. Si l'un d'eux est malade, on ordonne une danse comme le moyen le plus efficace de lui rendre la santé; & s'il ne peut pas supporter la fatigue de cet exercice, le médecin ou forcier exécute la danse lui-même,

(1) De la Potherie, *hist.* II, 17. Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr.* III, 211, 212. Lahontan, I, 100-137. Hennepin, *découv.* 149.

(2) Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr.* III, 298. Lafitau, I, 523.

(3) Joutel, 343. Gomera, *hist. gén.* c. 196.

[REDACTED] comme si la vertu de sa propre activité pou-
 Liv. IV. voit se transmettre à son malade (1).

Toutes leurs danses sont des imitations de quelqu'action, & quoique la musique qui en règle les mouvemens, soit d'une extrême simplicité & choque l'oreille par sa platte monotonie, quelques-unes de leurs danses paroissent très-expressives & très-animées. La danse de guerre est peut-être la plus frappante de toutes : c'est la représentation d'une campagne Américaine complete. Le départ des guerriers, leur marche dans le pays ennemi, les précautions avec lesquelles ils campent, l'adresse avec laquelle ils placent des détachemens en embuscade, la maniere de surprendre l'ennemi, le tumulte & la férocité du combat, l'art d'enlever la chevelure aux morts & de se saisir des prisonniers, le retour triomphant des vainqueurs & les tourmens des victimes, sont mis successivement sous les yeux des spectateurs. Les acteurs entrent dans leurs différens rôles avec tant de chaleur & d'enthousiasme ; leurs gestes, leurs phy-

(1) Denys, *hist. nat.* 189. Brikell, 372. De la Pothe-
 rie, II, 36.

physionomies, leurs voix sont si bizarres & si conformes à leurs situations respectives, que les Européens ont peine à croire que ce soit une scène d'imitation & ne peuvent la voir sans de vives impressions d'horreur & de crainte (1). Quelque expression qu'il puisse y avoir dans les danses Américaines, elles présentent une circonstance remarquable, qui se lie avec le caractère de la race entière. Les chansons, les danses & les amusemens des autres nations, emblèmes des sentimens qui échauffent leurs cœurs, sont souvent destinés à exprimer ou à exciter cette sensibilité qui attache les deux sexes l'un à l'autre. Il y a des peuples chez qui l'ardeur de cette passion est telle, que l'amour y est presque le seul objet des fêtes & des plaisirs; & comme les peuples grossiers ne connoissent point la délicatesse des sentimens & ne sont point accoutumés à déguiser les émotions de leur ame, leurs danses sont souvent licencieuses & indécentes. Telle est la *Calenda* dont les naturels d'Afrique sont si passionnés (2): tel-

(1) De la Potherie, II, 116. Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr.* III, 297. Lafitau, I, 523.

(2) Adanson, *voj. au Sénégal*, p. 3. Labat, *voj. IV*, 463.

L'ÉV. IV.

les font les danfes des jeunes filles d'Asie qui semblent exciter tous les defirs de la volupté dans ceux qui en font témoins. Mais chez les Américains, qui par des caufes qu'on a déjà expliquées, font plus froids & plus indifférens pour les femmes, les idées d'amour n'entrent que très-peu dans leurs fêtes & leurs divertiffemens. Leurs chanfons & leurs danfes font pour la plupart graves & martiales, liées avec quelques-unes des affaires les plus férieufes & les plus importantes de leur vie (1); & comme elles n'ont aucune relation avec l'amour ou la galanterie, elles font rarement communes aux deux sexes, & s'exécutent par les hommes & les femmes à part (2). Si dans quelques occasions il eft permis aux femmes de fe joindre à la fête, le caractère des danfes refte le même, & l'on n'y voit aucun mouvement, aucun

Sloane, *nat. hift. of Jamaica: introd.* p. 48. Fermin, *desc. de Surinam*, I, 139.

(1) *Descrip. de la Nouv. Fr.* Osborne, *collect.* II, 883. Charlevoix, *hift. de la Nouv. Fr.* III, 34.

(2) Wafer's, *account of Ifthm.* 169. Lery, *ap. de Bry*, III, 177. Lozano, *hift. de Parag.* I, 149. Herrera, *decad.* 2, *lib. VII*, c. 3; *dec.* 4, *lib. X*, c. 4. Voyez la NOTE LXXXVIII.

geste qui exprime des idées de volupté ou qui encourage la familiarité (1).

LIV. IV.

Amour
du jeu.

L'amour excessif du jeu, & particulièrement des jeux de hasard, qui semble être naturel à tous les hommes qui ne sont pas accoutumés aux occupations d'une industrie régulière, est universel chez les Américains. Les mêmes causes qui dans la société civilisée portent les hommes qui ont de la fortune & du loisir, à rechercher cet amusement, en font les délices des sauvages. Les premiers sont dispensés du travail; ceux-ci n'en sentent pas la nécessité, & comme ils sont également oisifs, ils se livrent avec transport à tout ce qui peut émouvoir & agiter leur ame. Ainsi les Américains qui pour l'ordinaire sont si indifférens, si flegmatiques, si taciturnes & si désintéressés, deviennent, dès qu'ils sont engagés à une partie de jeu, avides, impatiens, bruyans & d'une ardeur presque frénétique. Ils jouent leurs fourrures, leurs ustensiles domestiques, leurs vêtemens, leurs armes; & lorsque tout est perdu, on les voit souvent dans l'égarement du désespoir ou de l'espérance, risquer d'un seul coup

(1) Barrero, *Fr. Equin.* p. 191.

leur liberté personnelle, malgré leur passion extrême pour l'indépendance (1). Chez différentes peuplades ces parties de jeu se renouvellent souvent & deviennent l'amusement le plus intéressant dans toutes les occasions de fêtes publiques. La superstition, toujours prête à tourner à son profit les passions qui ont le plus d'influence & d'énergie, concourt souvent à confirmer & à fortifier cette disposition des sauvages. Leurs magiciens sont accoutumés à prescrire une grande partie de jeu, comme un des moyens les plus efficaces d'appaier leurs divinités ou de rendre la santé aux malades (2).

Goût des
liqueurs
fortes.

Des causes semblables à celles qui inspirent aux Américains l'amour du jeu, les portent aussi à l'ivrognerie. Il semble qu'un des premiers efforts de l'industrie humaine ait été de découvrir quelque boisson enivrante; & l'on n'a guere trouvé de nation, quelque grossiere & dépourvue d'invention qu'elle fût, qui n'ait réussi dans cette fatale recherche. Les plus barbares des tribus

(1) Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr.* III, 261-318. Lafitau, II, 338. Ribas, *triumf.* 13. Brikell, 335.

(2) Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr.* III, 262.

Américaines ont été assez malheureuses pour ~~faire~~ faire cette découverte ; celles-mêmes qui ^{LIV. IV.} font trop ignorantes pour connoître le moyen de donner aux liqueurs par la fermentation une force enivrante, obtiennent le même effet par d'autres moyens. Les habitans des isles, ceux de la Californie & du nord de l'Amérique, emploient pour cet objet la fumée du tabac, qu'ils font passer avec un certain instrument dans les narines & dont les vapeurs en montant au cerveau y excitent tous les mouvemens & les transports de l'ivresse (1). Dans presque toutes les autres parties du nouveau monde, les naturels possédoient l'art d'extraire une liqueur enivrante du maiz ou de la racine de manioc, les mêmes substances dont ils faisoient du pain. L'opération qu'ils avoient imaginée pour cela ressemble assez au procédé ordinaire des brasseurs ; mais avec cette différence qu'au lieu de levure, ils y substituoient une dégoûtante infusion d'une certaine quantité de maiz ou de manioc mâché par leurs femmes. La salive excite une fermentation vigoureuse, & en peu de

(1) Oviedo, *hist. ap. Ramus. III*, 113. Venegas, I, 63. *Naufr. de Cabaca de Vaca*, cap. 26. Voyez la NOTE LXXXIX.

Liv. IV.
 jours la liqueur devient propre à être bue. Elle n'est pas désagréable au goût, & lorsqu'on en boit une grande quantité, elle a le pouvoir d'enivrer (1). C'est la boisson générale des Américains, qui la désignent par différens noms & la recherchent avec une fureur qu'il n'est pas plus aisé de concevoir que de décrire. Chez les nations polies, où une succession d'occupations & d'amusemens divers tient l'esprit dans une activité continuelle, le desir des liqueurs fortes est modifié en grande partie par le climat, & il augmente ou diminue selon les variations de la température. Dans les pays chauds, l'organisation sensible & délicate des habitans n'a pas besoin du stimulant des liqueurs fermentées. Dans les pays plus froids, la constitution des naturels, plus robuste & plus pesante, en a besoin pour être excitée & mise en mouvement. Mais, parmi les sauvages, le desir de tout ce qui a la faculté d'enivrer est le même dans toutes les positions du globe. A l'exception de quelques petites tribus dispersées près du détroit de Magellan, tous les habitans de l'Amérique, soit qu'ils habitent la zone torride ou les ré-

(1) Stadius, *ap. de Bry*, III, III.

gions tempérées, soit qu'un fort plus dur les ait fait naître dans les climats plus rigoureux des deux extrémités nord & sud de ce continent, paroissent être également dominés par cette passion (1). Cette ressemblance de goût chez des peuples placés dans des situations si différentes, ne peut être regardée comme l'effet d'un besoin physique, & ne peut être attribuée qu'à l'influence d'une cause morale. Lorsque le sauvage est engagé dans une expédition de guerre ou de chasse, il se trouve souvent dans des situations critiques, où toutes les facultés de sa nature sont obligées de s'exercer par les plus grands efforts; mais à ces scènes intéressantes succèdent de longs intervalles de repos, pendant lesquels le guerrier ne voit rien d'assez étonnant ou important pour mériter son attention. Il languit dans ce tems d'indolence. L'attitude de son corps est un emblème de l'état de son ame: là, accroupi près du feu dans sa cabane, ici étendu à l'ombre de quelques arbres, il consume ses

—————
LIV. IV.

(1) Gamilla, I, 257. Lozano, *deser. del gran Chaco*, 56-103. Ribas, 8. Ulloa, I, 219-337. Marchais, IV, 436. Fernandez, *mission. de las Chiquit.* 35. Barrere, p. 203. Blanco, *convers. de piritu*, 31.

Liv. IV. journées dans un sommeil presque continu, ou dans une inaction insipide & stupide qui n'en est guere différente. Comme les liqueurs fortes le tirent de cet état de torpeur, donnent un mouvement plus rapide à ses esprits & l'animent encore plus fortement que la danse ou le jeu, il en est excessivement avide. Un sauvage qui n'est pas en action est un animal triste & pensif; mais dès qu'il boit ou qu'il a seulement l'espérance de boire d'une liqueur enivrante, il prend de la vivacité & de la gaité (1). Quelque soit l'occasion ou le prétexte qui rassemble les Américains, la séance se termine toujours par une débauche. Plusieurs de leurs fêtes n'ont point d'autre objet, & ils en voient arriver l'époque avec des transports de joie. Comme ils ne sont accoutumés à contraindre aucun de leurs sentimens, ils ne mettent point de bornes à celui-ci. La fête dure souvent sans interruption pendant plusieurs jours, & quelque funestes que puissent être les suites de leurs excès, ils ne cessent de boire que lorsqu'il ne reste plus une seule goutte de liqueur. Ceux d'entr'eux qui sont les plus distin-

(1) Melendes, *tesoros verdad.* III, 169.

gués, les guerriers les plus célèbres, les chefs les plus renommés pour leur sagesse, n'ont pas plus d'empire sur eux-mêmes que le dernier membre de la communauté. L'attrait irrésistible d'un plaisir présent les aveugle sur les conséquences, & ces hommes qui dans d'autres situations semblent doués d'une force d'ame plus qu'humaine, ne sont dans celle-ci que de vils esclaves d'un appétit brutal, inférieurs aux enfans en prévoyance aussi bien qu'en raison (1). Lorsque leurs passions, qui sont naturellement fortes, sont encore excitées & enflammées par l'ivresse, ils se portent aux plus terribles excès, & la fête se termine rarement sans des actes de violence & même sans du sang répandu (2).

Au milieu de cette débauche extravagante, il y a une circonstance qui mérite d'être remarquée : chez la plupart des nations Américaines il n'est pas permis aux femmes de prendre part à la fête (3). Leur occupation est de préparer la liqueur, de la servir aux convives, & d'avoir soin de leurs maris

(1) Ribas, IX. Ulloa, I, 338.

(2) *Lettre édific.* II, 178. Torquemada, *mon. Ind.* I, 335.

(3) Voyez la NOTE XC.

Liv. IV. & de leurs parens lorsqu'ils commencent à perdre la raison. Rien ne prouve plus l'état d'infériorité des femmes & le mépris avec lequel elles étoient traitées dans le nouveau monde, que cet usage de les exclure d'un plaisir si recherché de tous les sauvages. Lorsqu'on découvrit l'Amérique septentrionale, les habitans ne connoissoient encore aucune boisson enivrante; mais les Européens ayant trouvé bientôt un intérêt à leur fournir des liqueurs spiritueuses, l'ivrognerie est devenue aussi universelle parmi eux que parmi les Américains des parties méridionales; leurs femmes même ont pris le même goût & s'y livrent avec aussi peu de décence & de modération que les hommes (1).

Usage
de faire
mourir les
vieillards
& les ma-
lades in-
curables.

Il seroit trop long d'examiner toutes les coutumes particulieres qui ont excité l'étonnement des voyageurs en Amérique; mais je ne puis en passer sous silence une qui paroît aussi extraordinaire qu'aucune de celles dont on a parlé. Lorsqu'un Américain devient vieux ou qu'il souffre d'une maladie que leur médecine grossiere ne peut guérir,

(1) Hutchinson, *hist. of Massachusetts Bay.* 469. Lalitau II, 125. Sagard, 146.

ses enfans ou ses parens lui ôtent la vie eux-mêmes, pour être délivrés du fardeau de le nourrir & de le soigner. Cette coutume s'est trouvée établie chez les tribus les plus sauvages dans toute l'étendue du continent, depuis la baie d'Hudson jusqu'à la riviere de la Plata; & quelque'opposée qu'elle paroisse à ces sentimens de tendresse & d'affection que les hommes civilisés regardent comme naturels à l'espece humaine, l'homme semble y être conduit par la condition de la vie sauvage. Les mêmes peines & les mêmes difficultés pour se procurer des subsistances, qui en quelques cas empêchent les sauvages d'élever leurs enfans, les obligent à terminer la vie des vieillards & des infirmes. La foiblesse de ceux-ci auroit besoin des mêmes secours que l'enfance. Les uns & les autres sont également incapables de remplir les fonctions de guerriers ou de chasseurs, & de supporter les peines ou d'échapper aux dangers auxquels les sauvages sont si souvent exposés par leur défaut de prévoyance & d'industrie. Incapables de subvenir aux besoins ou de secourir la foiblesse des autres, ce surcroît d'embarras leur donne une impatience qui

~~les~~ les porte à terminer une vie qu'il leur seroit trop difficile de conserver. Cela n'est point regardé comme un trait de cruauté, mais comme un acte de pitié. Un Américain, accablé d'années ou d'infirmités, sentant qu'il ne peut plus compter sur le secours de ceux qui l'entourent, se place lui-même d'un air content dans son tombeau, & c'est des mains de ses enfans ou de ses plus proches parens qu'il reçoit le coup qui le délivre à jamais des misères de la vie (1).

Idée générale de leur caractère.

IX. Après avoir considéré les peuples sauvages d'Amérique dans ces différens points de vue, & après avoir examiné leurs usages dans tant de situations diverses, il ne reste qu'à nous former une idée générale de leur caractère, comparé avec celui des nations plus policées. L'homme, dans son état primitif, sortant pour ainsi dire des mains de la nature, est partout le même. Dans les premiers instans de l'enfance, soit parmi les sauvages les plus bruts, soit dans la société la plus civilisée, on ne lui reconnoît aucune qualité qui marque quelque dif-

(1) Cassani, *hist. de N. Reyno de gran. p.* 300. Pifo, p. 6. Ellis, *voy.* 161. Gumilla, I, 333.

inction ou quelque supériorité. Il paroît partout susceptible de la même perfectibilité, & les talens qu'il peut acquérir par la suite, ainsi que les vertus qu'il peut devenir capable d'exercer, dépendent entièrement de l'état de société dans lequel il se trouve placé. Son esprit se conforme naturellement à cet état & en reçoit ses lumières & ses talens. Ses facultés intellectuelles sont mises en activité, en proportion des besoins habituels que sa situation lui fait éprouver & des occupations qu'elle lui impose. Les affections de son cœur se développent selon les rapports qui se trouvent établis entre lui & les êtres de son espèce. Ce n'est qu'en suivant ce grand principe que nous pourrons découvrir quel est le caractère de l'homme dans les différens périodes de ses progrès.

Si nous l'appliquons à la vie sauvage & que nous mesurons à cette règle les qualités de l'esprit humain dans cet état de société, nous trouverons comme je l'ai déjà observé, que les facultés intellectuelles de l'homme doivent être extrêmement limitées dans leurs opérations. Elles sont renfermées dans l'étroite sphère de ce qu'il regar-

LIV. IV.

de comme nécessaire pour subvenir à ses besoins; tout ce qui ne s'y rapporte pas n'attire point son attention & n'est point l'objet de ses recherches. Mais, quelque bornées que puissent être les connoissances d'un sauvage, il possède parfaitement la petite portion d'idées qu'il a acquises; elles ne lui ont point été communiquées par une instruction méthodique; elles ne sont point pour lui un objet de curiosité & de pure spéculation; c'est le résultat de ses propres observations & le fruit de son expérience; elles sont analogues à sa condition & à ses besoins. Tandis qu'il est engagé dans les occupations actives de la guerre ou de la chasse, il se trouve souvent dans des situations difficiles & périlleuses, dont il ne peut se tirer que par des efforts de sagacité; il s'engage dans des démarches où chaque pas dépend de sa pénétration à discerner le danger auquel il est exposé & de son habileté à trouver les moyens d'y échapper.

Comme les talens des individus sont mis en activité & perfectionnés par cet exercice répété de l'esprit, ils déploient, dit-on, beaucoup de sagesse politique dans la

conduite des affaires de leurs petites communautés. Le conseil de vieillards délibérant sur les intérêts d'une bourgade Américaine & décidant de la paix ou de la guerre, a été comparé aux sénats des républiques policées, & les procédés du premier ne sont pas conduits avec moins d'ordre & de sagacité que ceux des derniers. De grandes combinaisons politiques sont mises en œuvre pour peser les différentes mesures qu'on propose & pour en balancer les avantages probables avec les inconvéniens qui peuvent en résulter. Les chefs qui aspirent à obtenir la confiance de leurs concitoyens, emploient beaucoup d'adresse & d'éloquence pour acquérir la prépondérance dans ces assemblées (1). Mais chez ces nations grossières les talens politiques ne peuvent se déployer que dans un cercle fort étroit. Partout où l'idée de propriété particulière n'est pas encore connue & qu'il n'y a point de juridiction criminelle établie, il n'y a presque point d'occasion d'exercer aucune fonction de police intérieure. Partout où il n'y a point de commerce & où il n'y a que très-peu de com-

LIV. IV.

(1) Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr.* III, 269.

LIV. IV. **—** munication entre les différentes tribus, où les haines nationales sont implacables & les hostilités presque continuelles, il ne peut y avoir que peu d'objets d'intérêt public à discuter avec ses voisins, & ce département qu'on pourroit appeller des affaires étrangères, n'est pas assez compliqué pour demander une politique bien profonde. Partout où les individus manquent de prévoyance & de réflexion, au point de ne savoir prendre que rarement des précautions efficaces pour leur propre conservation, on ne doit pas s'attendre à voir les délibérations & les mesures publiques réglées par la considération de l'avenir. Le génie des sauvages est de se conduire par les impressions du moment. Ils sont incapables de former des arrangemens compliqués, relativement à leur conduite future. Les assemblées des Américains sont à la vérité si fréquentes, & leurs négociations si longues & si multipliées (1), que cela donne à leurs procédés une apparence extraordinaire d'habileté; mais c'est moins dans la profondeur de leurs vues qu'il faut en chercher la cause, que

(1) Voyez la NOTE XCI.

que dans la froideur de leur caractère qui les rend très - lents à prendre une résolution (1). Si nous en exceptons la ligue célèbre qui a uni les cinq nations du Canada en une république fédérative, dont on parlera en son lieu, nous ne découvrirons parmi les nations sauvages de l'Amérique que peu de traces d'une habileté politique qui suppose un certain degré de prévoyance ou de supériorité d'esprit. Nous verrons leurs opérations publiques plus souvent dirigées par la férocité impétueuse de leurs jeunes gens que par l'expérience & la sagesse de leurs vieillards.

En même tems que la conduite de l'homme dans l'état sauvage est peu favorable aux progrès de l'esprit, elle tend aussi à quelques égards à resserrer le cœur & à réprimer l'exercice de la sensibilité. Le sentiment le plus fort qui soit dans l'ame d'un sauvage, est celui de son indépendance. Il a sacrifié une si petite portion de sa liberté naturelle en devenant membre d'une société, qu'il reste presque entièrement maître de ses actions (2). Il prend souvent ses

Affection sociale.

(1) Charlevoix, *hist. de la Nouy. Fr.* III, 271.

(2) Fernandez, *Mission de los Chiquit*, 33.

Liv. IV.

résolutions seul, sans consulter personne, sans considérer aucune relation avec ceux qui l'environnent. Dans plusieurs de ses démarches il reste aussi séparé du reste des hommes, que s'il n'avoit formé aucune union avec eux. Comme il sent combien peu il dépend des autres, il les voit avec une froide indifférence. La force même de son ame contribue à augmenter cette insouciance: ne songeant qu'à lui-même en délibérant sur la conduite qu'il a à tenir, il ne s'embarasse guere des conséquences que relativement à son intérêt. Il poursuit sa carrière & se livre à ses idées, sans rechercher si ce qu'il fait est agréable ou désagréable aux autres, s'ils peuvent en tirer quelque avantage ou en recevoir du dommage. De-là ces caprices indomptables des sauvages, cette impatience de toute espece de gêne, cette incapacité de réprimer ou de modérer leurs desirs, cette négligence & ce dédain avec lequel ils reçoivent les conseils, enfin cette haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes & le mépris qu'ils ont pour les autres. Chez eux l'orgueil de l'indépendance produit presque les mêmes effets que la personnalité dans un état de société

plus avancé. Par ces deux sentimens l'individu rapporte tout à lui-même & uniquement occupé de satisfaire ses desirs, fait de ce seul objet la regle de sa conduite.

C'est à la même cause qu'on peut imputer la dureté de cœur & l'insensibilité qu'on reproche à tous les peuples sauvages. Leurs ames, peu susceptibles d'affections douces, délicates & tendres, ne peuvent être remuées que par des impressions fortes (1). Leur union sociale est si incomplète que chaque individu agit comme s'il avoit conservé ses droits naturels dans toute leur intégrité. Si on lui accorde une faveur, si on lui rend un service, il les reçoit avec beaucoup de satisfaction, parce qu'il en résulte un plaisir ou un avantage pour lui; mais ce sentiment ne va pas plus loin & n'excite en lui aucune idée d'obligation; il ne sent point de reconnoissance & ne songe point à rien rendre pour ce qu'il a reçu (2). Parmi les personnes mêmes qui sont le plus étroitement unies, il y a peu de correspondance ni d'échange de ces services qui fortifient l'attachement, attendrissent le cœur

LIV. IV.

Dureté
de cœur.

(1) Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr.* III, 309.

(2) Oviedo, *hist. lib. XVI.* Voyez la NOTE XCII.

LIV. IV. & adoucissent le commerce de la vie. Leurs idées exaltées d'indépendance donnent à leur caractère une réserve sombre qui les sépare les uns des autres. Les plus proches parens craignent mutuellement de se faire quelque demande, de solliciter quelques services (1), de crainte d'avoir l'air de vouloir imposer aux autres une charge ou gêner leur volonté.

Insensibilité.

J'ai déjà remarqué l'influence de cette dureté de caractère sur la vie domestique, relativement à l'union du mari avec la femme, de même qu'à celle des peres avec les enfans. Les effets n'en sont pas moins sensibles dans l'exercice des devoirs mutuels d'affection qu'exigent souvent la foiblesse & les accidens attachés à la nature humaine. Dans certaines tribus, lorsqu'un Américain est attaqué d'une maladie, il se voit généralement abandonné par tous ceux qui étoient autour de lui, & qui sans s'embarasser de sa guérison, fuient dans la plus grande consternation pour éviter le danger supposé de la contagion (2). Chez les na-

(1) De la Potherie, III, 28.

(2) *Lettres du P. Cataneo, ap. Muratori Christian I, 309. Dutertre, II, 410. Lozano, 100. Herrera, dec. 4,*

tions même où l'on n'abandonne pas ainsi les malades, la froide indifférence avec laquelle ils sont soignés ne leur procure que de foibles consolations. Ils ne trouvent dans leurs compagnons ni ces regards de la pitié, ni ces douces expressions, ni ces services officieux qui pourroient adoucir ou leur faire oublier leurs souffrances (1). Leurs parens les plus proches refusent souvent de se soumettre à la plus petite incommodité ou de se priver de la moindre bagatelle pour les soulager ou leur être utiles (2). L'ame d'un sauvage est si peu susceptible des sentimens qu'inspirent aux hommes ces attentions tendres qui adoucissent l'infortune, que dans quelques provinces de l'Amérique les Espagnols ont jugé nécessaire de fortifier par des loix positives les devoirs communs de l'humanité, & d'obliger les maris & les femmes, les peres & les enfans, sous des peines très-graves, à prendre soin les uns des autres dans leurs maladies (3). La même dureté de caracte-

lib. VIII, c. 5; dec. 5, lib. IV, c. 2. Falkener's descrip. of Patagonia, 98.

(1) Gumilla, I, 329. Lozano, 100.

(2) Garcia, *origen*, 90. Herrera, *dec. 4, lib. VIII, c. 5.*

(3) Cogulludo, *hist. de Tucatan*, p. 300.

re est encore plus frappante dans la manie-
 LIV. IV. re dont ils traitent les animaux. Avant l'ar-
 rivée des Européens, les naturels de l'A-
 mérique septentrionale avoient quelques
 chiens apprivoisés qui les accompagnoient
 dans leurs chasses & les servoient avec tou-
 te l'ardeur & la fidélité particulieres à cet-
 te espece. Mais, au lieu de cet attache-
 ment que nos chasseurs sentent naturelle-
 ment pour ces compagnons utiles de leurs
 plaisirs, le chasseur Américain recevoit avec
 dédain les services de son chien, le nour-
 rissoit rarement & ne le caressoit jamais (1).
 En d'autres provinces où les animaux do-
 mestiques d'Europe ont été introduits, les
 Américains ont appris à les faire servir à
 leurs travaux; mais on a généralement obser-
 vé qu'ils les traitent très-durement (2),
 & n'emploient jamais que la violence & la
 cruauté pour les dompter ou les gouverner.
 Ainsi dans toute la conduite de l'homme
 sauvage, soit à l'égard des humains ses é-
 gaux, ou des animaux qui lui sont subor-
 donnés, nous retrouvons le même caracte-
 re, nous reconnoissons les opérations d'une

(1) Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr.* III, 119, 337.

(2) Ulloa, *notic. American* 312.

ame qui n'est occupée qu'à se satisfaire & réglée que par son caprice, sans faire aucune attention aux idées & aux intérêts des êtres qui l'environnent. Liv. IV.

Après avoir fait voir combien la vie sauvage étoit peu favorable au développement des facultés intellectuelles & de la sensibilité du cœur, je n'aurois pas cru nécessaire de m'arrêter sur ce qu'on en peut regarder comme les moindres défauts, si le caractère des nations, comme celui des individus, ne se marquoit souvent plus clairement par des circonstances qui paroissent frivoles, que par celles qui sont plus importantes. Le sauvage, accoutumé à se trouver dans des situations périlleuses & embarrassantes, ne comptant que sur ses propres forces, enveloppé tout entier dans ses plans & dans ses pensées, ne peut être qu'un animal sérieux & mélancolique. Il fait peu d'attention aux autres, & ses pensées parcourent un cercle fort étroit. De-là cette taciturnité si désagréable pour les hommes accoutumés à la libre communication de la vie sociale. Un Américain, lorsqu'il n'est pas obligé d'agir, est souvent assis des jours entiers dans la même posture sans ouvrir les

Taciturnité.

Liv. IV.

levres (1). Lorsqu'ils se réunissent pour aller à la guerre ou à la chasse, ils marchent d'ordinaire sur une ligne, à quelque distance l'un de l'autre, & sans se dire une parole. Ils observent le même silence en ramant ensemble dans un canot (2). Ce n'est que lorsqu'ils sont échauffés par les liqueurs enivrantes ou animés par le mouvement d'une fête ou de la danse, qu'on les voit s'égarer & converser entr'eux.

Finesse.

On peut expliquer par les mêmes causes la finesse avec laquelle ils forment & exécutent leurs projets. Des hommes qui ne sont pas accoutumés à se communiquer avec franchise leurs sentimens & leurs pensées, sont naturellement défiants, ne se livrent à personne & emploient une ruse infidieuse pour venir à bout de leurs desseins. Dans la société civilisée, les hommes, qui par leur situation n'ont que très-peu d'objets où leurs desirs se portent, mais dont leur esprit est sans cesse occupé, sont les plus remarquables par l'habitude de l'artifice & de la ruse dans la conduite de leurs

pe-

(1) *Voy. de Bouguer*, 102.(2) *Charlevoix, hist. de la Nouv. Fr.* III, 340.

petits projets. Ces circonstances doivent agir encore plus puissamment sur les sauvages, dont les vues sont également bornées & qui suivent leur objet avec la même attention & la même persévérance; aussi s'accoutument-ils par degrés à porter dans toutes leurs actions une subtilité dont il faut se défier; & cette disposition se fortifie par les habitudes qu'ils contractent dans les deux occupations les plus intéressantes de leur vie. La guerre est chez eux un système de ruse, où ils préfèrent le stratagème à la force ouverte, & où leur imagination est continuellement occupée à trouver les moyens d'envelopper ou de surprendre leurs ennemis. Comme chasseurs, leur constant objet est de tendre des pièges au gibier qu'ils veulent détruire. Aussi l'artifice & la finesse ont été généralement regardés comme formant le caractère distinctif de tous les sauvages. Ceux des tribus les plus grossières de l'Amérique sont distingués par leur adresse & leur duplicité. Ils mettent un secret impénétrable dans la combinaison de leurs plans; ils les suivent avec une patience & une constance à toute épreuve, & il n'y a aucun raffinement de dissimulation

LIV. IV.

qu'ils ne puissent employer pour en assurer
 Liv. IV. le succès. Les naturels du Pérou étoient
 occupés depuis plus de trente ans à con-
 certer le plan de leur soulèvement sous la
 vice-royauté du marquis de Villa-Garcia ;
 mais quoique ce projet eût été communi-
 qué à un grand nombre d'Indiens de tous
 les ordres , il n'en avoit pas transpiré la
 moindre indication pendant ce long espace
 de tems ; personne n'avoit trahi son secret ;
 aucun regard indiscret , aucune parole im-
 prudente n'avoit fait naître le moindre soup-
 çon sur le plan qui se tramoit (1). Cet
 esprit de dissimulation & de finesse n'est
 pas moins remarquable dans les individus
 que dans les nations. Quand ils veulent
 tromper , ils se déguisent avec tant d'artifice
 qu'il est impossible de pénétrer leurs inten-
 tions , ni de démêler leurs desseins (2).

Venus.

S'il y a des défauts & des vices particu-
 liers à la vie sauvage , il y a aussi des ver-
 tus qu'elle fait naître & de bonnes qualités
 dont elle favorise l'exercice & le dévelop-
 pement. Les liens de la société sont si
 peu gênans pour les membres des tribus les

(1) *Voyage de Ulloa*, II, 309.

(2) *Gumilla*, I, 162. *Charlevoix*, III, 109.

plus sauvages de l'Amérique, qu'à peine éprouvent-ils quelque contrainte. De-là cet esprit d'indépendance qui fait l'orgueil d'un sauvage, & qu'il regarde comme le droit inaliénable de l'homme. Incapable de se soumettre à aucun frein, & craignant de reconnoître un supérieur, son ame, quoique bornée dans l'exercice de ses facultés & égarée par l'erreur sur plusieurs points, acquiert par le sentiment de sa propre liberté une élévation qui donne à l'homme en beaucoup d'occasions une force, une persévérance & une dignité étonnantes.

LIV. IV.

Esprit
d'indépendance.

Si l'indépendance entretient cet esprit de fierté chez les sauvages, les guerres perpétuelles dans lesquelles ils sont engagés, le mettent en activité. Ils ne connoissent point ces intervalles de tranquillité, fréquens dans les états civilisés. Leurs haines, comme je l'ai déjà observé, sont implacables & éternelles. Ils ne laissent pas languir dans l'inaction la valeur de leurs jeunes gens, & ils ont toujours la hache à la main, ou pour attaquer, ou pour se défendre. Même dans leurs expéditions de chasse, ils sont obligés de se tenir en garde contre les surprises des

Courage.

LIV. IV. nations ennemies dont ils sont environnés. Accoutumés à des alarmes continues, ils se familiarisent avec le danger, & le courage devient parmi eux une vertu habituelle, résultant naturellement de leur situation & fortifiée par un exercice constant. La maniere de déployer le courage peut n'être pas chez des peuples bruts & peu nombreux la même que dans les états puissans & civilisés. Le système de guerre & les idées de valeur peuvent se former sur différens principes; mais l'homme ne se montre dans aucune situation plus supérieur au sentiment du danger & à la crainte de la mort que dans l'état de société le plus simple & le moins cultivé.

Attache-
ment à la
commu-
nauté.

Une autre vertu qui distingue les sauvages, c'est leur attachement à la communauté dont ils sont membres. La nature de leur union politique pourroit faire croire que ce lien doit être extrêmement foible; mais il y a des circonstances qui rendent très-puissante l'influence de cette forme d'association, toute imparfaite qu'elle est. Les tribus Américaines ne sont pas très-peuplées: armées les unes contre les autres, ou pour satisfaire d'anciennes inimitiés, ou

pour venger des injures récentes, leurs intérêts & leurs opérations ne sont ni nombreux ni compliqués. Ce sont-là des objets que l'esprit brut d'un sauvage peut comprendre aisément, & son cœur est capable de former des attachemens qui ne sont pas fort étendus. Il adhère avec chaleur à des mesures publiques, dictées par des passions semblables à celles qui régissent sa conduite. De-là cette ardeur avec laquelle les individus s'engagent dans les entreprises les plus périlleuses, lorsque la communauté les juge nécessaires. De-là cette haine féroce & profonde qu'ils vouent aux ennemis publics. De-là ce zèle pour l'honneur de leurs tribus ; cet amour de leur patrie, qui les porte à braver le danger pour la faire triompher, & à supporter sans la moindre plainte les tourmens les plus cruels pour ne pas la deshonor.

Ainsi dans toutes les situations, même les plus défavorables où des êtres humains peuvent être placés, il y a des vertus qui appartiennent particulièrement à chaque état, des affections qu'il développe & un genre de bonheur qu'il procure. La nature bien-

Contentement qu'ils goûtent dans leur condition.

LIV. IV. condition; & ses idées & ses desirs ne s'étendent pas au-delà de la forme de société à laquelle il est accoutumé. Les objets de contemplation ou de jouissance que sa situation lui présente, remplissent & satisfont son ame, & il auroit de la peine à concevoir qu'un autre genre de vie pût être heureux ou même tolérable. Le Tartare accoutumé à errer sur de vastes plaines & à subsister du produit de ses troupeaux, croit invoquer la plus grande des malédictions sur la tête de son ennemi, en lui souhaitant d'être condamné à résider constamment dans le même lieu & à se nourrir de l'extrémité d'une plante. Les sauvages d'Amérique, attachés aux objets qui les intéressent & satisfaits de leur sort, ne peuvent comprendre ni l'intention ni l'utilité des différentes commodités qui dans les sociétés policées sont devenues essentielles aux douceurs de la vie. Loin de se plaindre de leur condition, ou de voir avec des yeux d'admiration & d'envie celle des hommes plus civilisés, ils se regardent comme les modèles de la perfection, comme les êtres qui ont le plus de droits & de moyens pour jouir du véritable bonheur. Accoutu-

més à ne contraindre jamais leurs volontés ni leurs actions, ils voient avec étonnement l'inégalité de rang & la subordination établie dans la vie policée, & considèrent la sujétion volontaire d'un homme à un autre, comme une renonciation aussi avilissante qu'inexplicable de la première prérogative de l'humanité. Destitués de prévoyance, exempts de soins & contents de cet état d'indolente sécurité, ils ne peuvent point concevoir ces précautions inquiètes, cette activité continuelle, ces dispositions compliquées, auxquelles les Européens ont recours pour prévenir des maux éloignés ou subvenir à des besoins futurs, & se récrient contre cette étrange folie de multiplier ainsi gratuitement les peines & les travaux de la vie (F). La préférence qu'ils donnent à leurs mœurs se remarque dans toutes les occasions. Les noms mêmes par lesquels les différentes nations de l'Amérique veulent être distinguées ont leur principe dans cette idée de leur prééminence. La dénomination que les Iroquois se donnent à eux-mêmes, est celle

Liv. IV.

(F) Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr.* III, 303. Lahontan, II, 97.

Liv. IV. de *premiers des hommes* (1). Le mot de *Caraiïbe*, qui est le nom primitif des féroces habitans des isles du vent, signifie *peuple guerrier* (2). Les Cherakis, pleins du sentiment de leur supériorité, appellent les Européens des *riens* ou *la race maudite*, & se donnent le nom de *peuple chéri* (3). Le même principe a formé les idées que les autres Américains se faisoient des Européens; car, quoiqu'ils parussent d'abord fort étonnés des arts & fort effrayés de la puissance de ces étrangers, ils perdirent bientôt de l'estime qu'ils avoient conçue pour des hommes, dont ils virent ensuite que la maniere de vivre étoit si différente de la leur. Ils les appellerent *l'écume de la mer*, des hommes *sans pere ni mere*. Ils supposèrent qu'ils n'avoient point de pays à eux, puisqu'ils venoient envahir celui des autres (4), ou que ne trouvant pas de quoi subsister chez eux, ils étoient obligés d'errer sur l'océan pour aller dépouiller ceux

(1) Colden, I, 3.

(2) Rochefort, *hist. des Antilles*, 455.

(3) Adair, *hist. of Amer. Indians*, p. 32.

(4) Benzoni, *hist. novi orbis*, lib. III, c. 21.

qui possédoient les biens qui leur man-
quoient.

—
LIV. IV

Des hommes si contents de leur état sont bien loin d'être disposés à quitter leurs habitudes & à adopter celles de la vie civilisée. Le passage est trop violent pour être franchi brusquement. On a tenté de fevrer pour ainsi dire un sauvage de son genre de vie & de le familiariser avec les commodités & les agrémens de la vie sociale ; on l'a mis à portée de jouir des plaisirs & des distinctions qui sont les principaux objets de nos desirs. Mais on l'a vu bientôt s'ennuyer & languir sous la contrainte des loix & des formes, saisir la première occasion de s'en débarrasser, & retourner avec transport dans la forêt ou le désert où il pouvoit jouir d'une entière indépendance (1).

J'ai enfin terminé cette esquisse difficile du caractère & des mœurs des peuples grossiers, dispersés sur le vaste continent de l'Amérique. Je n'ai point prétendu égaler, ni pour la hardiesse du dessein, ni pour l'éclat & la beauté du coloris, les grands maîtres qui ont composé & embelli le tableau de la vie sauvage. Je suis content de l'hum-

(1) Charlevoix, *hist. de la Nouy. Fr.* III, 322.

LIV. IV. ble mérite d'avoir persisté avec une patience laborieuse à considérer mon sujet sous un grand nombre de faces diverses, & à recueillir d'après les observateurs les plus exacts, les traits détachés & souvent très-déliés, qui pouvoient me mettre en état de faire un portrait ressemblant à l'original.

Précaution générale pour faire cette recherche.

Avant que d'achever cette partie de mon ouvrage, il est important de faire encore une observation qui servira à justifier les conséquences que j'ai tirées, ou à prévenir les méprises où pourroient tomber ceux qui voudroient les examiner. Pour parvenir à connoître les habitans d'une contrée aussi vaste que l'Amérique, il faut faire une grande attention à la diversité des climats sous lesquels ils sont placés. J'ai fait voir l'influence de cette cause, relativement à plusieurs circonstances importantes qui ont été l'objet de mes recherches; mais je n'en ai pas examiné tous les effets, & il ne faut pas négliger ce principe dans les cas particuliers où je n'en ai pas fait mention. Les provinces d'Amérique ont des températures si différentes, que cette variété seule suffit pour établir une distinction sensible entre leurs habitans. Dans quelque partie du glo-

be que l'homme existe, le climat exerce une influence irrésistible sur son état & son caractère. Dans les pays qui approchent davantage des extrêmes de la chaleur ou du froid, cette influence est si sensible qu'elle frappe tous les yeux. Soit que nous considérons l'homme simplement comme un animal, ou comme un être doué de facultés intellectuelles qui le rendent propre à agir & à méditer, nous trouverons que c'est dans les régions tempérées de la terre qu'il a constamment acquis la plus grande perfection dont sa nature soit susceptible; c'est-là que sa constitution est plus vigoureuse, sa forme plus belle, ses organes plus délicats. C'est-là aussi qu'il possède une intelligence plus étendue, une imagination plus féconde, un courage plus entreprenant & une sensibilité d'ame qui donne naissance à des passions non-seulement ardentes, mais durables. C'est dans cette situation favorable qu'on l'a vu déployer les plus grands efforts de son génie dans la littérature, dans la politique, dans le commerce, dans la guerre, & dans tous les arts qui embellissent & perfectionnent la vie (1).

(1) Ferguson's *essai on the hist. of civil society*, *Part. III*, c. 1.

LIV. IV. Cette puissance du climat se fait sentir plus fortement chez les nations sauvages & y produit de plus grands effets que dans les sociétés policées. Les talens des hommes civilisés s'exercent continuellement à rendre leur condition plus douce; par leurs inventions & leur industrie ils viennent à bout de remédier en grande partie aux défauts & aux inconvéniens de toutes les températures. Mais le sauvage, dénué de prévoyance, est affecté par toutes les circonstances propres aux lieux où il vit; il ne prend aucune précaution pour améliorer sa situation; semblable à une plante ou à un animal, il est modifié par le climat sous lequel il est né & en éprouve l'influence dans toute sa force.

En parcourant les nations sauvages de l'Amérique, la distinction naturelle entre les habitans des régions tempérées & ceux de la zone torride est très-remarquable. On peut en conséquence les diviser en deux grandes classes. L'une comprend tous les habitans de l'Amérique septentrionale, depuis la rivière Saint-Laurent jusqu'au golfe du Mexique, avec les habitans du Chili & quelques petites tribus placées à l'extrémité

du continent méridional. On rangera dans l'autre classe tous les habitans des isles & ceux des différentes provinces qui s'étendent depuis l'isthme de Darien jusques vers les limites méridionales du Brésil, le long du côté oriental des Andes. Dans la première classe l'espece humaine se montre manifestement plus parfaite. Les naturels y sont plus robustes, plus actifs, plus intelligens & plus courageux. Ils possèdent au plus haut degré cette force d'ame & cet amour de l'indépendance que j'ai présentés comme les principales vertus de l'homme dans l'état sauvage. Ils ont défendu leur liberté avec beaucoup de courage & de persévérance contre les Européens, qui ont subjugué avec la plus grande facilité les autres nations de l'Amérique. Les naturels de la zone tempérée sont les seuls peuples du nouveau monde qui doivent leur liberté à leur propre valeur. Les habitans de l'Amérique septentrionale, quoiqu'environnés depuis longtems par trois puissances formidables de l'Europe, conservent encore une partie de leurs anciennes possessions & continuent d'exister comme nations indépendantes. Quoique le Chili ait été envahi de bonne

LIV. IV. heure par les Espagnols, les habitans font toujours en guerre avec leurs vainqueurs & ont sçu par une résistance vigoureuse arrêter les progrès de leurs usurpations. Dans les pays plus chauds, les hommes étant d'une constitution plus foible, ont aussi moins de vigueur dans l'esprit; leur caractère est doux, mais timide, & ils s'abandonnent davantage au goût de l'indolence & du plaisir. C'est en conséquence dans la zone torride que les Européens ont établi plus complètement leur empire sur l'Amérique: les plus belles & les plus fertiles provinces y sont soumises à leur joug; & si plusieurs tribus y jouissent encore de l'indépendance, c'est parce qu'elles n'ont jamais été attaquées que par un ennemi rassasié de conquêtes & déjà en possession de territoires plus étendus qu'il n'en pouvoit occuper, ou bien que placés dans des cantons éloignés & inaccessibles, leur situation les a préservés de la servitude.

Quelque frappante que puisse paroître cette distinction entre les habitans des diverses régions d'Amérique, elle n'est cependant pas universelle. La disposition & le caractère des individus, ainsi que des na-

tions, font, comme je l'ai observé, plus puissamment affectés par les causes morales & politiques, que par l'influence du climat. Par un effet de ce principe, il y a en différentes parties de la zone torride quelques tribus qui, pour le courage, la fierté & l'amour de l'indépendance, n'étoient gueres inférieures aux naturels des climats plus tempérés. Nous connoissons trop peu l'histoire de ces peuples pour être en état d'indiquer les circonstances particulières de leurs progrès & de leur situation auxquelles ils doivent cette prééminence remarquable. Le fait n'en est pas moins certain. Colomb fut informé à son premier voyage que plusieurs des isles étoient habitées par les Caraïbes, hommes féroces, fort différens de leurs foibles & timides voisins. Dans la seconde expédition au nouveau monde, il eut occasion de vérifier la justesse de cet avis, & fut lui-même témoin de la valeur intrépide de ces peuples (1). Ils ont conservé invariablement le même caractère dans toutes les querelles postérieures qu'ils ont eues avec les Européens (2); & même de notre tems

LIV. IV.

(1) *Vie de Colomb*, c. 47-48. Voyez la NOTE XCIII.

(2) Rochefort, *hist. des Antilles*, 531.

LIV. IV.

nous leur avons vu faire une vigoureuse résistance pour défendre le dernier territoire que la rapacité de leurs oppresseurs eût laissé en leur possession (1). Il s'est trouvé au Brésil quelques nations qui n'ont pas montré moins de vigueur d'ame & de bravoure à la guerre (2). Les habitans de l'isthme de Darien n'ont pas craint de mesurer leurs armes avec les Espagnols, & ont plus d'une fois repoussé ces formidables conquérans (3). On pourroit citer d'autres faits. Quelque puissante & quelque étendue que puisse paroître l'influence d'un principe particulier, ce n'est pas par une seule cause qu'il sera possible d'expliquer le caractère & les actions des peuples. La loi même du climat, plus universelle peut-être dans son action qu'aucune de celles qui affectent l'espèce humaine, ne peut nous servir à juger la conduite de l'homme qu'au moyen d'un grand nombre d'exceptions.

NO.

(1) Voyez la NOTE XCIV.

(2) Lery, *ap. de Bry*, III, 207.

(3) Herrera, *dec. 1, lib. X, c. 15; dec. 2, passim.*

Fin du quatrieme Livre.

NOTES

ET ECLAIRCISSEMENTS.

NOTE XXIII, pag. 28.

LE formulaire employé à cette occasion a servi de modèle aux Espagnols dans toutes leurs conquêtes postérieures en Amérique. Il est d'une nature si extraordinaire & donne une idée si nette des procédés des Espagnols & des principes sur lesquels ils fondoient leurs droits au vaste empire qu'ils acquirent dans le nouveau monde, que cette pièce mérite toute l'attention du lecteur. „ Moi Alonso d'Ojeda, serviteur des „ très-hauts & très-puissans rois de Castille & de „ Léon, vainqueurs de nations barbares, leur ambassadeur & capitaine, je vous notifie & vous „ déclare, avec toute l'étendue des pouvoirs que „ j'ai, que le seigneur notre Dieu, qui est un & „ éternel, a créé le ciel & la terre, ainsi qu'un „ homme & une femme, de qui sont descendus „ vous & nous, & tous les hommes qui ont existé ou qui existeront dans le monde. Mais comme il est arrivé que les générations successives, „ pendant plus de cinq mille ans, ont été dispersées dans les différentes parties du monde, & „ se sont divisées en plusieurs royaumes & pro-

„vinces, parce qu'un seul pays ne pouvoit ni les
 „contenir ni leur fournir les subsistances néces-
 „saires; c'est pour cela que le seigneur notre Dieu
 „a remis le soin de tous ses peuples à un hom-
 „me, nommé saint-Pierre, qu'il a constitué sei-
 „gneur & chef de tout le genre humain, afin que
 „tous les hommes, en quelque lieu qu'ils soient
 „nés ou dans quelque religion qu'ils aient été ins-
 „truits, lui obéissent. Il a soumis la terre entie-
 „re à sa juridiction, & lui a ordonné d'établir
 „sa résidence à Rome, comme le lieu le plus
 „propre pour gouverner le monde. Il lui a pa-
 „reillement promis & accordé le pouvoir d'éten-
 „dre son autorité sur quelqu'autre partie du mon-
 „de qu'il voudroit, & de juger & gouverner tous
 „les chrétiens, maures, juifs, idolâtres, ou tout
 „autre peuple de quelque secte ou croyance qu'il
 „puisse être. On lui a donné le nom de *Pape*,
 „qui veut dire admirable, grand pere & tuteur;
 „parce qu'il est le pere & le gouverneur de tous
 „les hommes. Ceux qui ont vécu du tems de
 „ce saint-pere lui ont obéi en le reconnoissant
 „pour leur seigneur & roi & pour le maître de
 „l'univers. On a obéi de même à ceux qui lui
 „ont succédé au pontificat; & cela continue aujour-
 „d'hui & continuera jusqu'à la fin des siècles”.

„L'un de ces pontifes, comme maître du mon-
 „de, a fait la concession de ces isles & de la ter-
 „re-ferme de l'océan, à leurs majestés catholi-

„ques les rois de Castille, Don Ferdinand, & Do-
„na Isabelle de glorieuse mémoire, & à leurs
„successeurs nos souverains, avec tout ce qu'el-
„les contiennent, comme cela se trouve plus
„amplement expliqué par certains actes qu'on
„vous montrera si vous le desirez. Sa majesté
„est donc, en vertu de cette donation, roi &
„seigneur de ces isles & de la terre-ferme, &
„c'est en cette qualité de roi & de seigneur que
„la plupart des isles à qui l'on a fait connoître
„ces titres, ont reconnu sa majesté & lui ren-
„dent aujourd'hui foi & hommage de bon gré &
„sans opposition, comme à leur maître légitime.
„Et du moment que les peuples ont été instruits
„de sa volonté, ils ont obéi aux hommes saints
„que sa majesté a envoyés pour leur prêcher la
„foi; & tous, de leur plein gré & sans le moin-
„dre espoir de récompense, se sont rendus chré-
„tiens & continuent de l'être. Sa majesté les
„ayant reçus avec bonté sous sa protection, a or-
„donné qu'on les traitât de la même maniere
„que ses autres sujets & vassaux. Vous êtes te-
„nus & obligés de vous conduire de même; c'est
„pourquoi je vous prie & vous demande aujour-
„d'hui de prendre le tems nécessaire pour réflé-
„chir mûrement à ce que je viens de vous déclá-
„rer, afin que vous puissiez reconnoître l'église
„pour la souveraine & le guide de l'univers, ainsi
„que le saint-pere, nommé le Pape, par sa pro-

„pre puissance, & sa majesté, par la concession
„du Pape, pour rois & seigneurs souverains de
„ces isles & de la terre-ferme; & afin que vous
„consentiez à ce que les susdits saints peres vous
„annoncent & vous prêchent la foi. Si vous vous
„conformez à ce que je viens de vous dire, vous
„ferez bien & vous remplirez les devoirs aux-
„quels vous êtes obligés & tenus. Alors sa ma-
„jesté, & moi en son nom, nous vous recevrons
„avec amour & bonté, & nous vous laisserons
„vous, vos femmes & vos enfans, exempts de
„servitude, jouir de la propriété de tous vos
„biens, de la même maniere que les habitans
„des isles. Sa majesté vous accordera en outre
„plusieurs privileges, exemptions & récompen-
„ses. Mais si vous refusez, ou si vous différez
„malicieusement d'obéir à mon injonction, alors,
„avec le secours de Dieu, j'entrerai par force
„dans votre pays, je vous ferai la guerre la plus
„cruelle, je vous soumettrai au joug de l'obéif-
„sance envers l'église & le roi, je vous enleve-
„rai vos femmes & vos enfans pour les faire es-
„claves, les vendre & en disposer selon le bon
„plaisir de sa majesté; je saisirai tous vos biens
„& je vous ferai tout le mal qui dépendra de
„moi, comme à des sujets rebelles qui refusent
„de se soumettre à leur souverain légitime. Je
„proteste d'avance que tout le sang qui sera ré-
„pandu & tous les malheurs qui seront la suite

„ de votre défobéissance, ne pourront être impu-
 „ tés qu'à vous seuls, & non à sa majesté, ni à
 „ moi, ni à ceux qui servent sous mes ordres;
 „ c'est pourquoi vous ayant fait cette déclaration
 „ & requisition, je prie le notaire ici présent de
 „ m'en donner un certificat dans la forme requise.
 „ *Herrera, decad. 1, lib. VII, c. 14*”.

NOTE XXIV, pag. 50.

Balboa, dans sa lettre au roi, dit que de cent quatre-vingt-dix hommes qu'il avoit emmenés avec lui, il n'y en eut jamais quatre-vingts à la fois en état de servir, tant ils souffroient de la fatigue, de la faim & des maladies. *Herrera, dec. 1, lib. X, c. 16. P. Martyr, dec. pag. 226.*

NOTE XXV, pag. 70.

Fonseca, évêque de Palencia & principal directeur des affaires de l'Amérique, avoit huit cents Indiens en propriété; le commandeur Lope de Conchillos, son premier associé dans ce département, en possédoit onze cents, & les autres favoris en avoient un grand nombre. Ils envoient des intendans aux isles pour louer ces esclaves aux colons. *Herrera, dec. 1, lib. IX. c. 14, pag. 325.*

NOTE XXVI, pag. 107.

Quoiqu'il y ait plus d'eau en Amérique que dans aucune autre partie du globe, on ne trouve cependant ni ruisseau ni rivière dans la province de Yucatan. Cette péninsule s'étend dans la mer

à cent lieues de longueur depuis le continent, mais n'a pas plus de vingt-cinq lieues dans sa plus grande largeur. C'est une plaine unie, où il n'y a pas la moindre montagne. Les habitans font usage de l'eau de puits, qu'on trouve partout en abondance. Toutes ces circonstances font regarder cette vaste étendue de terre comme un lieu qui a fait autrefois partie de la mer. *Herrera, descr. Indiæ Occident. pag. 14. Hist. Nat. par M. de Buffon, tom. 1, p. 593.*

NOTE XXVII, pag. 120.

Suivant M. de Cassini la plus grande hauteur des Pyrénées est de six cents quarante-six pieds. Celle du mont Gemmi, dans le canton de Berne, est de dix mille cent & dix pieds. Le P. Feuillé dit que, suivant sa mesure, le Pic de Ténériffe a treize mille cent soixante-dix-huit pieds de hauteur. La hauteur du Chimborazo, la partie la plus élevée des Andes, est de vingt mille deux cents huit pieds. *Voyages de D. J. Ulloa, observation astron. & phys. tom. 2, p. 114.* La seule partie du Chimborazo, qui est toujours couverte de neige, a huit cents toises de hauteur perpendiculaire. *Prévôt, histoire gén. des voyages, vol. XX.*

NOTE XXVIII, pag. 121.

Comme une description particulière fait une plus forte impression que des assertions générales, je placerai ici un détail de la rivière de la Plata donné par un témoin oculaire, le P. Cattaneo,

jésuite de Modene, qui arriva à Buenos-Ayres en 1749, & qui décrit les sentimens qu'il éprouva à la première vue de ces objets nouveaux. „ Lorsque j'étois en Europe & que je lisois dans les livres de géographie & d'histoire que l'embouchure de la riviere de la Plata avoit cent cinquante milles de largeur, je regardois ce récit comme une exagération, parce que nous n'avons dans notre hémisphère aucune riviere qui approche de cette grandeur. Mon plus grand desir en approchant de son embouchure fut de vérifier par moi-même la vérité de ce fait, & j'ai trouvé qu'on l'avoit rendu avec fidélité: ce que je conclus particulièrement d'une circonstance. Lorsque nous partîmes de Monte-Video, qui est un fort situé à plus de cent milles de l'embouchure de la riviere & où sa largeur est considérablement diminuée, nous navigâmes un jour entier avant de découvrir le bord opposé de la riviere. Lorsque nous nous trouvâmes au milieu du canal, nous ne pûmes discerner ni l'une ni l'autre rive & ne vîmes que le ciel & l'eau, comme si nous avions été dans le grand océan. Nous aurions même pensé être en pleine mer, si la douceur de l'eau de cette riviere, qui est aussi trouble que celle du Pô, ne nous eût pas convaincus du contraire. A Buenos-Ayres même, qui est à cent lieues plus haut, & où la riviere est bien moins large encore, il est impossible de rien distinguer

sur la rive opposée qui, à la vérité, est fort basse & fort plate: on ne peut pas seulement voir les maisons ni les tours de l'établissement Portugais de Colonia, qui se trouvent à l'autre bord. *Lettera prima*, publiée par Muratori, dans son *Christianesimo felice*, &c. 1, pag. 257.

NOTE XXIX, pag. 126.

Terre-Neuve, une partie de la Nouvelle Ecosse & le Canada se trouvent dans le même parallèle de latitude que le royaume de France, & dans ces pays l'eau des rivières est gelée pendant l'hiver à plusieurs pieds d'épaisseur: la terre y est couverte de neige; la plupart des oiseaux quittent pendant cette saison un climat où ils ne pourroient pas vivre. Le pays des Eskimaux, une partie de la côte de Labrador, & les pays qui se trouvent au midi de la baie de Hudson sont sur le même parallèle que la Grande-Bretagne; cependant le froid y est si excessif que toute l'industrie des Européens mêmes n'a pas tenté de les cultiver.

NOTE XXX, pag. 130.

Acosta est, je crois, le premier philosophe qui ait cherché à rendre raison des différens degrés de chaleur dans l'ancien & le nouveau continents par l'action des vents qui regnent dans l'un & dans l'autre. *Hist. moral. &c. lib. II & III.* M. de Buffon a adopté cette théorie, qu'il a non-seulement rectifiée par de nouvelles observations, mais

mais qu'il a même embellie & mise dans un jour plus frappant avec la magie étonnante de son pinceau. On ajoutera ici quelques remarques qui pourront éclaircir encore une doctrine très-importante dans ses recherches sur la température des différens climats.

Lorsqu'un vent froid souffle sur un pays, il doit en y passant lui enlever une partie de sa chaleur, & par-là-même perdre une partie de sa froideur. Mais s'il continue à souffler dans la même direction, il passera par degrés sur une surface déjà refroidie, & ne pourra bientôt plus perdre de son âpreté. Si donc il parcourt un grand espace, il y apportera tout le froid d'une forte gelée.

Si le même vent parcourt l'étendue d'une mer vaste & profonde, la superficie de l'eau sera d'abord refroidie à un certain degré & le vent se trouvera réchauffé à proportion. Mais l'eau plus froide de la surface devenant spécifiquement plus pesante que l'eau plus chaude qui est au-dessous, descend, & celle qui est plus chaude prend sa place : celle-ci se refroidissant à son tour; continue à échauffer le courant d'air qui passe par-dessus & en diminue la froideur. L'action mécanique du vent & le mouvement de la marée contribuent à opérer ce changement successif de l'eau de la surface & l'élévation de celle qui est

plus chaude, & par conséquent le refroidissement successif de l'air.

Cela continuera de même, & l'âpreté du vent diminuera jusqu'à ce que l'eau soit refroidie, au point que sa surface ne soit plus assez agitée par l'action du vent pour qu'elle ne puisse se glacer. Partout où la surface se gele, le vent n'est plus réchauffé par l'eau intérieure, & il continue alors à souffler avec le même degré de froid.

C'est d'après ces principes qu'on peut expliquer les fortes gelées dans les grands continens, la douceur des hivers dans les petites isles & le froid excessif des hivers dans ces parties de l'Amérique septentrionale qui nous sont le mieux connues. Dans les lieux qui sont au nord-ouest de l'Europe, la rigueur de l'hiver est modérée par les vents d'ouest, qui soufflent assez constamment pendant les mois de novembre, de décembre & une partie de janvier.

D'un autre côté, lorsqu'un vent chaud souffle sur la terre, il en échauffe la surface, qui par conséquent doit cesser de diminuer la chaleur du vent. Mais lorsque ce même vent souffle sur les eaux, il les agite, fait monter celle d'en-bas qui est plus froide & continue ainsi à perdre de sa chaleur.

Mais la principale cause de cette propriété de la mer de modérer la chaleur du vent ou de l'air

qui passe dessus, c'est que la surface de la mer, attendu la transparence de l'eau, ne peut pas être échauffée à un degré considérable par les rayons du soleil; au lieu que la terre qui est exposée à leur action, acquiert bientôt une grande chaleur. Ainsi, lorsque le vent parcourt un continent de la zone torride, il devient bientôt d'une chaleur insupportable; mais en passant sur une vaste étendue de mer, il se rafraîchit par degrés; de sorte qu'en arrivant à la côte la plus éloignée il devient propre à la respiration.

Ces principes peuvent nous aider à expliquer la cause des chaleurs étouffantes des grands continents de la zone torride, de la douceur du climat des isles qui se trouvent à la même latitude, de la grande chaleur qu'on éprouve pendant l'été dans les grands continens situés sous les zones tempérées ou plus froides, en comparaison de celle qu'on éprouve dans les isles. La chaleur du climat dépend non seulement de l'effet immédiat des rayons du soleil, mais encore de leur action continue, & de la chaleur qu'ils ont déjà produite antérieurement, & dont la terre demeure imprégnée pendant quelque tems; c'est pour cela qu'on éprouve dans le jour la plus grande chaleur vers les deux heures après-midi, que les grandes chaleurs de l'été se font sentir vers le mois de juillet & que le froid est ordinairement plus violent en hiver vers le mois de janvier.

La température modérée des parties de l'Amérique qui se trouvent sur l'équateur, provient des forêts qui les couvrent & qui empêchent les rayons du soleil d'échauffer la terre. Le sol n'étant point échauffé, ne peut pas à son tour échauffer l'air, & les feuilles qui interceptent les rayons du soleil, ne sont pas d'un volume suffisant pour absorber la quantité de chaleur nécessaire pour opérer cet effet. On fait d'ailleurs que la force végétative d'une plante produit dans les feuilles une perspiration proportionnée à la chaleur à laquelle elles sont exposées, & par la nature de l'évaporation cette perspiration produit dans les feuilles un degré de froid proportionnel à la perspiration. Ainsi donc l'effet de la feuille pour échauffer l'air qui est en contact avec elle, est prodigieusement diminué. Ces observations qui jettent un nouveau jour sur ce sujet intéressant, m'ont été communiquées par mon ami, M. Robison, professeur de physique à l'université d'Edimbourg.

NOTE XXXI, pag. 130.

Deux grands naturalistes, Piso & Margrave, nous ont donné la description du climat du Brésil avec une précision philosophique que nous désirerions de retrouver dans les relations de plusieurs autres provinces de l'Amérique. Tous deux disent qu'il est doux & tempéré en comparaison du climat de l'Afrique; ce qu'ils attribuent prin-

cipalement au vent frais de la mer qui souffle constamment. L'air y est non-seulement frais pendant la nuit, mais même assez froid pour obliger les habitans à faire du feu dans leurs cabanes. *Piso, de Medicina Brasiliensi, lib. I, p. 1, &c. Margravius, hist. rerum natural. Brasiliæ, lib. VIII, c. 3, p. 264.* Ce fait se trouve confirmé par Nieuhoff, qui a longtems résidé dans le Brésil. *Churchill's collection, vol. 2, p. 26.* Gumilla, qui a passé plusieurs années dans le pays qu'arrose l'Orénoque, nous fait le même rapport de la température de son climat. *Histoire de l'Orénoque, tom. 1, p. 26.* Le P. Acugna dit avoir beaucoup souffert du froid sur les bords de la rivière des Amazones: *Relat. vol. 2, p. 56.* M. Biet, qui a vécu longtems à Cayenne, parle de même de la température de ce climat & l'attribue à la même cause. *Voyage de la France équinox. p. 330.* Rien ne peut être plus différent de ces descriptions que celle que M. Adanson nous a donnée de la chaleur brûlante de la côte d'Afrique. *Voyage au Sénégal, passim.*

La forme de l'extrémité méridionale de l'Amérique, paroît être la cause la plus sensible & la plus probable du degré excessif de froid qu'on ressent dans cette partie du continent. Sa largeur diminue à mesure qu'il s'étend du cap Saint-Antoine vers le sud, & ses dimensions sont fort rétrécies depuis la baie de Saint-Julien jusqu'au dé-

troit de Magellan. Ses côtes orientales & occidentales sont baignées par la mer du nord & l'océan pacifique. Il est probable qu'une vaste mer s'étend depuis sa pointe méridionale jusqu'au pôle antarctique. Dans quelque direction que souffle le vent, il se trouve rafraîchi avant d'arriver aux terres Magellaniques, en traversant une immense étendue d'eau, & la terre y occupe un espace trop peu considérable pour pouvoir réchauffer le vent à son passage. Ce sont ces circonstances qui concourent à rendre la température de l'air de cette partie de l'Amérique plus semblable à celle d'une île qu'à celle du climat d'un continent, & qui l'empêchent d'acquérir ce degré de chaleur qu'éprouvent en été les pays, qui se trouvent en Europe & en Asie dans la même latitude septentrionale. Le vent du nord est le seul qui arrive à cette partie de l'Amérique après avoir traversé un grand continent. Mais après un examen attentif de sa position, nous trouverons que cela même sert plutôt à diminuer qu'à augmenter le degré de chaleur. C'est à l'extrémité méridionale de l'Amérique que finit proprement l'immense chaîne des Andes, qui parcourt presque en ligne droite du nord au sud toute l'étendue du continent. Les régions les plus brûlantes de l'Amérique méridionale, la Guiane, le Brésil, le Paraguay & le Tucuman sont à plusieurs degrés à l'est des terres Magellaniques. Le pays plat du Pérou,

où l'on éprouve la chaleur des tropiques, est situé fort à l'ouest de ces terres. Le vent du nord, quoiqu'il traverse la terre, n'apporte donc pas à l'extrémité méridionale de l'Amérique l'augmentation de chaleur qu'il a pu prendre en passant par les régions brûlantes, parce qu'avant d'y arriver il doit raser les sommets des Andes & s'imprégner du froid de ces régions glacées.

Quoiqu'il soit maintenant démontré qu'il n'y a point de continent méridional dans cette partie du globe, où l'on supposoit qu'il devoit se trouver, les découvertes du Capitaine Cook nous ont cependant appris qu'il y a une grande étendue de terre près du pôle arctique, & qu'elle est la cause de la plus grande partie des glaces que l'on trouve sur la vaste mer du Sud. *Tome II.* Ce seroit un objet digne des recherches d'un savant, que d'examiner si l'influence d'un continent glacé, si éloigné, peut s'étendre jusqu'à l'extrémité méridionale de l'Amérique.

NOTE XXXII, pag. 132.

En 1739 on fit partir deux frégates françoises pour faire de nouvelles découvertes. Les navigateurs commencerent à sentir un froid excessif au quarante-quatrième degré de latitude méridionale. Au quarante-huitième degré ils trouverent des isles flottantes de glace. *Hist. des navig. aux terres austr. tome 2, p. 256, &c.* Le docteur Halley trouva de la glace au cinquante-neuvième de-

gré de latitude: *id.* tome 1, p. 47. Le commodore Byron se trouvant sur la côte des Patagons, à cinquante degrés trente-trois minutes de latitude méridionale, le 15 Décembre, qui est le milieu de l'été de cette partie du globe où le plus long jour tombe au 21 Décembre, compare ce climat avec celui de l'Angleterre au milieu de l'hiver. *Voyages de Hawkesworth*, 1, 25. M. Banks étant descendu à la terre de feu dans la baie de *Bon-Succès*, située au cinquante-cinquième degré de latitude, le 16 Janvier, qui répond au mois de Juillet de notre hémisphère, deux de ses gens moururent de froid pendant la nuit, & tous furent dans le plus grand danger de périr. *Id.* 2, p. 51, 52. Le 14 Mars, qui répond au mois de Septembre de l'Europe, l'hiver s'étoit déjà déclaré & les montagnes se trouvoient couvertes de neige: *ib.* 72.

Le Capitaine Cook, dans son *Voyage autour de l'hémisphère Austral*, nous fournit d'autres exemples non moins frappans de la rigueur excessive du froid dans cette partie du globe: „ Qui pouvoit jamais penser, dit-il, qu'une île qui n'a que soixante & dix lieues de circuit, située entre le 54^e. & le 55^e. degré de latitude, se seroit trouvée au cœur de l'été, presque toute couverte de neige glacée, à plusieurs toises de hauteur? & surtout auroit-on imaginé un pareil phénomène sur la côte du Sud-Ouest? Les cimes

des hautes montagnes étoient couvertes de neige & de glace; mais la quantité qu'on en trouve dans les vallées est incroyable; & jusques dans le fond des bayes, toute la côte étoit bordée d'un rempart de glace d'une hauteur considérable, &c." *Vol. II.*

Dans quelques endroits de l'ancien continent, le froid est très rigoureux à des latitudes très basses. M. Bogle, dans son Ambassade à la cour du Délai Lama, passa l'hiver de l'année 1774 sous la latitude 31° 39' N. Il trouvoit souvent dans sa chambre le thermometre à 29 degrés à la gèle, & la neige tomboit souvent à gros flocons. L'élévation extraordinaire du pays semble être la cause de ce froid excessif. En voyant de l'Indoustan au Thibet, il faut monter considérablement pour arriver au sommet des montagnes de Bontan; mais de l'autre côté, la descente n'est pas proportionnée à cette première hauteur. Le royaume de Thibet est un pays élevé, stérile & dévasté. *Relation de Thibet, par M. Stewart, lue dans l'Académie Royale, p. 7.* On ne peut assigner la cause du froid excessif que l'on éprouve dans les latitudes basses de l'Amérique à ces mêmes raisons. Ces régions ne sont pas remarquables par leur élévation. Quelques-unes sont des terres basses & des pays plats.

Note XXXIII, pag. 136.

M. de la Condamine, un des derniers & des

plus exacts observateurs de l'état intérieur de l'Amérique méridionale, dit : „ à cette foule d'objets variés, qui diversifient les campagnes cultivées de *Quito*, succédoit l'aspect le plus uniforme; de l'eau, de la verdure & rien de plus. „ On foule la terre aux pieds sans la voir : elle „ est si couverte d'herbes touffues, de plantes „ & de broussailles, qu'il faudroit un assez long „ travail pour en découvrir l'espace d'un pied, „ *Relat. abrégée d'un voyage &c. p. 48*”. Une des singularités de ces forêts, c'est une espèce d'osier, que les Espagnols appellent *bejucos*, les François *lianes*, & auquel les Indiens donnent le nom de *nibbees*, (*) dont on se sert ordinairement en Amérique au lieu de cordes. Cette plante monte en serpentant autour des arbres qu'elle rencontre, & après s'être élevée jusqu'aux plus hautes branches, elle jette des filets qui descendent perpendiculairement, rentrent dans la terre, y prennent racine, s'élèvent de nouveau autour d'un autre arbre, montant ainsi & descendant alternativement. D'autres rejettons portés obliquement par le vent ou par quelque hasard, forment un assemblage confus de cordages qui ressemble aux manœuvres d'un vaisseau. *Bancroft, nat. hist. of Guiana, p. 99.* On trouve de ces filets de liane qui sont de la grosseur du bras d'un homme, *ibid. p. 75.* La relation

(*) Prononcez *nibbis*.

que M. Bouguer a donnée des forêts du Pérou, ressemble parfaitement à cette description. *Voyage au Pérou*, p. 16. Oviedo nous a laissé une semblable description des forêts qui se trouvent en d'autres parties. *Hist. lib. IX*, p. 144, D. Pendant plus de quatre mois de l'année les Moxes ne peuvent avoir de communication entr'eux, parce que la nécessité où ils sont de chercher des hauteurs pour se mettre à couvert de l'inondation, fait que leurs cabanes sont fort éloignées les unes des autres. *Lettres édifiantes*, tom. 10, p. 187.

Garcia nous a donné une description détaillée & exacte des rivières, des lacs, des bois & des marais des provinces de l'Amérique situées entre les Tropiques. *Origen. de los Indios*, lib. II, c. 5, §. 4, 5. Les difficultés incroyables que Gonzales Pizarre eut à surmonter en voulant pénétrer dans le pays situé à l'Est des Andes, nous donne un tableau frappant de l'état où se trouvoit cette partie de l'Amérique avant d'être défrichée. *Garcil. de la Vega, comment. Royal du Pérou*, part. 2, liv. 3, c. 2-5.

NOTE, XXXIV, p. 139.

Il paroît que les animaux de l'Amérique n'ont pas toujours été plus petits que ceux des autres parties du globe. On a trouvé près des rives de l'Ohio, un grand nombre d'os d'une grandeur étonnante. L'endroit où l'on a fait cette

découverte, se trouve à cent quatre-vingt-dix milles plus bas que le confluent de la rivière Scioto avec l'Ohio, & à près de quatre milles de la rive de cette dernière, du côté d'un marais nommé *le grand marais salé*. Ces os se trouvent en grande quantité à cinq ou six pieds sous terre, & la couche en est visible sur le bord du marais salé. *Journal of colonel George Croghan: MS. entre les mains de l'auteur.* Cet endroit paroît marqué avec exactitude dans la carte d'Evans. Ces os doivent avoir appartenu à des animaux d'une grandeur énorme; les naturalistes qui n'ont jamais connu d'animal vivant d'une pareille grosseur, ont d'abord été portés à croire que c'étoient des substances minérales. Après en avoir reçu plusieurs échantillons de différentes parties de la terre & après les avoir examinés avec plus d'attention, on est enfin convenu que c'étoient des os de quelques animaux: comme l'éléphant est le plus grand quadrupède connu, & que les dents qu'on a trouvées ressemblent beaucoup à celles des éléphants, tant par la qualité que par la forme, on en a conclu que les squelettes trouvés près de l'Ohio étoient de cette espèce. Mais le docteur Hunter, l'un des savans de ce siècle qui est le plus en état de décider cette question, après avoir examiné attentivement plusieurs morceaux des défenses, des dents mâchoïères & des mâchoires, envoyées de l'Ohio à

Londres, a prétendu qu'elles n'appartenoient pas à l'éléphant, mais à quelque grand animal carnivore d'une espece inconnue. *Phil. transact.* vol. 58, p. 34. On a trouvé des os de la même espece & d'une grandeur aussi remarquable près des embouchures de l'Oby, de la Jenifeia & de la Lena, trois grandes rivieres de Sibérie. *Strahlenberg, descrip. des parties septentrionale & orientale de l'Europe & de l'Asie*, p. 402. L'éléphant paroît ne pas sortir de la zone torride & ne point multiplier au-delà. Il ne pourroit vivre dans ces froides régions qui bordent la mer glaciale. L'existence de ces grands animaux en Amérique pourroit ouvrir un vaste champ aux conjectures. Plus nous considérons la nature & la variété de ses productions, plus nous devons être convaincus que ce globe terraqué a subi d'étranges changemens par des convulsions & des révolutions dont l'histoire ne nous a conservé aucune trace.

NOTE XXXV, pag. 140.

Cette dégénération des animaux domestiques d'Europe en Amérique, doit être attribuée en partie aux causes suivantes. Dans les établissemens Espagnols qui se trouvent ou sous la zone torride, ou dans les pays qui l'avoisinent, le plus grand degré de chaleur & le changement de nourriture empêchent les moutons & les bêtes à corne de parvenir à la même grandeur

qu'en Europe. Ils deviennent rarement aussi gras, & leur chair n'en a ni le suc ni la faveur délicate. Dans l'Amérique septentrionale, où le climat est plus tempéré & plus approchant de celui de l'Europe, les herbes qui viennent naturellement dans les pâturages sont d'une mauvaise qualité. *Mitchell*, p. 157. L'agriculture y a fait si peu de progrès, que la nourriture artificielle pour les troupeaux y est en très-petite quantité, & l'on n'y prend presque aucun soin du bétail pendant l'hiver, qui est très-long dans plusieurs provinces & rigoureux dans toutes. On traite mal les chevaux & les bêtes à corne dans toutes les colonies angloises. Toutes ces causes contribuent peut-être plus que la qualité du climat à faire dégénérer, dans ces provinces, la race des chevaux, des bœufs & des moutons.

NOTE XXXVI, pag. 141.

En 1518 l'isle d'Hispaniola fut désolée par ces insectes destructeurs. Herrera, qui rapporte toutes les particularités de ce fléau, nous donne un exemple singulier de la superstition des colons Espagnols. Après avoir essayé, dit-il, tous les moyens possibles de détruire les fourmis, ils résolurent d'implorer la protection des saints; mais comme c'étoit une espèce de calamité toute nouvelle, ils furent embarrassés sur le choix du saint qui pourroit leur être le plus propice. Ils tirèrent au sort le patron qu'ils devoient

ehoisir. Le fort décida en faveur de Saint-Satur-
nin. Ils célébrèrent sa fête avec une grande so-
lemnité, & le fléau, ajoute l'historien, commen-
ça sur le champ à diminuer ses ravages. *Herre-
ra, dec. 2, lib. III, c. 15, p. 107.*

NOTE XXXVII, pag. 145.

L'auteur des *Recherches philosophiques sur les
Américains* pense que cette différence de chaleur
est égale à douze degrés; c'est-à-dire, qu'il fait
aussi chaud en Afrique, à trente degrés de l'é-
quateur, qu'à dix-huit degrés seulement en A-
mérique, *tom. I, p. 2.* Le Dr. Mitchell, après
trente ans d'observations, prétend que cette dif-
férence est égale à quatorze ou quinze degrés de
latitude. *Present state, &c. p. 257.*

NOTE XXXVIII, *ibid.*

M. Bertram, qui le 3 Janvier 1765 se trouva
à la source de la rivière de saint-Jean dans la
Floride orientale, y éprouva un froid si violent
que dans une seule nuit la terre fut gelée de l'é-
paisseur d'un pouce sur les bords de la rivière.
Les tilleuls, les citronniers & les bananiers pé-
rirent tous à Saint-Augustin. *Bertram's jour-
nal, p. 20.* Le Dr. Mitchell nous fournit plu-
sieurs exemples des effets extraordinaires du froid
dans les provinces du midi de l'Amérique sep-
tentrionale. *Present state, p. 206, &c.* Le 7
Février 1747 le froid fut si violent à Charles-
town, que deux bouteilles d'eau chaude qu'une

personne avoit mises en se couchant dans son lit, se trouverent fendues le lendemain au matin, & que l'eau n'étoit plus que deux morceaux solides de glace. Une jatte d'eau dans laquelle étoit une anguille vivante, fut gelée jusqu'au fond dans une cuisine où il y avoit du feu. Presque tous les orangers & les oliviers furent détruits. *Descript. of South Carolina, VIII, London, 1761.*

NOTE XXXIX, pag. 146.

Nous trouvons un exemple remarquable de cette fertilité dans la Guiane Hollandoise, pays fort plat, & si bas que pendant les saisons pluvieuses il est ordinairement couvert de près de deux pieds d'eau. Cela rend le sol si riche, qu'il y a sur la surface, à douze pouces de profondeur, une couche d'engrais excellent, qu'on transporte pour cet usage à la Barbade. On a fait successivement trente coupes de cannes à sucre sur les bords de l'Essequibo, tandis qu'on n'en fait jamais plus de deux dans les isles des Indes occidentales. Les colons se servent de plusieurs moyens pour diminuer cette excessive fertilité du sol. *Bancroft, nat. hist. of Guiana, p. 10, &c.*

NOTE XL, pag. 163.

Il paroît que c'est sans la moindre preuve évidente que M. Muller a supposé que le cap avoit été doublé: *tom. I, p. 2, &c.* L'académie impériale de Saint - Pétersbourg paroît appuyer

puyer ce sentiment sur la manière dont *Tschukotsnoi-noff* se trouve placé sur ses cartes. Mais je suis convaincu, d'après une autorité incontestable, que jamais aucun vaisseau Russe n'a fait le tour de ce cap; & l'on n'a que des notions très-imparfaites du pays des *Tschutki*, qui ne dépend pas de l'empire de Russie.

NOTE XLI, pag. 167.

Si c'étoit ici le lieu d'entrer dans une longue & épineuse recherche de géographie, nous pourrions faire plusieurs observations curieuses en comparant les relations des deux voyages Russes & les cartes de leurs navigations respectives. Une remarque nous servira pour tous les deux; on ne peut regarder comme absolument exacte la position qu'ils donnent aux différens lieux qu'ils ont visités. Le tems étoit si nébuleux qu'ils ne virent que rarement le soleil ou les étoiles, & la position des isles & des continens supposés fut déterminée par le seul calcul, & non par des observations. Beerings & Tschirikow allèrent beaucoup plus loin vers l'est que Krenitzin. Le pays découvert par Beerings, & qu'il regarda comme faisant partie du continent de l'Amérique, est situé au deux cent trente-sixième degré de longitude, en comptant du premier méridien à l'isle de Fer, & au cinquante-huitième degré vingt-huit minutes de latitude. Tschirikow toucha à la même côte au deux cent quarante-unie-

me degré de longitude & au cinquante-fixieme de latitude. *Muller*, I, 248, 249. Il faut que le premier se soit avancé à soixante degrés de *Petropawlowska*, d'où il mit à la voile, & le dernier à soixante-cinq degrés. Mais il paroît par la carte de *Krenitzin* qu'il ne poussa son voyage qu'au deux cent quatre-vingtieme degré à l'est, & seulement à trente-deux degrés de *Petropawlowska*. En 1741, *Beerings* & *Tschirikow*, en allant & en revenant, dirigerent principalement leur route au sud de la chaîne d'isles qu'ils avoient découverte, & en observant les montagnes & le terrain inégal des caps qu'ils voyoient au nord, ils penserent que c'étoient des promontoires de quelque partie du continent de l'Amérique qui, à ce qu'ils s'imaginèrent, s'étendoit jusqu'au cinquante-fixieme degré de latitude au sud. C'est ainsi qu'on les trouve placés dans la carte publiée par *Muller*, & sur une carte dessinée à la main par un contre-maître du navire de *Beerings*, & qui m'a été communiquée par M. le professeur *Robison*. Mais en 1769, *Krenitzin*, après avoir hiverné dans l'isle d'*Alaxa*, s'avança si fort au nord en revenant, que sa route se trouva couper par le milieu ce qu'ils avoient supposé devoir être un continent, qu'il trouva n'être qu'une mer ouverte; & il vit que ce qu'on avoit pris pour des caps du continent n'étoient que des isles de roche. Il

est à présumer que les pays découverts en 1741 à l'est, n'appartiennent pas au continent de l'Amérique, & ne sont qu'une continuation de cette chaîne d'isles. Le froid extrême qui pendant l'été regne dans toutes ces isles, nous porte à conjecturer qu'elles ne sont dans le voisinage d'aucun continent. Le nombre des volcans qui se trouvent dans ces régions du globe, est extraordinaire. Il y en a plusieurs au Kamtschatka, & il n'y pas une des isles grandes ou petites que les Russes ont visitées, où l'on n'en trouve. Plusieurs de ces volcans sont encore allumés, & toutes les montagnes conservent des marques de leurs anciennes éruptions. Si je voulois admettre les conjectures qu'on a avancées en parlant de la population de l'Amérique, je pourrois supposer que cette partie de la terre ayant souffert de violentes secousses par des tremblemens de terre & des volcans, l'isthme qui peut-être a uni autrefois l'Asie à l'Amérique, a été brisé & transformé par le choc en un groupe d'isles.

Il est singulier que dans le même tems que les Russes cherchoient à faire des découvertes au nord-ouest de l'Amérique, les Espagnols étoient occupés du même projet dans une autre partie de ce continent. En 1769, deux petits navires partirent de Lorette en Californie pour découvrir les côtes du pays qui est au nord de cette péninsule. Ils ne passèrent pas le port de Mon-

te-Rey, situé au trente-fixieme degré de latitude. Mais dans plusieurs autres expéditions faites du port de Saint Blas dans la Nouvelle Galice, les Espagnols s'avancerent jusqu'au cinquante-huitieme degré de latitude. *Gazetta de Madrid, des 19 Mars & 14 Mai 1776.* Mais comme les journaux de ces voyages n'ont pas encore été publiés, je ne puis comparer les progrès qu'ils ont faits avec ceux des Russes, ni faire voir à quel point les navigateurs des deux nations se sont approchés les uns des autres. Il faut espérer que le ministre éclairé, qui est aujourd'hui à la tête des affaires d'Espagne en Amérique, ne privera pas le public de ces instructions.

NOTE XLII, pag. 189.

Peu de voyageurs ont eu autant d'occasions que Don Antoine Ulloa d'observer les habitans des différentes contrées de l'Amérique. Dans un ouvrage qu'il a publié dernièrement, il décrit de la maniere suivante les traits caractéristiques de cette race d'hommes. Un front très-petit, couvert de cheveux aux extrémités jusques vers le milieu des sourcils; de petits yeux; un nez mince, effilé & recourbé vers la levre supérieure; le visage large, les oreilles grandes; les cheveux très-noirs, lisses & rudes; les membres bien tournés; le pied petit; le corps d'une proportion exacte; la peau unie & sans poil, ex-

cepté dans la vieillesse où il leur vient un peu de barbe , mais jamais aux joues ". *Noticias Americanas, &c. p. 307.* M. le chevalier Pinto qui , pendant plusieurs années , a résidé dans une partie de l'Amérique où Ulloa n'a jamais été , donne l'esquisse suivante de l'aspect général des Indiens de ces contrées. „ Ils sont tous d'une couleur de cuivre , avec quelque différence dans les teintes , non pas en proportion de leur distance de l'équateur , mais selon le degré d'élevation du sol qu'ils habitent. Ceux qui vivent sur les hauteurs , sont plus blancs que ceux qui occupent les terrains bas & marécageux de la côte. Leur visage est rond & plus éloigné peut-être de la forme ovale que celui d'aucun autre peuple. Leur front est petit , l'extrémité de leurs oreilles fort éloignée du visage , leurs lèvres épaisses , leur nez camus , les yeux noirs ou couleur de châtaigne , petits , mais distinguant les objets à une grande distance. Leurs cheveux sont toujours épais , lisses & sans la moindre apparence de frisure. Ils n'ont de poil sur aucune partie du corps , excepté à la tête. Au premier regard un habitant de l'Amérique méridionale paroît un être doux & tranquille ; mais en l'examinant de plus près on trouve dans sa figure quelque chose de sauvage , de méfiant & de sombre ". *MS. entre les mains de l'auteur.* Ces deux portraits faits par des mains plus ha-

biles que celles du commun des voyageurs, ont une grande ressemblance entre eux.

NOTE XLIII, pag. 190.

Il y a des exemples étonnans de l'agilité soutenue des Américains à la course. Adair rapporte les aventures d'un guerrier de Chikkafab, qui en un jour & demi & deux nuits fit trois cents milles comptés, au travers des bois & des montagnes. *Hist. of Amer. Indians*, 396.

NOTE XLIV, pag. 197.

M. Godin le jeune, qui pendant quinze ans a résidé parmi les Indiens du Pérou & de Quito, & pendant vingt ans dans la colonie Française de Cayenne, où il y a un commerce suivi avec les Galibis & les autres peuplades de l'Orénoque, observe que la vigueur de la constitution des Américains est exactement en raison de leur habitude au travail. Les Indiens des climats chauds, tels que ceux des côtes de la mer du sud, de la rivière des Amazones & de celle de l'Orénoque, ne peuvent pas être comparés pour la force à ceux des régions froides; cependant, dit-il, il part tous les jours des chaloupes de Para, établissement Portugais sur la rivière des Amazones, pour remonter la rivière malgré la rapidité de son cours: ces chaloupes avec les mêmes rameurs se rendent à San-Pablo, qui est à huit cents lieues de-là. On ne trouvera aucun équipage de blancs ni même de negres, en état

de résister à une pareille fatigue, comme les Portugais en ont fait l'expérience; cependant c'est ce qu'on voit faire tous les jours aux Indiens, parce qu'ils y sont habitués depuis leur enfance. *MS. entre les mains de l'auteur.*

NOTE XLV, pag. 206.

Don Antoine Ulloa, qui a parcouru une grande partie du Pérou & du Chili, le royaume de la Nouvelle Grenade & plusieurs autres provinces qui bordent le golfe du Mexique, pendant les dix années qu'il a travaillé avec les mathématiciens François, & qui eut ensuite occasion de voir les habitans de l'Amérique septentrionale, dit: „ quand on a vu un seul Américain, on peut dire qu'on les a tous vus, tant ils se ressemblent, par le teint & par la figure”. *Notic. Americanas, p. 308.* Un observateur plus ancien, Pedro de Cieca de Léon, un des conquérans du Pérou, qui a traversé aussi plusieurs provinces de l'Amérique, assure que ces peuples, hommes & femmes, paroissent être tous enfans d'un même pere & d'une même mere, malgré le nombre infini de peuplades ou de nations & la diversité des climats qu'ils habitent. *Chronica del Peru, parte I, c. 19.* On ne peut pas douter qu'il n'y ait une certaine combinaison de traits & un certain air particulier qui forment ce qu'on peut appeller une figure Européenne ou Asiatique. Il doit donc y en avoir une aussi

qu'on peut nommer figure Américaine & qui doit être propre à la race entière. Ce caractère général peut frapper les voyageurs au premier coup-d'œil, tandis que les nuances qui distinguent les peuples de différentes régions échappent à leurs observations. Mais lorsque des personnes qui ont si longtems résidé parmi les Américains, attestent toutes cette ressemblance de figure dans les différens climats, nous pouvons en conclure qu'elle est plus remarquable que celle d'aucune autre race d'hommes. Voyez aussi *Garcia origen. de los Indios*, p. 54-242. *Torquemada, Monarch. Ind. II*, 571.

NOTE XLVI, pag. 208.

M. le chevalier Pinto dit, qu'on lui a assuré que dans les parties intérieures du Brésil on trouve quelques individus qui ressemblent aux Blaffards du Darien, mais que la race ne s'en propage point & que leurs enfans sont semblables aux autres Américains. Cette espèce d'hommes est cependant peu connue. MS. entre les mains de l'auteur.

NOTE XLVII, pag. 214.

L'auteur des *Recherches philosophiques, &c. tome I*, p. 281, &c. a rassemblé & constaté avec beaucoup d'exaétitude les témoignages de plusieurs voyageurs touchant les Patagons. Depuis la publication de cet ouvrage, plusieurs navigateurs ont visité les terres Magellaniques, & dif-
fe-

ferent beaucoup, ainsi que leurs prédécesseurs, dans les relations qu'ils ont données des habitans de ce pays. Suivant le Commodore Byron & son équipage, qui passerent le détroit en 1764, la grandeur ordinaire des Patagons est de huit pieds; plusieurs même sont beaucoup plus grands: *Phil. transact. vol. LVII, p. 78.* Les capitaines Wallis & Carteret qui les ont réellement mesurés en 1766, disent qu'ils ont six pieds & jusqu'à six pieds cinq & sept pouces: *Phil. transact. vol. LX, p. 22.* Ces derniers paroissent cependant avoir été le même peuple dont on a si fort exagéré la grandeur en 1764, puisque plusieurs avoient encore des colliers & de la flanelle rouge de la même espece que celle qu'on avoit mise à bord du vaisseau du capitaine Wallis; d'où il conclut fort naturellement qu'ils avoient reçu ces présens de M. Byron: *Voy. rédigés par Hawkesworth, tom. I. M. de Bougainville les mesura de nouveau en 1767, & son rapport s'approche beaucoup de celui du capitaine Wallis. Voy. tom. I, p. 242.* Aux témoignages que je viens de citer, j'en ajouterai encore un autre d'un grand poids. En 1762, Don Bernard Ibagnez d'Echavarri accompagna le marquis de Valdelirios à Buenos-Ayres, où il résida pendant plusieurs années. C'est un auteur fort judicieux & qui parmi ses compatriotes passe pour ne s'être pas écarté de la vérité. En par-

lant des contrées qui se trouvent à l'extrémité méridionale de l'Amérique, il dit : „ par quels Indiens font-elles habitées ? Ce n'est certainement pas par les fabuleux Patagons, qui, à ce qu'on prétend, occupent ce district. Plusieurs témoins oculaires qui ont vécu & commercé avec ces Indiens, m'en ont donné une description exacte. Ils sont de la même taille que les Espagnols; je n'en ai jamais vu qui eût plus de deux *vares* & deux ou trois pouces ” ; c'est-à-dire, environ 80 ou 81, 332 pouces Anglois, si M. Echavarrri a calculé d'après la *vare* de Madrid ; ce qui s'accorde beaucoup avec la mesure donnée par le capitaine Wallis. *Reyno Jesuit*, p. 238. M. Falkener, qui a demeuré pendant quarante ans comme missionnaire dans les parties méridionales de l'Amérique, dit que „ les Patagons ou *Puelches* sont un peuple d'une grande taille ; mais je n'ai jamais entendu parler de cette race de géants dont quelques voyageurs ont fait mention, quoique j'aie vu les individus de différentes peuplades des Indiens méridionaux ”. *Introd.* p. 26.

NOTE XLVIII, pag. 220.

Antoine Sanchès Ribeiro, savant & ingénieux médecin, a publié en 1765 une dissertation, par laquelle il cherche à prouver que cette maladie n'a pas été apportée de l'Amérique, mais qu'elle a pris naissance en Europe, où elle a été la suite d'une maladie épidémique & maligne. Si je

voulois entrer ici dans une discussion sur ce sujet, dont je n'aurois pas parlé s'il n'avoit pas été intimément lié avec mes recherches, il ne seroit pas difficile de faire voir quelques méprises dans les faits sur lesquels il se fonde, & quelques erreurs dans les conséquences qu'il en tire. La communication rapide de ce mal, de l'Espagne sur toute l'Europe, ressemble plus au progrès d'une épidémie qu'à une maladie transmise par contagion. On en a parlé pour la première fois en Europe en 1493, & avant l'année 1497 ce mal s'étoit déclaré dans presque toutes les contrées de l'Europe avec des symptômes si alarmans, qu'on jugea nécessaire d'interposer l'autorité civile pour en arrêter le progrès. Depuis que cet ouvrage a paru, on m'a communiqué la dissertation du Docteur Sanchès. Elle contient plusieurs autres faits tendans à confirmer son opinion. Elle est étayée de preuves assez plausibles pour mériter l'attention & les recherches de quelques médecins savans.

NOTE XLIX, pag. 226.

Le peuple d'Otahiti n'a point de terme pour signifier un plus grand nombre que celui de deux cents, qui suffit pour ses calculs. *Relat. des voyages &c. par Hawkesworth, trad. Franç. in-4. Paris 1774, t. II, p. 502.*

NOTE L, pag. 235.

Comme la peinture que j'ai faite des nations

sauvages, differe beaucoup de celle que nous en ont donnée des auteurs très-estimables, il est peut-être nécessaire de produire ici quelques-unes des autorités sur lesquelles j'ai fondé ma description. Jamais les mœurs des sauvages n'ont été décrites par des personnes plus en état de les observer avec discernement que les philosophes employés en 1735 par la France & par l'Espagne pour déterminer la figure de la terre. M. Bouguer, Don Antonio Ulloa & Don George Juan ont vécu longtems parmi les nations les moins civilisées du Pérou. M. de la Condamine a eu non-seulement aussi cette occasion de les observer, mais en descendant le Maragnon il a été à portée de voir les différentes peuplades qui habitent sur les bords de cette riviere dans son long cours au travers du continent de l'Amérique méridionale.

Il y a un rapport frappant entre les descriptions qu'ils nous ont données du caractère des Américains. Ils sont tous d'une paresse extrême, dit M. Bouguer; ils passeront des journées entieres dans la même place, assis sur leurs talons, sans remuer ni sans rien dire... On ne peut assez dire combien ils montrent d'indifférence pour les richesses & même pour toutes leurs commodités... On ne fait souvent quelle espece de motif leur proposer lorsqu'on veut en exiger quelque service.... On leur offre inutilement quel-

ques pièces d'argent, ils répondent qu'ils n'ont pas faim. *Voy. au Pérou, in-4°. Paris 1749, p. 102.*

Si on les regarde comme des hommes, les bornes de leur intelligence semblent incompatibles avec l'excellence de l'ame, & leur imbécillité est si visible qu'à peine en certains cas peut-on se faire d'eux une autre idée que celle qu'on a des bêtes. Rien n'altère la tranquillité de leur ame, également insensible aux revers & aux prospérités. Quoiqu'à demi-nuds, ils sont aussi contents que le roi le plus somptueux dans ses habillemens. Les richesses n'ont pas le moindre attrait pour eux, & l'autorité & les dignités où ils peuvent prétendre, leur paroissent si peu des objets d'ambition, qu'un Indien recevra avec la même indifférence l'emploi d'alcade & celui de bourreau, si on lui ôte l'un pour lui donner l'autre. Rien ne peut les émouvoir ni les faire changer; l'intérêt n'a aucun pouvoir sur eux, & souvent ils refusent de rendre un petit service, quoique sûrs de recevoir une grosse récompense. La crainte ne fait aucun effet sur eux; le respect n'en produit pas davantage: disposition d'autant plus singulière qu'on ne peut la changer par aucun moyen: on ne peut ni les tirer de cette indifférence qui est à l'épreuve des efforts des hommes les plus habiles, ni leur faire renoncer à cette grossière ignorance, ni à cette négligence in-

souciante, qui déconcertent la prudence de ceux qui s'occupent de leur bien-être. *Voy. de Ulloa*, t. I, p. 335-336. Il cite des traits extraordinaires de ces qualités singulieres, p. 336-347. „ L'insensibilité, dit M. de la Condamine, fait la base du caractère des Américains. Je laisse à décider si on la doit honorer du nom d'apathie, ou l'avilir par celui de stupidité. Elle naît sans doute du petit nombre de leurs idées, qui ne s'étend pas au-delà de leurs besoins. Gloutons jusqu'à la voracité quand ils ont de quoi la satisfaire; sobres quand la nécessité les y oblige, jusqu'à se passer de tout sans paroître rien desirer; pusillanimes & poltrons à l'excès, si l'ivresse ne les transporte pas; ennemis du travail; indifférens à tous motifs de gloire, d'honneur & de reconnaissance; uniquement occupés de l'objet présent, & toujours déterminés par lui, sans inquiétude pour l'avenir; incapables de prévoyance & de réflexion; se livrant quand rien ne les gêne à une joie puérile, qu'ils manifestent par des sauts & des éclats de rire immodérés, sans objet & sans dessein; ils passent leur vie sans penser, & ils vieillissent sans sortir de l'enfance dont ils conservent tous les défauts. Si ces reproches ne regardoient que les Indiens de quelques provinces du Pérou, auxquels il ne manque que le nom d'esclaves, on pourroit croire que cette espece d'abrutissement naît de la servile dépendance où

ils vivent; l'exemple des Grecs modernes prouvant assez combien l'esclavage est propre à dégrader les hommes; mais les Indiens des missions & les sauvages qui jouissent de leur liberté, étant pour le moins aussi bornés, pour ne pas dire aussi stupides que les autres, on ne peut voir sans humiliation combien l'homme abandonné à la simple nature, privé d'éducation & de société, diffère peu de la bête". *Relat. abrégée d'un voyage; &c. p. 52, 53.* M. de Chanvalon, observateur intelligent & philosophe, qui se rendit à la Martinique en 1751, & qui y résida pendant six ans, a fait des Caraïbes le portrait suivant. „ Ce n'est pas la couleur rougeâtre de leur teint, ce ne sont pas leurs traits différens des nôtres, qui mettent une si grande différence entr'eux & nous: c'est leur excessive simplicité, ce sont les bornes de leur conception. Leur raison n'est pas plus prévoyante que l'instinct des bêtes. Celle des gens de la campagne les plus grossiers, celle même des negres élevés dans les parties de l'Afrique les plus éloignées du commerce, laisse entrevoir quelquefois une intelligence encore enveloppée, mais capable d'accroissement. Celle des Caraïbes ne paroît presque pas en être susceptible. Si la saine philosophie & la religion ne nous prêtoient pas leurs lumières; si l'on se décidoit par les premières impulsions de l'esprit, on seroit porté d'abord à croire que ces peuples n'appartiennent pas

à la même espèce humaine que nous. Leurs yeux stupides font le vrai miroir de leur ame; elle paroît sans fonctions; leur indolence est extrême. Jamais de soucis pour le moment qui doit succéder au moment présent. *Voyage à la Martinique*, p. 44, 45-51. M. de la Borde, Dutertre & Rochefort confirment cette description. Les marques caractéristiques des Californiens, dit le Pere Venegas, de même que de tous les autres Indiens, font la stupidité & l'insensibilité; le défaut de connoissance & de réflexion; l'inconstance, l'impétuosité & un appétit aveugle; une paresse excessive qui leur fait abhorrer la fatigue & le travail; l'amour du plaisir & des amusemens, quelque insipides & grossiers qu'ils soient; la pusillanimité & le découragement; en un mot, le défaut total & absolu de tout ce qui constitue l'homme, & le rend raisonnable, inventif, traitable, utile à lui-même & à la société. Il n'est pas aisé aux Européens qui ne sont pas sortis de leur pays, de se former une juste idée des peuples dont je parle. On auroit de la peine à trouver dans le recoin le moins fréquenté du globe, une nation aussi stupide, aussi bornée, aussi foible d'esprit & de corps que les malheureux Californiens. Leur intelligence ne va pas au-delà de ce qu'ils voient: les idées abstraites, les raisonnemens les moins compliqués sont hors de leur portée, de manière qu'ils ne perfectionnent presque jamais leurs pre-

mieres idées; encore sont-elles fausses & imparfaites. On a beau leur faire sentir les avantages qu'ils peuvent se procurer en agissant de telle ou telle façon, ou en s'abstenant de ce qui les flatte : on ne gagne rien sur eux; ils ne peuvent comprendre le rapport qu'il y a entre les moyens & les fins; ils ne savent ce que c'est que de s'occuper à se procurer un bien ou à se garantir d'un mal dont ils sont menacés. Leur volonté est proportionnée à leurs facultés, & toutes leurs passions n'agissent que dans une sphere très-bornée. Ils n'ont absolument point d'ambition, & ils sont infiniment plus jaloux de passer pour robustes que pour vaillans. Ils ne connoissent ni l'honneur, ni la réputation, ni les titres, ni les postes, ni les distinctions de supériorité; de maniere que l'ambition, ce puissant ressort des actions humaines, qui cause tant de biens apparens & tant de maux réels dans le monde, n'a aucun pouvoir sur eux. Cette disposition d'esprit les rend non-seulement paresseux, indolens, inactifs & ennemis du travail, mais leur fait encore saisir avec empressement le premier objet qui se présente devant eux pour peu qu'il leur plaise. Ils regardent avec indifférence les services qu'on leur rend, & n'en conservent aucune reconnoissance. En un mot, on peut les comparer à des enfans en qui la raison n'est pas encore développée. C'est proprement une nation chez qui aucun individu

ne parvient à l'âge viril. *Hist. nat. & civil. de la Californ. t. I, p. 85-90.* M. Ellis parle de même de l'indolence & du caractère inconséquent du peuple qu'on trouve près de la baie de Hudson. *Voy. p. 194, 195.*

Les Américains sont si stupides que tous les negres en général ont une aptitude beaucoup plus grande qu'eux à apprendre les différentes choses qu'on veut leur enseigner, & dont il leur est impossible de saisir l'idée; c'est pourquoi les negres, quoiqu'esclaves, se croient des êtres d'une nature supérieure aux Américains, qu'ils ne regardent qu'avec mépris, comme incapables de discernement & de raison. *Ulloa, Notic. Americ. p. 322, 323.*

NOTE LI, pag. 244.

J'ai remarqué, page 202, que c'est pour la même raison qu'ils ne cherchent jamais à élever les enfans foibles ou mal-faits. Ces deux idées sont si profondément imprimées dans l'esprit des Américains, que les Péruviens, qui sont très-civilisés si on les compare avec les peuples sauvages dont je dépeins les mœurs, les ont retenues, malgré leur commerce journalier avec les Espagnols. Ce peuple regarde encore la naissance des jumeaux comme un événement de mauvais augure, & les parens ont recours à des actes de la plus rigoureuse mortification pour écarter les malheurs dont ils sont menacés. Lorsqu'un en-

fant est né avec quelque difformité, ils cherchent à éviter de le faire baptiser, & ce n'est pas sans peine qu'on les engage à le nourrir. *Ariaga, extrait de la Idolat. del Péru, p. 32, 33.*

NOTE LII, pag. 250.

La quantité de poisson, qu'on trouve dans les rivières de l'Amérique méridionale est si considérable qu'elle mérite quelqu'attention. Le P. Acugna dit, „ qu'il y a une si grande quantité de poisson dans le Maragnon, qu'on peut le prendre avec la main sans employer aucun artifice : p. 138 “. L'Orénoque, dit le P. Gumilla, produit une si grande quantité de tortues que je ne saurois trouver des termes pour l'exprimer. Je ne doute même pas que ceux qui liront ce que je vais dire, ne m'accusent d'exagérer la chose; mais je puis les assurer qu'il est aussi difficile de les compter que de compter le sable des rivages de l'Orénoque. On peut juger de leur quantité par la consommation extraordinaire qu'il s'en fait; car toutes les nations & tous les peuples voisins de ce fleuve, & même ceux qui en sont éloignés, s'y rendent avec leurs familles pour en faire la récolte; & non-seulement ils s'en nourrissent tout le tems qu'il dure, mais ils en font même sécher pour les emporter chez eux, y joignant une multitude de corbeilles pleines d'œufs qu'ils ont fait cuire au feu, &c. *Hist. de l'Orénoque, tome II, ch. 22, p. 59, 60.* M. de la Cendamine confirme ces récits; p. 159.

NOTE LIII, pag. 251.

Piso a décrit deux de ces plantes, la *cururuape* & la *guajana-timbo*. Il est singulier que, quoiqu'elles operent ce fatal effet sur les poissons, bien loin d'être nuisibles à l'homme, on s'en sert avec succès dans la médecine. *Piso, lib. IV, c. 88*. Bancroft parle d'une autre plante, nommée *hiarrée*, dont une petite quantité suffit pour enivrer les poissons à une distance considérable; de sorte qu'en peu de minutes ils flottent sans mouvement sur la surface de l'eau, où il est facile de les prendre. *Nat. hist. of Guiana, p. 106*.

NOTE LIV, pag. 255.

Nous avons des exemples remarquables des malheurs auxquels des nations sauvages ont été exposées par la famine. Alvar Nugnès Cabeca de Vaca, l'un des plus braves & des plus vertueux aventuriers Espagnols, a demeuré pendant neuf ans parmi les sauvages de la Floride qui ignoroient toute espece d'agriculture, & dont la nourriture étoit aussi mauvaise que précaire". Ils vivent principalement, dit-il, des racines des plantes, qu'ils ne se procurent qu'avec beaucoup de peine, en errant de tous côtés pour les chercher. Ils tuent quelquefois un peu de gibier ou prennent du poisson, mais en si petite quantité, que la faim les oblige à manger des araignées, des œufs de fourmis, des vers, des lézards, des serpens & une espece de terre onctueuse; je suis

même persuadé que s'il se trouvoit dans ce pays quelques pierres, ils les avaleroient. Ils gardent les arêtes de poisson & de serpent, qu'ils réduisent en poudre pour les manger. La seule saison pendant laquelle ils ne souffrent point de la famine, est celle où se mûrit un certain fruit, qu'ils nomment *tunas*. C'est le même que l'*opuntia*, ou poire piquante, dont la couleur est rougeâtre & d'un acabit doux & insipide. Ils sont souvent obligés de s'éloigner beaucoup de leurs demeures pour en trouver. *Nanfragias*, c. 18, p. 20, 21, 22. Il remarque dans un autre endroit qu'ils sont souvent réduits à passer deux ou trois jours sans manger. C. 24, p. 27.

NOTE LV, pag. 258.

M. Fermin a donné une description exacte des deux especes de manioc, avec un détail sur la maniere de les cultiver; à quoi il a joint quelques expériences qu'il a faites pour se convaincre des qualités veneneuses du suc, extrait de l'espece qu'il appelle *cassave amere*, connue parmi les Espagnols sous le nom de *Tuca-brava*. *Descript. de Surinam*, t. 1, p. 66.

NOTE LVI, *ibid.*

On trouve le plantain en Asie & en Afrique, aussi bien qu'en Amérique. Oviedo prétend que ce n'est point une plante indigene du nouveau monde, mais qu'elle a été portée à Hispaniola en 1516, par le P. Thomas de Berlanga, qui l'a-

voit prise aux isles Canaries, où les boutures originales en avoient été apportées des Indes orientales. *Oviedo, lib. VIII, c. 1*: cependant l'opinion d'Acofta & d'autres Naturalistes qui la regardent comme une plante de l'Amérique paroît mieux fondée. *Acofta, hist. nat. lib. IV, 21*. Elle étoit cultivée par des peuples sauvages de l'Amérique, qui avoient peu de communication avec les Espagnols, & qui étoient privés de cette intelligence qui porte l'homme à imiter des nations étrangères ce qui peut lui être utile. *Gumil. III, p. 186. Voy. de Wafer, p. 87.*

NOTE LVII, pag. 261.

Il est furprenant qu'Acofta, l'un des écrivains les plus exacts & les plus instruits sur les affaires d'Amérique, affirme que le maïz, quoique cultivé sur le continent, n'étoit pas connu dans les isles, où l'on ne mangeoit que du pain de cassave: *hist. nat. lib. IV, c. 16*. Mais P. Martyr, dans le premier livre de ses Décades, qu'il écrivit en 1493, après le retour du premier voyage de Colomb, cite expreffément le maïz comme une plante cultivée par les insulaires, & dont ils faisoient du pain, *p. 7*. Gomera assure aussi qu'ils connoissoient la culture du maïz: *hist. génér. c. 28*. Oviedo décrit le maïz, sans dire que ce fût une plante qui n'étoit pas naturelle à Hispaniola. *Lib. VII, c. 1*.

(*) NOTE LVIII, pag. 270.

La Nouvelle Hollande, pays qu'on ne connoissoit autrefois que de nom, mais qui depuis peu a été visitée par des observateurs intelligens, est située dans une région du globe où l'on doit jouir d'un climat très-heureux, puisqu'elle s'étend depuis le dixième jusqu'au trente-huitième degré de latitude septentrionale. Sa surface quarrée doit être plus grande que celle de toute l'Europe. Le peuple qui en habite les différentes parties, paroît ne former qu'une seule race. Il est évidemment moins civilisé que la plupart des Américains & a fait moins de progrès dans les arts de la vie. On n'apperçoit pas la moindre trace de culture dans toute cette vaste étendue de terre. Les habitans sont en si petit nombre que le pays paroît presque désert. Leurs tribus sont beaucoup moins considérables que celles de l'Amérique. Ils ne vivent pour ainsi dire que de poisson; ils n'ont point de demeure fixe, mais errent de côté & d'autre pour chercher leur nourriture. Les deux sexes vont entièrement nus. Leurs habitations, leurs ustensiles, &c. sont plus simples & plus grossiers que ceux des Américains. *Voyages, &c. par Hawkesworth, tome III, p. 104, &c. in-40.* La Nouvelle Hollande est peut-être

(*) Le renvoi de cette Note & des deux suivantes a été oublié dans le Texte. Les deux premières se rapportent à la page 270, & la troisième à la page 271.

le pays où l'on trouve l'homme dans l'état de la plus grande ignorance, & où il nous offre le plus triste exemple de sa condition & de ses moyens dans cet état de nature brute. Si dans la suite de nouveaux voyageurs y font des recherches plus exactes, la comparaison des mœurs de ses habitans avec celles des Américains ne pourra manquer de former un article intéressant & instructif pour l'histoire de l'espece humaine.

NOTE LIX, pag. 270.

Le P. Gabriel Marest, que les affaires de sa mission obligerent de se rendre de *Cascaskias*, village des Illinois, à *Machillimakinac*, c'est-à-dire à plus de trois cents lieues de-là, nous donne de ce pays la description suivante: „ nous avons marché pendant douze jours sans rencontrer une seule ame. Tantôt nous nous trouvions dans des prairies à perte de vue, coupées de ruisseaux & de rivières, sans trouver aucun sentier qui nous guidât; tantôt il falloit nous ouvrir un passage à travers des forêts épaisses, au milieu de brossailles remplies de ronces & d'épines; d'autres fois nous avions à passer des marais, pleins de fange, où nous enfoncions quelquefois jusqu'à la ceinture. Après avoir bien fatigué pendant le jour, il nous falloit prendre le repos de la nuit sur l'herbe ou sur quelques feuillages, exposés au vent, à la pluie & aux injures de l'air. *Lettres Edifiantes*, p. 360, 361. Le Dr. Brickell, dans
une

une course qu'il fit en 1730 de la Caroline septentrionale vers les montagnes, marcha quinze jours sans rencontrer une seule créature humaine: *Nat. hist. of North Carolina*, p. 389. Diego de Ordas, qui voulut former un établissement dans l'Amérique méridionale en 1532, parcourut de même ce pays pendant quinze jours sans y trouver un seul habitant. *Herrera, decad. 5, lib. I, c. II.*

NOTE LX, pag. 271.

Je suis fort porté à croire que la communauté de biens & la jouissance commune des vivres ne sont connues que des peuples chasseurs les plus sauvages, & que l'idée du droit exclusif de propriété sur les fruits de la terre naît chez une nation au moment qu'elle connoît quelque espèce d'agriculture ou d'industrie réglée. Les détails que j'ai reçus sur l'état de la propriété chez les Indiens de différentes parties de l'Amérique me confirment dans cette opinion. „L'idée des naturels du Brésil touchant la propriété, est que, si quelqu'un a cultivé un champ, lui seul doit jouir de son produit, sans qu'un autre puisse y prétendre. Tout ce qu'un individu ou une famille prend à la chasse ou à la pêche, appartient de droit à cet individu ou à cette famille, sans qu'on soit obligé d'en faire part à qui que ce soit, excepté aux caciques ou à quelque parent malade. Si quelqu'un du village entre dans leurs cabanes, il

peut s'y asseoir & manger sans en demander la permission; mais ce n'est qu'une conséquence de leur principe général d'hospitalité; car je ne me suis jamais apperçu qu'ils partageassent la récolte de leurs champs ou le produit de leur chasse, ce qu'on auroit pu regarder comme le résultat de quelqu'idée de communauté de biens. Ils sont, au contraire, si attachés à ce qu'ils regardent comme leur bien propre, qu'il seroit très-dangereux de vouloir les en priver. Je n'ai jamais vu ni entendu parler d'aucune nation Indienne de l'Amérique méridionale, parmi laquelle cette communauté de biens qu'on vante tant soit connue. Ce qui coûta le plus aux Jésuites à faire goûter aux Indiens du Paraguay, fut la jouissance commune de biens, qu'ils introduisirent dans leurs missions, & qui étoit contraire aux idées antérieures de ces Indiens. Ils connoissoient les droits d'une propriété privée & exclusive, & ne se soumirent qu'avec répugnance à des loix qui y étoient opposées. *MS. de M. le Chev. de Pinto, entre les mains de l'auteur.* „ La possession actuelle, dit un missionnaire qui pendant plusieurs années a résidé parmi les Indiens des cinq nations, donne un droit sur un terrain; mais lorsque le possesseur le quitte, un autre a le même droit de s'en rendre maître qu'avoit eu celui qui vient de le quitter. Cette loi, ou cette coutume, ne regarde pas seulement le terrain sur lequel est bâtie une

maison, mais encore un champ cultivé. Si quelqu'un a préparé une piece de terre pour y bâtir ou planter, personne n'a le droit de l'en priver, & moins encore de lui enlever le fruit de ses travaux, à moins qu'il ne renonce lui-même à sa possession; mais je n'ai jamais entendu parler d'un acte formel de cession d'un Indien à un autre dans leur état naturel. Les limites de chaque canton sont marquées, c'est-à-dire, qu'il leur est permis de chasser jusqu'à telle riviere d'un côté & telle montagne de l'autre. Cet espace est occupé & cultivé par un certain nombre de familles qui jouissent en particulier du fruit de leur travail & du produit de leur chasse, sans qu'il soit permis à la communauté d'y prétendre. *MS. de M. Hawley Gideon, entre les mains de l'auteur.*

NOTE LXI, pag. 274.

Cette différence entre le caractère des Américains & celui des negres est si frappante, qu'il est passé en proverbe dans les isles Françoises: „que regarder un sauvage de travers, c'est le battre; le battre, c'est le tuer: battre un negre, c'est le nourrir”. *Dutertre, tome II, p. 490.*

NOTE LXII, pag. 276.

La description de l'état politique du peuple de Cinaloa ressemble parfaitement à celui des habitans de l'Amérique septentrionale. „Ils n'ont ni loix ni souverains pour punir leurs crimes, dit un missionnaire qui a vécu longtems parmi eux.

Ils n'ont aussi aucune espèce d'autorité ou de gouvernement politique, qui les contienne dans de certaines bornes. Ils ont, à la vérité, des caciques qui sont les chefs des familles ou des villages; mais leur autorité se borne à les commander pendant la guerre ou lorsqu'ils font quelques expéditions contre leurs ennemis. Cette autorité des caciques n'est pas héréditaire, & ils ne la doivent qu'à leur valeur pendant la guerre, ou au pouvoir & au nombre de leurs parens & de leurs amis. Quelquefois même ils obtiennent cette prééminence par leur éloquence à faire valoir leurs propres exploits". *Ribas, hist. de los triumph. &c. p. 11.* L'état des Chiquitos dans l'Amérique méridionale est à peu près le même.

„Ils n'ont aucune forme régulière de gouvernement ou de société civile; mais sur les objets d'intérêt public ils écoutent les conseils de leurs vieillards, qu'ils suivent ordinairement. La dignité de cacique n'est pas héréditaire, & n'est accordée qu'au mérite ou à la valeur. Il ne regne parmi eux qu'une espèce d'union imparfaite. Leur société ressemble à une république sans chef, où chacun est le maître de sa personne, & peut, sur le moindre dégoût, se séparer de ceux avec qui il paroît le plus lié". *Relacion historial de las misiones de los Chiquitos, por P. Juan Patr. Fernandez, p. 32, 33.* Ainsi il paroît que les nations qui sont dans un même

état de société, quoiqu'habitans des climats fort différens, ont les mêmes institutions civiles & la même forme de gouvernement.

NOTE LXIII, pag. 297.

„J'ai connu des Indiens, dit un auteur fort instruit de leurs mœurs, qui pour se venger ont fait environ trois cents trente lieues à travers des forêts, des montagnes & des marais de roseaux, exposés à toutes les intempéries de l'air, à la faim & à la soif. Leur desir de vengeance est si violent qu'il leur fait mépriser tous ces dangers, pourvu qu'ils aient le bonheur d'enlever la chevelure du meurtrier ou d'un ennemi, afin d'apaiser les ombres irritées de leurs parens massacrés”. *Adair, hist. of Amer. Indians, p. 150.*

NOTE LXIV, *ibid.*

Les exploits que Piskaret, chef des Algonquins, a exécutés pour la plupart seul ou avec un ou deux de ses compagnons, tiennent une place distinguée dans l'histoire de la fameuse guerre entre les Algonquins & les Iroquois. *De la Potherie, t. I, p. 267, &c. Colden's hist. of five nations, p. 125.*

NOTE LXV, pag. 301.

La vie d'un chef qui échoue dans une expédition est souvent en danger, & il est toujours dégradé du rang qu'il avoit obtenu par ses exploits antérieurs. *Adair, p. 338.*

NOTE LXVI, pag. 301.

Comme la maniere de faire la guerre chez les peuples de l'Amérique septentrionale, est généralement connue, j'ai fondé principalement mes observations sur les témoignages des auteurs qui en ont parlé. Mais on retrouve les mêmes maximes chez d'autres nations du nouveau monde. Un missionnaire judicieux nous a donné une description des opérations guerrières du peuple du grand Chaco dans l'Amérique méridionale, & ces opérations ressemblent parfaitement à celles des Iroquois. „ Presque tous ces Indiens sont antropophages, & n'ont d'autre occupation que la guerre & le pillage. Ils se sont rendus formidables aux Espagnols par leur acharnement dans le combat, & plus encore par les stratagèmes qu'ils emploient pour les surprendre. S'ils ont entrepris de piller une habitation, il n'y a rien qu'ils ne tentent pour tenir dans une fausse sécurité ou pour écarter ceux qui peuvent la défendre. Ils cherchent pendant une année entière le moment de fondre sur eux sans s'exposer; ils ont sans cesse des espions en campagne, qui ne marchent que la nuit, se traînant, s'il le faut, sur les coudes, qu'ils ont toujours couverts de calus. C'est ce qui a fait croire à quelques Espagnols, que par des secrets magiques ils prenoient la forme de quelqu'animal, pour observer ce qui se passoit chez leurs ennemis. Lors-

qu'eux-mêmes ils sont surpris, le désespoir les rend si furieux qu'il n'y a point d'Espagnol qui voulût les combattre avec égalité d'armes. On a vu des femmes vendre leur vie bien cher aux soldats les mieux armés". *Relacion Chorographica del gran Chaco de P. Lozano*, p. 78. *Hist. génér. des voyages*, t. XX.

NOTE LXVII, pag. 303.

Lery, qui a été le témoin oculaire d'une bataille entre les Topinambous & une autre nation puissante du Brésil, nous a donné un tableau frappant du courage & de la férocité de ces peuples : „ *ego cum gallo altero*, dit-il, „ *curiosius, magno nostro periculo (si enim ab hostibus capti aut læsi fuissetemus, devoracioni fuissetemus devoti)*, „ *barbaros nostros in militiam euntes comitari volui. Hi, numero 4000 capita,* „ *cum hostibus ad littus decertarunt, tantâ ferocitate, ut vel rabidos & furiosos quosque superarent.* „ *Cum primùm hostes conspexere, in magnos atque editos ululatus perruperunt. Hæc gens adeo fera est & truculenta, ut tantisper dum virium vel tantillum restat, continuo dimicent, fugamque numquam capeffant. Quod à naturâ illis inditum esse reor. Testor interea me, qui non semel, tum peditum tum equitum copias ingentes in aciem instructas hic conspexi, tantâ nunquam voluptate videndis peditum legionibus armis fulgentibus, quantâ tum pugnandi-*

„*bus istis perculsum fuisse*”. Lery, hist. navigat. in Brasil, ap. de Bry, t. III, p. 207, 208, 209”.

NOTE LXVIII, pag. 304.

Les Américains, ainsi que les autres peuples sauvages, coupoient autrefois la tête aux ennemis qu'ils tuoient à la guerre, pour la rapporter en trophée; mais comme ces têtes les incommodoient beaucoup dans leur retraite, qu'ils font toujours avec précipitation, & quelquefois jusqu'à une grande distance, ils se sont contentés ensuite d'enlever la chevelure avec la peau du crâne. Quoique cette coutume soit plus en usage dans l'Amérique septentrionale, elle ne laisse pas d'être connue des peuples méridionaux. P. Lozano, p. 79.

NOTE LXIX, pag. 311.

Les paroles de la *chanson de guerre* semblent dictées par ce même esprit féroce de vengeance. „Je vais en guerre venger la mort de mes frères : je tuerai, j'exterminerai, je saccagerai, je brûlerai mes ennemis; j'amènerai des esclaves; je mangerai leur cœur, je ferai sécher leur chair, je boirai leur sang, j'apporterai leur chevelure, & je me servirai de leurs crânes pour en faire des tasses”. *Nouv. voy. aux Indes occid. par M. Bossu, in 12, t. I, p. 115, note.*

Des personnes instruites m'ont assuré que depuis que le nombre des Indiens a considérablement

ment

ment diminué, ils ne mettent presque plus aucun de leurs prisonniers à mort, parce qu'ils regardent comme une politique plus sage de leur accorder la vie & de les adopter. Ces scènes terribles dont j'ai parlé, arrivent aujourd'hui si rarement que des missionnaires & des négocians qui ont demeuré longtems parmi les Indiens n'en ont jamais vu.

NOTE LXX, pag. 312.

Tous les voyageurs qui ont visité les peuples les moins civilisés de l'Amérique s'accordent sur ce fait, qui se trouve confirmé par deux exemples remarquables. Lors de l'expédition de Narvaès dans la Floride, en 1528, les Espagnols furent réduits pour conserver leur propre vie à manger ceux de leurs compagnons qui mouroient; ce qui parut si révoltant aux Indiens, accoutumés à manger leurs prisonniers, qu'ils ne regarderent plus les Espagnols qu'avec horreur & indignation. *Torquemada, monarch. Ind. t. II, p. 584. Naufragios de Alv. Nugnès Cabeca de Vaca, c. 14, p. 15.* Quoique les Mexicains dévorassent avec avidité pendant le siège de Mexico les Espagnols & les Tlascalans qu'ils faisoient prisonniers, la famine la plus cruelle ne put les engager à manger les corps morts de leurs compatriotes. *Bern. Diaz del Castillo, conquist. de la Nouv. Espagne, p. 156.*

NOTE LXXI, pag. 314.

On trouve plusieurs exemples finguliers de la maniere dont les peuples du Brésil traitent les prisonniers, dans une relation de Stadius, officier Allemand au service des Portugais, publiée en 1556. Il fut fait prisonnier par les Topinambous qui le tinrent pendant neuf ans en captivité. Il fut souvent le témoin de ces fêtes horribles qu'il décrit, & il étoit lui-même destiné à subir le sort cruel des autres prisonniers ; mais il sauva sa vie par des efforts extraordinaires de courage & d'adresse. *De Bry, t. III, p. 34, &c.* De Lery, qui accompagna M. de Villegagnon dans son expédition au Brésil en 1556, & qui demeura longtems dans ce pays, se trouve d'accord avec Stadius dans toutes les circonstances. Il fut souvent le témoin oculaire de la maniere dont les peuples du Brésil traitent leurs prisonniers. *De Bry, t. III, p. 210.* Un auteur Portugais en rapporte plusieurs particularités remarquables, que Stadius & de Lery ont passées sous silence. *Purch. Pilgr. t. IV, p. 129-34, &c.*

NOTE LXXII, pag. 319.

Quoique j'aie suivi touchant cette apathie des Américains l'opinion qui paroît être la plus raisonnable, & qui se trouve appuyée par l'autorité des auteurs les plus respectables, il y a cependant des écrivains d'un mérite reconnu qui ont donné des théories fort différentes sur ce

sujet. Don Antonio Ulloa, dans un ouvrage qui a paru depuis peu, prétend que la contexture de la peau & la constitution physique des Américains les rend moins sensibles à la douleur que le reste des hommes. Il en trouve plusieurs preuves dans la tranquillité avec laquelle ils souffrent les plus cruelles opérations de chirurgie, &c. *Noticias Americanas*, p. 313, 314. Des chirurgiens ont fait les mêmes observations dans le Brésil. Un Indien, disent-ils, ne se plaint jamais de la douleur, & souffre l'amputation d'un bras ou d'une jambe sans pousser le moindre soupir. MS. entre les mains de l'auteur.

NOTE LXXIII, pag. 322.

Cette idée est naturelle à tout peuple grossier. Dans les premiers tems de la république, c'étoit une maxime parmi les Romains qu'un prisonnier, „*tum decessisse videtur cum captus est*”. Digest. lib. XLIX, tit. 15, c. 18. Dans la suite, lorsque le progrès du luxe les eut rendus plus indulgens sur cet article, ils furent obligés d'employer deux fictions de jurisprudence pour assurer la propriété, & pour permettre à un prisonnier de retourner chez lui, l'une par la loi *Cornelia*, & l'autre par le *Fus postliminii*. *Heinecii, juris civ. sec. ord. Pand. t. II, p. 294*. Les mêmes idées se trouvent chez les negres. Jamais on n'y a reçu la rançon d'un prisonnier. Dès qu'on en prend un à la guerre, il est regardé comme

un homme mort, & on peut en effet le regarder comme perdu pour sa patrie & pour sa famille. *Voy. du Chev. de Marchais, t. I, p. 369.*

NOTE LXXIV, pag. 324.

Les naturels du Chili, les plus braves & les plus fiers de tous les peuples Américains, sont les seuls exceptés de cette observation. Ils combattent leurs ennemis en plaine campagne; leurs troupes s'avancent & attaquent non-seulement avec courage, mais avec ordre. Quoique les peuples de l'Amérique septentrionale puissent pour la plupart changer leurs arcs & leurs fleches pour des armés à feu d'Europe, ils suivent toujours leur ancienne maniere de faire la guerre & ne s'écartent point de leur système particulier; mais les opérations militaires des peuples du Chili ressemblent beaucoup à celles des nations de l'Europe & de l'Asie. *Ovalles, relation of Chili. Churchill's coll. t. III, p. 71. Lozano, hist. del Parag. t. III, p. 144, 145.*

NOTE LXXV, pag. 329.

Herrera nous en a donné un exemple singulier. A Yucatan les hommes sont si soigneux de leur parure, qu'ils portent partout avec eux de miroirs, qui sans doute sont faits de pierre, comme ceux des Mexicains, (*dec. 4, lib. III, c. 8*), & dans lesquels ils aiment beaucoup à se regarder; mais les femmes n'en font jamais usage: *decad. 4, lib. X, c. 3.* Il remarque que

parmi les *Panches*, peuple féroce de la Nouvelle Grenade, il n'y a que les guerriers distingués à qui il soit permis de percer leurs levres & d'y porter des pierres ou d'orner leurs têtes de plumes : *decad. 7, lib. IX, c. 4.* Quoique le royaume du Pérou fût très-civilisé, il y avoit cependant des provinces où la condition des femmes étoit déplorable. Elles étoient chargées du soin de la culture & des travaux domestiques. Il ne leur étoit pas permis de porter des bracelets ou d'autres ornemens dont les hommes se paroient avec complaisance. *Zarate, hist. de Peru, t. I, p. 15, 16.*

NOTE LXXVI, pag. 330.

J'ai hasardé d'appeller cette méthode d'oindre & de peindre leurs corps, *l'habillement* des Américains; ce qui s'accorde même avec leur propre idiôme. Ils ne sortent jamais de leurs maisons s'ils ne sont oints depuis les pieds jusqu'à la tête, & ils s'excusent de sortir en disant qu'ils ne peuvent point paroître parce qu'ils sont nus. *Gumilla, hist. de l'Orénoque, t. I. p. 191.*

NOTE LXXVII, pag. 331.

On trouve dans la province de Cinaloa, dans le golfe de Californie, des peuplades qui paroissent vivre dans un état de société, quoiqu'on puisse les compter parmi les nations les plus grossières de l'Amérique. Ils ne cultivent ni ne sement jamais; ils n'ont même aucune habitation.

Ceux de l'intérieur du pays ne vivent que de la chasse, & ceux des côtes que de la pêche; les uns & les autres suppléent au reste par les fruits, plantes, racines & autres différentes productions spontanées de la terre. Comme ils n'ont aucun abri pendant les tems pluvieux, ils rassemblent des roseaux ou des herbes fortes, qu'ils lient par un bout & qu'ils ouvrent de l'autre pour leur servir d'espece de capuchon, qui semblable à un auvent reçoit la pluie & les en garantit pendant plusieurs heures. Dans les tems chauds ils se forment avec des branches d'arbres un abri contre les rayons brûlans du soleil. Pour se préserver du froid ils font de grands feux, autour desquels ils dorment en plein air. *Historia de los triumphos de Nuestra Santa-Fé, entre gentes las mas barbaras, &c. por P. And. Perez de Ribas, p. 7, &c.*

NOTE LXXVIII, pag. 333.

Ces maisons ressembtent à des granges. Nous en avons mesuré qui avoient cent cinquante pas de long sur vingt pas de large. Il y en a où plus de cent personnes habitent ensemble. *Wilson's account of Guiana. Purch. Pilg. vol. IV, p. 1263, ibid. 1291.* Les maisons des Indiens, dit M. Barrere, ont l'air d'une extrême pauvreté & sont une image parfaite de la grossiere simplicité des premiers tems..... Toutes ces cases ou huttes, qui sont ordinairement bâties ou sur une

hauteur , ou au bord de quelque riviere , pêle-mêle & sans aucun ordre, forment un aspect des plus tristes & des plus désagréables. On n'y voit rien que de hideux & de sauvage. Le paysage n'a rien de riant. Le silence même qui regne dans tous ces endroits, & qui n'est interrompu quelquefois que par le bruit désagréable des oiseaux ou des bêtes fauves, n'est capable d'inspirer que de la frayeur. *Nouvelle relat. de la France Equin. p. 146, 147.*

NOTE LXXIX, pag. 336.

On trouve dans l'Amérique méridionale des peuples, qui ont l'art de lancer des fleches à une grande distance & avec une force extraordinaire sans se servir d'arcs. „ Ils font usage d'une *sarbacane*, par le moyen de laquelle ils soufflent une fleche à plus de cent vingt pas. Cet instrument est fait d'un roseau naturel & creux, long de neuf à dix pieds, de la grosseur d'un bon pouce ; & pour que la fleche puisse atteindre à un si grand éloignement, à cause de sa grande légereté, ils en enveloppent le gros bout de coton non filé, qui la fait entrer avec un peu de difficulté dans la *sarbacane* ; ce qui comprimant l'air la fait sortir avec une rapidité surprenante, sans quoi il ne seroit pas possible de la faire traverser un si grand espace. Ces petites fleches sont toujours empoisonnées”. *Fermin, descript. de Surinam, t. I, p. 55. Bancroft's, hist.*

of Guiana, p. 281, &c. Les peuples des Indes orientales font un grand usage de cette farbacane.

NOTE LXXX, pag. 336.

Je pourrois en produire plusieurs exemples, mais je me bornerai à en citer un seul pris chez les Esquimaux. „ Leurs arcs sont d'une construction fort ingénieuse, dit M. Ellis. Ils sont ordinairement composés de trois morceaux de bois, qu'ils savent joindre très-proprement & avec un art admirable. C'est du sapin ou du melese, que les Anglois nomment en ce pays genevrier; qu'ils emploient communément pour cet usage, & comme ces bois ne sont ni forts ni élastiques, ils suppléent à l'un & à l'autre en renforçant leur arc par derriere, avec une espece de bande faite de nerfs ou tendons de leurs bêtes fauves. Ils ont soin de mettre souvent leurs arcs dans l'eau; ce qui faisant rétrécir les cordes leur donne par-là plus d'élasticité & les fait porter plus loin qu'ils ne feroient autrement. Ils sont habitués à cet exercice depuis leur jeunesse, & ils tirent avec une dextérité inconcevable. *Voyage de la baie de Hudson, t. II, p. 27, 28.*

NOTE LXXXI, pag. 337.

Le besoin est le grand mobile qui excite & guide l'homme dans les inventions nouvelles. Il y a cependant une inégalité si grande dans les progrès des découvertes, & quelques nations ont

fi fort dévancé les autres, quoique dans des circonstances presque semblables, qu'il faut attribuer cette différence à quelque événement de leur histoire ou à quelque cause particulière de leur situation physique que nous ignorons. Les habitans de l'isle d'Otabiti, découverte depuis peu dans la mer du sud, surpassent de beaucoup la plupart des Américains dans la connoissance des arts d'industrie ; cependant ils ignoroient la méthode de faire bouillir l'eau, & n'avoient aucun vase dans lequel ils pussent la contenir & la soumettre à l'action du feu : ils ne concevoient pas plus qu'on pût l'échauffer que la rendre solide. *Voy. autour du monde, rédigés par Hawkesworth, t. II, p. 132-155, in-4°.*

NOTE LXXXII, pag. 338.

Une de ces chaloupes, qui pouvoit contenir neuf hommes, ne pesoit que soixante livres. *Gosnol, relat. des voy. à la Virgin. Rec. de voy. au nord, t. V, p. 403.*

NOTE LXXXIII, p. 341.

Ulloa nous en donne une preuve remarquable. „ Dans leurs fabriques de tapis, de rideaux, de couvertures de lit, & autres semblables étoffes, toute leur industrie consiste à prendre chaque fil l'un après l'autre, à les compter chaque fois, & à y faire ensuite passer la trame ; de sorte que pour fabriquer une piece de quelque une de ces étoffes, ils emploient jusqu'à deux ans

ou même davantage. *Voy. au Pérou, t. I, p. 336.* Bancroft donne la même description des naturels de la Guiane: *p. 255.* Suivant Adair les Indiens de l'Amérique septentrionale n'ont pas plus d'esprit ni de dextérité: *p. 422.* Les planches qu'on trouve dans *Purchas, t. III, p. 1106,* des peintures des Mexicains, me font croire que ce peuple ne possédoit pas une méthode plus parfaite ni plus prompte d'ourdir la toile. L'invention d'un métier étoit au-dessus de la portée de l'esprit des Américains les plus civilisés. Ils sont si lents dans tous leurs ouvrages, qu'un de leurs ouvriers demeure plus de deux mois à faire avec son coôteau une pipe à fumer. *Ibid. p. 423.*

NOTE LXXXIV, pag. 344.

Le P. Lafitau, dans ses *mœurs des Sauvages,* emploie 347 pages fastidieuses *in-4°.* pour le seul article de la religion.

NOTE LXXXV, pag. 347.

J'ai renvoyé le lecteur aux différens auteurs qui ont parlé des peuples les moins civilisés de l'Amérique. Leur témoignage est uniforme. Celui du P. Ribas touchant les peuples de Cinaloa s'accorde avec tous les autres: „ Pendant plusieurs années, dit-il, que je résidai parmi ces peuples, je fus très-attentif à observer si l'on devoit les regarder comme idolâtres, & je puis affurer avec vérité, que, quoiqu'on trouve chez quelques-uns des traces d'idolâtrie, les autres

n'ont pas la moindre connoissance de Dieu, ni même de quelque fausse divinité, & qu'ils ne rendent aucun hommage formel à l'être suprême qui gouverne le monde. Ils ne peuvent se former aucune idée de la providence d'un créateur de qui ils doivent attendre dans la vie future la récompense de leurs vertus & la punition de leurs crimes. Ils ne s'assemblent jamais en public pour exercer aucun acte de religion. *Ribas, triumphos, &c. p. 16.*

NOTE LXXXVI, pag. 349.

Le peuple du Brésil étoit si effrayé du tonnerre, qui est fréquent & terrible dans ce pays, ainsi que dans d'autres parties de la zone torride, que c'étoit non-seulement pour eux un objet de culte religieux, mais que le mot le plus expressif de leur langue pour désigner la divinité étoit celui de *toupan*, dont ils se servent aussi pour désigner le tonnerre. *Piso de Medec. Brasil. p. 8. Nieuhoff. Church. coll. t. II, p. 132.*

NOTE LXXXVII, pag. 359.

Suivant le rapport de M. Damont, témoin oculaire des funérailles du grand chef des Natchez, il paroît que les sentimens de ceux qui se sacrifioient à cette occasion étoient fort différens. Il y en avoit qui briguoient cet honneur avec ardeur; d'autres cherchoient à éviter leur sort, & plusieurs même conserverent la vie en se sauvant dans les bois. Les bramines donnent aux femmes

qu'on doit brûler avec les corps de leurs maris une liqueur enivrante, qui les rend insensibles à leur malheureux sort: les Natchez obligent de même leurs victimes d'avaler plusieurs morceaux de tabac, ce qui produit un semblable effet. *Mém. de la Louisiane, tom. I, pag. 227.*

NOTE LXXXVIII, pag. 370.

Ils sont très-licentieux en plusieurs occasions, surtout dans les danses instituées pour le rétablissement de la santé de quelque personne malade. *De la Potherie, hist. &c. t. II, p. 42. Charlevoix, hist. de la Nouv. France, t. III, p. 319.* Mais leurs danses sont ordinairement telles que je les ai décrites.

NOTE LXXXIX, pag. 373.

Les *Othomaques*, qui habitent les bords de l'Orénoque, emploient pour ce même effet une poudre faite de grains d'*Tuapa* & de coquilles de certains gros collimaçons calcinés au feu & pulvérisés. Les effets en sont si violens quand on la prend par le nez, qu'elle inspire plutôt la frénésie que l'ivresse. *Hist. de l'Orénoque par Gumilla, t. I, p. 286.*

NOTE XC, pag. 377.

Quoique cette observation soit vraie à l'égard de la plupart des nations méridionales, il y en a cependant quelques-unes où l'intempérance des femmes n'est pas moins excessive que celle des hommes. *Bancroft's, nat. hist. of Guiana, p. 275.*

NOTE XCI, pag. 384.

On trouve de ces circonstances contradictoires & inexplicables dans les auteurs les plus judicieux qui ont parlé des mœurs des Américains. Le P. Charlevoix, que la dispute de son ordre avec celui des Franciscains sur l'esprit & les connoissances des peuples de l'Amérique septentrionale, intéressoit à exposer leurs qualités morales & intellectuelles dans le jour le plus favorable, assure qu'ils sont continuellement occupés à négocier avec leurs voisins, & qu'ils font paroître dans leurs négociations autant d'habileté que de noblesse de sentimens. Il ajoute cependant, „ qu'il y va de tout pour un plénipotentiaire d'employer tout ce qu'il a d'esprit & d'éloquence; car si les propositions ne sont pas agréées, il faut qu'il se tienne bien sur ses gardes. Il n'est pas rare qu'un coup de hache soit l'unique réponse qu'on lui fasse. Il n'est pas même hors de danger quand il a évité la première surprise; il doit s'attendre à être poursuivi, & à être brûlé s'il est pris. *Hist. de la Nouv. Fr. t. III, p. 257.* Des hommes capables de se porter à de pareils actes de violence, paroissent ignorer les premiers principes sur lesquels est fondé le commerce réciproque entre les nations, & au lieu des négociations perpétuelles dont parle Charlevoix, il paroît impossible qu'il y ait même la moindre communication entre ces peuples.

NOTE XCII, pag. 387.

Tacite dit des Germains : „ *gaudent muneribus, sed nec data imputant, nec acceptis obligantur*”. *De mor. Germ. c. 21.* Un auteur qui s'est trouvé à portée d'observer le principe qui porte les Sauvages à ne montrer aucune reconnoissance des dons qu'ils ont reçus, & à n'attendre aucun retour de ceux qu'ils ont faits, explique ainsi leur idée à ce sujet : „ Si vous m'avez donné ceci, disent-ils, c'est que vous n'en aviez pas besoin vous-même ; quant à moi, je ne donne jamais ce que je crois pouvoir m'être nécessaire”. *Mém. sur les Galibis. Hist. des plantes de la Guiane Françoisse, par M. Aublet, t. II, p. 110.*

NOTE XCIII, pag. 407.

And. Bernaldes, contemporain & ami de Colomb, a cité quelques exemples du courage des Caraïbes, dont Ferdinand Colomb & les autres historiens de ce tems n'ont pas parlé. Un canot Caraïbe, où il y avoit quatre hommes, deux femmes & un enfant, se trouva un jour, sans le savoir, au milieu de la flotte de Colomb, lorsqu'à son second voyage il passoit entre leurs isles. Ils restèrent d'abord dans un étonnement stupide à la vue d'un pareil spectacle, & ne sortirent presque pas de la même place pendant plus d'une heure. Une barque Espagnole, armée de vingt-cinq hommes, s'avança vers eux & la flotte même les entoura peu à peu jusqu'à leur couper

toute communication avec la côte. , Lorsqu'ils s'apperçurent, dit l'historien, qu'il leur étoit impossible de s'échapper, ils saisirent leurs armes avec un courage intrépide, & commencèrent l'attaque. Je dis *avec un courage intrépide*, parce qu'ils n'étoient qu'en petit nombre, & qu'ils voyoient une grande multitude prête à les assaillir. Ils blessèrent plusieurs Espagnols, quoique ceux-ci eussent des boucliers & d'autres armes défensives. Lors même que le canot eut chaviré, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine & de danger qu'on en prit quelques-uns, parce qu'ils ne cessèrent de se défendre & de faire usage de leurs arcs avec beaucoup d'adresse, quoique nageant en pleine mer. *Hist. de D. Fern. y D. Xab. MS. c. 119.*

NOTE XCIV, pag. 408.

On peut former une conjecture fort probable sur la cause qui distingue le caractère des Caraïbes d'avec celui des habitans des plus grandes îles. Il paroît clairement que les premiers sont d'une race particulière. Leur langue est totalement différente de celle de leurs voisins, habitans des grandes îles. Il y a même parmi eux une tradition qui porte que leurs ancêtres sont originairement venus de quelque partie du grand continent, & qu'après avoir conquis & exterminé les anciens habitans des îles, ils ont pris possession de leurs terres & de leurs femmes. *Rocheport,*

pag. 384; *Dutertre*, pag. 360. C'est pour cela qu'ils ont pris le nom de *Banarée*, qui signifie un homme venu d'au-delà de la mer: *Labat*, tom. VI, p. 131. Les Caraïbes ont même encore deux langues différentes, dont l'une est particulière aux hommes & l'autre aux femmes: *Dutertre*, pag. 361. La langue des hommes n'a rien de commun avec celle qu'on parle dans les grandes îles; mais l'idiôme des femmes y ressemble beaucoup: *Labat*, pag. 129; ce qui confirme encore la tradition dont j'ai parlé. Les Caraïbes eux-mêmes pensent qu'ils sont une colonie de *Galibis*, nation puissante de la Guiane dans l'Amérique méridionale. *Dutertre*, pag. 361. *Rocheport*, pag. 348. Mais comme leurs mœurs féroces ont plus de rapport avec celles des nations qui habitent le nord du continent, qu'avec celles des peuples de l'Amérique méridionale; que d'ailleurs leur langue a quelque analogie avec celle qu'on parle dans la Floride, il est à croire qu'ils descendent plutôt des premiers que des autres; *Labat*, p. 128, &c. *Herrera*, decad. 1, lib. IX, c. 4. Dans leurs guerres ils conservent encore l'ancien usage de détruire tous les mâles & de ne laisser la vie qu'aux personnes de l'autre sexe pour leur servir d'esclaves ou de femmes.

(*Fin des Notes du second volume.*)

TABLE

481

T A B L E
D E S
M A T I E R E S

Contenues dans le premier & le second volume de l'Histoire de l'Amérique.

A.

- A**BYSSINIE, ambassade envoyée dans ce pays par Jean II, Roi de Portugal; T. I, p. 90.
- Acores*, découverte de ces îles par les Portugais; T. I; p. 83.
- Acosta*, sa méthode de calculer les différens degrés de chaleur dans l'ancien & dans le nouveau continent; T. II, p. 416.
- Aldair*, peinture qu'il fait du caractère vindicatif des naturels de l'Amérique; T. II, p. 461.
- Adanson* confirme le récit d'Hannon sur les mers d'Afrique; T. I, p. 279.
- Afrique*, (côtes occidentales de l') découvertes pour la première fois par ordre de Jean I, Roi de Portugal; T. I, p. 67. Découvertes depuis le cap Non jusqu'à Bojador, p. 70. On double le cap Bojador, p. 76. Découverte des contrées situées au sud de la rivière du Sénégal, p. 86. Le cap de Bonne-Espérance découvert par Barthelemi Diaz, p. 91. Ignorance des anciens astronomes sur cette partie du monde, p. 279. Cause de l'extrême chaleur de ce climat; T. II, p. 129.
- Agriculture* (état de l') parmi les naturels de l'Amérique; T. II, 256. Les deux causes principales de son imperfection, p. 261.
- Aguado* est envoyé à Hispaniola en qualité de commissaire pour examiner la conduite de Colomb; T. I. p. 206.
- Tome II.* X

- Aiman*. Les anciens ont connu sa propriété d'attirer le fer, mais non pas sa direction vers les poles; T. I, p. 7. Avantages considérables qui ont résulté de cette découverte, p. 64.
- Albuquerque*, (Rodrigue) maniere barbare dont il traite les Indiens d'Hispaniola; T. II, p. 65.
- Alexandre le Grand*, caractère de ce prince; T. I, p. 22. Pourquoi il a fondé la ville d'Alexandrie, p. 23. Ses découvertes dans l'Inde, p. 24, &c.
- Alexandre VI*, (le pape) accorde à Ferdinand & à Isabelle de Castille la possession des pays découverts à l'ouest des isles Açores; T. I, p. 180. Fait partir des missionnaires avec Colomb à son second voyage, p. 181.
- Ame*, idées des Américains touchant son immortalité; T. II, p. 356.
- Américains* de l'Amérique *Espagnole*. Leur constitution physique; T. II, p. 188. Leur teint & leur figure, p. 189. Leur force & leur adresse, p. 190. Leur insensibilité pour les femmes, p. 192. Ils n'ont aucune difformité du corps, p. 201. Réflexions sur ce sujet, *ibid.* Uniformité de leur couleur, p. 204. Description d'une race particuliere, p. 208. Les Esquimaux, p. 211. Doutes qui subsistent encore sur les géans Patagons, p. 212. Leur santé, p. 215. Leurs maladies, p. 216. La maladie vénérienne leur est particuliere, p. 219. Leurs qualités morales, p. 220. Ne pensent qu'au besoin présent, p. 221. L'art de compter à peine connu chez ce peuple, p. 224. Ils n'ont aucune idée abstraite, p. 226. Les habitans du nord de l'Amérique sont beaucoup plus intelligens que ceux du midi, p. 229. Leur répugnance pour le travail, p. 231. Leur état social, p. 235. Leur union domestique, *ibid.* Leurs femmes, p. 237. Elles sont peu fécondes, p. 242. De l'affection paternelle & du devoir filial, p. 245. Maniere de pourvoir à leur subsistance, p. 248. Leur pêche, p. 250. Leur chasse, p. 252.

Leur agriculture, p. 256. Fruits divers de leur culture, *ibid.* Les deux principales causes de l'imperfection de leur agriculture, p. 261. Ils manquent d'animaux domestiques, *ibid.* & de métaux utiles, p. 265. Leurs institutions politiques, p. 268. Ils étoient divisés en petites communautés indépendantes, *ibid.* Ils n'ont aucune idée de propriété, p. 270. Leur amour pour l'égalité & l'indépendance, p. 273. Ils n'ont qu'une idée imparfaite de la subordination, p. 274. A quels peuples conviennent ces descriptions, p. 277. Quelques exceptions, p. 278. La Floride, p. 281. Les Natchez, *ibid.* Les isles, p. 283. A Bogota, p. 284. Recherches sur les causes de ces variétés, p. 286. Leur art de la guerre, p. 290. Leurs motifs pour faire la guerre, p. 292. Causes de leur férocité, p. 293. Perpétuité des guerres, p. 296. Leur maniere de faire la guerre, p. 298. Ils ne manquent ni de courage ni de fermeté, p. 301. Incapables de discipline militaire, p. 303. Maniere dont ils traitent leurs prisonniers, p. 305. Leur fermeté dans les tourmens, p. 307. Ils ne mangent de la chair humaine que par esprit de vengeance, p. 310. Maniere dont les peuples de l'Amérique méridionale traitent leurs prisonniers, p. 312. Leur éducation militaire, p. 314. Méthode singuliere de choisir un capitaine parmi les Indiens sur les bords de l'Orénoque, p. 316. Leur nombre diminué par les guerres continuelles, p. 320. Ils adoptent leurs prisonniers pour repeupler leur pays, p. 321. Sont inférieurs dans la guerre aux nations policées, p. 324. Leurs arts, habillemens & parures, p. 325. Leurs habitations, p. 330. Leurs armes, p. 334. Leurs ustensiles domestiques, p. 336. Construction des canots, p. 337. Leur indolence pour le travail, p. 339. Leur religion, p. 342. Plusieurs de ces peuples n'en ont aucune, p. 346. Diversité remarquable dans leurs opinions religieuses, p. 352. Leurs idées sur l'immortalité de l'a-

- me, p. 356. Leurs enterremens, p. 358. Pourquoi leurs médecins prétendent être forciers, p. 361. Leur amour de la danse, p. 366. Leur passion extraordinaire pour le jeu, p. 371. Sont fort enclins à l'ivrognerie, p. 372. Tuent les vieillards & les malades incurables, p. 378. Idée générale de leur caractère, p. 380. Leurs qualités intellectuelles, p. 381. Leurs talens politiques, p. 382. Incapables d'amitié, p. 385. Dureté de leur cœur, p. 387. Leur insensibilité, p. 388. Leur taciturnité, p. 391. Leurs ruses, p. 392. Leurs vertus, p. 394. Leur esprit d'indépendance, p. 395. Leur fermeté dans le danger, *ibid.* Leur attachement à leur communauté, p. 396. Satisfaits de leur état, p. 397. Avis général sur ces recherches, p. 402. Deux classes distinctes de ce peuple, p. 404. Exceptions quant à leur caractère, p. 406. Description de leurs traits caractéristiques, p. 436. Exemples de leur agilité soutenue à la course, p. 438.
- Amérique*, (le continent de l') découvert par Colomb; T. I, p. 217. Origine de ce nom, p. 235. Ferdinand de Castille y établit deux gouvernemens; T. II, p. 26. Propositions faites aux naturels du pays, p. 27. Ojeda & Nicuesa font mal reçus par ce peuple, p. 28. Découverte de la mer du sud par Balboa, p. 47. La riviere de la Plata découverte, p. 63. Les habitans en sont fort maltraités par les Espagnols, *ibid.* Vaste étendue du nouveau monde, p. 119. Grandeur des objets qu'il présente à la vue, *ibid.* Sa forme favorable au commerce, p. 122. Température du climat, p. 125. Différentes causes du climat qui y regne p. 127. Son état inculte & sauvage lorsqu'on le découvrit, p. 133. Animaux qu'on y trouve, p. 137. Insectes & reptiles, p. 140. Oiseaux, p. 142. Sol, p. 144. Recherches sur sa première population, p. 147. N'a pas été peuplé par une nation civilisée, p. 156. Son extrémité septentrionale touche à l'Asie, p. 159. Peuplé probablement par les

- Asiatiques*, p. 171. Etat & caractère des Américains, p. 174. Ils étoient plus sauvages qu'aucun autre peuple connu de la terre, p. 176. Excepté les Péruviens & les Mexicains, p. 177. Incapacité des premiers voyageurs, p. 180. Différens systêmes des philosophes concernant ces peuples, p. 183. Méthode observée dans cette recherche de leur constitution physique, &c. p. 186. La maladie vénérienne vient de cette partie du monde, p. 219. Qualité morale des Américains, p. 220. Pourquoi l'Amérique est si peu peuplée, p. 268. Dépeuplée par des guerres continuelles, p. 297. Cause du froid extrême vers la partie méridionale de l'Amérique, p. 421. Description de l'état inculte & naturel du pays, p. 426. Os de grands animaux dont la race ne subsiste plus, trouvés sous terre près des rives de l'Ohio, p. 427. Pourquoi les animaux d'Europe y dégèrent, p. 429. Supposé avoir été séparée de l'Asie par quelque violence secouffe, p. 435.
- Améric Vespuce*, publie son premier récit du nouveau monde & lui donne son nom; T. I, p. 235. Sa prétention d'avoir le premier découvert l'Amérique examinée, p. 311.
- Anacoana*, indignement & cruellement traitée par les Espagnols; T. II, p. 6.
- Anciens*, cause de leur ignorance dans l'art de la navigation; T. I, p. 6. Imperfection de leurs connoissances géographiques, p. 35.
- Andes*, étendue & hauteur surprenantes de cette chaîne de montagnes; T. II, p. 120. Leur hauteur comparée avec celle d'autres montagnes, p. 414.
- Animaux*, (grands) on en trouva fort peu en Amérique lors de la découverte; T. II, p. 137.
- Arabes*, se sont particulièrement appliqués à l'étude de la géographie; T. I, p. 45.

- Argonautes*, (l'expédition des) pourquoi si fameuse parmi les Grecs; T. I, p. 18.
- Arithmétique*, ou l'art de compter, à peine connu par les Américains; T. II, p. 124.
- Ascolino*, (le pere) sa mission extraordinaire auprès du Kan des Tartares; T. I, p. 52.
- Asie*, découvertes faites dans cette partie du monde par les Russes; T. II, p. 160. &c.

B.

- Balboa**, (Vasco Nugnès de) établit une colonie à Sainte-Marie dans le golfe de Darien; T. II, p. 30. Reçoit avis de l'existence & des richesses du Pérou, p. 40. Son caractère, p. 44. Il traverse l'Isthme p. 46. Découvre la mer du sud, p. 48. Revient à Sainte-Marie, p. 50. Est remplacé dans son gouvernement par Pedrarias Davila, p. 51. Condamné à l'amende par Pedrarias pour ses actions passées, p. 55. Est nommé vice-gouverneur des pays découverts dans la mer du sud, & épouse la fille de Pedrarias, p. 58. Est arrêté & mis à mort par l'ordre de Pedrarias, p. 60.
- Barrere*, sa description de la construction des maisons des Indiens; T. II, p. 470.
- Behring* & Tschirikow, navigateurs Russes, croient avoir découvert l'extrémité nord-ouest de l'Amérique du côté de l'est; T. II, p. 165. Incertitude de leurs récits, p. 433.
- Benjamin*, juif de Tudela, ses voyages extraordinaires; T. I, p. 51.
- Bernaldes*, exemple qu'il donne de la bravoure des Caraïbes; T. II, p. 478.
- Bethencourt*, (Jean de) Baron Normand, prend possession des îles Canaries; T. I, p. 62.
- Bagota* en Amérique, description de ses habitans; T. II, p. 284. Cause de leur soumission aux Espagnols, p. 286.

- Leur doctrine & leurs cérémonies religieuses, p. 355.
- Boyador*, (le cap) quand découvert; T. I, p. 70. Est doublé par les Portugais, p. 76.
- Bonne-Espérance*, (le cap de) découvert par B. Diaz; T. I, p. 91.
- Boffu*, son récit de la chanson de guerre des Américains; T. II, p. 464.
- Boyadilla*, (François de) envoyé à Hispaniola pour examiner la conduite de Colomb; T. I, p. 243. Envoie Colomb les fers aux pieds en Espagne, p. 244. Est disgracié & rappelé, p. 248.
- Bougainville*, sa défense du Périphe d'Hannon; T. I, p. 277.
- Bouguer*, parle du caractère des Péruviens; T. II, p. 444.
- Bouffole*; (invention de la) T. I, p. 58. Par qui, p. 59.
- Brésil*, (la côte du) découverte par Alvarès Cabral; T. I, p. 256. Remarque sur le climat de ce pays; T. II, p. 420.

C.

- C***abral*, (Alvarès) capitaine Portugais, découvre la côte du Brésil; T. I, p. 256.
- Californiens*, leur caractère suivant le P. Venegas; T. II, p. 448.
- Campêche*, découverte par Cordova, qui est repoussé par les naturels du pays; T. II, p. 106.
- Canaries*, (les isles) érigées en royaume par le pape Clément VI; T. I, p. 62. Soumises par Jean de Bethencourt, *ibid.*
- Cannibales*: on n'a trouvé aucun peuple qui mangeât la chair humaine pour nourriture ordinaire, quoique souvent par esprit de vengeance; T. II, p. 312.
- Canots Américains*, leur construction; T. II, p. 337.
- Caribes*, (les isles) découvertes par Colomb dans son second voyage; T. I, p. 183.
- Caribes*, leur caractère féroce; T. II, p. 407. Décrit par M. de Chanvalon, p. 447. Conjecture probable sur la

- différence du caractère de ce peuple avec celui des habitans des grandes isles, p. 479.
- Carpini*, sa mission extraordinaire auprès du Kan des Tartares; T. I, p. 52.
- Carthaginois*, état du commerce & de la navigation de ce peuple; T. I, p. 12. Les fameux voyages d'Hannon & de Himilcon, p. 14.
- Chaleur*, causes des différens degrés de chaleur dans l'ancien & le nouveau continens; T. II, p. 416. Calculée, 431.
- Chançon de guerre des Américains; T. II, p. 464.
- Chanyalon*, (M. de) portrait qu'il fait du caractère des Caraïbes; T. II, p. 447.
- Charles - Quint*, (l'Empereur) envoie Rodrigue de Figueroa à Hispaniola, en qualité de juge suprême, pour régler la manière de traiter les Indiens; T. II, p. 83. Fait délibérer en sa présence sur ce sujet, p. 93.
- Chiquitos*, état de politique de ce peuple suivant Fernandez; T. II, p. 460.
- Cicéron*, preuve de son ignorance dans la géographie; T. I, p. 234.
- Cinaloa*, (Etat politique du peuple de) T. II, p. 459. Sa manière de vivre, *ibid.* Ne professent aucun culte religieux, p. 474.
- Clement VI*, (le pape) érige les isles Canaries en royaume; T. I, p. 62.
- Climats*, causes de leur variété; T. II, p. 125. Leurs effets sur le corps humain, p. 402. Recherches sur les différens degrés de chaleur des climats, p. 416.
- Colomb*, (Christophe) sa naissance & son éducation; T. I, p. 97. Ses premiers voyages, p. 98. Il se marie & s'établit à Lisbonne, p. 100. Ses réflexions géographiques, p. 101. Il forme le projet d'ouvrir une nouvelle route aux Indes, 102. Il propose son projet au Sénat de Gènes, p. 110. Pourquoi ses propositions sont

rejetées en Portugal, p. 111. Il s'adresse à la cour d'Espagne & à celle d'Angleterre, p. 113. Son projet examiné par des juges ignorans, p. 120. Est protégé par Juan Perès, p. 124. Il est de nouveau découragé, p. 122. Il est rappelé par Isabelle & engagé au service de l'Espagne, p. 129. Préparatifs pour son voyage, p. 129. En quoi consistoit sa flotte, p. 130. Son départ d'Espagne, p. 132. Sa vigilance & son attention pendant son voyage, p. 135. Craintes & alarmes de son équipage, p. 136. Son adresse à les calmer, p. 137. Apparences flattantes de succès, p. 143. On découvre la terre, p. 145. Première entrevue avec les naturels du pays, p. 146. Prend les titres d'amiral & de vice-roi, p. 149. Donne à l'isle le nom de San-Salvador, *ibid.* S'avance vers le Sud, p. 150. Découvre Cuba, p. 151. Ainsi que l'isle d'Hispaniola, p. 154. Perd un de ses vaisseaux, p. 156. Bâtit un fort, p. 163. Retourne en Europe, p. 167. Expédient dont il se sert pendant une tempête pour sauver la mémoire de ses découvertes, p. 169. Il relâche aux Açores, p. 170. Arrive à Lisbonne, p. 171. Sa réception en Espagne, p. 172. Son audience de Ferdinand & Isabelle, p. 173. Préparatifs pour un second voyage, p. 178. Découvre les isles Caraïbes, p. 183. Trouve la colonie d'Hispaniola détruite, p. 184. Bâtit une ville qu'il nomme Isabelle, p. 187. Examine l'état du pays, p. 189. Situation fâcheuse & mécontentement de la colonie, p. 192. Il découvre l'isle de Jamaïque, p. 194. A son retour à Isabelle il y trouve son frere Barthelemi, p. 195. Les Indiens prennent les armes contre les Espagnols, p. 196. Guerre avec les Indiens, p. 199. Taxe imposée sur les Indiens, p. 202. Il retourne en Espagne pour justifier sa conduite, p. 208. On fait un plan plus régulier pour l'établissement d'une colonie, p. 210. Son troisième voyage, p. 215. Découvre l'isle de la Trinité,

p. 217. Découvre le continent de l'Amérique, *ibid.*
 Etat d'Hispaniola à son arrivée, p. 220. Il appaise la
 révolte causée par Roldan, p. 224. Intrigues contre
 Colomb, p. 240. Succès de ses ennemis auprès de
 Ferdinand & Isabelle, p. 242. Il est envoyé en Espa-
 gne les fers aux pieds, 244. Mis en liberté, mais dé-
 pouillé de toute autorité, p. 247. Dégoûts qu'il éprou-
 ve, p. 254. Il forme de nouveaux projets de décou-
 vertes, p. 255. Entreprend un quatrième voyage,
 p. 257. Traitement qu'il essuie à Hispaniola, p. 258.
 Cherche un passage à l'Océan Indien, p. 261. Fait
 naufrage sur la côte de la Jamaïque, p. 263. Recher-
 che l'amitié des Indiens, p. 264. Sa détresse & ses
 souffrances, p. 266. Il quitte l'Isle & arrive à Hispa-
 niola, p. 272. Retourne en Espagne, p. 273. Sa mort,
 p. 275. Ses droits à la première découverte de l'Amé-
 rique défendus, p. 299.

Colomb, (Don Diegue) réclame les droits accordés à son
 pere; T. II, p. 20. Se marie, p. 21, & passe à Hispanio-
 la, p. 22. Etablit une pêcherie de perles à Cubagua,
 p. 23. Il forme le projet de conquérir Cuba, p. 32.
 Ses mesures traversées par Ferdinand, p. 64. Il retour-
 ne en Espagne, p. 65.

Commerce, à quelle époque il faut rapporter son origine;
 T. I, p. 3. Sert à faciliter la communication entre les
 peuples, p. 5. Fleurit dans l'empire d'orient après la
 ruine de l'empire d'occident, p. 33. Renaît dans
 l'Europe, p. 46.

Condamine, (M. de la) son récit du pays qui se trouve
 au pied des Andes dans l'Amérique méridionale; T. II,
 p. 425. Ses remarques sur le caractère des Américains,
 p. 446.

Congo, (le royaume de) découvert par les Portugais;
 T. I, p. 87.

Constantinople, suites fâcheuses de l'établissement du siege

- de l'empire dans cette ville; T. I, p. 40. Continue à être une ville commerçante après la chute de l'empire d'occident, p. 43. Devient le principal marché de l'Italie, p. 46.
- Corlovez*, (François Hernandes) découvre le Yucatan; T. II, p. 105. Est repoussé à Campêche & retourne à Cuba, p. 107.
- Croglan*, (le colonel George), parle des os de grands animaux, d'une race éteinte depuis longtems, trouvés dans l'Amérique septentrionale; T. II, p. 427.
- Croisades*, (les) favorisent les progrès du commerce & de la navigation; T. I, p. 49.
- Cuba*, (l'isle de) découverte par Chr. Colomb; T. I, p. 151. Description magnifique que fait Colomb d'un port de cette isle, 293. Ocampo en fait le tour; T. II, p. 20. Diego Velasquès en entreprend la conquête, p. 32. Traitement cruel fait au Cacique Hatuey, & sa réponse à un moine, p. 35.
- Cubagua*, établissement d'une pêcherie de perles; T. II, p. 23.
- Cumana*, (les habitans de) se vengent du mauvais traitement qu'ils ont reçu des Espagnols; T. II, p. 97. Le pays est dévasté par Diego Ocampo, p. 100.

D.

- Danse*. Passion violente des Américains pour ce plaisir; T. II, p. 366.
- Darien*; (description de l'isthme de) T. II, p. 46.
- Diaz*, (Barthelemi) découvre le cap de Bonne Espérance; T. I, p. 91.
- Découvertes*, différence entre les découvertes faites par terre & celles faites par mer; T. I, p. 283.
- Dodwell*, ses objections contre le Périphe d'Hannon réfutées; T. I, p. 276.

Domingus, (Saint) dans l'isle d'Hispaniola, fondée par Barthelemi Colomb; T. I, p. 220.

Dominicains, ceux d'Hispaniola s'opposent publiquement au traitement cruel qu'on fait essuyer aux Indiens; T. II, p. 67. Voyez *Las Casas*.

E.

Egyptiens, ancien état du commerce & de la navigation de ce peuple; T. I, p. 8.

Eléphant, animal particulier à la zone torride; T. II, p. 429.

Enterrement des Américains; T. II, p. 358.

Espagnols, maniere singuliere dont ils prennent possession des pays nouvellement découverts; T. II, p. 409.

Esprit humain, ses efforts proportionnés aux besoins physiques de l'homme; T. II, p. 230.

Esquimaux, (Indiens) ressemblance entre ce peuple & les Groenlandois, leurs voisins; T. II, p. 170. Description de leur pays, 416.

Eugene IV, (le pape) accorde aux Portugais un droit exclusif sur tous les pays qu'ils découvroient depuis le cap Non jusqu'au continent de l'Inde; T. I, p. 80.

Europe, ce qu'elle a soufferte par le démembrement de l'empire Romain par les peuples barbares; T. I, p. 41. Renaissance du commerce & de la navigation en Europe, p. 46. Avantage qu'elle retire des croisades, p. 49.

F.

Femmes, leur condition parmi les Américains; T. II, p. 237. Ne sont pas fécondes, p. 242. Il ne leur est pas permis d'assister aux fêtes, p. 377, ni de porter des ornemens, p. 468.

Fer, pourquoi les nations sauvages n'avoient aucune connoissance de ce métal; T. II, p. 265.

- Ferdinand* de Castille donne enfin son attention au règlement des affaires de l'Amérique; T. II, p. 12. Don Diego Colomb lui demande les prérogatives accordées à son pere, p. 20. Etablit deux gouvernemens dans le continent de l'Amérique, p. 26. Envoie une flotte au Darien & rappelle Balboa, p. 51. Nomme Balboa vice-gouverneur des pays découverts dans la mer du sud, p. 58. Fait partir Diaz de Solis pour découvrir un passage à l'ouest des Moluques, p. 62. Traverse les mesures de Diego Colomb, p. 64. Son ordonnance sur la maniere de traiter les Indiens, p. 69. Voyez *Colomb & Isabelle*.
- Fernandez*, (le pere) sa description de l'état politique des Chiquitos; T. II, p. 460.
- Figueroa*, (Rodrigue de) est nommé juge suprême d'Hispaniola, avec ordre d'examiner le traitement fait aux Indiens; T. II, p. 83. Fait une expérience pour juger de l'intelligence & de la docilité des Indiens, p. 99.
- Floride*, découverte par Jean Ponce de Léon; T. II, p. 36. L'autorité des chefs y est héréditaire, p. 281.
- Fonseca*, archidiacre de Seville, ensuite évêque de Badajoz, ministre pour les affaires de l'Inde, traverse Colomb dans les plans qu'il forme pour faire des découvertes & établir des colonies; T. I, p. 203, 215. Protege l'expédition d'Alonzo de Ojeda, p. 234.

G.

- Gama*, (Vas. de) son voyage pour faire des découvertes; T. I, p. 228. Double le cap de Bonne-Espérance, p. 230. Mouille devant la ville de Mélinde, *ibid.* Arrive à Calicut au Malabar, p. 231.
- Gange*, (le) idées erronnées des anciens sur la position de cette riviere; T. I, p. 282.
- Géants*, ce qu'en disent les premiers voyageurs n'est pas confirmé par les dernières découvertes; T. I, p. 57.

- Geminus*, preuve de son ignorance en géographie; T. I, p. 285.
- Géographie*, étoit fort bornée chez les anciens; T. I, p. 41. Devient l'étude favorite des Arabes, p. 45.
- Gioia*, (Flavio) inventeur de la bouffole; T. I, p. 59.
- Globe*, sa division en zones par les anciens; T. I, p. 37 & 284.
- Gouvernement*, on n'en a trouvé aucune forme visible parmi les Américains; T. II, p. 275. Exceptions à cet égard, p. 279.
- Grand Chaco*, récit de Lozano sur la manière de faire la guerre par le peuple de ce pays; T. II, p. 462.
- Grecs*, (anciens) leurs progrès dans la navigation & les découvertes; T. I, p. 14. Leur commerce avec les autres nations étoit fort borné, p. 17.
- Grijalva*, (Juan de) part de Cuba pour aller faire des découvertes; T. II, p. 108. Découvre & donne le nom à la Nouvelle Espagne, p. 110. Ses raisons pour ne pas établir une colonie dans les terres qu'il venoit de découvrir, p. 114.
- Groenland*, sa proximité avec l'Amérique septentrionale; T. II, p. 169.
- Guiane Hollandoise*, cause de l'extrême fertilité de son sol; T. II, p. 432.

H.

- Hannon*, apologie de son périple, avec un récit de son voyage; T. I, p. 276.
- Hatuey*, Cacique de Cuba, traitement cruel qu'on lui fait subir & sa réponse remarquable à un moine Français; T. II, p. 35.
- Henri*, (le Prince) de Portugal, son caractère & ses études; T. I, p. 70. Expéditions faites par son ordre, p. 73. Demande au pape la possession de ses nouvelles découvertes, p. 80. Sa mort, p. 84.

Hispaniola, (l'isle d') découverte par Christophe Colomb; T. I, p. 154. Maniere dont il se comporte avec les naturels du pays, p. 155. Colomb y laisse une colonie, p. 161. La colonie est détruite, p. 184. Colomb bâtit une ville nommée Isabelle, p. 187. Les Indiens maltraités prennent les armes contre les Espagnols, p. 196. Ils sont défaits, p. 199. On leur impose une taxe, p. 202. Leur dessein d'affamer les Espagnols, p. 204. Saint-Domingue fondée par Barthelemi Colomb, p. 220. Colomb envoyé en Espagne les fers aux pieds par Bovadilla, p. 244. Nicolas de Ovando est nommé gouverneur, p. 250. Récit de Colomb de la maniere humaine dont il y est reçu, p. 294. Conduite des Espagnols avec les naturels de l'isle; T. II, p. 4. Etat malheureux d'Anacoana, p. 8. Produit considérable des mines de l'isle, p. 10. Diminution rapide du nombre des Indiens, p. 14. Les Espagnols y suppléent en trompant les habitans des isles Lucayes, p. 17. Arrivée de Diegue Colomb, p. 22. L'esclavage y fait périr presque tous les habitans, p. 65. Dispute sur la maniere de traiter les esclaves, p. 66. Exemple curieux de la superstition des planteurs Espagnols de l'isle, p. 430.

Homere, son récit de la navigation des anciens Grecs; T. I, p. 19.

Homme, la disposition de son corps & ses mœurs dépendent de sa situation; T. II, p. 152. Ressemblance qui résulte de-là entre les peuples éloignés les uns des autres & qui n'ont aucune communication entre eux, *ibid.* L'homme a généralement atteint le plus haut degré de perfection dans les régions tempérées, p. 371.

I.

Jamaïque, découverte par Chr. Colomb, T. I, p. 194.
Jerôme, (trois moines de l'ordre de Saint) envoyés par

- le cardinal Ximenès à Hispaniola pour y régler la manière de traiter les Indiens ; T. II, p. 76. Conduite qu'ils ont tenue, p. 77. Sont rappelés, p. 83.
- Jeu*, amour des Américains pour le jeu ; T. II, p. 371.
- Jean I*, roi de Portugal, est le premier qui envoie quelques vaisseaux pour découvrir les côtes occidentales de l'Afrique ; T. I, p. 67. Le prince Henri, son fils, prend part à ses entreprises, p. 70.
- Jean II*, roi de Portugal, protège les entreprises pour des découvertes, T. I, p. 86. Envoie une ambassade en Abyssinie, p. 93. Manière peu généreuse dont il traite Colomb, p. 111.
- Inde*, (l') motifs des expéditions qu'Alexandre le Grand y a faites ; T. I, p. 24. Comment les anciens y faisoient le commerce, p. 30, & lorsque les arts commencèrent à refleurir en Europe, p. 46. Premier voyage autour du cap de Bonne-Espérance, p. 228.
- Indiens de l'Amérique Espagnole*. Voyez Américains.
- Innocent III*, (le pape) envoie une mission extraordinaire au Kan des Tartares ; T. I, p. 52.
- Inquisition*, quand & par qui introduite en Portugal ; T. I, p. 289.
- Isabelle*, reine de Castille, sollicitée par Juan Perès en faveur de Chr. Colomb ; T. I, p. 120. Est de nouveau sollicitée par Quintanilla & Santangel, p. 121. Elle se laisse gagner & permet d'équiper une flotte, p. 124. Elle meurt, p. 273.
- Isabelle*, (la ville d') à Hispaniola, bâtie par Chr. Colomb ; T. I, p. 137.
- Italie*, est le premier pays en Europe où les arts & la civilisation reparoissent après l'invasion des barbares ; T. I, p. 46. L'esprit de commerce y est actif & entreprenant, p. 47.
- Juifs*, ancien état du commerce & de la navigation de ce peuple ; T. I, p. 11.

L.

Lacs, d'une étendue extraordinaire dans l'Amérique septentrionale; T. II, p. 121.

Las Casas, (Barthélemi) retourne d'Hispaniola en Espagne pour plaider la cause des Indiens; T. II, p. 73. Est renvoyé avec des instructions par le cardinal Ximènes, p. 74. Son mécontentement, p. 80. Il obtient l'envoi d'une nouvelle commission, p. 83. Propose le projet de fournir les colonies de Noirs, p. 84. Entreprend une nouvelle colonie, p. 87. Son entretien avec l'évêque de Darien en présence de Charles-Quint, p. 92. Part pour l'Amérique pour y mettre ses projets en exécution, p. 95. Obstacles qu'il rencontre, p. 98. Son projet échoue entièrement, p. 100.

Lery, son récit du courage & de la férocité des Topinambous; T. II, p. 463.

Louis, (Saint) roi de France, envoie une ambassade au Kan des Tartares; T. I, p. 54.

Lozano, son récit sur la manière de faire la guerre parmi les habitans du Grand Chaco; T. II, p. 462.

M.

Madere, (l'isle de) découverte; T. I, p. 74.

Madoc, prince du pays de Galles, histoire de son voyage & de sa découverte de l'Amérique septentrionale examinée; T. I, p. 303.

Magellan, (Ferdinand) son récit de la taille gigantesque des Patagons; T. II, p. 213. L'existence de cette race de géans n'est pas encore prouvée, p. 214 & 215.

Mandeville, (Jean) ses voyages en orient, & manière dont il a écrit; T. I, p. 57.

Marc-Paul, Vénitien, ses voyages extraordinaires dans l'occident, T. I, p. 55.

Marest, (Gabriel) son récit du pays qui se trouve entre les Illinois & les Machillimakinacs; T. II, p. 456.

Marinus de Tyr, fausse position qu'il a donnée à la Chine ; T. I, p. 290.

Martyr, (P.) son sentiment sur la premiere découverte de l'Amérique ; T. I, p. 308.

Médecine, pourquoi jointe en Amérique à la forcellerie ; T. II, p. 361.

Métaux utiles, étoient inconnus aux peuples de l'Amérique ; T. II, p. 265.

Mexicains, récit qu'ils font de leur origine comparé avec les découvertes postérieures ; T. II, p. 173.

Michel, (le golfe de Saint) dans la mer du sud, découvert par Balboa ; T. II, p. 48.

Montesino, Dominicain à Saint-Domingue, fait des remontrances publiques contre la maniere cruelle dont on y traitoit les Indiens ; T. II, p. 67.

Montezume, premiere nouvelle que les Espagnols reçoivent de ce prince ; T. II, p. 112.

Moussons, leur cours périodique, quand découvert par les navigateurs ; T. I, p. 31.

N.

N*atchez*, peuple de l'Amérique, leurs institutions politiques ; T. II, p. 281. Cause de leur obéissance passive pour les Espagnols, p. 288. Leur culte religieux, p. 353.

Navigation, les progrès qu'on a fait dans cet art ont été fort lents ; T. I, p. 2. A été connue avant la communication entre les peuples, p. 3. Imperfection de la navigation chez les anciens, p. 6. La connoissance de la bouffole a plus servi à la perfectionner que tous les efforts des siècles précédens, p. 58. Le premier plan régulier de découverte conçu par les Portugais, p. 64.

Nouvelle Espagne découverte & nommée ainsi par Grijalva ; T. II, p. 111. Voyez *Mexique*.

Nouvelle Hollande, récit succinct de ce pays & de ses habitans ; T. II, p. 455.

Nigno, (Alonzo) son voyage en Amérique; T. I, p. 236.
Norvégiens, il se peut que ce peuple ait passé anciennement en Amérique & qu'il y ait établi des colonies; T. I, p. 306; T. II, p. 171.

O.

Ocampo, (Diegue) expédié avec une escadre d'Hispaniola pour ravager la province de Cumana; T. II, p. 98-100.

Ocampo, (Sebastien de) fait le premier le tour de Cuba & découvre que c'est une île; T. II, p. 20.

Océan, (l') quoique destiné à faciliter la communication entre les pays éloignés, a paru longtems une barrière immense; T. I, p. 2. Voyez *bouffole* & *navigation*.

Ojeda, (Alonzo de) son expédition particulière aux Indes orientales; T. I, p. 234. Son second voyage, p. 250.

Obtient un gouvernement sur le continent; T. II, p. 26.

Oiseaux. Ils s'éloignent souvent à une grande distance de la terre; T. I, p. 138. Récit de ceux qui sont naturels à l'Amérique; T. II, p. 142.

Orenoque, (la grande rivière de l') découverte par Christ.

Colomb; T. I, p. 217. Méthode extraordinaire de choisir un chef parmi les peuples qui habitent les bords de cette rivière, p. 316. Quantité surprenante de poisson qui s'y trouve, p. 451.

Otahiti, les habitans de cette île ignorent l'art de faire bouillir de l'eau; T. II, p. 473.

Oyando, (Nicolas de) est fait gouverneur d'Hispaniola; T. I, p. 250. Mesures prudentes qu'il prend, p. 252. Refuse de recevoir Colomb lors de son quatrième voyage, p. 259. Conduite peu généreuse qu'il tient avec Colomb lorsqu'il fit naufrage, p. 265. Le reçoit enfin & le renvoie en Espagne, p. 272. Fait la guerre aux Indiens; T. II, p. 3. Manière cruelle dont il les traite, p. 6. Encourage la culture & les manufactures, p. 11. Ruse

dont il se fert pour attirer les habitans des isles Laccayes, p. 17. Est rappellé, p. 22.

P.

Panama. Pedrarias Davila y établit une colonie; T. II, p. 62.

Parmanide est le premier qui ait divisé la terre par zones; T. I, p. 287.

Patagons. L'existence de leur taille gigantesque n'est pas encore constatée; T. II, p. 214, 440.

Pedrarias (Davila) est envoyé avec une flotte pour succéder à Balboa dans son gouvernement de Sainte-Marie sur l'Isthme de Darien; T. II, p. 51. Ses divisions avec Balboa, p. 55. Conduite avide de ses troupes, p. 57. Se réconcilie avec Balboa & lui donne sa fille, p. 58. Condamne & fait exécuter Balboa, p. 60. Transporte sa colonie de Sainte-Marie à Panama, p. 62.

Penguin, le nom de cet oiseau ne dérive point du Gallois; T. I, p. 305.

Perès, (Juan) protege Colomb à la cour de Castille; T. I, p. 120. Il invoque publiquement le ciel pour le succès du voyage de Colomb, p. 132.

Périphe d'Hannon, authenticité de cet ouvrage justifiée; T. I, p. 276.

Pérou, Vasques Nugnès de Balboa reçoit le premier avis sur ce royaume; T. II, p. 41.

Pierre le Grand, vastes plans de ce prince pour continuer les découvertes en Asie; T. II, p. 161.

Phéniciens, (anciens) état du commerce & de la navigation parmi ce peuple; T. I, p. 9. Route qu'ils prenoient pour faire leur commerce, p. 276.

Pinto, (le chevalier) sa description des traits caractéristiques des Américains; T. II, 437 & 440.

Pinson, (Martin & Yanez) commandent chacun un vaisseau sous Colomb à son premier voyage; T. I, p. 130.

Le dernier découvre Yucatan ; T. II, p. 19.

Pizarre, (François) accompagne Balboa dans son établissement de l'Isthme de Darien ; T. II, p. 31. Le suit au travers de l'Isthme où ils trouvent la mer du sud, p. 43.

Plata, (la rivière de la) découverte par Diaz de Solis ; T. II, p. 63. Sa largeur extraordinaire, p. 414.

Pline, (le naturaliste) preuve de son ignorance dans la géographie ; T. I, p. 285.

Ponce de Léon, (Juan) découvre la Floride ; T. II, p. 36. Motif romanesque de son voyage, p. 37.

Population de la terre s'est faite lentement, T. I, p. 1.

Porto-Bello découvert & nommé ainsi par Christophe Colomb ; T. I, p. 262.

Porto-Rico, (isle de) soumise par Juan Ponce de Léon, qui y forme un établissement ; T. II, p. 18.

Porto-Santo, première découverte de cette isle ; T. I, p. 73.

Portugal, quand & par qui l'Inquisition fut introduite dans ce royaume ; T. I, p. 289.

Portugais, motifs qui les ont engagés à tenter la découverte des pays inconnus ; T. I, p. 64, 67. Leurs premières découvertes en Afrique, p. 70. Découverte de Madere, p. 74. Ils doublent le cap Bojador, p. 76. Obtiennent une concession du pape pour tous les pays qu'ils pourroient découvrir, p. 80. Découverte des isles du Cap-verd & des Açores, p. 83. Voyage de Vasco de Gama aux Indes orientales, p. 228.

Prisonniers de guerre, comment traités par les Américains ; T. II, p. 305.

Propriété. Les Américains n'en ont aucune idée ; T. II, p. 270. Notions qu'en ont les Brésiliens, p. 457.

Ptolomé, (le philosophe) ses descriptions géographiques sont plus circonstanciées & plus exactes que celles de ses prédécesseurs ; T. I, p. 40. Sa géographie traduite par les Arabes, p. 45. Fausse position qu'il donne au Gange, p. 282.

Q.

Quevedo, évêque du Darien, sa conférence avec Las Casas en présence de l'empereur Charles - Quint, sur la manière de traiter les Indiens ; T. II, p. 92.

R.

Ramusio, sa défense du récit qu'Hannon fait de la côte d'Afrique ; T. I, p. 277.

Religion, recherches sur celle des Américains ; T. II, p. 342.

Ribas, son récit de l'état politique du peuple de Cinaloa ; T. II, p. 459.

Rivieres, grandeur extraordinaire de celles d'Amérique ; T. II, p. 121.

Robison, (le professeur) ses remarques sur la température de différens climats ; T. II, p. 417.

Roldan, (François) est nommé juge suprême d'Hispaniola par Christ. Colomb : T. I, p. 208. Se fait chef d'une révolte, p. 221. Se soumet, p. 224.

Romains ; leurs progrès dans la navigation & les découvertes ; T. I, p. 28. Leur esprit militaire s'oppose aux progrès des arts mécaniques & du commerce, p. 29. Ils protègent le commerce & la navigation dans les provinces, p. 30. Leurs grandes découvertes par terre, p. 33. Leur empire & les sciences périssent en même tems, p. 40.

Rubruquis, (le pere) son ambassade de France auprès du Kan des Tartares ; T. I, p. 54.

Russes, leurs découvertes en Asie ; T. II, p. 161. Incertitude à cet égard, p. 432.

S.

San-Salvador, découverte & ainsi nommée par Chr. Colomb ; T. I, p. 149.

Sauyages, idée générale de leur caractère ; T. II, p. 380.

Strabon, citation de cet auteur qui prouve la grande ignorance des anciens dans la géographie; T. I, p. 280. Il étoit lui-même peu versé dans cette science, p. 287.

Sud, (la mer du) découverte par Vasquès Nugnès de Balboa, T. II, p. 48.

Superstition, portée à percer dans les secrets de l'avenir; T. II, p. 360.

T.

Tartares, possibilité de leur émigration en Amérique; T. II, p. 167.

Terre-Neuve, description de sa situation; T. II, p. 416.

Topinambous, récit de leur courage féroce par Lery, T. II, p. 463.

Trinité, (isle de la) découverte par Christ. Colomb à son troisième voyage; T. I, p. 217.

Tyr, commerce de cette ville, comment conduit; T. I, p. 276.

V.

Vaser, (Lionel) son récit d'une race particulière d'Américains; T. II, p. 203. Comparée avec une semblable race de l'Afrique, p. 210.

Végétaux, fertilisent naturellement le sol où ils croissent; T. II, 146.

Velasquès, (Diego de) ~~conquit l'isle de Cuba~~; T. II, p. 34 & 103.

Venegas, (P.) son récit du caractère des Californiens; T. II, p. 443.

Vénéérienne, (maladie) vient originairement de l'Amérique; T. II, p. 219. Paroit diminuer, p. 220. Ses premiers progrès rapides, p. 442.

Venise, son origine comme état maritime; T. I, p. 49. Voyages de Marc-Paul, p. 55.

Vents alisés, leurs cours périodiques: quand découverts par les navigateurs; T. I, p. 31.

- Verd*, (les isles du cap) découvertes par les Portugais ;
T. II, p. 83.
- Ulloa*, (Don Antoine de) sa description des traits caractéristiques des Américains ; T. II, p. 436. Raisons qu'il donne pourquoi les Américains ne sont pas si sensibles à la douleur que les autres hommes, p. 467.
- Volcans*, grand nombre que les Russes en ont découvert dans la partie septentrionale du globe ; T. II, p. 435.
- Voyageurs*, (anciens) leur maniere d'écrire ; T. I, p. 57.

X.

- Xiména*, (le cardinal) ses réglemens sur la maniere de traiter les Indiens dans les colonies Espagnoles ; T. II, p. 74.

Y.

- Yucatan*, (la province de) découverte par Pinson & Diaz de Solis ; T. II, p. 19. Description de ce pays, p. 413.
- Yvesse*. Les Américains y sont fort enclins ; T. II, p. 372.

Z.

- Zones* (la terre divisée en) par les anciens géographes ; T. I, p. 37. Par qui en premier lieu, p. 284.

*Fin de la Table des Matieres du premier & du second
Volume.*

